1468

SCÈNES

DE LA

VIE ITALIENNE.

SCÈNES

DE LA

VIE ITALIENNE,

PAR MÉRY.

TOME PREMIER.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

LIBRARY
MAY 6 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2364
M2S4

Ce livre n'est pas un itinéraire de l'Italie. L'auteur a seulement recueilli quelques feuilles éparses, écrites sur des sujets de fantaisie, et qui n'ont entre elles aucune liaison. Le voyageur qui adopterait ce volume pour son cicérone, le trouverait singulièrement incomplet. L'ouvrage de Richard est le véritable guide de l'étranger : il donne les distances, les mesures, les hauteurs ; il cite les hôtelleries ; il enregistre les catalogues des tableaux et des statues ; il

résume en quatre mots l'histoire des villes; il indique les faits géologiques, et désigne au voyageur les localités et les monuments qui le mettent en frais d'admiration.

Il est permis d'écrire des rêveries sur l'Italie, parce que les livres utiles abondent : ce pays a été mesuré, la toise à la main, par un millier de mathématiciens et de géomètres; j'en ai rencontré encore un assez bon nombre qui mesuraient des obélisques : la hauteur de ces obélisques a été déjà donnée en vingt endroits, mais il y a des gens qui trouvent sans cesse du plaisir à mesurer. Quant à moi je n'avais point d'indicateur, point de toise, point de cicérone, j'ai jeté capricieusement quelques idées sur un album; c'est moins utile que l'œuvre de Richard, mais chacun donne ce qu'il peut.

Un jour peut-être, je publierai sur l'Italie quelque chose de moins incomplet, de moins décousu. A notre époque un livre sérieux est fort long à faire; il y a trop de distractions. J'avais hâte d'inscrire quelques noms illustres et quelques lignes de reconnaissance dans cet album que je rapportais d'Italie; je l'ai fait : j'ai encadré ces pieux souvenirs dans mes fan-

taisies de voyageur ; peu de noms de villes y ont trouvé place, parce que je n'en ai vu que peu ; des principales pourtant : Gênes, Pise, Florence, Sienne, Rome. Dans *l'Ame transmise*, et le poëme d'*Herculanum*, j'ai tenté de mettre en action la partie descriptive qui concerne Rome et sa campagne, Naples et son golfe. Ce livre est une mosaïque italienne, moins la solidité, la richesse et les couleurs.

ITALIE.

I.

Gênes.

Le Sully court de Marseille à Naples en faisant échelle dans trois ports italiens; *le Sully* est comme un pont volant, un pont de trois arches, jeté entre Marseille et le Vésuve. On peut faire la traversée dans son lit, si l'on est tourmenté du mal de mer, ce mal dont personne ne meurt, ce mal qui fait tant de bien, et que la bonne Méditerranée vous envoie comme un purgatif naturel.

On part comme pour une fête, la tente déployée sur le pont, le cabestan chargé de fleurs, la voile étincelante de soleil; c'est comme le vaisseau des théories grecques, allant du Pirée à Délos : on glisse sur une mer calme, entre deux cascades d'écume; tous les visages sont sereins, tous les yeux tournés au midi; le nom de l'Italie est dans toutes les bouches : elle est si voisine que personne ne songe à l'ennui de la traversée. De Marseille à Gênes on n'a qu'un ruisseau à franchir, c'est la plus belle des promenades.

Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissants souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études, de mes rêves au dortoir du collége; l'Italie de Ménalque et Palémon, de Nisus et Euryale; le Latium de Janus, la terre de Lavinia : l'Italie de mon âge d'homme, celle des Antonins, de Sixte-Quint, de Léon X; celle du Dante, de Giotto, de Michel-Ange, de Raphaël. A tous ces noms, à toutes ces impressions, à tous ces souvenirs, j'avais lié, dès mes premiers ans, des images, des affections, des physionomies, des teintes locales qui m'étaient propres, qui s'étaient gra-

vées dans mon cerveau, qu'aucune lecture de voyages n'avait modifiées. J'en avais tant lu, de voyages! J'avais lu ceux qui s'extasient avec des phrases gelées qu'on réchauffe avec des points d'admiration; et ceux qui prennent à rebours la tactique enthousiaste de leurs devanciers, et qui critiquent les monuments neufs parce qu'ils ne sont pas vieux, et les vieux parce qu'ils ne sont pas neufs; et ceux qui s'intitulent : *l'Italie vue du mauvais côté,* et qui entassent ligne sur ligne pour découvrir une tache microscopique sur une magnifique statue de marbre. J'allais aborder l'Italie avec mes seules impressions personnelles. C'était l'histoire de l'art qui me les avait données, et non le récit des voyages. Je brûlais de savoir s'il fallait renoncer à d'anciennes adorations et me reconnaître dupe d'illusions enfantines, ou bien me confirmer à toujours dans un culte que je croyais ma seconde religion. J'étais à la proue, comme Énée, sur cette même mer. La nuit tombait déjà; elle était fraîche comme toutes les nuits de printemps. Je descendis aux chambres avec regret; mais une idée me faisait tressaillir de joie : je savais qu'en remontant sur le pont je découvrirais l'Italie.

Je ne pus dormir. Après quelques heures de tentatives pour conquérir le sommeil, je re-

gagnai ma proue. La nuit était magnifiquement étoilée ; la côte était si voisine qu'on distinguait les villages et la bordure des montagnes. *Le Sully* volait comme un oiseau ; ses roues semblaient rouler des étoiles en fusion dans deux cataractes d'écume ; il y avait dans l'air un parfum qui n'appartient qu'à cette mer, à cette côte, à ce ciel. — Où sommes-nous ? dis-je au capitaine Arnaud, qui se promenait sur le pont. —Voilà les côtes de l'Italie, me répondit-il. Ce village est Albenga. Jamais nom de femme aimée n'a été plus doux à mon oreille que cette harmonieuse appellation. Toute ma vie je me rappellerai cet *Albenga,* prononcé aux étoiles, dans le silence de la nuit, sur une mer calme, devant les côtes d'Italie. J'aurais voulu recueillir l'air embaumé, la brise sereine, où se roulèrent ces trois gracieuses syllabes. Le coude appuyé sur le balcon du *Sully*, je suivis longtemps, dans les brouillards nocturnes, le clocher d'Albenga et une île voisine qui porte une tour. A l'aube, je vis poindre à l'horizon que j'avais quitté la montagne d'Albenga, où l'Italie s'était révélée à moi avec un nom mélodieux comme le murmure de ses bois de pins et de citronniers.

Le Sully tenait sa proue sur Gênes ; la cité superbe sortait de la mer, au pied des Apen-

nins ; ses côtes lointaines semblaient semées de points blancs et lumineux ; ces points grossissaient à chaque élan du navire. Après quelques heures, la ville se découvrit avec toute sa magnificence ; elle élevait son front dans une atmosphère de rayons et baignait ses pieds dans le golfe de Ligurie. Nous en étions bien loin encore et nous pouvions déjà distinguer ses édifices gigantesques, son phare, ses fortifications aériennes, ses couvents, ses dômes, ses clochers, ses *villas* suspendues sur la mer. Rien n'annonce mieux l'Italie que Gênes ; c'est le digne portique de marbre de cette éternelle galerie qui finit au golfe de Tarente ; c'est le péristyle de ce musée qui expose ses tableaux, ses statues, ses villes, sur la muraille des Apennins ; et rafraîchit son atmosphère avec les brises croisées de ses deux mers. En entrant dans le port, je l'avoue, je ne fus nullement frappé, comme tant de voyageurs, par le souvenir de la gloire des doges : j'ai toujours été fort peu touché de la gloire des doges. Un point de vue tout matériel absorbait alors mes regards ; j'avais en face le plus beau décor de cinquième acte de drame qu'on puisse imaginer. C'était un palais qui s'avançait jusque sur la mer et qui laissait réfléchir, au miroir d'une eau calme, sa belle colonnade de marbre

blanc. Cet édifice me parut complétement désert; la solitude lui donnait une physionomie touchante; car, ainsi posé, ainsi beau, de quelles scènes de joie et de mouvement devait-il avoir été le théâtre! A cette heure, il s'offrait à moi comme un vaste tombeau où quelque ombre de roi dormait au doux bruit des orangers et des vagues.

— Voilà le palais Doria, dit à côté de moi un voyageur qui venait deux fois par an à Gènes pour le commerce des pâtes et qui affectait de ne rien regarder, se contentant de dire à droite et à gauche : — « Allez chez Michel; on y est fort bien, on y dîne à tout prix; moi, je vais toujours chez Michel : j'ai une chambre. Il y a des dames françaises charmantes; nous y mangeons des huîtres comme des pièces de dix sous. A propos, ne manquez pas de voir le pont de Carignan; moi, je l'ai vu cent fois. Figurez-vous que lorsqu'on passe dessus, on voit sous ses pieds des maisons de six étages. C'est ce qu'il y a de plus beau à Gènes. »

On a inventé les paratonnerres, et la bonne humanité a fait grand fracas de cette découverte, comme si la moitié du genre humain périssait ordinairement par le feu du ciel. Mais il est des coups de foudre qu'on ne peut parer, et que l'artiste voyageur sent tomber sur

sa tête, à chaque pas, au plus beau moment de ses émotions. Quel dommage que Franklin n'ait pas médité sur cet autre phénomène d'attraction magnétique! Dès qu'une pensée, une rêverie, une fantaisie d'imagination, courent dans l'air, vous êtes sûr qu'une parole de plomb tombe d'une bouche mal faite pour tout tuer. Je ne lui demandais pas si c'était le palais Doria, moi, à ce destructeur d'émotions. Cet édifice si poétique était bien plus à mes yeux que le palais Doria : c'était tout : maintenant rien! C'est la maison d'un capitaine marin qui commandait une flotte qu'un seul de nos bricks coulerait à fond aujourd'hui. C'est qu'une fois le décroissement d'illusions commencé, impossible de l'arrêter; un desservant sanitaire de Saint-Roch, un contagioniste de profession, vous demande si vous n'avez pas le choléra; un garçon d'auberge vous glisse dans la main une carte sur laquelle est écrit en italien : *Cuisine française;* un sergent de ville du roi de Sardaigne réclame votre passe-port; le capitaine fait aligner les voyageurs et les compte comme des brebis; on se jette dans un canot, au milieu des malédictions de tous les bateliers que vous n'avez pas favorisés de votre choix, comme si l'on pouvait prendre vingt chaloupes pour aller à terre. Où est Gênes la superbe? où

la ville de marbre? où la reine de la Ligurie? Ce sont des quais sales, des maisons hideuses, un guichet de prison pour porte, une douane qui visite vos poches. Enfin on entre chez Michel, après avoir passé dans des rues fangeuses, obscures, étroites : Michel vous sert à déjeuner et vous donne une chambre. On se met à la fenêtre et on ne voit rien, rien que la maison voisine, contre laquelle on craint de se briser la tête. Mais où donc est Gênes la superbe?

On sort de l'hôtel après déjeuner; on passe devant l'église de San-Siro, on monte une *salita* douce; la voilà, Gênes!

Des montagnes de marbre ont été coupées à morceaux, et ont pris la forme de cette rue prodigieuse, toute bordée de palais. Les yeux ne sont pas préparés à pareille surprise; ils se ferment rapidement, comme dans le passage des ténèbres au soleil. Rien d'éclatant au monde comme cette succession monumentale de portiques rangés sur deux lignes, divisés par un pavé de granit, dorés par cette douce et vaporeuse lumière que le ciel italien aime tant à prodiguer aux œuvres de ses enfants. On se sent si léger devant toutes ces merveilles aériennes, qu'il semble que le corps flotte sur des rayons, et n'a pas besoin de l'escalier pour s'é-

lancer aux terrasses ; la transparence de l'air, l'éclat du jour, la sérénité du ciel, le parfum de la mer voisine, tout donne à cette rue incomparable une grâce, une poésie, un enchantement qui tiennent du rêve; on passe des heures en extase devant ces portiques, devant ces escaliers défendus par des lions ou peuplés de statues, qui s'élèvent triomphalement, avec leur cortége de colonnes de marbre, jusqu'aux régions aériennes, où s'élargit la conque des fontaines, à l'ombre des orangers suspendus. On se surprend attendri de joie sur le seuil d'un palais qui vous laisse entrevoir dans un jour mystérieux sa cour recueillie et voluptueuse, sa cour de marbre, où bondit la gerbe d'eau vive, sous des arcades de citronniers en fleurs. Là causent et rient de jeunes femmes créées pour ces arbres, pour ces fontaines, pour ces jardins; des femmes d'opulente vie et de doux loisirs, nonchalantes et vives, véritables fées de ces palais fantastiques, et qui laissent tomber de leur bouche des sons voluptueux comme le froissement d'une robe de satin. D'autres femmes passent au-dehors, légères, sur le pavé poli des dalles, brunes, fraîches et blanches. Souvent c'est comme une procession de vierges de Raphaël sorties de leurs cadres pour visiter la *strada*

Balbi, et la rapporter aux cieux. On s'arrête, les yeux béants, au pied de ce palais Durazzo qui monte aux nues avec ses ailes à colonnades; au pied du palais Doria-Tursi, qui s'asseoit au large, après avoir épuisé Carare, et se repose, le front couronné de jardins: on s'arrête partout, à chaque pas, car la merveille qu'on voit n'a pas copié la merveille qui vous attend, ni celle qu'on a vue. On monte à ce palais Serra, qui vous reçoit dans son fabuleux salon de lapis-lazuli et d'or, ceint de colonnes corinthiennes, orné de sphinx noirs, et dont les hautes croisées s'ouvrent sur des pavillons de marbre, tels que les inventait Arioste pour le génie traducteur de l'architecte Tagliafico; et partout dans ces palais, les galeries sont peuplées de ce monde idéal et ravissant que jetaient sur toile Van Dyck, Guide, André del Sarte, Véronèse, Titien, Albane, l'Espagnolet, la trinité des Carrache. La solitude et le silence donnent aujourd'hui à ces demeures un caractère de solennelle mélancolie; ce sont de magnifiques décors d'opéras, d'où viennent de sortir les jeux, les danses et les femmes; à la brise qui chante sous les orangers des terrasses, on croirait encore entendre les chœurs italiens des divines fêtes qui viennent de s'éteindre. Oh! si jamais la vie a été digne de son

nom, c'est quand elle passa dans la strada Balbi, aux jours de la splendeur génoise. avec son auréole de rayons et de femmes, ses parfums de la mer et des collines, son cortége d'artistes et de poëtes, sa musique napolitaine, ses siestes de doux sommeil sous le voluptueux démon de midi, ses crépuscules retentissant de sérénades, ses nuits toutes pleines de confidences, toutes dévorées d'amour. Qu'il devait être beau le palais Durazzo, avec sa bannière à l'écu d'or, chargé au chef de trois fleurs de lis d'argent! Qu'il devait être beau, le soir que Van Dyck inaugura le portrait de la divine comtesse Brignola! Que d'ivresse, que de musique, que de parfums couraient sous ses deux colonnades ailées! Elle était là, cette reine de la fête, sous la rotonde de marbre, comme la Vénus de Médicis, descendue du piédestal, et vêtue de soie et de satin; que de paroles de flamme, que de désirs comprimés, que de lèvres ardentes devaient tourbillonner autour de l'adorable comtesse! les yeux des jeunes seigneurs descendaient du portrait de Van Dyck, et mouraient de langueur sur le visage divin du modèle, sur son cou d'ivoire, sur ses épaules nues, sur les souples ondulations de sa robe de soie, que le grand artiste n'avait pu qu'imparfaitement reproduire, parce que sa main

frissonnait d'amour. Parmi cette foule enluminée d'ivresse et d'énergique passion, sous ces portiques aériens, purs et blancs comme le marbre qu'on vient de polir, passaient fièrement tous ces plébéiens anoblis par leur génie, tous ces architectes créateurs de ces palais : Bartolomeo Bianco, Angiolo Falcone, Rocco Luzago, Alessi, Andrea Orsolino, Carlo Fontana, Simone Cantone, Antonio Corradi, Torriglia, Batisto Ghiro, tous ces hommes qui se présentaient avec des idées sublimes chez le seigneur opulent, et qui en recevaient de l'or à boisseaux pour matérialiser leurs idées, les faire éclater en colonnades, les broder à l'ionienne, les dérouler en galeries, les illuminer de tout ce que le soleil d'Italie a de rayons à verser sur les marbres des péristyles, sur les citronniers des jardins. L'âge d'or semblait être redescendu des Apennins; ce n'était plus le fade bonheur, le siècle pastoral du Latium : c'était l'âge d'or en robe de soie, les cheveux constellés de pierreries, les pieds sur la mosaïque, le front dans les parfums : la luxurieuse jeunesse, lasse de ses nuits, descendait de la double terrasse du palais Mari, et venait se retremper aux chants dévots de Palestrina, dans l'église voisine de l'Annonciation ; là elle retrouvait d'autres fêtes, d'autres parfums, d'autres tableaux; une vo-

lupté indéfinissable montait avec la vapeur de l'encens, avec le chant des vierges, avec le fût cannelé de ces gracieuses colonnes de granit rose qui s'alignent sur deux rangs et se séparent, comme par respect, devant la grande toile de Corrége, ce peintre des amours, une fois réconcilié avec Dieu. La strada Balbi versait la fleur de ses opulents gynécées devant les autels de San-Siro, et, les jours de grande solennité religieuse, dans les nefs de San-Lorenzo, la métropole gothique, toute écartelée de marbre blanc et noir. Dieu n'était pas jaloux des palais de Gênes, parce que ses temples étaient encore plus beaux que ces palais. Dans les douces nuits d'été, les Doria arboraient les aigles de leur maison sur la montagne illuminée du Géant, et l'on accourait de toutes les villas voisines pour respirer la brise et la mer sous la treille des doges, sous les colonnes qui se baignent dans les vagues du golfe, ou près du bassin couronné d'aigles essorants. On y venait de la villa Spinola, si orgueilleuse de ses fresques; on y venait de la villa Pallavicini, qui plane sur Gênes comme un oiseau; de la villa Fransoni, résidence aérienne, légère et voluptueuse comme une pensée d'amour; de la villa d'Angelo, ce palais de la strada Balbi, emporté sous les ombrages des montagnes;

de la villa Durazzo, si gracieusement posée sur la vallée de Lerbino; de la villa Scoglietto, qui dort sur ses belles terrasses, entre la double fraîcheur de ses cascades et de ses bois. C'étaient alors des nuits délirantes, des extases célestes où les heureux conviés ne sentaient leur humaine nature qu'à l'ardente fièvre qui les poussait au plaisir. Jamais des visages de femmes, jamais des épaules blanches encadrées dans le satin, jamais des voix musicales sorties de lèvres italiennes n'ont versé plus de frénésie aux sens que dans ces divines fêtes, ces fêtes sous la treille des Doria, au pied des Apennins, au bord de cette mer qui expire sur des colonnades de marbre blanc!

Le soleil avait encore quelques rayons à donner à mes promenades; je sortis de la ville pour visiter ce palais de la mer. La porte était ouverte, j'entrai; je traversai des corridors solitaires, où Périno del Vagua a peint à fresque les exploits maritimes de la maison Doria. Partout la solitude et le silence; personne ne s'offrait à moi, j'étais comme dans un de ces palais enchantés où le voyageur se promène seul devant des statues qui le regardent. Les galeries étaient meublées au goût du seizième siècle; c'étaient des fauteuils massifs vêtus de cuir noir, de larges consoles minutieusement

ciselées, de hautes glaces de Venise à six pièces, de vastes cheminées de marbre sombre à réchauffer des géants debout, des tapisseries de portraits à la Rembrandt : il semblait qu'une famille de doges venait de quitter ces fauteuils, ou qu'elle allait reparaître dans ces salons, en descendant d'une promenade en galère. J'abusai de mon isolement, je m'assis sur tous les fauteuils, j'ouvris une croisée pour voir le golfe, je décrochai les portraits pour les examiner à l'aise ; je me promenai sous les cheminées, je chantai la barcarolle de *la Muette* aux statues de Carlone ; je pris des airs de maître, des poses de doge, tout cela fort impunément : personne ne parut. Si j'habitais Gènes, j'irais m'établir au palais Doria, pour lui donner enfin un locataire.

Je descendis aux jardins, même solitude, même silence ; c'est un des plus beaux tableaux que j'aie vus de ma vie. Rien d'enchanteur comme la terrasse du palais Doria. Faites un seul tableau de tous les Claude Lorrain du Louvre, et vous aurez une esquisse de cet admirable paysage. Le marbre y est prodigué en colonnes, en escaliers, en portiques ; les allées des jardins s'ombragent de citronniers, d'orangers ou de treilles longues et aérées qui arrêtent mollement les rayons du jour sur des

pampres diaphanes ; à gauche éclate la ville de Gênes, avec ses montagnes aussi peuplées que ses rues ; on aperçoit au dernier plan, sur une hauteur, le dôme de l'église de Carignan, cette miniature de Saint-Pierre de Rome ; sa coupole couronne dignement le Saint-Sébastien du Puget, beau comme l'antique. Devant vous est la mer, la véritable mer, la Méditerranée, le grand chemin de Naples et de Sicile ; elle est vive et calme ; elle a une voix, une âme, une mélodie ; elle entre au port, en inclinant ses vagues devant le phare, comme si elle saluait le colosse protecteur des vaisseaux.

J'étais plongé dans ce tableau lorsqu'une voix murmura quelques paroles derrière moi ; j'aperçus une vieille femme assise à terre contre une colonne de la terrasse ; sa jeune fille, vêtue de haillons, dormait sur ses genoux. — Que faites-vous là, pauvre femme ? lui dis-je. — Eh ! me répondit-elle en souriant, je bois le soleil ! — Vous ne travaillez donc pas pour vivre ? — Non, monsieur, je demande la charité ; j'ai fait ma journée aujourd'hui, et je me repose. — Et que ferez-vous demain ? — Demain la sainte Vierge m'en donnera autant à la porte de l'église *della Consolazione*. — Alors votre pain ne vous manque jamais ? — Jamais, monsieur. — Vous êtes donc heureuse ? — Oui. —

Et qui vous a permis d'entrer ici? — Personne; c'est ouvert à tout le monde.

La jeune fille se réveilla ; elle écarta avec ses mains de magnifiques cheveux noirs qui couvraient sa tête et ses épaules, et me laissa voir une figure ravissante de beauté. Un ami, mon compagnon de voyage, vint me rejoindre en ce moment ; si je ne pouvais en appeler au témoignage de ce témoin, je croirais aujourd'hui que la rencontre de cette jeune fille, si pauvre et si belle, n'a été qu'une vision, un mensonge de voyageur que je me suis conté à moi-même. Hélas! ce fut une réalité! Le plus étrange des hasards avait ainsi jeté sous mes yeux une véritable allégorie vivante ; ce qu'il y a de plus beau, de plus doux au monde, avec une enveloppe de haillons... Gênes!

II.

Livourne. — La vallée de l'Arno.

Si Livourne n'existait pas en Italie, il faudrait la bâtir. C'est la cité neutre où l'on arrive pour respirer ; c'est comme un foyer de théâtre où l'on se jette entre deux actes trop saisissants d'un drame fiévreux, pour rentrer un instant dans la vie réelle. Livourne, comme toutes les villes modernes et commerçantes, n'a rien à vous montrer, que des rues bien alignées et une population active, une société de comptoir.

C'est une ville charmante où rien ne vous humilie dans votre amour-propre d'homme; on n'y rampe jamais devant des monuments qui vous écrasent ; on n'y rougit pas de son propre nom devant des noms imposants de gloire, et couronnés par cinq siècles d'admiration. La grande rue est une bourse perpétuelle où chacun fait ses affaires et signe ses traités de commerce, depuis le fastueux millionnaire, qu'on reconnaît au cortége de ses clients, jusqu'au brocanteur isolé qui porte ses denrées avec lui. Tous les idiômes du monde se mêlent dans cette rue, on ne s'y croit pas plus en Italie qu'en un autre pays. Mais approchez-vous de la grande place, là où le négoce ambulant expire ; des bouches toscanes vous jetteront à l'oreille des noms qui font tressaillir. Tous les conducteurs de *calessini*, en vous reconnaissant étranger à votre démarche indécise, vous crieront en chœur : *Pisa*, *Pisa* ; *Firenze*, *Firenze*. Ces deux villes sont là, tout auprès. On peut rarement se décider à coucher à Livourne lorsqu'on sait qu'un léger calessino vous emporte en quelques heures à Florence, sur une allée de jardin anglais.

A Florence donc ! les chevaux s'y précipitent avec une étonnante impétuosité, comme s'ils étaient ravis d'aller saluer leurs frères de Jean

de Bologne sur la place du Palais vieux. C'est une route ravissante, c'est le digne chemin de Florence : ce gracieux nom y est écrit partout, il n'est pas besoin de bornes milliaires pour l'annoncer au voyageur. La campagne est pure, sereine, harmonieuse comme un chant des Géorgiques. Partout le peuplier, l'yeuse, le chêne, la vigne mariée à l'ormeau, y rendent des sons mélodieux comme les dactyles du poëte. Les villages sont doux à la vue, leurs noms doux aux lèvres : c'est Viarello, c'est Pian di Pisa, c'est Caschina, c'est Ponto d'Era, c'est Empoli. Une lumière vaporeuse et molle enveloppe ces agrestes résidences ; de petits fleuves les arrosent, de souples collines les couronnent d'ombrages et de fleurs. Un Dieu aussi leur a fait ce doux repos à ces beaux jardins, désolés autrefois par les guerres civiles. Les clairons des Espagnols ne retentissent plus sur les murailles de Pian di Pisa ; un poëte comme Dante n'arrive plus à Ponto d'Era, sa branche d'olivier à la main, pour se jeter entre les Pisans et les Florentins, en leur criant : « Où courez-vous, citoyens ? » La paix est à Pise, la paix à Florence. Les deux rivales se sont embrassées et cultivent leurs jardins. Elles ont enfin compris la vie, ces deux cités heureuses : elles chantent, elles aiment, elles dorment ; elles ont aban-

donné les secousses des tragiques émotions aux peuples engourdis par les hivers et la nuit des brouillards. C'est en sortant de Ponto d'Era qu'on trouve à gauche une délicieuse rivière qui porte son nom écrit en azur sur les molles inflexions de son onde, l'Arno : le cœur ressent de la joie en entendant prononcer ce nom. On passe devant le couvent de San-Romano, dont la galerie de marbre se marie à de grands chênes, pour donner de l'ombre aux heureux franciscains ; on arrive à Empoli, on court devant sa magnifique fontaine, la fontaine d'un modeste village ! Que d'assemblées de conseils municipaux il faudrait pour en donner une pareille à nos plus riches cités de France ! Empoli, c'est la porte de la vallée de l'Arno.

Alfieri s'est fondu en vers pour chanter cette vallée et les jeunes filles qui l'habitent. Je lui pardonne son *Misogallo ;* les poëtes ont raison quelquefois. Je ne sais si l'on meurt dans la vallée de l'Arno, mais il m'est prouvé qu'on y existe. Jamais la nature n'a mis tant de soins à composer un paysage, jamais elle n'a aussi bien combiné ses effets de lumière, ses teintes diaphanes, ses horizons dorés, ses collines pures qui se détachent en lignes déliées sur l'azur infini du ciel. L'Arno coule dans ce vallon ; il est calme comme un bassin qui s'allonge

et se perpétue. Des bois de pins d'un vert admirable semblent descendre de toutes les collines pour se baigner au fleuve. Des villas toscanes, des couvents aériens se dévoilent au voyageur, par intervalles, au milieu d'un jardin, comme un rêve d'amour; sur le sommet d'une montagne, comme une pensée du ciel. C'est là que les jeunes paysannes tressent la paille qui s'arrondit en chapeau sur toutes les dames de l'Europe. Ouvrières élégantes et gracieuses, rien ne trahit en elles l'origine rustique : leurs doigts n'ont jamais fouillé la terre ni marié la vigne à l'ormeau; ils ont la délicatesse qu'exige la spécialité de leur doux travail. Ce beau vallon est comme un gynécée naturel, un boudoir fleuri où de jeunes femmes ont l'air de faire de la broderie sur paille fine pour leur amusement. C'est là, je pense, le plus ravissant accessoire qui puisse animer un paysage. Les bergères inventées par nos idylles ont autour d'elles une atmosphère de ferme et de bercail qui saisit le cœur et fane leur poésie. Pour trouver des sœurs aux jeunes filles d'Empoli, on doit remonter aux beaux jours de la Thessalie et des amours arcadiens, quand les dieux eux-mêmes daignaient choisir leurs maîtresses parmi les agrestes familles de l'Ilissus, du Pénée, de l'Eurotas; il faut des fables

pour servir de pendant aux réalités d'Empoli. Tel est le chemin qui conduit à Florence, et qui ne peut conduire que là; vallée suave dans les contours de ses collines, villas embaumées qui sourient au voyageur avec leurs persiennes vertes, rivière transparente et calme; jeunes filles semées comme des fleurs vivantes sur la longue pelouse de l'Arno; paysage céleste animé par des chants lointains, des murmures de cloches aériennes, des sons d'amoureuses mandolines; sérénité sur la terre et au ciel; azur partout. Florence est là. On sort de la vallée : des montagnes bleues cernent le vaste horizon, c'est la couronne de Florence. On ne voit qu'à peine les maisons de la ville; mais les tours, les dômes, les clochers, les coupoles, dominent les arbres des jardins et annoncent de loin à l'étranger la cité des grands édifices, la reine maternelle des beaux-arts. Encore un élan des chevaux, et l'on arrive devant la herse de la tour de Michel-Ange. Saluez l'écusson d'or aux tourteaux de gueules, il est incrusté sur la porte de la ville : ce sont les armes des Médicis [1].

[1] Je ne connais qu'Alfieri qui ait complaisamment écrit sur la vallée de l'Arno. La ville de Gênes n'a inspiré qu'un ouvrage monumental digne d'elle : c'est le beau et riche travail de notre savant architecte M. Gautier.

III.

Un dimanche à Florence. — La villa Catalani. —L'album d'une reine.

Le dimanche est véritablement un beau jour à Florence ; l'indolente ville le savoure avec une gaieté calme qui est du bonheur réfléchi. En me replongeant dans mes souvenirs de Toscane, il me semble que Florence tient en réserve pour ses dimanches un soleil particulier, une lumière plus douce, un fleuve plus azuré, un ombrage plus voluptueux dans les allées des Cascines. Partout ailleurs le peuple passe

son dimanche à courir, à s'égayer follement, à s'étourdir en famille pour oublier ses labeurs de la semaine : à Florence, le peuple se promène ; il y a dans son attitude un caractère de bourgeoisie opulente, de dignité, d'aisance, de bon ton. C'est sans doute la seule ville du monde où l'on n'aperçoive pas trace de haillons chez le peuple. Quel excellent augure ne doit-on pas tirer du bonheur des masses dans une ville où les paysannes ont des chapeaux à plumes, et leurs maris des gants de chamois! Ce n'est qu'à Florence, je crois, que le peuple de la campagne porte des gants. J'aime mieux les Cascines que nos Tuileries. Les Tuileries ont l'air de vous protéger orgueilleusement de leurs ombrages, comme le chêne de la fable ; on est tenté d'essuyer ses pieds à la grille avant d'entrer, comme à la porte d'un salon vernissé; on a beau admettre à cette promenade Cincinnatus et Spartacus, il y règne toujours une atmosphère patricienne qui gêne l'humble bourgeois. Les Cascines, voilà la véritable promenade de tout le monde. D'abord, il n'y a pas de grilles : partout où vous mettrez des grilles, vous ne ferez jamais qu'une prison; si devant des grilles vous placez quelques sentinelles, alors la prison sera complète. Aux Cascines, ni soldats ni barreaux de fer ; c'est un bois délicieux qui commence à la

lisière de de la ville ; un bois véritable, où l'on a ménagé quelques allées au cordeau, mais qui conserve encore presque partout une grande indépendance de culture ; l'Arno longe les Cascines, comme la Seine les Tuileries, avec cette différence qu'entre les Cascines et le fleuve il n'y a pas un long rempart tout prêt à soutenir un siége. De fraîches pelouses conduisent le promeneur des Cascines sur la rive de l'Arno.

La promenade des dimanches aux Cascines est une charmante fête italienne. C'est un Longchamps hebdomadaire ; deux longues files de calèches courent sur la grande allée, les cavalcades s'y entremêlent, les piétons circulent dans les nefs latérales du bois. Ce tableau est calme, élégant et gracieux comme tout ce qui est florentin : il ne sort aucun cri de cette foule si décente ; l'Italien fluide et argenté de la molle Toscane circule harmonieusement de bouche en bouche, sur des notes à l'unisson qui font plaisir à l'oreille. Point de lutte, de querelles, de grossiers propos. Ce n'est pas au moins absence de passion chez ce peuple ; il se passionne quand il faut ; c'est un peuple profondément artiste qui ne juge pas à propos, dans son exquis bon sens, de dépenser son énergie dans des bacchanales de rue : s'il se promène aux Cascines avec tant de décence,

c'est qu'il ne sait pas s'exalter à froid pour faire du bruit inutile en plein air. Allez le voir au théâtre; là, il pleure, il rit, il trépigne, il applaudit vingt fois une cavatine avec la frénésie de son midi : allez le voir au sermon du Dôme, lorsqu'un de ces moines éloquents, comme j'en ai entendu, prêche l'Avent ou le Carême ; toutes les phrases de l'orateur vibrent sur les visages expressifs de l'immense auditoire, les mains se crispent pour se défendre d'applaudir ; le sermon fini, on enferme prudemment le prédicateur dans une litière couverte ; le peuple l'emporterait en triomphe pour le remercier : on est obligé de protéger le prêtre contre cette ovation.

Un de ces beaux dimanches de printemps, je sortis de Florence par la porte *San-Gallo*, pour me rendre à une touchante invitation que j'avais reçue la veille ; j'allais entendre chanter les litanies de la Vierge, à la chapelle du village de la *Loggia :* c'était madame Catalani qui devait chanter, avec sa fille madame Duvivier ; la maison de campagne, qui, par la volonté du grand-duc, porte le nom de l'illustre cantatrice, est contiguë à la *Loggia*.

La messe fut dite par un vénérable prêtre octogénaire ; la chapelle était remplie de paysans et de paysannes, tous agenouillés avec in-

dolence, mais se mêlant avec ferveur aux prières de l'autel. Dans le sanctuaire, il n'y avait qu'un très-petit nombre d'invités, entre autres M. et madame Gaëtan Murat, et un glorieux exilé de Pologne, M. le comte Potocki.

Madame Catalani entonna les litanies avec sa magnifique voix, la même voix que l'Europe a entendue et tant applaudie; il n'y avait cette fois, pour l'admirer, ni le parterre de *la Scala*, ni les loges de *San-Carlo*, ni un auditoire de Parisiens, de Russes ou d'Anglais, ni un congrès de rois. De pauvres paysans l'écoutaient, bouche béante; leurs figures exprimaient le ravissement, l'extase. J'ai vu peu de tableaux aussi touchants. L'artiste célèbre, qui chantait à genoux au pied de l'autel, est toujours belle et majestueuse comme nous l'avons vue aux Italiens; ses yeux sont toujours superbes, sa physionomie toujours palpitante d'émotion : c'était bien beau à voir que Sémiramis abdiquant ainsi la pourpre babylonienne, pour donner de la joie à tout un indigent village; pour prier la Vierge, en roulant les notes graves de la mélopée des chrétiens. J'étais heureux d'entendre ces saintes violences de la prière, qui éclataient, dans une latinité sonore, sur des lèvres italiennes; jamais la chapelle nue de ce village n'avait tressailli à pareille fête. A ces

sublimes invocations : *Reine du ciel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Consolatrice des affligés*, le chœur des villageois répondait : *Priez pour nous;* et cet harmonieux *ora pro nobis* était chanté avec un ensemble étonnant, avec cette intelligence naturelle de la note et de l'accord parfait qui repose dans toute oreille italienne. Le mode des versets et des répons était grave et simple, tel qu'il fut noté par saint Bernard, ce grand serviteur de Marie : la cantatrice ne leur faisait rien perdre de sa naïveté primitive; mais elle attaquait chaque invocation avec une chaleur inspirée, un enthousiasme séraphique, qui donnaient un charme inattendu à la poésie virginale de cette prière; la voix divine semblait s'élancer aux cieux, et en descendre pour s'éteindre dans l'acclamation de l'auditoire; ces chants alternés n'étaient ainsi interrompus par aucune pause, conformément à la loi écrite qui veut que *la prière de l'église ne tombe jamais à terre*, et que la bouche silencieuse recueille le dernier son de la bouche qui vient de se fermer.

J'ai assisté à bien des concerts en Italie; je n'ai rien entendu de comparable à cette solennité de village. Dans la chapelle Sixtine, à Rome, quand le divin *Miserere* éclatait devant la fresque de Michel-Ange, je me rappelai avec émotion les Litanies de la *Loggia*. Le pape, les car-

dinaux, le saint-collége, et Michel-Ange plus imposant encore que toute la cour de Rome, ne me firent point oublier cet auditoire serein de villageois qui répondait à madame Catalani, dans une chapelle indigente et dépouillée : c'est en songeant aux Litanies que je m'attendris au *Miserere;* et si Dieu se complaît aux prières des hommes réunis, il aura donné aux paysans de la *Loggia* une oreille favorable, qui se sera peut-être fermée aux *soprani* scandaleusement admirables de la chapelle du Vatican.

A l'issue de la cérémonie, madame Catalani[1] nous introduisit dans sa villa. L'Europe artiste a payé cette magnifique résidence; Florence n'a pas à vous montrer une plus belle maison de campagne. La villa Catalani s'est fait une ceinture de citronniers et d'orangers; elle respire dans une plaine; elle donne sa façade d'hiver au soleil, sa façade d'été aux ombrages; elle a une cour à colonnade, où elle étale quatre bas-reliefs de Lucca della Robbia, ce puissant sculpteur qui aurait pu travailler aux panathénées du Parthénon sur l'échafaudage de Phidias. On est saisi d'un frisson de joie en entrant dans la villa; une atmosphère de sérénité opulente vous

[1] Je continue à donner à madame Catalani le nom qu'elle a rendu si célèbre. C'est aujourd'hui madame de Valabrègue.

rafraîchit le visage ; sous les chaleurs du midi, on croit nager dans un bain de marbre ; partout le marbre, et les riches pavés de mosaïque; partout l'élégance italienne artistement combinée pour lutter contre l'ardente saison. Les persiennes de cent croisées s'agitent à la brise de l'Arno, et font circuler la fraîcheur dans les escaliers et les galeries. Les arabesques courent sur tous les murs, comme un rêve de bonheur; les citronniers embaument les corridors; les parfums du jardin montent dans toutes les alcôves. On se croit transporté dans un de ces palais que les peintres bâtissent sur leurs toiles, comme pour se consoler de n'avoir pu les trouver sur la terre ; et pour cadre à cette villa, la campagne de Florence ! De tous les balcons on aperçoit cette plaine lumineuse d'azur, couronnée de montagnes bleues, baignée par son fleuve caressant. On la voit aussi, Florence la belle, sous les collines de la villa Strozzi et de San Miniato ; elle semble couchée au bord de l'Arno, avec son dôme et ses deux tours colossales, comme une femme indolente qui étend ses bras avant de s'endormir.

Un somptueux déjeuner nous attendait dans une charmante salle contiguë à l'orangerie. Le prêtre qui avait dit la messe avait été invité ; il arriva pour s'excuser de ne pouvoir se mettre

à table avec nous; madame Catalani lui fit les plus gracieuses instances dans cette langue toscane à laquelle on ne peut rien refuser; le prêtre persista dans son refus en souriant. Il ne voulut accepter qu'une tasse de chocolat, qu'on lui servit dans une autre pièce. Ce scrupule me parut bien beau et bien méritoire chez un vieillard. A table on parla beaucoup de musique, et surtout des opéras français inconnus en Italie. On parla de *Robert,* qui n'a pas encore franchi les Apennins : c'est une véritable affliction pour les Italiens; il en est qui sont partis de Florence pour le voir représenter à Paris; ils ont payé mille écus leur billet de balcon. C'est que les Florentins n'ont, en musique, ni système ni exclusion; ils se passionnent pour tout ce qui leur paraît beau, et ne demandent pas d'où cela vient. J'ai assisté à la naturalisation des symphonies de Beethoven à Florence; l'*héroïque* et la *pastorale* excitèrent un véritable délire de joie : de prime audition, ces chefs-d'œuvre furent compris, étreints, dévorés. Le même monde allait le soir se pâmer à la *Pergola* devant Donizetti, le *maestro* de la saison. Je demandai si l'opéra de *Robert* ne serait jamais monté à la *Pergola*. La troupe l'aurait, certes, dignement exécuté; il y avait un ténor français, Dupré, qui a une voix délicieuse, une basse chantante

fort bonne dont j'ai oublié le nom, et deux cantatrices pleines de talent, mesdames Persiani et Delsere. On me répondit que *Robert* serait éternellement exclu du théâtre à cause de l'acte des nonnes, et des moines, et des prêtres, et de l'église de Palerme. — Il est étonnant, leur dis-je, que ces petites difficultés n'aient pas été levées depuis qu'on soupire après *Robert :* il n'est pas strictement nécessaire de s'astreindre au *libretto* français ; au moyen de quelques variations qui ne changeraient rien au fond de la musique, vous pourriez vous faire un *Robert* épuré et admissible ; au lieu des nonnes mettez les premiers fantômes venus; je ne vois pas la nécessité que ces fantômes aient une croix sur la poitrine, et qu'ils dansent devant le tombeau de sainte Rosalie. Quant au cinquième acte, vous conviendrez que l'église de Palerme ne joue qu'un rôle accessoire d'apparition et de décor, comme le Vésuve dans *la Muette*. Supprimez l'église et terminez court au trio, l'opéra n'y perdra rien. Pour de véritables amants de la musique, le spectacle s'efface toujours devant l'art. Moines, prêtres, nonnes, cathédrale, lampes d'argent, tout peut être retranché sans qu'une seule note du chef-d'œuvre soit immolée dans cette dévastation de décors. A mon retour à Paris, je demanderai à M. Meyerbeer s'il

approuve mon idée ; et si le compositeur ne répugne pas à ces mutilations de la forme, je vous fais envoyer un *libretto* orthodoxe, dussiez-vous prendre les fantômes que vous avez sous la main, dans le château d'Udolphe, entre Sienne et Poggi-Bronzi.

Ce déjeuner finit selon les préceptes de la philosophie antique. Dans cette salle si riante, si parfumée, tout empreinte de la grâce toscane, au milieu de ces jardins d'orangers où la vie est si puissante, où toutes les joies aériennes du printemps florentin semblent infuser en nous l'immortalité du corps, un chant lugubre, un chant de tombeau jeta son contraste et nous fit rêver tous avec une délicieuse mélancolie. Madame Catalani avait entonné le *Dies iræ* de l'Église d'Angleterre, cet hymne sombre qui doit avoir été écrit sur le marbre d'un sépulcre, avec une branche de cyprès. Les notes lentes du cor anglais accompagnent ce chant ; elles s'interrompent et tintent comme le glas de la trompette de l'ange. Jamais surprise plus inattendue : comme elle est ingénieuse et créatrice, l'hospitalité de la villa Catalani! un exquis déjeuner servi entre les Litanies de la Vierge et le *Dies iræ!* Au dessert un sybarisme vulgaire célèbre le champagne et l'amour ; ici, sur les bords de l'Arno, la coupe pleine des

vins de France, assis entre les femmes de Florence et les femmes de Paris, nous écoutions avec ravissement les versets de nos funérailles. La brise riait sous les orangers de la terrasse; midi descendait avec ses mystères de langueur italienne; une lumière douce jouait sur les vitres; des ombres diaphanes flottaient sur les fresques : c'était comme au *triclinium* de Tibur, lorsque Horace disait à Sestius : « Cueillons les myrtes et les fleurs; la brièveté de la vie nous défend les longues espérances; soyez heureux; quand vous serez chez les ombres, vous ne tirerez plus aux dés la royauté du festin. »

Toute cette journée ne fut qu'un long concert; les jours de Florence ne sont faits que de musique, et ils ne finissent que bien avant dans le lendemain. Le piano fut envahi; l'auditoire couvrit les divans du salon, les partitions se déployèrent sur les pupitres. Madame Duvivier, la fille de madame Catalani, possède une des plus belles voix de contralto que l'Italie ait entendues; elle chanta des duos avec sa mère; on épuisa *Norma*, la *Donna del Lago*, la *Semiramide*. Le salon élégant et artiste de Paris était dignement représenté, au piano de la villa par madame Gaëtan Murat, la fille de M. de Méneval, qui fut l'ami de l'Empereur. A cha-

que instant, les visiteurs arrivaient de Florence; le bruit des roues, le piétinement des chevaux sur les dalles de la cour, les annonces pompeuses des grands noms de l'aristocratie toscane, rien n'interrompait la note, rien ne calmait la furie de l'exécution musicale. La maîtresse de la maison était Norma ou Sémiramis, nous étions à Babylone, ou dans la forêt d'Erminsul; personne ne s'inquiétait de ce qui se passait au-dehors du salon. C'était la belle passion de l'art dans toute sa divine folie, comme je l'ai tant de fois rêvée; il n'y avait point de complaisance d'artiste ni de chanteur, point de secrets efforts d'échapper à la sieste ou à l'ennui par la diversion forcée du chant, point d'intermèdes où l'on échange des remercîments et des félicitations; aucun programme n'avait numéroté nos jouissances; le plaisir ne languissait pas dans les essais des préludes et les hésitations de la coquetterie; tout courait de verve et de vraie passion, cavatine, cantilène, polonaise, duo, trio, romance, les partitions étaient dévorées au vol; le piano ne donnait pas de trève à la voix, ni la voix au piano. C'est ainsi qu'on fait de la musique à la villa Catalani.

Ce n'est pas sur le Thabor que je voudrais bâtir une tente, c'est dans cette fraîche oasis

de la plaine de l'Arno. L'harmonieuse villa chante encore à mes oreilles ; et dans la maison de la mer et des pins, dans la villa méridionale des fontaines, où j'écris ces souvenirs, il me semble que ma voisine Méditerranée m'apporte de mélodieux lambeaux de ce dimanche florentin. La sieste du printemps ne m'a jamais donné un rêve plus suave que ce gracieux jour de vie réelle; la folle imagination qui cherche la poésie intime du bonheur, et qui ne la trouve jamais dans le cahotement des villes, se crée parfois dans un monde idéal des sites embaumés, de fraiches résidences enveloppées d'une lumière vaporeuse, retentissant de musique, de chants, de fontaines, de voix de femmes; un jour la vision se matérialise, un jour seulement, le bonheur ne dure jamais davantage ; et puis l'apparition s'évanouit comme le mirage du désert; le sable nu reste, et l'amertume rentre au cœur.

Ce jour au moins devait être complétement beau; je l'avais commencé dans une villa où la royauté du talent a déposé sa couronne, je le finis dans un palais où une royauté plus auguste subit, dans un noble exil, la fatale et glorieuse destinée du plus grand nom moderne. La sœur de Napoléon, la veuve du roi de Naples m'avait fait l'honneur de m'admettre à ses soi-

rées. Quel palais hospitalier que le sien ! l'étiquette ne s'y informe pas de l'opinion du voyageur ; arrivé sur le seuil, il dit : Je suis Français ; et la porte s'ouvre, et on lui fait fête. L'univers est représenté au salon de la comtesse de Lipano ; royaume, empire, ou république, chaque État lui envoie ses ambassadeurs et ses courtisans désintéressés ; on n'a plus ni titres ni places à demander à la sœur de l'Empereur ; on va chez elle pour la voir, l'admirer, l'écouter surtout, et s'attendrir, car jamais femme n'eut plus de grâce et d'enchantement dans la parole. Dieu l'avait bien créée pour la faire asseoir sur le trône de la *Villa reale,* devant cette mer napolitaine harmonieuse comme sa voix. Sur elle aussi les ans et les malheurs ont pesé, sans que l'éblouissant éclat de sa jeunesse se soit fané sous les larmes. Quelle famille ! Qu'un étranger entre pour la première fois dans ce salon rempli des plus belles femmes de Florence : demandez-lui de vous désigner celle qui fut reine, il n'hésitera pas, et ne se trompera pas. Il semble toujours que les deux grands noms qu'elle porte resplendissent autour d'elle, en lettres de rayons.

On chante tous les soirs au salon de la comtesse de Lipano ; elle a besoin de musique, et elle l'aime de passion : tous les Bonaparte sont

artistes, c'est peut-être la seule famille couronnée qui ait le goût instinctif et vrai des beaux-arts; il est vrai qu'elle n'est pas née sur le trône. Madame Catalani vient souvent, avec sa fille, se mettre au piano de ce salon. Les amateurs de Florence se font joie de s'y faire entendre. Toutes les partitions nouvelles y arrivent dans leur primeur, et il ne manque jamais d'artistes pour les attaquer de première vue. Ce soir-là, donc, pendant qu'on chantait, madame la comtesse de Lipano me présenta son album, en me demandant des vers. Apres une aussi poétique journée, et en présence de cette femme auguste, j'aurais rougi de renvoyer l'inspiration au lendemain. J'ouvris l'album, et tout en écoutant la cavatine de *Casta Diva*, j'écrivis la pièce suivante sur un guéridon de la salle du concert.

LES EXILÉS A FLORENCE.

Quand l'heure de l'exil sonne lugubre et lente,
Il est une cité, sirène consolante,
Qui, dans l'éclat des jours et la fraîcheur des nuits,
Ote un peu d'amertume aux intimes ennuis ;
C'est Florence : on y vient lorsque l'âme est blessée,
Lorsqu'on subit le poids d'une triste pensée,
Que le cœur trop ému d'un souvenir cuisant

Cherche loin du passé le calme du présent.
Terre de doux repos, de gloire et de folie,
Belle entre les cités de la belle Italie,
Voyez-la dérouler sa ceinture de monts
Pour étreindre à la fois tous ceux que nous aimons,
Tous ceux qu'on salua de ce long cri de gloire
Qui s'élança du Nil pour mourir à la Loire;
Ceux qui furent si grands, qu'aux jours de leur revers
Un long crêpe de deuil assombrit l'univers.

O Florence, noble reine!
Qu'à nos exilés chéris
Ta lumière soit sereine,
Tes jardins toujours fleuris!
Que la brise de ton fleuve
Porte à quelque illustre veuve
Des baumes purs et touchants;
Que l'harmonieuse ville
Lui fasse la nuit tranquille
Avec de célestes chants!

O Florence maternelle,
Qui t'attendris à ces noms,
Abrite bien sous ton aile
Ceux dont nous nous souvenons;
Aux exilés sois bien douce,
Sème les tapis de mousse
Et les myrtes odorants;
La nuit, sous de sombres voiles,

Mets ta couronne d'étoiles
Sur ceux qui furent si grands.

Qu'elles soient toutes unies,
Florence, dans ces beaux lieux,
Ces joyeuses harmonies
Qui rendent l'homme oublieux!
Que toute brise qui passe
Leur porte, à travers l'espace,
Les airs qui calment les maux;
Qu'elle roule son haleine
Sous les arbres de la plaine,
Et chante dans leurs rameaux!

Gracieuse enchanteresse,
Ville odorante, au ciel pur,
Toi qu'un beau fleuve caresse
Avec des lèvres d'azur;
De tous ceux que l'on exile
Enchante le noble asile
Par tes fleurs et tes chansons:
Qu'ils retrouvent à Florence
Un sourire d'espérance
Pour nous Français qui passons.

Après avoir lu ces vers à la noble exilée, je la priai de vouloir bien m'indiquer elle-même le sujet, le titre et le rhythme d'une autre pièce que je m'empresserais de composer sur-le-champ. « Je veux bien, me dit-elle avec sa

grâce de reine; voici votre sujet; je porte deux noms dont je suis fière : je suis la sœur de Napoléon, et la femme de Murat; le titre de votre pièce doit être : *Bonaparte et Murat.* »

Alors, j'écrivis l'ode suivante :

BONAPARTE ET MURAT.

Bonaparte! ce nom, quand la main le crayonne
Sur le grossier vélin, comme un astre rayonne.
Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embraserait encore,
Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom! le grenadier dans les sables numides
L'incrustait en veillant auprès des Pyramides ;
L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
Avec la pointe du fusil.

Le sauvage le dit d'une voix ingénue
Sur l'île où toute langue est encore inconnue,
Où l'Océan du sud murmure de doux sons.
Les peuples endormis sous les ombres du pôle
Ont buriné ce nom sur l'immense coupole
Arrondie avec des glaçons.

Allez à Tombouctou, la ville fabuleuse.
Où le Niger étend son onde nébuleuse; [mains;
Prononcez de grands noms, des noms grecs et ro-
Aucun ne touchera le stupide sauvage;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage :
Le rivage battra des mains.

Les Africains errants avec un culte étrange
Sur les pics décharnés du fleuve de l'Orange,
Chez eux le nom français n'est point encor venu;
Ils n'ont jamais prié le Créateur suprême;
Ils ignorent le monde, ils ignorent Dieu même :
Bonaparte leur est connu.

Un voyageur, cherchant de l'or pur en filières,
A vu sur le sommet des vastes Cordilières
Ce nom universel, qui fascina ses yeux;
Bonaparte brillait sur le plus haut du site,
Comme s'il eût laissé sa carte de visite
A la porte qui mène aux cieux.

Partout il est connu : cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte.
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront, ainsi que leurs histoires,
Les temples, les cités, le bronze des victoires;
Ce nom seul restera debout.

Il en est encore un qui luira sur la France,
Et qui nous sera cher, ah! j'en ai l'espérance;

Tant qu'un feu militaire animera nos fronts,
Tant que la gloire sainte aura pour nous des charmes,
Tant qu'une main française élèvera les armes
Pour nous venger de nos affronts.

Murat! ah! tout est dit! il suffit qu'on le nomme!
C'est la gloire incarnée et la valeur faite homme.
Qu'on lui trouve un rival dans les âges anciens!
Dans les rangs hérissés de flèches et de piques!
Récitez les exploits des poëmes épiques :
Ils pâlissent devant les siens.

Quand le canon sonnait l'heure de la bataille,
Il montait à cheval grand de toute sa taille;
Le premier réveillé dans le camp endormi,
Et courant, radieux, hors la ligne des tentes,
Avec son beau dolman et ses plumes flottantes,
Il se montrait à l'ennemi.

Roi des camps! un cheval alors était son trône,
Sa large épée un sceptre, un casque sa couronne;
Les boulets du combat étaient ses courtisans.
La mort eut pour lui seul des regards de clémence:
Il livra sans blessure une bataille immense,
Une bataille de quinze ans.

Ce n'était qu'un enfant aux belles tresses blondes,
Un enfant calme et doux, lorsqu'il passa les ondes,
Pour montrer à l'Égypte un visage riant.
Eh bien! du premier coup d'une épée enfantine,

Il trancha le damas du bey de Palestine,
Et fit chanceler l'Orient.

Tu t'en souviens encore, Aboukir! sur ta plage,
Tu le vis autrefois à l'aurore de l'âge.
Un pacha de Stamboul lui barrait le chemin :
Murat échevelé prit une armée entière ;
Il entr'ouvrit les flots, ainsi qu'un cimetière,
Et l'ensevelit de sa main.

Toujours courant, toujours sous les premières tentes,
Toujours pressant un fer de ses mains haletantes,
Un soir il arriva sur un fleuve lointain,
Sous les murs de Moscou, d'épouvante saisie,
Qui sentit ébranler ses minarets d'Asie
Et ses mille dômes d'étain.

L'armée était bien lasse et loin de sa patrie ;
Moscou se révélait comme une hôtellerie ;
Lui seul ne daigna pas s'arrêter pour dormir.
Il se précipita sur le Baskir immonde ;
Sur la route qui mène aux limites du monde,
Par les sapins de Wladimir...

Bonaparte et Murat! étoiles fraternelles!
Deux grands noms rayonnants de lueurs éternelles,
Baptisés mille fois sous le feu des canons.
Tout Français aujourd'hui qui sent brûler son âme,
Doit incliner son front aux genoux de la femme
Héritière de ces deux noms.

Epouse du héros, digne sœur du grand homme,
De quelque titre saint que ma bouche vous nomme,
Une larme toujours viendra mouiller mes yeux.
Soyez heureuse, vous! que ce chant vous console,
Car vous brillez encore de la double auréole
Des deux noms qui luisent aux cieux.

La pièce écrite, je la lus à la sœur de Napoléon, à la veuve de Murat, et j'eus le bonheur de voir des larmes tomber sur son noble visage; c'est la seule fois que je me suis estimé heureux de savoir improviser quelques vers. Une pareille journée ne me reviendra plus.

L'ATELIER DE BARTOLINI.

L'Atelier de Bartolini à Florence.

Quand on entre à Florence par la porte de Pise, on passe dans une rue triste et sombre qui fait contraste avec la ravissante vallée de l'Arno qu'on vient de quitter ; à quelques pas de cette porte, une façade monumentale de maison arrête un instant vos yeux par son caractère artistique : c'est l'atelier de Bartolini, le Phidias toscan.

Tout le monde n'est pas admis à visiter ce palais du grand sculpteur ; les princes et les lords qui ne sont que princes ou lords, ont souvent fait antichambre à la porte de l'atelier; mais l'artiste voyageur, le pèlerin amant de l'Italie, le poëte fervent, ont leurs libres entrées

de droit, chez Bartolini. Il leur crie comme la mère d'Aristée :

Fas vobis limina divûm.

Rien ne rappelle mieux les ateliers antiques de Praxitèles ou de Scopas que cette demeure tout empreinte de la majesté de l'art ; les plafonds des salles s'élèvent à soixante pieds pour laisser respirer à leur aise les statues gigantesques qui viennent de jaillir du bloc ; des masses énormes de marbre vous arrêtent à chaque pas ; de jeunes élèves, enfants de la campagne voisine, comme Giotto, travaillent à tous les angles, pour dégrossir le marbre, et le jeter au ciseau du maître. Le sol est jonché d'une poussière blanche et lumineuse, plus douce aux pieds de l'artiste que le gazon des Cashines, que les pelouses de l'Arno. Moi, pauvre et inconnu comme le Scythe Anacharsis, j'entrai là, comme lui chez le sculpteur d'Athènes, avec un saint respect dans le cœur, le frisson aux cheveux, la flamme au visage ; une petite porte s'ouvrit, porte sacrée, interdite aux profanes, et j'eus le bonheur de surprendre Bartolini en flagrante obsession de l'art : il était couvert d'une auréole de fumée de marbre ; les bras nus, la tête nue, les yeux étin-

celants d'esprit. Il me reçut avec une simplicité grave, sans aucune dépense de gestes et de propos; j'aimai cette intelligente fierté du grand artiste, qui en vous initiant dans les plus secrets mystères de son cénacle, vous accorde une faveur qui ne pourrait plus être qu'affaiblie par de vaines phrases et de fades compliments de réception. Il était muet et debout, le ciseau à la main, devant la plus récente et la plus aimée de ses créations, sa bacchante; sa bacchante déjà célèbre en Italie, quoiqu'elle ne soit pas encore sortie de son boudoir, la ravissante fille. Je ne vis plus rien de ce qui m'entourait, la divine statue m'absorba. Je fus saisi d'une telle illusion, que je me retirai, comme on ferait par respect devant une jeune femme nue et surprise au lit. Rien de suave, rien de gracieux d'ondulations comme la pose de la bacchante : elle est mollement renversée sur le côté gauche; la partie supérieure du corps se replie voluptueusement, et dans ce délicieux abandon, elle se trahit tout entière. Que de jeunes filles toscanes ont donné leur contingent de beauté spéciale à ce marbre ! Il s'est enrichi, et s'est rendu parfait avec les dons épars de tant de modèles. Que de femmes il a fallu pour en composer une seule !

Le sculpteur Bartolini admire l'antique, mais

il ne le copie pas; il copie la nature, qui vaut mieux que l'antique. Si j'avais à faire un Apollon, me disait-il, je chercherais un homme physique, comme Diogène cherchait l'homme moral; je n'irais pas m'inspirer au Belvédère du Vatican, devant la plus belle statue de ce dieu : je chercherais des formes divines chez l'humanité mortelle. La nature ne trompe pas le ciseau ; je suis sûr que l'Apollon du Belvédère se briserait à morceaux, s'il venait à marcher. Mais les modèles parfaits n'existent pas; la nature laisse tomber une perfection sur un corps entre deux défauts; et puis notre choix est restreint dans une seule classe de modèles, ceux qui posent par métier. Je ne néglige aucune peine; je n'épargne rien, ni argent, ni recherches pour avoir d'excellents modèles; quelquefois je suis obligé de les deviner, par instinct, à la promenade, à la campagne, et sous des vêtements, dans un costume qui ne flatte pas leurs beautés de détail. Regardez cette jeune fille (il me montra une enfant de treize ans assise sur un lit); comment la trouvez-vous? (Je fis un signe d'hésitation.) Ses yeux vous semblent morts, n'est-ce pas? son regard éteint? vous allez la voir.

Il ordonna au jeune modèle de prendre la pose de la prière; l'enfant s'agenouilla et laissa pencher sa tête sur l'épaule droite. Elle devint

sublime; ses joues s'enluminèrent de pudeur, ses grands yeux noirs parlèrent au ciel: ce fut la personnification de la prière dans tout son beau idéal de sainte et douce violence, de séraphique ferveur.

La nature! poursuivit le grand artiste, la nature! c'est toujours elle qu'il faut étudier dans notre art. Nous avons beaucoup de chefs-d'œuvre parmi nos statues antiques, je n'en copierais pas un orteil pour le pied de ma bacchante. Tant qu'il y aura des femmes, je tâcherai de découvrir chez une d'elles la perfection, dans un ongle, un pli de chair, une racine de cheveu, et je m'approprierai cette beauté minutieuse de détail. Voilà tout mon secret.

Mes oreilles étaient tout aux paroles de Bartolini, mes yeux ne pouvaient se détacher de sa fille de marbre; elle aussi semblait écouter son père, et le regarder avec amour, dans l'ivresse des bacchanales; on aurait cru voir la fille de Loth méditant son inceste. La chambre était éclairée par un jour tendre; de légers rayons couraient avec leurs atomes sur le corps de l'adorable statue, et semaient sur ses belles formes une teinte molle qui les incarnait. La bacchante, noyée dans cette flottante lumière, semblait perdre parfois son immobilité; à force de la regarder fixement, je croyais saisir la vie

et le jeu des muscles, dans ses bras arrondis, dans son dos si souple, dans son col moelleux qui donnait un frisson magnétique à mes lèvres. Je compris la folie de Pygmalion.

A quel amant destinez-vous cette belle maîtresse? demandai-je à Bartolini. — Au duc de Devonshire, me répondit-il. — Ce duc est bien heureux! Me permettrez-vous de la revoir? car je sens que ma visite est trop longue, et que votre temps est de l'or pur. — Venez quand vous voudrez. — Je n'y manquerai pas, croyez-le bien. Maintenant, accordez-moi une faveur. — Laquelle? — La faveur d'embrasser votre fille.

Le sculpteur étendit sa main droite vers elle avec un geste paternel de consentement.

Ma lèvre effleura les lèvres de la bacchante. Je sortis heureux, comme on sort à vingt ans d'un premier et pudique rendez-vous.

Je me lançai dans Florence, la ville des statues. La Sabine de Jean de Bologne me parut lourde, la Niobé m'attendrit; la Vénus pudique me trouva glacé; j'en demande pardon à l'ombre de Praxitèle. Oh! sans doute, lorsque sa Vénus sortit de son ciseau, pure, blanche, lumineuse comme le marbre de Paros dont elle est faite, elle mérita les baisers de tous les jeunes gens de Cypris et d'Amathonte; elle était

suave aux yeux et aux mains comme l'ivoire des lits du Gynécée; sa chevelure exhalait encore les parfums de la mer Ionienne, comme la déesse dont elle est la divine image; sa radieuse nudité donnait des extases d'amour au prêtre qui la couronnait de myrte, à la veillée de ses fêtes. La Grèce entière avait passé, amoureuse et ravie devant le sacré piédestal, quand la céleste image, inclinée à demi, souriant à l'adorateur, laissait mollement tomber un de ses bras pudiques, et de l'autre cachait le plus beau sein qu'un œil de mère ait pu voir. Mais aujourd'hui, après tant de siècles d'inhumation, comment nous l'a-t-elle rendu, le corps divin, cette villa d'Adrien dévastée par les soldats de Théodoric? A Rome, les Visigoths ont violé la statue sainte, et quinze cents ans après ils ont trouvé de dignes imitateurs, à Paris, chez les Tartares du Don. Quelle destinée! Au moins son frère, l'Apollon du Vatican, a traversé les siècles, en conservant sa pureté native; dans la rotonde bâtie pour lui, il se lève encore splendide et virginal, comme sur l'autel de Claros; mais elle, cette Vénus mutilée, comme ils nous l'ont faite les saccageurs de Théodoric et d'Alexandre! Cadavre jauni par la terre grasse de la fosse; cadavre morcelé, plein de souillures; il a fallu que de pieuses

mains en réunissent les membres épars pour reconstruire un corps : et pourtant l'œil de l'artiste, s'il se ferme un instant sur les cicatrices du simulacre; s'il ne s'ouvre que sur les grâces divines de l'ensemble; s'il surprend encore la palpitation du marbre à travers le vernis du sépulcre, eh bien ! c'est encore pour lui la Vénus de Praxitèle et Médicis, la statue aimée de Périclès et d'Adrien.

Le lendemain à sept heures du matin, je repris le chemin de l'atelier de Bartolini. Florence est bien la ville des arts ; en aucune autre cité vous ne trouverez ces brillants accessoires qui vous accompagnent poétiquement jusque sur le seuil du peintre, du musicien, du sculpteur. Dans la rue, à la promenade, sur les quais, sur les places publiques, rien ne vous distrait de votre religieuse pensée de visite. Chemin faisant, vos réflexions courent dans une atmosphère imprégnée du parfum des beaux-arts. En me rendant chez Bartolini, je passai devant le palais Strozzi, bâti pour dévorer le temps ; je m'inclinai devant la colonne apportée des thermes d'Antonin ; je traversai le magnifique pont que Michel-Ange fit à Rome, et qu'il envoya, dit-on, dans une lettre, au grand-duc qui le lui avait demandé. Vue de là, sous la transparente lumière d'une matinée d'a-

vril, Florence était suave et gracieuse comme son nom ; l'Arno coulait comme de l'azur fluide entre ses deux rives radieuses de soleil, semées de palais et de dômes. A gauche, je voyais s'avancer la colonnade sombre des offices ; auprès, le pont vieux où Hercule terrasse Nessus par ordre de Jean de Bologne ; au fond du tableau, la délicieuse colline de San Miniato ; à ma droite, je suivais l'Arno qui descendait avec ravissement sous les arbres des cashines; du centre du grand bois, je voyais surgir un groupe de pins gigantesques dont les têtes s'arrondissent en parasol et dominent les vastes allées ; vis-à-vis, sur l'autre rive, montait la villa Strozzi, avec ses cyprès et ses mélancoliques ombrages.

Je trouvai Bartolini comme je l'avais vu la veille, devant sa bacchante ; à cinq heures du matin, il prend le ciseau et ne le quitte qu'à la nuit ; c'est ainsi qu'on se fait grand. Comment avez-vous trouvé la Vénus de Médicis, me dit-il? Froide, lui répondis-je, je venais d'embrasser votre bacchante. Il sourit, comme un roi à une parole de courtisan : le génie est la première des royautés ; l'adulation n'est permise que devant lui. Il m'offrit de me faire visiter les salles de son atelier, j'acceptai avec joie.

Il me montra sa galerie de bustes; il en a fait six cents, presque tous portraits de femmes.

Toutes les belles anglaises ont posé devant lui; pas une dame opulente et voyageuse ne passe à Florence sans en rapporter son buste de marbre ciselé par Bartolini; le plâtre reste à l'atelier. C'est la plus curieuse collection de nobles et belles têtes qu'on puisse voir. Voilà le délassement du sculpteur florentin; son travail est réservé aux colosses. Depuis plusieurs années il a fondu des blocs pour son mausolée du seigneur Demidoff, ce riche des *Mille et une Nuits,* qui avait des mines d'or dans ses terres, qui aurait acheté à la mort une semaine de vie de plus, si cent millions eussent pu la payer. De grandes et belles statues, de magnifiques bas-reliefs orneront le tombeau du Lucullus moscovite; cet ouvrage prodigieux n'avance qu'avec lenteur, parce que de bons modèles manquent souvent au scrupuleux artiste; il faudra peut-être une vie d'homme pour achever le mausolée de ce riche mort. Florence a donné des regrets à Demidoff. Ce Russe intelligent n'avait pas adopté pour devise ces deux vers :

Nescio quà natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

Il pensait, sans doute, que la patrie n'est chère qu'à ceux qui ont une patrie habitable, il av

vu Florence et l'avait préférée à Moscou. On conçoit difficilement le Samoïède qui regretterait dans le midi sa patrie d'ours blancs, de glaçons et d'éternelles nuits; on comprend mieux Potaveri, le jeune sauvage, qui demandait, à Paris, ses doux palmiers et son Océan-Pacifique, où il donnait des rendez-vous à sa maîtresse sur une belle vague d'écume et d'azur. Demidoff avait planté trois tentes sur le thabor florentin, et il ne tournait jamais ses yeux ni vers le Kremlin, ni vers la Néva, ni vers la cité polaire que Pierre le Grand a eu le courage de bâtir en plein hiver. Le palais du Russe converti au culte du midi s'enveloppait de l'ombrage des cashines; on y dansait, on y chantait, on y riait éternellement; c'était le véritable Paradis terrestre, moins l'arbre du mal et le serpent. Demidoff était le grand-duc de Toscane, il ne lui manquait que l'écu d'or et les cinq tourteaux de gueules; sous son règne, Florence était plus Florence que jamais. Une nuit où la ville entière avait été appelée à la fête, un spectre jaloux, qui n'avait pas reçu sa lettre d'invitation, entra sans se faire annoncer, c'était la mort. Le lustre s'éteignit et ne s'est plus rallumé. Bartolini travaille aux décors de cette dernière fête; il cisèle le tombeau.

Au milieu de ces lugubres images, un portrait suspendu à la muraille me frappa vivement; il n'était ni de Rembrandt, ni de Vandick, ni de Titien; c'était une œuvre toute fraîche; si cette toile avait eu le plus léger vernis séculaire, je l'aurais volontiers attribuée au premier grand nom de l'école de Florence qu'on m'aurait cité; j'aurais cru que Mazaccio était tout exprès sorti de la tombe pour peindre Bartolini dans son atelier. Le portrait n'est pas signé; un portrait d'Ingres n'est jamais anonyme. Ingres est l'ami du sculpteur florentin; Ingres et Bartolini sont deux talents fraternels; à l'un la toile, à l'autre le marbre. L'odalisque est sœur de la bacchante. Ingres, passant à Florence il y a quelques années, entra dans la maison de Bartolini comme dans son hôtellerie naturelle. Ces deux hommes de génie eurent entre eux de beaux et solennels entretiens sur l'art : personne ne parle de l'art comme Bartolini; il s'exprime dans notre langue avec une facilité merveilleuse, toute pleine de la grâce toscane. Les idées neuves jaillissent avec abondance dans sa parole de flamme. Il a médité sur tous les secrets de la nature et de l'école; il ne répète pas les théories écrites, il improvise les siennes, comme ferait un maître inspiré devant des élèves intelligents. Bien peu

d'hommes ont autant d'esprit que lui ; il a des saillies sérieuses qui prennent en naissant la rondeur concise de l'axiome : c'est l'artiste complet qui a toujours à sa disposition la parole éloquente pour défendre son art. Ingres était fait pour comprendre Bartolini : il a payé la noble hospitalité reçue en suspendant son portrait dans l'atelier du sculpteur, comme Titien chez François Ier. Aujourd'hui que le grand peintre est dans son palais du *Monte-Pincio*, où il dirige notre jeune école romaine, il fera sans doute asseoir l'artiste florentin au foyer de la colonie française. Cela rappellera ces beaux jours des illustres migrations où l'artiste grec, débarqué à Tarente, traversait l'Italie, son bâton à la main, et venait frapper au seuil d'Apulius ou d'Apollodore, qui peignaient les fresques du palais d'Auguste sur le mont Palatin.

Il est une statue qui remplit l'atelier de toute sa grandeur, de tout son majestueux éclat; c'est l'image qu'on trouve partout à Florence, et dans le monde; mais là, elle est de la taille que Kléber donnait au vainqueur d'Aboukir; c'est la statue de Napoléon : il a l'héroïque pose, et le poétique vêtement de Trajan et d'Antonin; les beaux-arts ne connaissent pas la redingote à Florence. Le marbre impérial a dix-huit pieds de hauteur; si tout autre nom

était attaché à cette image, elle paraîtrait colossale; mais comme elle se nomme Napoléon, elle semble de grandeur naturelle. Ajaccio marchande pour l'acheter; Bartolini veut être dignement rémunéré de son œuvre, et ses prétentions sont fort modestes. En échange de quatre-vingt mille francs, le sculpteur prend la statue, s'embarque avec elle, et va la placer lui-même sur le môle d'Ajaccio. Il vaut mieux être obélisque de Luxor que statue de Napoléon; la gigantesque image languit dans l'atelier de Bartolini, et nul brick ne sort de Toulon pour la conquérir. On parle de la suppléer par une statue de bronze; on prétend que le marbre se brise a coups de pierre, ce qui est incontestable; mais quel est le Corse qui jetterait sa pierre au simulacre de son Empereur? Cela ne s'est vu qu'à Orgou, et Orgou en a pris le deuil depuis. A Florence, on ne conçoit pas qu'on prenne tant de souci pour la vie du marbre; Florence, elle qui expose, en pleine rue, les géants de Michel-Ange, de Donatello, de Jean de Bologne, et qui ne s'est jamais repentie de sa confiance dans le respect du peuple. Là, un Guelphe laisserait vivre éternellement un Gibelin, si la balle de son mousquet devait effleurer une statue. Ajaccio fera ses réflexions.

Avant de partir, je voulus revoir une fois encore la Bacchante ; Bartolini rouvrit le boudoir secret ; elle me parut encore plus femme que la veille. Céleste enfant ! Comme elle va frissonner dans les brumes du duché de Devonshire, elle née dans les rayons Italiens ! j'espère que Bartolini la gardera, il lui en coûterait trop de se séparer d'elle ; je n'ai jamais conçu le père qui livre la plus belle de ses filles aux caresses d'un étranger : l'Épithalame de Manlius et de Junie l'avait déjà dit avant moi, en magnifiques vers latins.

PISE.

Un Bal chez madame Smith — Un Concert chez le Prince de Montfort.

Il me semble que Pise était autrefois un faubourg de Livourne ; faubourg élégant, oisif et artiste, qui se lassa des bruits du chantier et du môle, de tout le prosaïque fracas de l'industrie et de l'agiotage, et se réfugia dans la solitude, en emportant son dôme, son campanile, son baptistère, son cimetière sacré. Pise est comme une ville dégoûtée du monde, et qui s'est retirée à la campagne. Pise est la cité anachorète ; elle a fait beaucoup de bruit dans l'histoire ; elle a entretenu commerce avec les nations ; elle a soudé la chaîne d'un port à la base de ses pa-

lais ; elle a donné des jeux d'hippodrome ; comme Olympie ; elle s'est battue, la croix au front, pour le Christ et son tombeau. Les villes qui ont ainsi vécu montrent de partout leurs larges cicatrices. Pise est encore verte, jeune et forte; elle a inhumé ses enfants morts et ses ruines ; tout ce qui brille d'elle au soleil est mélancolique, sans doute, mais robuste et puissamment assis. On dirait que ses monuments sont de bronze, comme les portes de ses temples ; nulle part la caducité ne s'y révèle ; les dates seules ont vieilli ; oubliez les dates, et vous vous croirez dans une ville bâtie de la veille, et qui attend une population.

Les habitants gâtent les villes de poésie et d'art ; j'aime Pise déserte; versez à Pise le peuple de Livourne, Pise perdra toute sa beauté. Cette ville est curieuse à voir à midi, lorsque nul être vivant ne se montre sur les rives, les quais, les ponts de l'Arno ; c'est le plus singulier des spectacles, on peut se croire le locataire unique d'une grande cité. Tous ces palais qui bordent le fleuve et qui s'étendent devant vous, à droite et à gauche, lorsqu'on passe sur le pont de marbre ; toute cette magnifique bordure monumentale ne jette pas à l'air le moindre bruit, le moindre signe d'animation. Après avoir traversé le pont, on entre dans une rue,

où l'on trouve un peu de fraîcheur, un peu de mouvement; quelques boutiques ouvertes y attendent des acheteurs; on y lit quelques enseignes, à lettres menues, où sont indiquées des denrées de consommation. En s'enfonçant dans la ville, c'est encore le silence et la solitude; plusieurs quartiers y rappellent la morne et féodale physionomie d'Aix en Provence: surtout la *Piazza dei Cavalieri*, avec sa statue, son palais d'architecture concave, ses hautes herbes dans les pavés. D'autres rues, calmes et solitaires, vous préparent comme à une mystérieuse révélation, à une surprise de saisissement; c'est dans le coin le plus retiré de son enceinte que Pise a déposé ses quatre trésors: le célèbre Campanile, le Dôme, le Baptistère, le *Campo santo*. Ces monuments incomparables n'ont point de fracas autour d'eux; ils s'élèvent sur une belle et verte pelouse, semée de marguerites et de fleurs agrestes. Rien de touchant comme cette association d'édifices catholiques; toute la vie du chrétien est là: le Campanile semble se pencher sur la cité pour appeler le néophyte; le Baptistère le reçoit pour le faire chrétien; l'Église s'ouvre pour le sanctifier; le Campo-Santo pour l'ensevelir. Que de pensées dans toutes ces pierres!

J'avoue qu'il ne me vint point à l'esprit ni

de mesurer la hauteur de la *Torre Torta*, ni de me créer un système pour me prouver que la tour avait été bâtie ainsi penchée, ou qu'elle avait pris cette pose à la suite de quelque révolution de terrain. En général, je m'inquiète fort peu de la hauteur et de l'histoire des monuments; lorsque je les connais, je n'en retire aucun avantage pour mes émotions; lorsque je les ignore, je ne prendrais pas la peine de m'en instruire, sur place, avec un cicérone ou indicateur. Convaincu, comme je suis, que rien n'est exactement vrai dans l'histoire, j'aime mieux le vague mystère qui entoure tant de ruines, que l'érudition de controverse qui vous tient sur elles en suspens et ne vous précise rien. Les plus précieux monuments du monde sont pour moi ceux de l'île de Pâques; au moins, avec ceux-là l'imagination a beau jeu; le voyageur vous avoue franchement qu'on ne sait ni d'où ils viennent, ni quelle main les a bâtis.

La tour de Pise est, je crois, le monument le plus connu qu'il y ait en Europe; on l'a tant de fois copié en gravures ou en relief, et toujours si bien, qu'en le trouvant à Pise pour la première fois, on croit le revoir. Le Dôme est une de ces merveilleuses églises comme l'Italie seule peut nous en montrer; les riches-

ses y sont amoncelées; c'est une magnifique galerie de tableaux, enchâssés dans le marbre, l'or, le bronze, la mosaïque, le porphyre. Quelque prévenu qu'on soit contre ce luxe d'ornements, souvent plus pauvre que la simplicité, on ne peut que lui donner de l'admiration, en ajournant ses critiques d'art et de vrai bon goût. Le Baptistère fait contraste avec l'église; il y a une pensée dans la nudité de ses majestueuses murailles; c'est la maison du néophyte; elle ne doit avoir aucune parure, aucun éclat. La chaire est superbe; elle repose sur sept colonnes symboliques, qui ont pour bases des animaux monstrueux, comme le Pline de l'*Apocalypse* en a imaginé. Sur un pilier, on lit le nom de l'architecte, Deoti Salvi; c'est lui qui a donné une âme, une couleur, un caractère à cet édifice étonnant. Vu de l'extérieur, on le prendrait pour le dôme d'une immense cathédrale; la cathédrale vient de s'abîmer sous terre; le dôme est resté au niveau du gazon.

Puis on entre au *Campo santo;* il n'y a pas dans l'univers un coin de terre plus touchant. Le *Campo santo* exhale toute la poésie de la mort, du néant, de l'immortalité. C'est le véritable cimetière du chrétien; le cœur n'y est pas serré par cette désolation qui entoure les sépulcres de l'homme; une douce et religieuse

mélancolie vous accompagne dans ces quatre galeries funèbres, et vous fait penser à la mort sans horreur. Ce n'est point là que la terre rejette les ossements, que le ver fait son œuvre; cette terre miraculeuse préserve les corps de l'insulte du ver; elle se voile d'un magnifique linceul de gazon et de fleurs; elle s'encadre dans de pures et gracieuses ogives de marbre blanc; c'est la terre venue de Jérusalem sur les galères croisées; elle a sanctifié les cadavres des vieux chevaliers pisans; c'est le lit de repos des hommes forts qui moururent en Dieu, le glaive à leur droite, la ceinture aux reins. Comme il est doux ce bruit d'herbes qui monte de la sainte pelouse à la charpente nue des galeries! On dirait une psalmodie chantée par les ombres, un hymne de tombe écrit dans une langue que nous ne savons qu'après notre mort. Puisque nous sommes ignorants des mystères du sépulcre, et que nous nous complaisons dans des illusions consolantes qui nous viennent des objets matériels placés sous nos yeux, il nous semble qu'il est plus aisé de mourir dans le voisinage du *Campo santo* que partout ailleurs dans le monde. C'est au *Campo santo* que la mort est vivante, *mors viva!* comme l'a dit un ancien. C'est là que la terre est véritablement légère à ceux qu'elle couvre.

Si quelque pensée de vie, quelque étincelle d'animation flotte encore autour de nos froides dépouilles (secret de Dieu seul), eh bien! le *Campo santo* a d'ineffables soulagements à donner à cette ombre qui survit au corps. Ce n'est point pour plaire aux vivants que le génie de la religion et de l'art a paré ce cloître tumulaire; les artistes ont écouté une inspiration venue d'en-haut; les grands artistes ont toujours quelque mission céleste qu'ils accomplissent aveuglément. Ici peut-être ils avaient ordre d'embellir un purgatoire d'expiation de tout ce que les arts ont de plus touchant, afin de donner le baume de la patience à des âmes qui attendent encore sous la tombe l'heure tardive de leur migration; car ce n'est pas pour nous qui vivons, c'est pour elles que cette merveilleuse architecture a été créée. Pour elles, le marbre grec a pris la forme de l'ogive chrétienne; pour elles, Cimabuë a inventé la peinture, cet art divin qui console de la vie et de la mort. Il arriva de Constantinople, l'artiste florentin, et traça la première fresque du *Campo santo,* et écrivit le frontispice de ce livre immense, dont chaque page est un reflet de la *Bible*. Puis vint un pâtre, en sayon de poil de brebis; un enfant de l'Arno, le Messie de l'art italien, Giotto, dont la main était si habile et

le visage si beau [1]; il jeta la furie de ses premières inspirations sur les pans gigantesques du cloître saint ; il ramassa le pinceau de Cimabuë, son maître, et le légua, comme le sceptre d'une glorieuse dynastie, aux frères Gaddi, à Orgagna, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, qui vinrent tous, l'Évangile à la main, matérialiser sur les murs toutes les divines paraboles, tous les mystères de la foi, toutes les confidences que Dieu a faites à l'homme par la bouche de ceux qui parlaient en son nom. Le doux ciel de Pise se chargea de distribuer au cloître la lumière et les ombres ; c'était le digne associé de tous ces grands artistes. Des teintes suaves, dorées, transparentes, coururent sur les ogives, sur la prairie et dans les corridors si calmes, si recueillis, avec leurs mosaïques de tombeaux armoriés. Ainsi devait être le *Campo santo ;* pareille sépulture devait être donnée aux veuves et aux fils des guerriers qui avaient combattu pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem. La religion est sœur de l'art ; elle est toujours venue en aide à son frère. Quand l'Église meurt à Byzance, la religion envoie Cimabuë au

[1] CUI QUAM RECTA MANUS, TAM FUIT ET FACIES.
(*Épitaphe de Giotto.*)

Campo santo; quand le trône de Lusignan s'écroule, elle convoque son puissant congrès d'artistes auprès des sépulcres italiens des chevaliers croisés, et l'art reconnaissant a vengé la religion des victoires de Mahomet II et de Saladin.

Pise est une ville qu'on ne doit jamais revoir; pour moi, je n'y reviendrai plus de ma vie : je craindrais de faire tort à d'incomparables souvenirs, de faner la fleur de mes premières impressions, d'arriver au désenchantement par l'habitude. Il faut qu'un artiste traverse rapidement le *Campo santo*, et puis qu'il aille vivre loin de là, s'il ne lui est pas donné d'y mourir. Cette apparition fugitive reste alors dans la mémoire comme le plus ravissant des songes. Sur cette lumineuse place où s'associent, dans une commune pensée, quatre édifices religieux, il n'y a point d'études à faire, point de lacunes d'histoire à remplir, dans un frivole intérêt de science mondaine : il faut voir, sentir et passer. Les ruines arrêtent longtemps le voyageur et le rappellent encore : il y a toujours à lire dans des ruines; toute pierre monumentale qui se décompose est pleine de pensées inédites, que l'artiste recueille une à une avec ferveur; mais ici, devant le dôme de Pise, point de ruines, point

de décrépitude : tout est bloc et diamant; le ciment ne s'est pas éclairci dans la fente des puissantes assises; le vent de la mer s'est usé sur les angles de marbre, sur les portes de bronze, pleines d'histoires pieuses, d'animaux symboliques, de feuillages et d'oiseaux. Tout cet ensemble grandiose est saisi d'un coup d'œil; les quatre monuments se révèlent à la fois dans leur majestueuse et inaltérable solidité. Je leur fis mes adieux, les mains jointes, les larmes aux yeux, avec l'idée de ne jamais plus les revoir, et depuis je les vois toujours avec la virginale émotion de ma première visite. Quand le ciel est triste, glacial et pluvieux, dans la grande cité, humide tombeau des vivants, je rentre par la pensée dans ce *Campo santo*, où les morts sont si bien, où l'herbe est si dorée, la brise du midi si fraîche, l'ogive si pure, l'art si beau. Je vois l'immense coupole du Baptistère, qui reflète le soleil comme une planète tombée; je vois la cathédrale radieuse et le Campanile, dont la colonnade se déroule en spirale jusqu'au sommet. Autour, point de bruit, point de murmures d'hommes : silence et solitude, comme au désert. Le peuple s'est retiré à l'écart, par respect; le peuple italien est trop léger au pied de ces monuments si graves. Les créneaux noirs des vieilles mu-

railles de Pise s'abaissent derrière eux. Les colosses catholiques montent aux nues, en humiliant les hommes et les demeures des hommes. Je les reverrai toujours ainsi, tels que je les vis, quand ils allaient s'évanouir pour moi. Une atmosphère transparente les enveloppait comme une châsse d'azur et d'or; les pelouses ondoyantes venaient mourir sur leurs bases, comme les douces vagues d'un golfe italien. Sur le seuil du *Campo santo* était assise une petite fille blonde, qui donnait de l'herbe à deux chèvres; elle chantait un air toscan, d'une voix mélancolique, et un vieillard l'écoutait, appuyé sur un bâton.

En Italie, la vie est pleine; le temps n'y languit point; on peut y échanger chaque heure du jour contre quelque chose qui vaut une heure de vie. C'est ce qui donne à ce beau pays un attrait que l'artiste chercherait vainement ailleurs. Là les émotions du voyage ont des caractères si divers, qu'on n'y redoute jamais la monotonie du plaisir : le matin, au *Campo santo;* le soir au bal.

Je courais en *calessino* à Florence, que j'avais quitté le matin; je revoyais, dans mon esprit, le musée du *Campo santo;* je pensais à cette *Vie de saint Reynier,* patron de Pise, si belle dans les fresques de Simone Memmi; aux

saints Éphèse et Polyte, animés par Spinello, de la ville d'Arezzo ; aux *Malheurs de Job*, chefs-d'œuvre du grand Giotto; à la *Création du monde*, de Buffamalco; aux *Portraits des Médicis*, que Benozzo Gozzoli a capricieusement suspendus aux étages de la tour de Babel ; au *Triomphe de la Mort*, admirable création d'Andrea Orgagna; au *Sacrifice d'Abraham*, ouvrage de ce peintre qui fait oublier par son génie l'outrage de son infâme surnom. J'étais ébloui de tant de sublimes et naïves images, peintes au livre biblique du *Campo santo*, lorsque j'entrai chez madame Smith, Anglaise opulente qui donnait un bal à tout le beau monde florentin.

Le piano jouait des contredanses de Paris ; l'Europe avait fourni le personnel des quadrilles; la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, dansaient aux mélodies du *Pré aux Clercs*, dans le même salon. Les Anglaises étaient en majorité à ce bal. C'est toujours ainsi en Italie. Nos insulaires voisins ont la réputation d'aimer le *chez soi*, d'affectionner le toit domestique; ils ont même inventé un mot pour consacrer cette passion du foyer; mais on les rencontre partout dans l'univers, excepté chez eux. Je ne fis que traverser le brillant salon où dansait l'Europe, représentée par ses femmes et ses langues, mais uniformément habillée d'a-

près les modes de Paris. Ce bal ne fut pour moi qu'une apparition. A Florence, on passe la soirée en vingt soirées : c'est l'usage. Ce jour-là, il y avait concert chez le prince de Montfort, autre glorieux exilé. Je courus au palais du frère bien-aimé de l'Empereur.

La nuit était harmonieuse et sereine ; je m'arrêtai pour la respirer quelques instants, sur la place de ce palais tout illuminé de la fête. Les larges dalles du vestibule retentissaient sous les roues et les pieds des chevaux. Vis-à-vis, je voyais un jardin silencieux et mélancolique, plein d'ombrage et de recueillement. La pensée de l'exil était écrite dans ce jardin si calme. L'édifice impérial avait déposé là, pour quelques heures, ses souvenirs amers, ses douleurs cuisantes, pour se faire un peu de bruit, un peu de joie, en appelant la divine musique au secours de ses nobles exilés.

Partout l'exil est amer. Si l'exilé voyage, il emporte sa prison avec lui ; s'il s'arrête, l'air lui manque pour respirer ; l'horizon le plus vaste l'étreint comme un collier de fer. La patrie absente est un fantôme qui suit incessamment l'exilé et l'entoure de mélancolie. Qu'importe à l'exilé que cette patrie soit ingrate? Elle a des douceurs qu'il ne retrouverait plus sur tous les trônes de l'univers. Rome avait chassé

Coriolan; l'histoire dit que la vengeance ramena l'implacable général sous les murs de Rome; l'histoire s'est méprise, comme presque toujours : ce fut l'irrésistible ennui de l'exilé qui rendit Coriolan criminel. Un seul chemin lui était ouvert, il s'y jeta les armes à la main. Sa mère Véturie pouvait se dispenser de lui demander grâce pour Rome : Coriolan ne venait pas détruire sa ville natale; il venait l'embrasser. Tout semble permis à l'exilé qui réclame sa patrie.

Que de noms puissants, que de hautes fortunes ont subi les tortures de l'exil! Il semble que ce soit la destinée commune à tout ce qui fut grand, populaire, adoré. Tous les pieds sous lesquels le monde s'est ému se sont traînés sur la poussière de l'exil; toutes les voix qui ont réveillé les acclamations des peuples se sont éteintes sur une terre étrangère, en invoquant une patrie qui ne leur répondait plus. Rome a chassé de ses murailles tous les grands hommes qui les avaient défendues : aussi Rome est-elle exilée elle-même aujourd'hui. Elle a rompu tout pacte avec l'univers; elle a brisé son rayon de routes triomphales; elle s'est abîmée au milieu de sa plaine, vaste solitude, sans jardins, sans culture, sans moissons. Le monde entier fut autrefois la patrie de Rome; la cité univer-

selle est aujourd'hui emprisonnée dans ses murs.

Mais c'est à elle qu'on va toujours après les infortunes suprêmes ; le roi tombé d'un trône court demander quelques soulagements à la grande exilée des nations ; Rome, qui a banni tous ses glorieux enfants, accueille avec amour tous les bannis illustres : elle a des secrets pour adoucir leurs chagrins ; elle leur ouvre son grand reliquaire de ruines, comme un bazar de remèdes ; elle sait parler la langue des consolations, et son silence sublime donne au cœur plus de baume que l'étourdissante voix d'une autre capitale folle de fêtes et de bruit.

L'exilé, roi de la veille, en regardant sa couronne tombée, songe à cette reine de l'univers, et il se fait une âme nouvelle plus légère au malheur. Il entre à Rome comme dans l'hospice des nobles malades ; il peut choisir entre la cellule et le palais, solitaires et mélancoliques tous deux ; il y a des patrons d'infortune au sommet de toutes les colonnes, à l'ombre de tous les portiques ; tous les martyres se sont consommés là, du mont Palatin au mont Vatican : la vertu païenne vous nomme Lucrèce ou Virginie, à la tête de ses saintes ; la vertu stoïque vous nomme sa légion de héros ; la vertu chrétienne vous nomme tout le ciel. On ne sait qui renferme plus de grandeur et de

sublimes leçons, de ses nécropolis ou de ses catacombes.

Une de ces batailles d'autrefois, Zama, Pharsale, Actium, ne retentissait jamais sur la terre sans jeter d'illustres débris en Égypte, en Bithynie, à l'Euxin. Dans les ports du Bosphore ou des marais Méotides, une galère arrivait avec un nom retentissant de proscrit; alors on se disait sur le môle, parmi les barbares, que l'empire avait été joué aux dés entre deux rivaux, et qu'il fallait donner l'hospitalité au vaincu. Aujourd'hui, lorsque le marinier d'Ostie voit des familles tristes et graves débarquer dans son port, ce port de la ville vieille, où tous les pèlerins arrivent avec joie, le marinier se dit qu'un grand fracas de trônes écroulés doit avoir été entendu de l'autre côté des mers, et que Rome va recevoir de nouveaux proscrits afin qu'ils soient consolés.

C'est ainsi que le contre-coup de Waterloo jeta sur la voie Cassia toute une famille de rois et de reines pèlerins. Le soir que Rome s'ouvrit à cette illustre migration, il n'y eut pas assez de croisées dans le Corso pour regarder passer les mystérieuses berlines; les noms des voyageurs étaient prononcés tout bas, sur les places d'Espagne, de la Colonne et de Venise. Plusieurs palais s'ouvrirent comme les hôtelleries obli-

gées de ces augustes visiteurs ; Rome, la ville tolérante, la noble mère de Constantin, se souvint de Napoléon qui avaît relevé les autels ; elle accueillit avec amour son errante famille ; elle l'enveloppa de sa douce atmosphère, de son climat qui conserve et fait vivre ; tandis que lui, le grand exilé de l'Europe, allait mourir dans cette île qui porte le nom de la mère de Constantin, mais qui tue et dévore, comme la Tauride et Barca.

Là s'écoulèrent les premières, les plus longues années de l'exil ; puis les exilés impériaux se dispersèrent, grâce à la fatalité des temps. Rome ne garda que la vieille mère de Napoléon ; Fesch, un des princes de l'Église, homme d'esprit et d'étude, aimant Rome, comme la nourrice de la religion et des beaux-arts; Lucien, philosophe antique, toujours peu soucieux d'un trône, et naturellement lié par ses goûts à une ville où chaque pierre porte écrit le nom d'un sage ou d'un héros.

A Florence, cette ville de bals et de concerts, on cite les fêtes que donne le prince de Montfort, dans son beau palais Orlandini : ce sont toujours de délicieuses soirées parfaitement ordonnées, où la cohue n'étouffe jamais le plaisir ; on y entre, on en sort sans avoir perdu une seule fois la liberté de ses mouve-

ments; chaque invité peut se persuader qu'il occupe une place d'honneur; le maître n'a pas spéculé sur l'encombrement, sur le bon ton du *rout* anglais : et l'on se dit pourtant le lendemain que tout Florence était la veille chez le prince de Montfort. Il est vrai qu'on trouve là cette favorable distribution de salons et de galeries sans laquelle il n'y a point de véritables fêtes. Tous les palais florentins n'ont été bâtis que pour le concert et le bal; on y respire à l'aise; la foule y circule avec de douces ondulations; la musique y semble plus harmonieuse que partout ailleurs; le son ne glisse que sur le marbre, le stuc, et sous les voûtes elliptiques des hauts lambris.

Le prince de Montfort invite à ses soirées les étrangers qui arrivent à Florence, mais les Français d'abord; dans leur répartition de politesses, les maîtres du palais Orlandini en accordent toujours la meilleure part aux Français. Au reste, personne ne s'en étonne, personne ne s'en formalise; toute l'aristocratie opulente et voyageuse de l'Europe accourt chez le prince de Montfort; et c'est une chose curieuse à voir que ce mélange de nations autrefois ennemies, et représentées aujourd'hui dans un salon du frère de l'Empereur, par de joyeux quadrilles dansant au piano la contre-

danse de *Zampa*, la valse de Weber, la mazurka de Varsovie. La paix ou la civilisation amènent des rapprochements miraculeux : chez la comtesse de Lipona, j'ai vu causer familièrement ensemble l'amiral russe Tchitchakoff, qui fut envoyé par Alexandre pour couper à Napoléon la retraite de la Bérésina, et l'illustre et héroïque général polonais Wonsowich, qui était assis auprès de Napoléon sur le traîneau de Moscou.

Je ne sais trop quelle humble tournure de style prendre pour me glisser après ces grands noms. Mes souvenirs de Florence sont encore si confus dans ma tête, qu'ils ont quelque chose de l'incohérence du rêve. J'aime mieux d'ailleurs passer en désordre d'un nom à un autre, que de soumettre mes idées vagabondes à la méthode d'un sage classement. Me voilà donc, moi Français obscur, et pèlerin de Rome, me voilà, par une soirée de mars, dans le palais Orlandini. J'entends prononcer autour de moi des noms à consonnance harmonieuse et poétique, des noms de Guelfes et de Gibelins portés aujourd'hui par de jeunes seigneurs bien franchement unis. De tant d'animosités sanglantes, de tant de haines excitées par les classifications des partis, il ne reste plus à Florence que ces deux mots : *Via Ghibellina*, gra-

vés sur l'angle d'un modeste carrefour; cela me donne quelque espoir pour la France. J'assiste à l'entrée des dames, et une voix officieuse me les désigne par leur nom et leur pays. C'est ainsi que je vis arriver de jeunes et blondes Polonaises, nobles exilées qui venaient respirer un instant l'atmosphère d'un salon français; avec quel intérêt les regards se tournaient vers ces femmes, dont les frères ou les maris avaient encore le visage brûlé par la poudre de Varsovie! Au milieu d'elles étincelait, comme un diamant, la jeune princesse Mathilde, la nièce de l'Empereur; tous les yeux se portaient sur la comtesse Camerata, fille du prince Bacciocchi; elle a le regard, le visage, le feu de Napoléon; on citait sa chevaleresque aventure de Vienne, lorsqu'elle tenta d'enlever à Schœnbrunn l'infortuné duc de Reichstadt. On me nommait encore la marquise Gippina-Corsi; la marquise del Bagno, Florence personnifiée; la marquise Ginoni; la princesse Gallitzin, célèbre par son esprit; la comtesse Zamoïska, la comtesse Strizonska, la princesse Lubominski, la comtesse Mozzi, la marquise Furinola Gentile, la comtesse Nenciri, la comtesse Aldobrandini, la princesse Poniatowski, veuve du héros qui mourut dans l'Elster; madame Monte-Catini, sa belle-fille, qui venait prêter son admirable ta-

lent d'artiste au concert du prince de Montfort.

Des dames françaises arrivaient aussi ; elles étaient accueillies par la princesse de Montfort, qui est toute Française d'esprit et de cœur. Là, se faisait remarquer madame Gaëtan Murat, qui porte un nom d'héroïque et royale mémoire ; on eût dit qu'elle venait représenter les gracieuses femmes du monde parisien à la cour du beau sexe de Florence. J'aimais à suivre de l'œil, dans les groupes, la tête napoléonienne du prince de Montfort, qui s'inclinait avec un galant respect devant les dames. Au milieu de cette éblouissante auréole de lumières, de fleurs, de diamants, un déchirant souvenir me ramenait au jour où le roi de Westphalie prenait la charge à Waterloo et enfonçait la ligne anglaise, le sabre à la main. En ce moment, il eut la bonté de s'avancer vers moi, et de m'adresser d'obligeantes paroles ; et moi qui le voyais encore à Waterloo, j'osai lui parler de Waterloo sous le lustre de la fête ; en quelques phrases toutes de relief et de concision, il me conta la grande bataille ; une larme coula dans ses yeux; ma langue était si desséchée par l'émotion, qu'elle me fit défaut pour le remercier.

C'était l'heure des distractions puissantes; le piano préludait sous les agiles doigts du che-

valier Sampierri ; arrivait madame Persiani, cette mélodieuse étoile qui s'est levée sur l'Arno : elle arrivait brillante des triomphes de la Pergola, accompagnée de son père Tachinardi, le célèbre chanteur que le salon a enlevé au théâtre. Auprès du piano s'asseyait madame Degli-Antoni qui depuis a député à Favart ; un groupe d'amateurs et de jeunes dames de la société de Florence venait se mêler aux artistes, car toute répugnance de position s'évanouit dans la communion fraternelle des talents et des beaux-arts. Le vaste salon du concert avait donné sa place à chaque invité ; un grand silence se fit après que nous eûmes jeté un regard de salut et de respect aux tableaux de Gros, de David, de Gérard, de Girodet, de Vernet, aux bustes de Bosio, de Canova, de Bartolini, représentant la famille de l'Empereur.

Ce n'était point un de ces concerts bourgeois comme on en trouve souvent dans les salons, concerts si redoutables par la froideur et la gaucherie de l'exécution et par la complaisance polie de l'enthousiasme. Là s'étaient rendus tous ceux qui chantent dans cette harmonieuse Florence qui chante si bien. C'était une élite d'amateurs et d'artistes ; les premiers au niveau des seconds, chose rare ! Ce concert italien s'ouvrit par un air français du *Comte Ory ;*

cette idée du programme fit plaisir. Après, se déroula la ravissante série des airs en vogue; cette cavatine de *Rosmonda* qui, chaque soir, faisait incliner la Persiani devant vingt salves d'applaudissements; et l'air de *Casta Diva;* et d'autres chants de cette *Norma* qu'on retrouve en Italie sur tous les pianos, dans toutes les bouches; cet opéra qui vous saisit dès la première note et vous berce longtemps de sa musique vaporeuse, puis vous réveille avec son admirable trio, et vous arrache des larmes dans ses dernières scènes, les plus touchantes scènes qu'une voix de femme ait chantées, qu'un orchestre ait soutenues de tous ses instruments en pleurs. Je me rappellerai toujours un jeune abbé qui, d'une mâle et forte voix, attaqua le *Papataci* de l'*Italienne à Alger* avec un aplomb et une gravité de basse chantante, digne d'un premier théâtre lyrique. C'était un amateur ecclésiastique doué d'une belle organisation de musique mondaine. La noble tolérance du clergé toscan ne s'effarouche point de ces écarts d'artistes dans une ville où les arts ont leur sainteté, où la note purifie tout. C'est un excellent clergé! La veille, j'étais allé à l'église de Santa-Maria-Novella; et comme je craignais de m'approcher de la chapelle peinte par Orgagna, parce qu'on disait la messe, un

bon religieux, qui devina les motifs de mon hésitation, me dit en souriant: « Approchez, monsieur, et regardez sans crainte nos belles peintures, vous êtes ici libre comme chez vous. » Telle est la vie de Florence : des scènes infernales de Dante que l'Orgagna traduisit avec le pinceau, du *Campo santo* de Pise, j'étais tombé dans le duo bouffe de l'*Italiana;* la veille, le chant des religieux chimistes [1] de Santa-Maria-Novella ; le lendemain, les airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti. Madame Degli-Antoni, belle cantatrice aux cheveux noirs, débutait, pour ainsi dire, dans un salon français à Florence, pour se donner l'élan et ce courage qui pousse à Favart, le paradis de l'artiste. Tachinardi, muet depuis longtemps au théâtre, salua de sa ravissante voix le salon hospitalier du prince de Montfort : que d'applaudissements lui furent donnés par bien des mains qui avaient tenu l'épée aux jours des gloires impériales ! Et la nuit se prolongeait ainsi, emportant avec elle les émotions que donnent les grands noms, les beaux souvenirs, unis aux émotions de la musique et du chant : je saisissais là, dans leur vol, quelques-unes de

[1] C'est dans la pharmacie de Santa-Maria-Novella que se fait cet alkermès qu'on boit dans toute l'Europe.

ces heures d'enivrement qui sonnent pour le voyageur passant, sur la terre d'Italie ; heures rares, où les parfums, la gloire, les femmes, les arts, l'harmonie, tout ce qui donne joie au cœur de l'homme, tout se lie en lumineux faisceau pour vous prouver qu'il y a du bonheur encore à cueillir sur la terre !

Je me souviens qu'après cette soirée, la tête pleine de la *Norma*, de *la Somnambule*, du *Pirate*, les yeux éblouis par les lumières, les tableaux, les femmes et par tant de figures historiques qui avaient défilé devant moi comme les ombres d'un siècle mort, je courus respirer sur la place du Palais-Vieux. La nuit était noire. Je n'entendais que le bruit des voitures qui roulaient sur les dalles polies comme l'acier. Deux heures du matin étaient écrites en chiffre rouge sur l'horloge du Palais-Vieux, ce vieux géant moresque qui porte pour collier les écussons de la maison d'Anjou et pour aigrette une tour. Rien n'était moins en harmonie avec la fête d'où je sortais. L'édifice projetait sur la place son ombre immense. Les colossales statues de Jean de Bologne, de Benvenuto Cellini, de Donatello, de Michel-Ange, tous ces géants de marbre ou d'airain, sombrement éclairés par le feu des étoiles, ressemblaient aux grandes figures des guerriers du moyen âge, méditant, sur la

place publique, la conspiration du lendemain. J'étais sorti d'un rêve pour retomber dans un autre; j'avais besoin de sommeil, et j'étais comme un aveugle, cherchant à tâtons ma demeure. Mille tableaux passaient encore devant mes yeux; tout se mêlait dans ma tête, lourde d'insomnie et d'émotions; tout courait confusément devant moi : Dante, les Médicis, Giotto, Napoléon, Michel-Ange, Vasovie, les généraux polonais, et le jeune fils de Jérôme, ce noble enfant qui porte pour figure une médaille de l'Empereur; cette galerie défilait au son des plaintes de la *Norma*, au milieu d'une double haie de femmes, toutes parées de grâces italiennes, toutes portant des noms harmonieux comme un éclat de voix de la Persiani. Abandonné au charme de cette éblouissante fantasmagorie, j'errais au hasard dans Florence, ne m'inquiétant ni de l'heure ni des rues. Quand l'aube blanchit la croix du Dôme, j'étais encore bien loin de mon lit prosaïque et des réalités d'un sommeil bourgeois; j'étais assis à côté de la pierre de Dante, *sasso di Dante*, et je prêtais encore l'oreille au piano du chevalier Sampierri, à la voix de la Persiani, aux paroles du prince de Montfort, qui me parlait de Waterloo.

Le soleil se leva pour moi derrière l'église

du Dôme, montagne de marbre, toute taillée à facettes; le jour, elle est resplendissante comme une mine de rubis; la nuit, elle est sombre comme une crête des Apennins. Les colossales statues d'Arnolphe et de Brunoleschi ressemblaient, dans leurs niches, aux fantômes des deux architectes; on eût dit qu'ils sortaient de leurs tombeaux pour admirer leur prodigieux édifice. Toute pierre élevée par l'homme doit retomber sur le sol, mais le Dôme d'Arnolphe restera dans l'air; c'est l'église où le dernier homme chantera le dernier hymne avant de partir pour Josaphat. Il avait bien raison Michel-Ange, lorsqu'il lui disait : *Je vais te bâtir à Rome une sœur qui sera plus grande, et non plus belle.* La basilique de Saint-Pierre a déjà craqué sur ses fondements; sa coupole se ride et s'étançonne comme un vieillard; cherchez une crevasse sur le dôme florentin; les siècles détacheront une à une les écailles de sa cuirasse de marbre, mais le corps de ce géant est à l'épreuve des siècles. Viennent les ravageurs, ils ne trouveront dans sa majestueuse enceinte rien de ce qui livre un édifice au pillage et à l'incendie; là, point d'or à mettre en fusion, point de marbre pur à souiller par avidité ou sot orgueil de conquérant; la pierre des nefs est nue, la muraille sévère, le pavé rude; pour tout ornement, des

tombeaux. Des deux côtés du sanctuaire montent jusqu'à la voûte des arceaux gigantesques, comme si on les eût élevés pour laisser passer Dieu.

Il fallait à cette église un campanile digne d'elle; on dit à Giotto de le bâtir; Giotto ne copia rien; il eut une idée sublime, et il traduisit cette idée en marbre; il la broda comme le voile d'une reine; il la fit monter vers les cieux à une hauteur qui dépasse le pouvoir humain. Cette tour de Giotto est la merveille de l'Italie; c'est un bijou de trois cents pieds; bijou ciselé, poli, radieux, pailleté de rubis, de topazes, d'émeraudes. Rien ne peut résister à l'appel de la cloche chrétienne qui sonne dans ce campanile, tout percé à jour : harmonieux instrument, où le coup de l'airain tombe sur un clavier de marbre, et semble dire à Florence le nom immortel de l'artiste qui tira cette merveille du néant.

Comme à Pise, le Baptistère est bâti devant l'église. Les portes de ce Baptistère sont belles, dit-on, comme les portes du paradis. C'est Ghiberti qui les a faites, s'il est vrai qu'un homme les ait faites, en peignant sur bronze. Le quatrième édifice manque; c'est un *Campo santo*. Florence, la ville du plaisir, n'a pas voulu emprunter à Pise, sa sœur, ce funèbre complément

d'architecture symbolique. Elle est trop jeune et trop belle pour songer à la mort. La cloche de la tour de marbre, les hymnes saints du Dôme, les prières du néophyte sur la cuve du Baptistère, tout cela s'harmonie admirablement avec les fêtes, les bals, les concerts de Florence; mais elle n'admet pas à son orchestre les notes lugubres du *Requiem;* elle écarte bien loin d'elle toutes les images qui donnent de la tristesse au cœur, qui jettent un crêpe noir sur le satin du Gynécée, qui arrêtent la coupe sur les lèvres du convive heureux. Florence est la ville sans ruines ; tout ce qu'elle a créé, elle le montre encore : rien en elle ne parle de destruction ; ses vieux monuments n'ont pas jeté un grain de poussière au pavé des places; ses statues séculaires ont traversé les orages civils sans perdre un seul de leurs cheveux d'airain ou de marbre ; ses palais se hérissent, à leur base, d'assises diamantées en relief, qu'ils donnent en pâture au temps rongeur. Quarante siècles pèseront sur ces blocs avant d'arriver à l'épiderme du palais. Pitti, Riccardi, Strozzi, ont préparé des hôtelleries pour les derniers pèlerins de l'univers. C'est bien là la cité de l'indolence heureuse, qui n'accepte de la vie que ses plaisirs et ses joies, qui ne plante point de cyprès dans le voisinage des roses, et cueille ses

heures une à une comme des fleurs. Entre le Baptistère et le *Campo santo*, il y a toute une existence de bonheur, de bonheur calme, serein, velouté comme la plaine florentine. Cette existence, mêlée de religion et de volupté profane, s'encadre entre ces deux monuments; mais ni le Baptistère ni le *Campo santo* n'inspirent le dédain des plaisirs du monde et la terreur de la mort. L'enfant quit naît n'accepte point les serments austères du baptême, et l'homme qui meurt croit s'endormir. A Pise et à Florence, tout représente la vie : rien n'y représente la mort, pas même le tombeau.

JOACHIM MURAT.

Joachim Murat.

A Florence, chez la comtesse de Lipona, dès que le piano n'accompagnait plus les airs de Bellini, toujours vers minuit, les intimes du palais Griffoni se formaient en petit comité de causerie, et l'on échangeait des historiettes jusqu'au matin, il y avait un charme inexprimable dans ces veillées; le salon était encore tout désordonné par le concert ou le bal; mais les danseurs et les artistes avaient disparu. Les partitions s'éparpillaient sur les pupitres; les tables de whist montraient leurs lampes éteintes, et leurs quatre fauteuils vacants; après tant de bruit joyeux, venait la conversation

de famille ; on servait le thé, et de belles gauffres, moulées aux armes de la reine de Naples, par l'éternel cuisinier de madame Dubarry. On ne songeait point au sommeil dans ces délicieuses soirées matinales. La comtesse de Lipano disait toujours : « Trois heures de sommeil me suffisent, à moi; c'est une bonne habitude que je dois à mon frère l'Empereur. » Et les intimes étaient fiers de se plier aussi à cette habitude qui leur venait directement de Napoléon. En sortant du palais, il nous arrivait, bien souvent, de voir les reflets de l'aube sur la noire colonnade des *Offices*, et sur le dôme de *San-Spirito*.

La comtesse de Lipano nous racontait quelquefois des histoires charmantes, avec cette grâce italienne-française qui ne l'abandonne jamais. L'illustre héroïne avait assisté à tant de drames, à tant de fêtes, à tant de malheurs! elle n'était donc jamais au dépourvu, lorsqu'elle daignait fournir son contingent à ce commerce d'anecdotes. Une nuit, le cercle se resserra plus étroitement autour de son fauteuil; la noble femme nous annonça quelque chose d'inédit, et sa parole était voilée par l'émotion; sa belle et calme figure se contractait visiblement sous une impression de triste souvenir. Notre silence l'interrogeait avec respect; elle nous dit :

« Au temps que l'Italie était française, une sédition éclata dans un de nos régiments en garnison à Livourne; c'était une affaire fort grave; c'était beaucoup plus qu'une mutinerie de soldats. L'Empereur parut extrêmement irrité lorsqu'il apprit cette nouvelle; il promit un exemple sévère, et ce fut Joachim qui fut chargé de punir le régiment indiscipliné. Les ordres de l'Empereur étaient précis et terribles; il ne fallait pas de conseils de guerre, mais d'immédiates exécutions.

« Joachim arrive à Livourne, et fait rassembler le régiment sur la place d'armes; il annonce aux soldats qu'il a reçu de l'Empereur la mission de punir, et qu'il punira. L'énergie de sa parole, son geste impétueux et menaçant, et surtout l'autorité de son nom avaient déjà soumis la troupe rebelle; les soldats se jetaient à ses genoux; ils étaient humbles et suppliants. Joachim fut ému, lui si bon! mais il avait des ordres; il fit violence à son émotion; il garda la colère sur sa figure, et d'une voix formidable, il s'écria : « — Je vais faire fusiller un homme sur dix. »

« La consternation fut grande, comme vous le pensez bien; le régiment, prisonnier dans la caserne, envoya plusieurs députations à Murat pour implorer le pardon. Officiers et sol-

dats jurèrent de se faire tuer à la première bataille, sous les yeux de l'Empereur. Murat fut longtemps inflexible, du moins en apparence : enfin, il parut touché de tant de soumission ; mais la faute était si grande, et l'ordre si formel, qu'il exigea que trois soldats choisis entre les plus mutins, payassent de leur vie le crime du régiment. Les trois victimes furent bientôt désignées; on les mit au cachot ; on annonça leur exécution pour le lendemain. Le régiment demeura consigné.

« Au milieu de la nuit, Joachim fit venir secrètement auprès de lui les trois soldats ; un geôlier, dont la discrétion n'était pas douteuse, les avait conduits.

« — Vous serez fusillés demain, leur dit Murat (les soldats fondaient en larmes) ; préparez-vous à la mort, et tombez en braves, pour faire oublier votre crime. Je me charge de transmettre vos derniers adieux et vos regrets à vos pères et mères ; vos familles ne méritaient pas des enfants tels que vous ; avez-vous songé à vos mères? dites..... (les sanglots étouffaient leurs voix.) Ces pauvres femmes auraient été glorieuses et fières, si vous étiez tombés devant l'Autrichien ; mais ici ! malheureux ! Allez, je vais vous envoyer un prêtre pour vous donner le secours de la religion ; pensez à la France et

à Dieu ; dès à présent vous n'êtes plus de ce monde.

« Les soldats se jetèrent aux pieds de Joachim, non plus pour demander leur grâce, mais le pardon avant la mort ; et, comme ils s'éloignaient, Joachim les rappela : Écoutez, leur dit-il, si je vous accordais la vie, seriez-vous d'honnêtes gens?

« — Non, nous voulons mourir, répondit un des soldats ; nous avons mérité la mort ; qu'on nous fusille, c'est juste.

« — Eh ! si je ne veux pas vous faire fusiller, moi ! s'écria Joachim ; pourquoi voulez-vous mourir, lorsque je veux que vous viviez ? je n'ai jamais commandé le feu que sur les ennemis ; je ne veux pas le commander contre vous, qui êtes mes frères, qui êtes Français quoique bien coupables.

« Et Joachim pleurait aussi, comme une femme, lui, le plus brave des hommes ! n'est-ce pas, messieurs ? »

Et nous pleurions aussi, nous, autour du fauteuil de la comtesse de Lipona, qui nous parlait si bien de son héroïque mari !

Après une pause, elle continua son histoire :

« — Écoutez-moi, dit Joachim, avec une voix radoucie, vous êtes de grands coupables, mais j'aime à vous reconnaître beaucoup d'é-

nergie et de caractère ; vous me seconderez bien ; je vous accorde la vie, il faut que vous soyez morts pour tout le monde, surtout pour votre régiment. Demain, à l'entrée de la nuit, vous serez conduits hors de la porte de Pise, sur les glacis ; vous recevrez un feu de peloton, à vingt pas, et vous tomberez roides morts ; en ce moment, la dernière file de votre régiment qui change de garnison, passera sur la grande route, l'obscurité du soir nous favorisera. Un homme, dont j'achèterai la discrétion, vous placera sur un tombereau, et vous conduira au cimetière. Là, vous trouverez des habits de matelots, et il sera compté mille francs à chacun de vous; vous resterez cachés deux ou trois jours, dans une auberge qu'on vous désignera ; dans deux ou trois jours, un bâtiment américain part pour la Nouvelle-Orléans; c'est là que vous irez vivre, et vivre en honnêtes gens, entendez-vous? vous serez conduits à bord, dès que le vent sera bon. Soyez prudents, et faites docilement tout ce que je vous dis. Allez, j'aurai soin de vos familles.

Les soldats arrosèrent de larmes les pieds de Joachim ; et ils lui répétèrent, à plusieurs reprises, qu'il serait content d'eux.

Tout se passa comme Joachim l'avait combiné ; l'exemple sévère fut donné au régiment;

il n'y eut point de sang de répandu ; et l'Empereur, heureusement trompé, remercia Joachim de n'avoir sacrifié que la vie de trois hommes aux exigences de sa discipline. L'Empereur a toujours ignoré la ruse généreuse qu'avait imaginée mon mari dans cette circonstance ; ce fut longtemps un secret connu de moi seule et de quelques-uns de nos affidés, qui ne l'ont jamais trahi : aujourd'hui, il n'y a plus d'inconvénient à le divulguer, et c'est ce que je fais pour vous. »

Après cette confidence, la veuve de Murat, trop émue pour prolonger la veillée, se retira dans ses appartements. Nous étions attendris comme elle ; nous gardions le silence ; tous les regards étaient fixés sur le magnifique portrait, peint par Gros : il représente le roi Murat, dans une attitude héroïque, courant à cheval sur le rivage du golfe napolitain ; le ciel et la mer sont orageux ; le Vésuve se détache, tout enflammé, sur le fond du tableau : Murat et le Vésuve ! face à face deux volcans !

La suite de cette histoire me fut contée, quelques mois après, à Rome, par une personne qui vit dans l'intimité de la famille impériale. C'est comme le dénoûment romanesque d'un drame, qui me semble moins appartenir à la vie réelle qu'à l'imagination d'un écrivain.

Sur la lisière d'une forêt voisine de la Nouvelle-Orléans, un chasseur frappait à la porte d'une jolie ferme pour s'abriter d'un violent orage ; c'était dans l'automne de 1830. La porte hospitalière s'ouvrit; et l'étranger fut introduit, par une femme âgée, dans une salle fort propre, meublée simplement, et presque toute tapissée de lithographies parisiennes représentant nos principaux faits d'armes.

— Il paraît, dit l'étranger en langue française, que ma bonne étoile m'a conduit chez mes compatriotes.

— Monsieur est sans doute Français ? dit la vieille femme.

—Oui, madame, et bon Français : j'ai même des parents ici, dans cette salle.

— Mon fils est au jardin : je vais l'appeler ; il sera bien content de vous voir.

— Votre fils est Français aussi ?

— Oui, monsieur.

Cette réponse fut faite avec un peu d'hésitation : elle ajouta avec plus d'assurance :

— Il est établi dans ce pays depuis longtemps ; et, grâce à Dieu, il ne s'en repent pas : cette ferme lui appartient ; nous vivons à l'honneur du monde ; nous sommes heureux.

En ce moment, le maître de la maison entra dans la salle.

— Monsieur, dit la mère, nous a fait l'honneur de se reposer un instant chez nous en attendant la fin de l'orage ; c'est un des nôtres, c'est un Français.

Le maître de la ferme fit un salut militaire, et balbutia quelques mots de civilité. La figure de l'étranger le frappait singulièrement, et il était si ému, qu'il ne répondait pas à ses questions. Enfin, il se hasarda péniblement à lui adresser la parole :

— Monsieur, dit-il, vous allez trouver ma demande inconvenante, peut-être; mais je suis obligé de vous demander votre nom.... Excusez-moi... Votre figure....

— Mon ami, répondit le chasseur, c'est la seule question à laquelle je ne puis répondre; il me serait facile de vous tromper, en me donnant un nom supposé ; j'aime mieux me taire. Un homme qui porte mon nom ne sait pas et ne peut pas mentir. Maintenant que je vous ai refusé de vous dire mon nom, je n'ose vous demander le vôtre....

Le maître de la ferme ne répondit pas. — Il paraît que vous êtes obligé aussi de taire votre nom, ajouta le chasseur.

— Oui, monsieur, celui que je porte dans le pays n'est pas le mien ; à quoi vous servirait

de le savoir? Je suis connu ici sous le nom de Claude Gérard.

— Au moins, dit la mère, il ne faut pas que monsieur s'imagine que mon fils ait à rougir de son nom de France... Il y a des raisons... qui...

— C'est tout comme moi, dit le chasseur; je ne dis mon nom qu'à ceux qui méritent de l'entendre, et dès ce moment, je vous crois dignes de cette faveur : je suis Achille Murat, je suis le fils du roi de Naples.

Claude Gérard et sa mère tombèrent, la face contre terre, comme foudroyés par ce grand nom.

Le prince, aujourd'hui citoyen des États-Unis, les voyant pleurer, ne comprenait pas bien cet excès d'attendrissement qui se prolongeait toujours. Dès que Claude Gérard put parler, il montra, sur le mur de la salle, le portrait du roi de Naples, encadré par des rameaux de laurier vert, et il dit à son fils :

— Voilà votre glorieux père; c'est le maître et le saint de cette ferme, c'est à lui que je dois tout : un jour que j'allais mourir, votre père m'a sauvé la vie.

— Sur le champ d'honneur, dit Achille Murat.

— Non, sur le champ du déshonneur. Je

m'étais oublié, moi. Ma tête était brûlée, j'avais mérité la mort; on m'a conduit à la porte de Livourne, avec deux de mes camarades, aussi coupables que moi. On a fait feu sur nous : nous sommes tombés. C'était Murat qui avait combiné tout cela. Avec son argent, je suis venu en Amérique. Mes deux camarades sont morts, depuis deux ans, à New-York. Moi, je vis encore, de cette vie que je dois à votre père. J'ai travaillé; je suis dans l'aisance: ma mère, qui avait reçu mon acte de décès, a reçu, quelques années après, une lettre de son fils vivant qui l'appelait en Amérique. La pauvre femme, qui avait tant pleuré, a failli mourir de joie en me revoyant. Maintenant, si le fils de mon royal bienfaiteur veut ma vie, mon bien, mon bras, tout est à lui.

— Je le reconnais bien là, le généreux Joachim! dit Achille Murat, les larmes aux yeux.

— Il a fait grâce à bien d'autres encore, dit Gérard.

— On ne lui a pas fait grâce à lui, répondit une voix.

FLORENCE.

Sienne.—Radicoffani.—Aquapendente.—Rome.

En ce temps, la vie de l'artiste fut une noble et puissante vie. L'Italie était un atelier, un champ de bataille et un boudoir. L'artiste ébauchait en même temps un palais, une fresque, un tableau, une statue, une église, une citadelle ; il y avait des journées toutes pleines de travaux, d'intrigues, de rivalités, d'aventures, de méditations, de graves études, de folies d'atelier : sa palette et son ciseau se mêlaient sous sa main à l'épée, à l'arquebuse, à la mandoline. Michel-Ange est la personnification la plus imposante de l'artiste du xve siècle : sa vie ne ressemble à aucune autre vie; il n'a connu

ni les loisirs, ni le repos, ni les ennuis ; il a créé un monde ; il a été adoré des deux plus nobles, des deux plus belles amantes de l'univers, Rome et Florence ; les papes, qui ne s'inclinent que devant Dieu, se sont inclinés devant lui. A sa mort, les souverains se disputent son cadavre comme une de ces précieuses reliques qui portent un bonheur éternel à la ville qui les reçoit.

A quinze ans, il était déjà sacré roi entre les artistes; il avait effacé Ghirlaudajo, son maître, et promettait à l'Italie de lui rendre Mazaccio et Lucca della Rabbia. Il devait tenir mieux que sa promesse. L'Italie devint son atelier. De Venise à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, les blocs de marbre l'attendaient au passage, et il créait une statue à chaque relais. Chemin faisant, il dressait un échafaudage, et peignait une grande fresque pour payer l'hospitalité dans quelque ville des Apennins. A Bologne, il ciselait *sainte Pétrone*, puis il montait à cheval, et courait à Rome, pour achever son *Bacchus* ou sa *Notre-Dame-de-Pitié*. Florence l'appelait alors ; et le voilà reparaissant sur la crête des Apennins, traversant la forêt de Viterbe, toute pleine de bandits, traversant les gorges marécageuses de Riccorsi, les plaines volcaniques de Radicof-

fani, dormant sur la paille des étables, partageant le pain des pâtres de Torrinieri et de Ponte-Centino, et après huit jours de fatigues revoyant sa Florence bien-aimée qui ébranlait toutes ses cloches pour le recevoir comme un roi. A peine descendu de cheval, il courait à l'église *Santa-Maria-Novella*, celle qu'il nommait son épouse, *mia sposa*. Il baisait les fresques de Paolo Ucello, de Fiesole, d'Orgagna, comme on embrasse, en arrivant chez soi, tous les membres de sa famille ; il s'agenouillait, dans la chapelle des Rucellaï, devant la Vierge de Cimabuë, patronne des artistes. Au travail ensuite ! c'était un bloc immense qui l'attendait sur la place du Palais-Vieux ; Fiesole avait écaillé ce bloc, il était trop pesant pour lui ; Michel-Ange le fondait comme de la cire, il en tirait un géant de marbre, son *David ;* il le plaçait sur un piédestal devant le palais, comme on place une sentinelle à la porte d'un roi.

A cheval encore ! c'était Jules II qui appelait Michel-Ange ; l'artiste rentrait à Rome, et le pape le conduisait par la main aux ateliers ; Michel-Ange créait son Moïse, le Moïse du mont Sinaï, sublime comme dans le livre saint ; pour se donner quelque délassement après cette œuvre, il ciselait ses *Esclaves* et sa *Victoire ;* puis il jetait les fondements du magnifique

mausolée de Jules II, ou bâtissait la citadelle de Civita-Vecchia.

Nous le retrouvons encore à Florence, Léon X régnant; cette fois, le marbre lui manque, l'artiste a tout dévoré; il part pour les carrières de Saravezza, il va créer du marbre; il se promène deux ans sur les rochers qui recèlent le trésor du statuaire; il épie le sol; il le perce du regard; c'est qu'il lui faut du marbre pur, du marbre d'élite; la chapelle de Médicis le demande ainsi. Le précieux filon est trouvé. Michel-Ange a frappé du pied sur la carrière; il se mêle aux mineurs; avec eux il éventre la roche; il en tire des blocs vierges : quelle joie d'artiste! Le voilà dans la chapelle Saint-Laurent, méditant son Guerrier; il sera plus beau que le saint Georges de Donatello, plus beau que le Démosthène du Vatican; la tombe des Médicis sera gardée éternellement par des statues vivantes; et toujours le voyageur, en les visitant, échangera des regards avec ce mystérieux guerrier qui domine la chapelle, et lui donne ce caractère de religieuse mélancolie que la statuaire antique ne soupçonna jamais.

A Rome encore! il y a des mausolées à construire, et des statues informes dans les ateliers, et des fresques ébauchées qui attendent : Michel-Ange est partout; il peint, il cisèle, il équarrit

des blocs : il fait des satires contre ses ennemis; il envoie des sonnets aux dames romaines, des cartels à ses rivaux, des plans de basilique au pape, des lettres au Grand-Seigneur qui lui demande un pont pour le faubourg de Péra. Un jour, après avoir terminé le *Christ embrassant sa croix*, il va respirer sur la colline où furent les jardins de Salluste ; il passe sur les ruines des thermes de Dioclétien, et s'arrête, saisi d'admiration, devant huit colonnes antiques qui n'ont plus rien à soutenir, car le noble fardeau qu'elles portaient s'est écroulé sur le gazon d'alentour. Michel-Ange s'attendrit de l'oisiveté de ces puissantes colonnes, et leur bâtit un temple, en les laissant toutes à la place que l'architecte impérial leur avait donnée dans la grande salle des bains. C'étaient là les jeux de Michel-Ange ; une autre fois, il se prendra corps à corps avec le panthéon d'Agrippa, il le pèsera sur ses mains, le lancera dans l'air à quatre cents pieds, et le colosse ne retombera pas.

L'Attila chrétien, le connétable de Bourbon, fait le siége de Rome. Le ville éternelle a donné congé à ses artistes, à ses poëtes, à ses musiciens, elle a fermé ses ateliers; Rome se bat, comme autrefois, contre Brennus et Annibal, pour ses autels et ses foyers. Michel-Ange est à Florence, il a repris son ciseau dans la cha-

pelle de Saint-Laurent ; il taille, de verve, une statue de femme ; le bloc sera trop court pour la forme colossale qu'il a imaginée : que lui importe? L'artiste ne s'abaisse pas aux puérils calculs des dimensions : si le marbre manque aux pieds de la statue, l'ouvrage restera inachevé, voilà tout. Michel-Ange a-t-il le loisir de mesurer ses blocs? Il se rue sur eux, il en extrait l'image rêvée, et part. Cette fois la route des Apennins lui est fermée. Rome a été prise d'assaut, Rome a été violée ; Espagnols, Allemands et Milanais inondent la belle Toscane et menacent Florence ; Michel-Ange ferme ses ateliers, il prend l'arquebuse et l'épée, il se fait soldat : il se place en sentinelle devant le Palais-Vieux, et sert ainsi de pendant à la statue de David, haute de dix coudées, et moins grande que lui. Les ravageurs s'approchent ; ils occupent les hauteurs de San-Miniato et de la villa Strozzi ; ils campent sur les collines du Val d'Arno ; ils étreignent Florence ; le péril est grand ; Michel-Ange est nommé inspecteur-général des fortifications ; l'acclamation du peuple confirme ce choix. Après avoir produit ses chefs-d'œuvre avec son ciseau, il faut maintenant que l'artiste les défende avec son épée ; il a sa noble famille de marbre à protéger contre les stupides saccageurs de Rome, car les lansquenets et les Espa-

gnols ne respectent rien ; comme les Perses de Cambyse, ils mutilent l'homme et la pierre ; mais Dieu et Michel-Ange sauveront la ville des Médicis. Florence sera plus heureuse que Rome, les Huns baptisés ne la violeront pas.

C'est Paul III qui siége au Vatican, Rome est revenue de sa stupeur, les ateliers se rouvrent, les chantiers reprennent leur mouvement accoutumé ; Michel-Ange, qui s'est reclus dans un clocher à Venise, après la capitulation de Florence, et qui pleure sur la liberté toscane indignement sacrifiée, descend enfin de son ermitage aérien, et reprend la route de Rome. A peine arrivé, il se remet à ses œuvres, comme si le pain de sa journée en dépendait. Un visiteur frappe à la porte de l'atelier ; ce visiteur, c'est le pape, c'est Paul III ; après avoir béni la ville et le monde, il vient bénir Michel-Ange; le pontife et l'artiste s'asseyent sur un bloc de marbre, et ils commencent un de ces sublimes entretiens qui réjouiront les beaux-arts. Paul livre la chapelle Sixtine à Michel-Ange, il l'entraîne avec lui au Vatican, il le place devant un pan de muraille et lui dit : Voilà la toile de ton Jugement dernier.

L'artiste a trouvé enfin une peinture digne de lui : le Vatican est son atelier, sa toile une muraille immense ; la basilique de Saint-Pierre

est son chevalet ; sa palette est une cuve toute pleine de couleurs ; il y a plongé un pinceau gigantesque, et du premier élan d'une inspiration furieuse, il crée le ciel, la terre, l'enfer ; il fait poser devant lui toutes les générations ; il tire des tombeaux les représentants de tous les âges ; il matérialise, sur sa fresque prodigieuse, les mystères de l'Apocalypse, les visions de l'apôtre, les joies du ciel, les épouvantements de Josaphat ; c'est bien le jour des jours, le jour de colère que David et le Sibylle ont prédit : c'est le tableau d'un monde en dissolution ; il est tout retentissant d'éclats de trompette, de mugissements de damnés, de chutes de montagnes ; c'est le jugement. Quand le dernier coup de pinceau eut été donné à l'œuvre incomparable, Rome, la ville artiste, tressaillit comme aux jours merveilleux des Antonins ; la foule se précipita sur le Pont des Anges, le gonfanon papal fut arboré au Môle d'Adrien, la cloche de Saint-Pierre tonna sur la basilique : Michel-Ange fut porté en triomphe, comme un consul victorieux, sur ce même Tibre, sur ce même sol qui avaient vu passer Paul-Émile et Trajan. Le cri populaire le poussait au Capitole, là où finissaient les ovations ; mais le Capitole n'avait conservé que son nom ; il y manquait ces riches monuments qui servaient

d'hôtellerie aux triomphateurs ; il fallait rebâtir le Capitole pour Michel-Ange ; le pape lui mit à la main la truelle et le marteau, ce fut Michel-Ange qui rebâtit le Capitole pour lui. Alors les points culminants de Rome chantèrent la gloire du grand artiste sur un lumineux triangle ; à gauche Sainte-Marie-des-Anges, à droite le dôme de Saint-Pierre, au bout de la ville le mont Capitolin ; il avait signé de son nom ces trois monuments ; sa mission était remplie ; nul homme n'avait plus fait que lui ; le ciel lui avait prodigué les jours, et l'artiste reconnaissant n'en perdit pas un seul, dans sa vie presque centenaire ; il n'avait subi aucune des infirmités de notre nature ; sa constitution fut si puissante qu'on aurait dit qu'il s'était sculpté lui-même, et que sa chair était la chair des statues : sa première maladie fut sa mort.

C'est en songeant à cette vie étonnante, si pleine d'œuvres et de jours, qu'on traverse les Apennins de Florence à Rome ; le pied de Michel-Ange y est imprimé sur toutes les roches, l'artiste s'y est inspiré de toutes les imposantes scènes que Dieu y étale, comme dans une galerie digne de lui. Cette route est le grand chemin de Michel-Ange ; elle garde écrite en caractères éternels la pensée orageuse de l'artiste ; elle est le symbole matériel de ces exis-

tences d'élite auxquelles il fut donné de connaître toutes les joies et toutes les plaies, de cueillir des fleurs sur la cendre et la lave, d'avoir des nuits de tempêtes, après des jours pleins de sérénité. A l'extrémité de cette voie apennine, si tourmentée de contrastes et d'âpres accidents, on trouve une plaine calme, majestueuse ; on trouve Rome ; Rome, pour l'artiste, c'est le but du voyage de la vie, c'est le paradis, le repos, l'immortalité.

Elle est féconde, joyeuse et dorée comme un rêve de jeunesse, cette campagne qui vous conseille le voyage des Apennins ; il y a des fleurs agrestes qui bordent la route, de beaux arbres qui s'arrondissent sur le pèlerin endormi, des torrents de vignes qui coulent de collines en collines jusques à l'horizon, de jolis villages qui adossent leurs maisons coloriées sur le vert éclatant des pins, des couvents solitaires, réfugiés dans les bois, des métairies avec des peupliers qui tremblent sur les fontaines : ce grand paysage vous suit complaisamment et vous fait fête comme si vous étiez cent mille à le contempler ; on s'étonne de se trouver seul, admis à tant de magnificence. Quelle joie de suivre à pied, le bâton à la main, cette ravissante décoration qui se perpétue à l'infini, qui vous sourit avec tant de grâce, et semble vous

promettre de vous accompagner toujours! Le soir on arrive à Sienne, la Florence des Apennins, ville charmante oubliée dans un désert; là, on retrouve l'élégance de la cité toscane, l'architecture de Diamant, les rues pavées de dalles, les palais forteresses, les écussons de Strozzi; une population calme et heureuse qui parle en musique, et fait éclater dans les rues le murmure argentin de l'italien siennois. Tout en marchant sur le pavé, qui conduit à Rome, on respire un parfum d'église, on entend le son d'une cloche qui vous attire à droite; c'est la cathédrale; elle vous sert d'hôtellerie, elle se révèle à vous dans toute sa splendeur. La cathédrale de Sienne appartient encore à ce bienheureux siècle où l'art ne travaillait que pour la foi, où l'architecte, le peintre, le sculpteur, rendaient à Dieu en chefs-d'œuvre tout ce qu'ils en avaient reçu en talent. L'Italie est semée de ces belles églises de marbre; elles sont ouvertes à tout arrivant; le voyageur échauffé par la route, blanc de poussière, humide de sueur, trouve un délicieux abri dans leurs nefs toujours fraîches. C'est une halte précieuse; on secoue la poussière de ses pieds sur le parvis, on rafraîchit son front avec l'eau du bénitier, on s'agenouille devant Dieu ou devant Raphaël, en chrétien ou en artiste; puis on se

relève, et on descend encore sur la voie romaine, aujourd'hui silencieuse et triste, autrefois animée par cette caravane de peintres, de sculpteurs, d'architectes qui ont bâti partout ces merveilleuses églises, et les ont remplies d'images saintes et de tableaux. Un jour, sous cette porte de Sienne, deux cavaliers se rencontrèrent ; l'un sortait de l'hôtellerie de Poggi-Bonzi, l'autre allait à Florence. L'un grand, athlétique, avec de grands yeux noirs, un teint basané, des cheveux bruns et crépus ; l'autre un enfant, avec un visage rose et virginal, comme une jeune fille sous un costume qui n'est pas le sien. Ils se serrèrent la main cordialement, du moins en apparence : « Je vais à Florence, tailler du marbre, » dit l'un des cavaliers. — « Je vais travailler à la sacristie de Sienne, » dit l'autre : c'étaient Michel-Ange et Raphaël. Le pâtre siennois qui vit cette rencontre fut bien heureux ! Sous cette même porte, on ne trouve plus qu'un douanier qui vous demande votre passeport. La sacristie où travaillait Raphaël fait oublier l'église ; on ne regarde qu'avec distraction ces nefs magnifiques écartelées de marbre blanc et noir, cette chaire élevée sur des animaux de l'Apocalypse, sur des colonnes de jaspe et de porphyre, et ce pavé du sanctuaire, sans égal au monde, et cette corniche du chœur

composée des têtes de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III : on passe rapidement devant tout cela, on ne songe qu'à la sacristie voisine, tout illustrée de fresques par Raphaël ; un cicérone en soutane vous introduit dans la sacristie ; là on est un peu désappointé d'entendre dire que Raphaël n'a peint qu'une seule de ces fresques naïves qui servent de tapisserie aux quatre murailles ; c'est lui pourtant qui en a fait tous les dessins ; Bernard Perugin les a terminées : elles représentent les actions historiques du pape Pie II. Au milieu de la sacristie, le clergé siennois a donné une hospitalité généreuse et touchante aux trois Grâces ; elles sont décentes parce qu'elles sont nues ; en Italie, de quelque religion qu'il vienne, l'art est toujours saint et béni.

Sienne laisse d'heureuses et riantes pensées dans la mémoire du voyageur ; on aime à se rappeler son élégante et gracieuse physionomie, ses édifices modernes de briques rouges, si gaies au soleil : sa place *Del Campo*, dont le pavé concave ressemble à une immense cuve. Il y a une chose encore qui m'a frappé à Sienne, et dont aucun voyageur, je crois, n'a parlé : Sienne a reçu probablement en héritage la Louve romaine ; on y retrouve partout la fauve nourrice allaitant les Jumeaux ; c'est le blason

de la ville ; Rome, en adoptant la tiare et les clefs, a cédé à Sienne ses antiques armoiries, afin qu'il ne fût pas dit qu'on les eût effacées du sol latin. L'écusson de Romulus, incrusté à l'angle des carrefours, vous sert comme d'indicateur, pour vous désigner la double ornière qui mène aux sept collines. On sort dans la campagne, avec un cœur bien joyeux, car il semble que Rome est à l'autre bout du chemin. Cette illusion dure peu ; insensiblement le paysage s'assombrit, les arbres s'éclaircissent, les collines se nivellent à la plaine; on sent que la Toscane vous échappe, que la vie s'éteint, qu'un nouveau domaine commence. C'est comme le premier nuage du désenchantement après l'ivresse du jeune âge. La campagne se déroule vide et monotone ; par intervalles, des rochers calcaires se hérissent du milieu des blés, comme les premiers chaînons d'une montagne volcanique que l'on croit distinguer parmi les brumes de l'horizon. Il y a bien encore, çà et là, quelques villas aux croisées vertes qui s'épanouissent dans une oasis et semblent protester contre la tristesse de la plaine, mais elles passent et ne reparaissent plus ; la verdure maigrit, le sol se pétrifie, le grand chemin se couvre d'une poussière noire ; un vent triste siffle dans les roseaux des maremmes,

et vous apporte une légère odeur de soufre, ou des miasmes fiévreux. Les petits hameaux qu'on trouve sur la route ont un aspect désolé; leurs rares habitants ont des mines souffreteuses et sauvages; ils font peur ou pitié; quelquefois on distingue assis sur un quartier de roche, parmi les bruyères, un pauvre pâtre, couvert d'un manteau rouge, et surveillant quelques moutons plus maigres que lui; ce sont les seules figures qui animent ces mélancoliques paysages. On arrive à quelques maisons silencieusement habitées, qu'on appelle d'un nom empreint de misère, *Torrinieri;* puis à Polderina, autre association de cabanes. Là, commence une route qui fait regretter tout ce qu'on vient de voir; elle se resserre entre de hautes montagnes qui ont des formes sinistres; la voie romaine devient un sentier de chèvres ou de bandits. Où conduit ce chemin? demande-t-on au pâtre; sa voix sépulcrale répond « à Riccorsi, » et une main de squelette sort des plis du manteau et s'allonge pour recevoir le salaire de l'indication. Allons à Riccorsi!

Ce nom me rappelle un de mes malheureux jours; et n'écrirais-je ces lignes que pour donner aux voyageurs un charitable avertissement, je croirais avoir assez fait pour mes compa-

triotes qui passeront après moi dans ce val de désolation. J'étais parti à pied de Polderina, à pied et à jeun. Ce Riccorsi était pour moi la terre promise, où je ne m'attendais pas à trouver du miel, mais je comptais au moins sur du lait. Au fond de la plus épouvantable vallée des Apennins, j'aperçus une chaumière que je pris pour une maison avancée de Riccorsi; je descendis en courant le sentier rude qui dissimulait le précipice, et je tombai devant la chaumière; la chaumière était Riccorsi. Une petite enseigne collée sur la porte me l'annonçait: *Osteria di Riccorsi, qui si fa la carretta.* J'entrai dans une pièce obscure, et puante à soulever le cœur; c'était le salon, la chambre à coucher, la cuisine et l'abattoir: deux jeunes filles sortirent d'un nuage de fumée; elles étaient belles, ces jeunes filles; que font-elles donc dans cet horrible pays? Je les priai de me servir à déjeuner, j'étais mort de faim: elles exécutèrent une pantomime dolente, et me chantèrent en duo un *niente* homicide. Je me mis à leurs genoux, je leur récitai deux sonnets de Pétrarque, je les conjurai de chercher dans leur hôtel du pain et des œufs; au moins des œufs, il y en a dans tout l'univers; elles me répondirent encore: Nous n'avons rien. Quelle *osteria!*

Un éclair de compassion passa sur leurs figures roses et fraiches. — Êtes-vous seul? me dit l'ainée. — Non, je suis avec deux amis qui me suivent, et qui vont arriver. Au nom de Notre-Dame de Riccorsi, préparez-nous une ombre de déjeuner; mettez au moins une nappe sur une table, si vous avez une nappe et une table; nous nous reposerons, vous aurez alors peut-être quelque idée; voyez, tenez conseil, nous allons à Rome, nous vous en apporterons un chapelet béni le samedi saint; nous vous paierons vos œufs, comme des voyageurs anglais.

— Eh bien! me dirent-elles attendries, nous vous ferons une soupe aux pigeons! — Une soupe aux pigeons! cela fait frémir d'y songer. — Mais, leur dis-je, puisque vous avez des pigeons, faites-les rôtir. — Nous n'en avons qu'un, et nous le gardions pour en faire un agneau pascal, dimanche prochain. — Enfin nous mangerons ce pigeon; mais où est-il? — Ah! qui le sait?

Nous nous mîmes en quête pour découvrir le pigeon, l'infortuné se promenait en attendant Pâques, sur les petites roches calcaires qui enclavent l'hôtellerie de Riccorsi; il se laissa prendre avec une résignation touchante, et une demi-heure après on nous le servit noyé

dans un *brodo* clair comme l'eau. Nous sortîmes de ce famélique vallon, où depuis Énée tous les voyageurs sont contraints à dévorer leurs tables ; et nous reprîmes notre route, avec une défaillance de cœur qu'aggravait encore la brise ironiquement apéritive des Apennins. Du sommet de la montagne, je jetai un dernier coup d'œil sur Riccorsi ; j'aperçus sur le seuil les deux jeunes filles dans une pose mélancolique. Ces deux malheureuses ont souvent rappelé au voyageur indifférent ce proverbe latin qui a été inventé dans leur pays : *Sine Cerere et Baccho Venus friget.* Le paysage qui les entoure ne peut avoir sa copie ou son modèle que dans ces royaumes du vide où la Sibylle conduit les héros: on y voit des gouffres béants de cataractes épuisées, où l'eau est représentée par des touffes de lichen, blanchâtre comme la barbe d'un vieillard ; on y voit des lits de torrents desséchés qui roulent des roseaux et du gravier, avec des bruits remplis de plaintes ; au nord, une épouvantable vallée s'enfonce et se perd dans de lointains et mystérieux abîmes ; en hiver, cette vallée est un fleuve, qui emporte, Dieu sait où, des quartiers de roche, des troncs d'arbres, des forêts de roseaux, des ponts de bois ; l'hôtellerie de Riccorsi assiste à ces bouleversements, à ces tempêtes, à ces inondations.

en attendant l'été qui arrive tard, et les voyageurs qui n'arrivent jamais. Pauvre Riccorsi! pauvres filles!

Enfin, voici un village à peindre, vu de loin, car de près il est bien noir et indigent : c'est San-Quirico ; il s'est retiré sur une montagne, afin de respirer un air pur, précaution excellente pour des habitants qui vivent de l'air ; j'aime San-Quirico, étreint dans sa belle ceinture d'oliviers, et que domine une haute cour carrée. La tristesse retombe après sur la grande route ; la campagne se dépouille encore ; tout annonce la montagne volcanique, le village noir et ferrugineux de Radicoffani.

Radicoffani pleure dans les nuages ; c'est un Etna qui a éteint ses fournaises parce qu'il n'avait plus de villes à ensevelir, plus de campagnes à brûler. Le mystère de ses antiques éruptions n'est pas expliqué par les géologues ; en général, la science n'explique que ce qui est déjà compris ; ici, elle vous dit : Radicoffani était autrefois un volcan. — Mais quel volcan! Il avait pour domaine toutes les montagnes amoncelées qui courent d'horizon en horizon jusqu'à Bolsena. C'était une traînée incendiaire dont les laves, se divisant, allaient s'éteindre dans la Méditerranée et l'Adriatique. Alors n'était venu ni Évandre, ni Romulus, ni

Porsenna ; l'Italie était en fusion ; la Péninsule était une langue de feu qui croisait ses flammes avec la Sicile, par-dessus Charybde et Scylla. Un jour tout cela fut glacé par un souffle d'en-haut ; tout cet embrasement s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile. Les torrents de laves, les roches bouleversées, les scories ardentes, les montagnes fondues gardèrent la forme qu'elles avaient quand le souffle glacial vint à les saisir ; c'est là le merveilleux spectacle que Radicoffani donne au voyageur. En se précipitant de ce pic sauvage et noir comme un brasier éteint, on tombe sur un domaine sans nom et sans maître ; c'est une terre neutre dont personne n'a voulu, ni le grand-duc qui possède peu, ni le pape qui prend tout. On ne trouverait, je crois, que dans la lune un sol pareil à celui qui s'abaisse sous Radicoffani ; jusqu'à la dernière portée du regard, le terrain est bouleversé de laves et de scories, comme s'il venait de s'éteindre ; on dirait qu'une immense convulsion souterraine a lancé les montagnes en l'air, et qu'elles sont retombées en lambeaux. A cet aspect, le cœur se crispe d'ennui ; il semble que ce deuil est commun à toute la nature, que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce moment, de frais et doux paysages, n'est qu'un rêve de la dernière nuit, et qu'une

erreur de voyage vous a fait tomber sur une terre inconnue, inhabitée, où vos pieds vont réveiller les volcans. On ne peut se figurer que la verdure puisse renaître au bout de cet horizon incendié, de ces montagnes fondues, de cette plaine de bronze qui ne permet pas qu'un seul brin d'herbe rassure le pèlerin. Pour moi qui me laisse aller à l'impression des objets extérieurs, je fus accablé de ce spectacle, comme d'un malheur; sur la route de cette Rome, le paradis de l'artiste, je regrettai le sentier de ronces et d'épines annoncé par l'Évangile, car les ronces et les épines ont au moins quelque vie, et ressemblent de loin à des fleurs de champs. De tous les sommets volcaniques, je cherchai rapidement dans le nouvel horizon un fantôme d'arbre, un sillon cultivé, une pierre bâtie par l'homme; toujours rien, toujours le néant, la mort, toujours des landes métalliques, des plaines labourées par la lave, des pyramides de charbons éteints, des puits de cratères, des cônes de granit polis par les flammes. Enfin, vers le soir, la lisière de cette campagne de l'enfer se fondit dans des marécages; j'aperçus un pâtre et quelques brebis qui assurément ne broutaient pas des laves; la joie me revint; un vague rayon de soleil glissa sur des massifs de roseaux, et les mit en relief

sur une rivière luisante comme un miroir. Je reconnus les eaux torrentielles de la *Paglia;* j'allais entrer sur les terres de Rome ; ce petit hameau à gauche était Ponte-Cantino ; à droite, s'adossait au flanc d'une montagne l'ancienne capitale des Volsques, la cité de Porsenna. En ce moment, un aigle planait sur Ponte-Cantino; je saluai l'augure, et j'oubliai les horreurs de Radicoffani.

Ici les détails prosaïques de la douane, de cette terrible douane qui fait l'autopsie du voyageur, qui se plonge dans ses malles, qui se rue sur les livres, les albums, les manuscrits, pour y découvrir Voltaire, Rousseau, Volney, ces formidables ennemis du Vatican. J'avançai en tremblant vers cette douane spoliatrice ; le bureau était fermé; le bureau d'ailleurs est toujours fermé ; les douaniers se promènent sur le plateau de Ponte-Cantino, en chantant des airs de Rossini, et ils tiennent constamment leurs yeux fixés sur la route volcanique de Radicoffani ; dès qu'ils aperçoivent des voyageurs, ils ferment le bureau ; alors ils sont fondés à exiger un droit qui est intitulé *fuori ora, hors l'heure ;* ce droit est laissé à la bonne grâce du voyageur, lequel ne demande pas mieux que d'obtenir son visa, après la fermeture du bureau, *fuori ora,* moyennant une sorte

d'amende qui n'excède jamais vingt-deux sous. Si on demande aux douaniers à quelle heure se ferme le bureau, ils vous répondent toujours que si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous l'auriez trouvé ouvert. On introduit avec dignité le voyageur dans une salle ornée de trois bureaux. Sur le pupitre du milieu, on lit *ministro primo*, à gauche *ministro II*, à droite *ministro III*. La salle est tapissée de sénatus-consultes, scellés de la tiare, et signés par le cardinal Somaglia. Les trois ministres prennent place solennellement, et lisent les passe-ports, ou font semblant; pendant cette cérémonie le voyageur a la ressource de contempler la capitale des Volsques et de songer à Mutius-Scævola. Le visa donné, on procède à la visite des malles; voici le terrible!

J'ouvris mon portemanteau, sur l'invitation gracieuse du premier ministre. Je n'avais que deux livres, mon Virgile et mon Horace du collége; ils étaient en fort mauvais état, ils avaient un air suspect. Deux livres noirs comme ceux d'un *carbonaro*. L'interrogatoire commenca; le ministre me dit: Quel est ce livre? — C'est l'ouvrage de l'un de vos compatriotes, lui répondis-je, d'un nommé Virgile Maro qui vivait à Rome sous un empereur, avant qu'il y eût des souverains pontifes. — Que trouve-t-on

dans ce livre? — Pas grand'chose; votre compatriote y donne des conseils aux laboureurs pour marier la vigne à l'ormeau, et ensuite il a fait une grande quantité de sonnets sur un certain Énée, surnommé le Dévot, qui a fondé la ville de Rome, où Dieu vous a fait la grâce de vous donner le jour. — Est-ce écrit en italien? — Oui, en italien latin. — Et cet autre? — C'est un ami de Virgile qui l'a écrit; il se nommait Horace; il a fait des chansonnettes sur le vin de Falerne, et sur une petite villa qu'il possédait à Tivoli.—C'est bien; vous n'avez rien autre à déclarer? — Non, excellence. — Vous pouvez sortir.

Alors une escouade de soldats pontificaux, le caporal en tête, vint se recommander à notre générosité; ils n'étaient pas fort exigeants; nous leur distribuâmes des baïoques, et nous donnâmes un modeste *pourboire* aux trois ministres qui se confondirent en salutations. La formidable visite se termine ainsi. L'auberge est vis-à-vis; elle n'a rien de repoussant, elle est propre et blanche, elle a même une cuisine, mais on y soupe fort mal. Heureusement le *cameriere* parle un français correct, et vous raconte ses campagnes; il a servi sous l'Empereur; il aime les Français, et leur donne secrètement du vin de Montefiascone. Les cham-

bres de cette auberge ont des portes, mais elles n'ont ni clefs, ni serrures. Janus, qui a inventé les clefs et les serrures, n'a pas visité cette partie du Latium. Pourtant on ne peut concevoir aucune crainte dramatique; la garde pontificale veille devant l'auberge, et chante des chœurs du *Barbiere* avec un ensemble parfait. Après quelques heures de douteux sommeil sur un lit plat, on se met en route pour Aquapendente.

Qui n'a pas vu Aquapendente ne connaît la misère que de réputation.

Aquapendente est un village en putréfaction liquide, sur une crête des Apennins. C'est la capitale du monde misérable : une lépre mousseuse couvre toutes ses masures; des haillons suintants pendent à toutes les lucarnes; des ombres transparentes d'hommes presque humains se traînent sur le sol gluant des ruelles ; une atmosphère grasse, un parfum d'hospice, une haleine de poitrine fiévreuse, une odeur de grabat, tous les miasmes endémiques de la faim et de l'indigence, environnent le voyageur dans ce pays agonisant. On s'y console avec un des plus magnifiques paysages que la nature ait exposés dans son musée des Apennins. L'œil plane sur un horizon circulaire d'abîmes, de montagnes bouleversées, de forêts suspendues

aux nuages, de cascades lumineuses, de ponts agrestes jetés sur les torrents. Mais tout cela ne donne pas une once de pain à l'affamé village.

Aquapendente est fortifié de faibles murailles; c'est une précaution très-inutile contre un siége; personne au monde ne songe à s'appauvrir d'une pareille conquête. A la porte, un fantôme douanier vous demande votre passeport, selon l'usage; ce n'est pas qu'il se soucie de votre passe-port: tout Aquapendente se cotiserait pour en déchiffrer une phrase qu'il ne saurait y parvenir; mais c'est au droit fiscal qu'on en veut, et, il faut leur rendre justice, cet impôt continuel est tracassier, mais n'est pas onéreux. L'octroi donne souvent au voyageur la faculté de le voter lui-même à sa discrétion. Le fisc d'Aquapendente nous demanda deux pauls pour mes deux amis et moi; nous donnâmes à l'employé une pièce de cinq pauls, en le priant de vouloir bien nous en rendre trois. Là était la difficulté.

La caisse du fisc était à sec : nous étions les seuls voyageurs qui avaient pris la route de Viterbe. Toutes les caravanes anglaises qui se rendent à Rome, vers les fêtes de Pâques, s'étaient jetées sur la route de Perugia. Un accident tragique tout récent avait déterminé ce choix; une famille anglaise venait d'être arrê-

tée par trois brigands vers Ronciglione. C'était une fatalité pour les aubergistes, les douaniers et les mendiants de la route de Viterbe. Le préposé d'Aquapendente prit notre pièce de cinq pauls et nous pria de le suivre chez le receveur-général. Ce fonctionnaire s'habillait : il avait des culottes de satin à boucles et des bas de soie, tout cela de la plus haute antiquité; il portait une perruque poudrée et la queue ; sa figure était joviale et fiévreuse : après nous avoir poudrés de salutations, le receveur-général nous dit qu'il n'avait pas de monnaie à nous rendre, mais qu'il allait nous en trouver dans le voisinage. Nous le suivîmes dans les quartiers opulents d'Aquapendente, nous heurtâmes à toutes les maisons qui avaient des portes ; le receveur-général, à notre tête, élevait le phénomène monnayé et conjuguait à grands cris le verbe *baratare* dans tous ses temps; les contribuables reculaient de stupéfaction devant la monstrueuse pièce d'argent et secouaient la tête avec des signes rapides de refus. Il fallut que douze notables concourussent à cette affaire de bourse, et la pièce de cinq pauls fut changée par actions.

Nous demandâmes une hôtellerie ; c'était un mot inconnu : en courant la ville, nous aperçûmes une espèce de porte à vitres grasses,

surmontée d'une enseigne avec ces mots : *caffe di Buon Gusto*. Nous entrâmes au *Café du Bon Goût*. Notre voiturier nous affirma qu'on y était fort bien. La salle avait cinq pieds carrés ; quatre guéridons larges comme la main ornaient les angles. Deux fashionables, en haillons fraîchement restaurés, buvaient une liqueur inconnue, debout devant un guéridon ; car on avait banni le luxe des tabourets et banquettes. La jeunesse d'Aquapendente se pressait extérieurement contre le vitrage, et contemplait avec des yeux d'envie les deux compatriotes heureux qui dépensaient largement leur baïoque dans l'opulente vie de café. Le maître avait revêtu l'habit dominical, c'était un vêtement de toutes pièces : sa cravate s'éparpillait en charpie sur son gilet onctueux; son pantalon révélait des formes de squelette ; mais ses yeux noirs, son nez italien, sa large bouche, ses joues tiraillées par le jeu des muscles, représentaient plus de gaieté intérieure qu'il n'en rayonne sous le chapeau d'un cardinal. « Qu'avez-vous à nous donner à déjeuner ? » lui dis-je. Avec un long et délicieux sourire, il me laissa couler de ses lèvres un *niente* désespérant. « Comment ! vous n'avez rien dans ce café, le premier et le dernier café d'Aquapendente ! Vous n'avez pas même du café ! —

Du café ! répondit-il, oui, mais je n'ai pas de sucre ; ma provision est finie, j'en attends de Viterbe. — Avez-vous du chocolat ? — Oui, monsieur, mais cru. — Eh bien ! faites-le cuire. — Tout de suite ; si vos excellences veulent attendre un petit moment (*momentino*).

Le maître souleva un pesant rideau qui cachait une porte, et appela toute sa famille à son secours ; il s'agissait de faire trois tasses de chocolat ; son laboratoire était glacé ; ses fourneaux paraissaient vierges de feu. Il fallait d'abord créer du feu ; je crus un instant qu'on allait avoir recours à l'expédient des sauvages, qui roulent du bois sec et en font jaillir de la flamme par le frottement : nous avions, par bonheur, un briquet de voyage ; à cette vue le maître tressaillit de joie ; en un clin d'œil la flamme étincela sur la cheminée....

Les deux fashionables donnaient des signes expressifs d'impatience. Notre présence les gênait : ils jetaient par intervalles un regard brûlant et sombre sur le rideau de la porte ; ce rideau s'agita, et je les vis se roidir de fierté, de joie, d'espoir satisfait ; ils caressèrent rapidement leurs haillons, leurs cheveux, leurs favoris ; une femme entrait dans la salle : c'était la maîtresse du *café du Bon Goût*.

Tous les visages collés aux vitres s'animè-

rent de plaisir; un murmure d'admiration éclata parmi les groupes des jeunes gens. La jeune dame, accourue au secours de son mari pour l'œuvre du chocolat, fit plusieurs révérences à la société; les deux fashionables s'inclinèrent profondément, et un léger sourire de pudeur enfantine courut entre leurs épais favoris noirs. La Pénélope d'Aquapendente est d'une laideur remarquable; un peigne colossal planait sur sa chevelure extravagante; avec son teint pâle, ses mains décharnées, sa robe d'une blancheur terreuse et froissée, elle ressemblait à une âme en peine échappée, en suaire, de la fosse. Le maître du café avait le maintien d'un époux heureux et envié; il affectait de prendre avec sa femme certaines familiarités qui faisaient frissonner sous ses haillons toute la jeunesse d'Aquapendente. Les deux fashionables rongeaient leurs poings, et détournaient les yeux pour ne pas voir tant de bonheur conjugal, cruellement étalé en public pour le désespoir d'une ville entière. Cependant notre chocolat se trouvait compromis au milieu de ce tourbillon d'intrigues, nous nous en plaignions hautement, mais la jeune dame s'excusait de ses lenteurs avec une mignardise si voluptueuse, avec tant d'oscillations de tête, de cou, de bras, qu'il fallait céder et attendre.

Le *momentino* dura une heure. Les trois tasses de chocolat terminées enfin, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de tasses ; la dame y suppléa ingénieusement avec des verres. Le chocolat versé, point de pain ; l'époux allait se dévouer et courir au boulanger, lorsqu'une idée le retint : laisser ainsi sa femme seule au milieu de ce paroxysme universel d'Aquapendente ! Quelle imprudence ! Envoyer sa femme, c'était l'exposer à être dévorée sur place ; pourtant, il nous fallait du pain. Au mot *pane* cent fois répété, le rideau de la porte intérieure se leva, et nous vîmes poindre dans l'obscurité une forme blanche de petite fille de dix ans : c'était le squelette humain dans sa moindre dimension ; une chemise en lambeaux découvrait la pauvre enfant ; la souffrance de la faim desséchait sa figure, éteignait ses yeux ; la mère fit un geste de fureur et le rideau tomba sur l'apparition.

Nous avions envoyé notre voiturier à la découverte du pain ; c'était fort heureusement un dimanche, jour où l'on mange dans quelques maisons d'Aquapendente ; le pain arriva. Chacun de nous s'empara d'un guéridon et se mit à déjeuner. A ce spectacle le nombre des curieux s'accrut encore ; chaque vitre de la porte était un tableau à trois visages ; leurs yeux éblouis lançaient des regards de flamme au luxe de

nos tables, aux collets rouges de nos manteaux, aux deux fashionables heureux qui se posaient fièrement comme nos convives, et surtout à la femme adorée, plus séduisante encore dans ce jour de triomphe et de bonheur. Le maître pleurait de joie; il joignait dévotement ses mains devant l'image de sa madone, comme pour la remercier, dans une courte prière mentale, d'une prospérité inouïe dans les fastes du café du Bon Goût; de la madone, il passait à sa femme, et la faisait entrer en participation de ses ferventes actions de grâces; puis doucement tourmenté d'attendrissement et de joie, il prodiguait des regards bienveillants à la foule ébahie de la porte, et semblait lui demander pardon de son bonheur; il tombait ensuite dans une douce rêverie; un magnifique avenir se révélait à lui, sans doute; il prêtait l'oreille au retentissement de notre déjeuner sur toutes les voies romaines; il voyait son café envahi par les voyageurs, son enseigne ornée de deux renommées, sa femme couverte de joyaux comme une madone, sa fille mariée à un commis voyageur de Paris, sa maison visitée par un cardinal, toutes les allégresses spirituelles et temporelles, entrant dans sa boutique à la suite de nos trois tasses de chocolat.

Nous demandâmes la carte à payer. C'était le

moment solennel ; le maître prit une pose grave, se recueillit comme pour un calcul important, et, se fortifiant de toute son audace, il demanda douze baïoques, quatre sous environ par consommateur.

La dame, épouvantée de l'effronterie de son époux, pâlit et baissa les yeux; les deux fashionables se récrièrent sourdement contre l'énormité des prétentions du maître : leurs signes télégraphiques, en passant par le vitrage, apprirent à la foule que le mari jaloux écorchait les voyageurs ; une sédition faillit éclater en notre faveur parmi la jeunesse d'Aquapendente ; le maître persista courageusement, et répéta *douze baïoques*. Cette fois la dame ne put supporter la secousse, elle s'assit plus pâle que de coutume; les deux habitués lancèrent au maître un regard foudroyant, et se placèrent derrière nous, comme pour nous soutenir dans la discussion inévitable qui allait s'engager. Nous donnâmes les douze baïoques, autant pour le garçon ; il n'y avait pas de garçon, tout revenait au maître.

Quel triomphe pour le maître ! Son œil d'aigle nous avait sondés et compris ; sa femme s'était relevée rayonnante, et rendait hommage à la sagacité de son époux ; les deux fashionables, vaincus par cette audace heureuse, s'é-

taient retirés à l'écart ; la foule contemplait de loin le trésor monnayé que le maître faisait ruisseler sur le comptoir. A notre sortie, toutes les têtes se découvrirent, toutes les poitrines s'inclinèrent, toutes les mains touchèrent au marchepied de notre berline stationnée devant le café. De toutes les avenues, débordaient sur la place de nouveaux habitants qui venaient voir les voyageurs aux douze baïoques, les mères nous montraient aux petits enfants ; pour accomplir la fête, nous laissâmes pleuvoir par le store une vingtaine de sous en quatre-vingts petites pièces de monnaie : oh ! alors l'enthousiasme fut au comble ; les applaudissements éclatèrent ; on parla de dételer les chevaux ; la berline partit dans une salve d'acclamations italiennes ; l'ivresse volait autour des roues ; on jeta sur notre passage toutes les palmes bénites du dimanche des Rameaux ; un improvisateur nous poursuivit longtemps avec un sonnet où j'étais comparé à Plutus ; nous ne fûmes délivrés de cette tyrannie de reconnaissance que dans le chemin vieux qui conduit à Saint-Laurent le *Ruiné :* on pourrait donner ce surnom à tous les villages de la route.

La campagne reprend sa tristesse ; le sol se dépouille ; on marche encore à travers des débris volcaniques ; la végétation se rabougrit ;

de vieux arbres, au tronc miné, au feuillage malingre, s'isolent de loin en loin sur des piédestaux de ruines ou de scories; il semble que le spectacle de Radicoffani va recommencer; le découragement saisit le voyageur. Toujours des couches de laves, des amas de scories, des torrents altérés, des cataractes sans eaux, des volcans sans feu, des campagnes sans verdure; c'est à vous accabler de mélancolie, lorsqu'on n'est pas géologue. On est tenté de retourner à Florence et de s'avouer victime d'une mystification; car on ne suppose pas que Rome soit au bout de cette série de volcans, dont les auteurs latins n'ont jamais parlé. Non, ce ne sont point là les marais qui prirent un œil à Annibal, les arbres étrusques qui ont écouté les secrets de Catilina, les gorges, *fauces Etruriæ*, où Manlius et ses conjurés se prosternaient devant l'aigle d'argent. Ce n'est qu'un désert de tout temps inhabitable; c'est une terre sans ressource, qui n'a jamais pu nourrir ni l'armée carthaginoise, ni les soldats de Sylla, ni les cinquante mille prolétaires de Catilina; un pâtre a de la peine à vivre aujourd'hui dans ce domaine de la famine! Tout à coup, du sommet de la montagne Saint-Laurent, on voit se dérouler un horizon inattendu, comme le mirage du désert. On voit éclater, sous ses pieds, le

lac de Bolsena, éblouissant comme le miroir immense du soleil; une forêt vigoureuse semble se précipiter avec vous de la crête apennine sur les rives du lac; des milliers d'oiseaux volent en nuages sur cette Méditerranée tranquille, des bois d'oliviers la couronnent; deux îles verdoyantes flottent sur ses eaux comme deux navires à l'ancre; ses petites vagues dorées se brisent devant les haies vives des beaux jardins de Bolsena, au pied d'un château du moyen âge qui laisse pendre de ses ruines le genêt jaune, le saxifrage et l'aloès.

C'est une surprise délicieuse; elle vous réconcilie avec les Apennins; on ne saurait la payer par trop de volcans et de scories; le lac de Bolsena rafraîchit l'imagination desséchée par les tableaux de la veille; on se plonge, avec extase, dans cette nouvelle et magnifique nature, où les ombrages, les eaux vives, la lumière d'Italie, les suaves contours des collines, s'associent enfin pour vous donner un peu de joie. Bolsena et ses campagnes ont posé devant Poussin; là reposent tous les originaux du grand paysagiste; il y a puisé à pleine palette; il y a établi son atelier. C'est un miracle qui a donné à Bolsena ces bois, ces eaux, ces belles montagnes. A la place de ce lac bouillonnait autrefois un terrible volcan;

un jour le volcan se fit lac et se remplit de poissons frais; Dieu veuille qu'il ne reprenne pas sa première profession! On ne peut compter sur rien de stable dans ces terres volcanisées. En attendant, jouissons du lac; il a vingt lieues de circonférence, le cratère en avait autant; c'était humiliant pour le Vésuve et l'Etna. A l'hôtellerie, on nous servit des poissons du lac; ils n'ont rien de volcanique; à Bolsena, on commence à dîner; le jeûne des Apennins cesse; l'hôte vous apporte pompeusement le vin de Monte-Fiascone; la volaille et le gibier sont connus à Bolsena; on y fait même du pain; il est vrai que les habitants n'ont pas l'air de s'en douter, car ils paraissent bien misérables. Cette indigence, cette lèpre, ces haillons, ces rues hideuses, sont dissimulés au voyageur par l'éclat opulent de l'hôtellerie, la beauté de la campagne et des jardins. Il faut entrer dans le village pour voir un affligeant contraste, mais personne ne prend cette peine, l'hôtellerie est située *extra muros*.

On passe devant Monte-Fiascone, village perché sur une montagne, et dont je ne connais que la coupole; ensuite, l'histoire des volcans et des lacs sulfureux recommence; n'importe, on a pris du courage à Bolsena; on peut se permettre quelques observations de

géologie ; on flaire le bitume dans l'air, on ramasse le premier caillou venu, on en tire du feu comme Achate, non pas pour rôtir des cerfs, mais pour allumer son cigare ; il est doux d'allumer son cigare à des volcans éteints, quand on a bien déjeuné à Bolsena. Bientôt, à l'extrémité de l'horizon, à une portée de vue pénible à l'œil, on distingue nébuleusement des atomes blancs qui sont la ville de Viterbe. On a toute une plaine à traverser, la plus longue et la plus large des plaines. Le voyageur quitte un instant ces éternels Apennins, qui le suivent partout en Italie avec une obstination désespérante. Enfin, il peut dire : Je suis en plaine jusqu'à Viterbe ; après six heures de marche, Viterbe, petite ville ennuyeuse et sans caractère, vous reçoit au pied de sa montagne, et vous offre une table où l'on mange peu et un lit où l'on ne dort pas. Qu'importe? encore dix-sept lieues, et Rome au bout.

Il faut traverser la célèbre forêt de Viterbe, domaine des tragédiens de nos boulevards ; c'est un long et funèbre chemin connu des bandits et redouté des voyageurs. Pendant la nuit, à la clarté brumeuse des étoiles, les arbres prennent des poses de mélodrame, les buissons se hérissent de canons de fusil, l'air murmure des syllabes effrayantes ; les vers-luisants se

changent en lames de poignard ; le voyageur récite la prière des agonisants; il tient sa bourse d'une main et sa vie de l'autre, tout prêt à jeter la première pour retenir la seconde : les arbres et les buissons ne lui demandent rien ; on passe aujourd'hui avec moins de péril, à minuit, dans la forêt de Viterbe, que sur le boulevard du Temple à midi. La civilisation est à Viterbe. L'imposante et majestueuse forêt couvre la montagne; on la visite dans ses secrètes et mystérieuses horreurs ; elle vous accompagne quatre heures, tantôt impénétrable au regard, comme un voile funéraire partout déployé, tantôt entr'ouvrant ses rideaux pour vous révéler ses abîmes, ses vastes cavernes, ses pics chevelus, ses croix tumulaires inclinées par le vent. Tombé plutôt que descendu de la montagne, le voyageur arrive à Ronciglione, triste village, ravagé par les Français, et qui garde encore les traces de l'incendie. Notre nom n'est pas béni à Ronciglione ; il est de la prudence d'y parler anglais. On ne s'y arrête que pour admirer, dans la grande rue, un paysage étonnant, creusé dans le roc ; c'est un abîme ténébreux sur lequel les maisons se penchent, avec la perspective d'y tomber un jour. On trouve à Ronciglione un poste de dragons pontificaux ; ils ne sont pas déplacés sous la forêt de Viterbe.

On peut dire que la campagne de Rome commence à la porte de ce village.

Campagne toute nue et silencieuse, elle invite au recueillement et non plus à la mélancolie. Quelque chose de grave et de solennel semble luire à l'horizon. La plaine ne peut plus vous distraire avec des arbres, des chaumières, des villages. C'est le désert : du sommet d'une montagne, on aperçoit un immense bassin circulaire, couronné de montagnes radieuses ; c'est comme un lac de verdure ; une seule maison blanche se perd au milieu ; elle fut un temple de Bacchus, elle est aujourd'hui Baccano, simple hôtellerie, dernière étape du pèlerin. Baccano franchi, on court dans un chemin creux, on monte sur une éminence, et toutes les voix de l'air crient : Voilà Rome !

La ville sainte ne se révèle encore que par des points blancs et lumineux, amoncelés aux limites de la plaine, comme une constellation. On distingue la croix de la basilique de Saint-Pierre, cette huitième colline que la religion a ajoutée à la cité de Romulus ; le mont Soracte s'élève comme un nuage ; je voyais tout cela bien confusément, avec des yeux humides. Moi, qui n'avais connu que les joies du collége, jamais les ennuis, je me trouvais enfin devant la ville qu'habitèrent les premiers et bons amis

que j'aie aimés en entrant au monde. Cette Rome dont je savais l'histoire à dix ans : ces poëtes dont je récitais par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaie ; ces consuls sous lesquels j'avais livré tant de batailles dans les rêves ou le jeux du collége ; toutes ces grandes images, ces œuvres sublimes, ces héros de mes affections primitives, tout mon univers était là. Le moindre objet que je rencontrais sur cette route me fondait dans l'esprit un impérissable souvenir ; le pâtre couché sous l'arbre, le cavalier qui me couvrait de poussière, le petit pont jeté sur un ruisseau, la cabane isolée, la borne milliaire où je lisais *via Cassia*, rien de cela ne m'était indifférent. J'avançais avec la fièvre ; à chaque instant je fermais les yeux pour avoir cent fois le bonheur de les ouvrir sur l'horizon où Rome grandissait à chacun de mes pas. Aussi, Rome, qui voyait en moi son plus fervent adorateur, me recevait dans toute sa magnificence; elle me donnait une de ces splendides journées qu'elle tient en réserve pour ses amis, sous les ides orageuses de mars ; la lune se levait sereine sur le mont Soracte ; le soleil s'inclinait, sans nuage, à l'horizon maritime ; l'air était tiède, embaumé, transparent ; un ciel pur faisait saillir les édifices lointains du Vatican et du Janicule ; la majesté de la campagne

entourait la ville sacrée d'une auréole immense et lumineuse. J'étais fier de sentir que j'étais pour quelque chose, peut-être, dans cette fête de la ville et du ciel, que cette atmosphère de rayons et de sérénité m'avait été réservée, afin qu'un seul nuage ne vînt pas ternir mes émotions d'enfant; je saluai le Tibre, comme un vieil ami; je courus sur le pont, je traversai le faubourg avec autant de hâte que si Rome allait m'échapper; la porte du Peuple m'arrêta : je ne m'attendais pas à cette magnificence, honneur à ceux qui ont ainsi annoncé Rome au pèlerin! il fallait cette entrée à Rome. J'aime ces portiques superbes, cet obélisque porté par des sphinx; j'aime cette colline d'arbres et de fleurs qui monte aux jardins de Lucullus, ces statues colossales qui gardent l'Hémicycle, les statues de Rome, du Tibre, de l'Anio, de Neptune, avec ces marbres qui jettent l'eau à torrents; j'aime ces églises catholiques mêlées aux simulacres païens, le signe du Christ sur l'obélisque de Rhamsès, la tiare à côté de Neptune: oui, c'est ainsi que la place du Peuple devait annoncer Rome. Entrons maintenant; heureux ceux qui n'en sortent plus! car cette ville ne peut être abandonnée qu'avec regrets et larmes, tous les voyageurs l'ont déjà dit. C'est là que l'artiste surtout, l'homme de poésie et de sentiment,

aime à fonder son tabernacle ; Raphaël songeait au bonheur calme et serein que Rome seule peut donner, lorsqu'il peignit la Transfiguration. Michel-Ange mit en œuvre d'architecture la théorie du Thabor ; il bâtit à Rome trois tentes, Sainte-Marie-des-Anges, le Capitole, le dôme du Vatican ; une pour lui, une pour Virgile, une pour Dieu.

UNE VISITE

A LA MÈRE DE L'EMPEREUR.

Une visite à la Mère de l'Empereur.

La semaine-sainte de 1834 sera mémorable à Rome.

Jamais, depuis Brennus, Rome n'avait vu autant de Gaulois : les idiomes de la Seine, de la Loire, du Rhône, de la Durance, se croisaient depuis le pont Ælius jusqu'au tombeau de la fille de Crassus le Crétois. Au Capitole, les chiens et les oies nous regardaient amicalement passer sur la plate-forme où veillent Castor et Pollux. Cette fois, il est vrai, nous ne venions pas incendier le temple de Jupiter Capitolin, ni massacrer les sénateurs sur leurs chaises curules, ni bouleverser les sépulcres de

Romulus et de Numa. Pèlerins pacifiques et pieux, Gaulois dépouillés de l'anneau de fer et de la francisque, nous arrivions à Rome sans chef, sans esprit de conquête, ne nous souvenant plus de l'étendard du gui sacré au coq essorant. Nous arrivions par centuries bourgeoises, avec un fracas inouï de roues et de chevaux, par la route d'Anxur, par le lac de Trasimène, par les gorges de l'Étrurie, par les antiques domaines de Porsenna, et par la mer Thyrrénienne sur des galères à roues qui fumaient comme des volcans. C'était un concours immense comme aux fêtes d'Olympie ; on eût dit que le monde entier était invité par Rome à l'inauguration d'un cirque, d'une naumachie, d'un tombeau. Les hôtelleries regorgeaient de barbares, les étables manquaient aux chevaux; les plus indigents de ce pèlerinage universel avaient établi leurs pénates d'argile sous les portiques des dieux.

Le jour que j'y arrivai, avec deux de mes meilleurs amis, Rome n'avait pas un seul lit à nous donner; et cela me fit éprouver un sentiment bien agréable : il me fut doux de penser que je ne profanerais point mon arrivée à Rome par les soins vulgaires de la table d'hôte et de la chambre à coucher. Des hôtelleries, il y en a partout à Rome; il y a dix lieues de cham-

bres à coucher sous les arches des aqueducs; c'est un dortoir généreusement offert au premier arrivant, un vaste caravansérai d'alcôves ruinées plus solides que nos monuments neufs. Ainsi mon souci d'arrivée fut bientôt calmé. Si les mille maisons dont parle Ovide me refusaient l'hospitalité d'une nuit, mon parti était pris; je me couchais sous un linceul de lierre, sur quelque matelas granitique tombé d'une ruine; ou bien je montais au Capitole, je m'enveloppais de mon manteau comme César, et je m'endormais, plus heureux que lui, malgré les ides de mars, à quelques pas de la statue de Pompée, sous l'alcôve que Michel-Ange avait bâtie pour moi.

Il était fort tard, et je me promenais dans Rome comme si je l'eusse habitée toute ma vie, tant cette ville m'était connue. J'avais laissé mon modeste matériel de voyageur sous le péristyle d'Antonin le Pieux. Pardon, Antonin! ta basilique est une douane! Je n'avais gardé que mon manteau, car la nuit était fraîche, et, serpentant de rue en rue, j'étais arrivé sur la place de Venise, au pied du Capitole. Là, je m'arrêtai.

Voilà, me dis-je, la via *San-Romoaldo,* qui conduit à l'ambassade française; voilà le palais de Venise, édifice immense, bâti avec une ro-

gnure du Colysée; et voilà... non, je ne me trompe point..... à l'angle du *Corso* et de la place... voilà le palais de la mère de Napoléon!

Et je me mis à regarder l'imposante prison où dormait la plus illustre des mères, cette femme que la mort semble avoir oubliée, cette ruine vivante si majestueuse dans la ville des ruines! La place était déserte; la lune la remplissait de sa clarté douce : le palais de Venise, moitié dans l'ombre, moitié blanchi par la lune avec son architecture sévère, ses sombres murailles à talus, sa corniche de château-fort, contrastait singulièrement avec l'élégance italienne des autres édifices. Rien ne ressemblait moins à ma ville de Rome que cette décoration de place publique. Un bruit de cloche descendit du haut d'une tour jusqu'à moi, c'était la cloche du Capitole; le murmure de l'airain roula quelque temps le long des murs du palais de Venise, un silence sublime revint ensuite. Ni la majesté de ce silence, ni la cloche qui me parlait du Capitole, ni le fracas lointain des grandes eaux où Rome s'abreuve, ni la pleine lune aimée de Rome, astre qui ne semble avoir été créé que pour elle, rien dans cette première nuit tant désirée ne me jeta dans ces rêveries d'antiquité, dans ces chaudes extases auxquelles je m'étais préparé toute ma

vie : je ne pensais qu'à la femme qui fit Napoléon, je sentais quelque orgueil à me dire que, cette nuit, j'étais le seul homme qui prononçait le nom de cette femme devant la maison où elle dormait, à l'heure où quelque rêve lui montrait son fils vivant et son jeune petit-fils, malheureux prince que la cloche de ce Capitole avait salué roi comme le canon des Invalides. Par intervalles, quand les rayons de la lune ne resplendissaient plus sur les vitres du palais, je suivais les mouvements d'une lumière intérieure qui venait subitement éclairer quelque magnifique salon, quelque boiserie éclatante, quelque large cadre de tableau, ou faisait tournoyer au plafond l'ombre de la rampe dans la nudité grandiose d'un immense escalier. Il y avait bien du charme pour moi à cette curiosité d'enfant; j'étais si heureux de mon espionnage, que je craignais de voir s'entr'ouvrir une des larges croisées et apparaître un fantastique majordome qui me crierait le *Perge viam* en italien. J'avais peur des sbires aussi; on m'avait tant parlé des sbires : ma station sur cette place, à heure indue, devait être suspecte aux sbires; les sbires ne parurent pas. La liberté romaine me laissa rêver toute la nuit sur la place de Venise. Noble veillée, qui me préparait à la visite du lendemain !

Le jour que je quittai Florence, le prince de Montfort m'avait remis une lettre de recommandation pour M. le chevalier Bohle, à Rome. Cette lettre m'était bien précieuse, parce que j'avais lieu d'espérer qu'elle me donnerait accès auprès de la mère de l'Empereur. Je me rendis donc en toute hâte chez M. Bohle. Je trouvai chez lui la cordialité la plus franche; il me dit qu'il se mettait à ma disposition pour tous les services que je pourrais lui demander. J'aurais pu vous en demander un hier, lui dis-je, mais il était trop tard. J'ai trouvé Rome envahie par l'univers, et j'ai été la victime de cette réaction : l'hospitalité romaine m'a fait défaut, j'ai passé ma nuit à me promener. Aujourd'hui, mes amis, mes compagnons de voyage ont découvert quelque chose qui ressemble à un gîte; ils ont passé notre bail à vingt francs par jour. J'accepterais bien tout ce que vous m'offrez de gracieuse hospitalité, mais je ne puis me séparer de mes amis. Il s'agit en ce moment d'une autre faveur que j'attends de vous : M. le prince de Montfort, si affable, si bon pour tous les Français qui passent à Florence, m'a donné droit d'espérer que je serai présenté à la mère de Napoléon... — Comment! me dit avec chaleur M. Bohle, c'est une affaire arrangée! vous verrez Madame

mère aujourd'hui même ; aujourd'hui ; non... mais demain, demain, vous pouvez y compter; j'irai chez vous demain matin ; donnez-moi votre adresse...

M. Bohle fut exact au rendez-vous.

En allant à la place de Venise, il me dit une chose bien touchante pour moi et dont je serai toujours fier comme Français : Rome, me dit-il, est en ce moment visitée par toute l'aristocratie voyageuse de la Prusse, de l'Angleterre, de l'Allemagne ; chaque jour, des hommes de haute naissance sollicitent la faveur d'être admis un instant auprès de Madame mère ; mais dans l'état de faiblesse où elle se trouve, vous concevez que tant de visites, la plupart de curiosité, lui seraient accablantes. Aussi Madame mère a pris le sage parti de ne recevoir personne ; mais lorsque j'ai prononcé votre nom, le nom d'un Français, elle s'est empressée de me dire qu'elle vous recevrait avec le plus grand plaisir.

Nous arrivâmes à la place de Venise.

Ce qui me frappa d'abord en entrant dans le palais, ce fut le silence qui régnait dans une aussi somptueuse demeure. L'escalier était désert ; je traversai des appartements et des galeries solitaires. M. Bohle ouvrit une porte et m'introduisit, en prononçant mon nom, dans

un salon magnifique tout resplendissant de soleil; à l'angle de la cheminée, une femme était couchée à demi sur une chaise longue : c'était la mère de l'Empereur! Un sourire éclaira sa majestueuse figure; elle répéta mon nom et me désigna un fauteuil à son côté gauche. Je m'assis.

— Vous venez de Florence, n'est-ce pas? me dit-elle; vous avez vu mes enfants, je le sais : Louis était malade : comment se porte-t-il maintenant? — Le comte de Saint-Leu m'a paru assez bien se porter; je n'ai eu l'honneur de le voir qu'une seule fois. — Et Julie? — Madame la comtesse de Survilliers est toujours souffrante, sa maison est encore frappée d'un deuil si récent! — Ah! oui, pauvre Charlotte! veuve si jeune!... Et Jérôme, et Caroline? — Le prince de Montfort, sa famille et madame la comtesse de Lipona jouissent d'une santé parfaite; il n'est pas de maisons à Florence plus agréables et plus hospitalières aux Français que les leurs. — Je le sais, je le sais... Comptez-vous séjourner longtemps à Rome? — Hélas! non, madame, deux ou trois semaines seulement; je suis pressé d'arriver à Naples; c'est un voyage que j'ai entrepris dans l'intérêt d'un livre auquel je travaille. — Le séjour de Rome vous plairait beaucoup... on y

vit longtemps, comme vous voyez... Il y a vingt ans que je l'habite.

Je ne pus me défendre d'une exclamation, comme si j'eusse ignoré la grande date historique de la chute de notre empire. — Vingt ans! répétai-je d'un air étonné. — Oui, monsieur, vingt ans!

Et elle secoua la tête avec une expression de souvenir mélancolique.

Dans un assez long intervalle de silence que je n'osai interrompre, je descendis à quelques observations de détail.

Une seule dame de compagnie était auprès de Madame mère; elle travaillait à un ouvrage de broderie. Le salon était orné de beaux tableaux représentant la famille de Napoléon; ils étaient signés par nos peintres célèbres, et avaient appartenu aux galeries des résidences impériales. Rien ne m'a paru touchant comme cette mère illustre privée de ses enfants et entourée de leurs portraits. Immobile sur sa chaise, elle me parut souffrante, souffrante de ses douleurs physiques, de sa vieillesse, de ses souvenirs, mais héroïquement résignée. Sa robe, qui la serrait étroitement, laissait deviner un état de maigreur extraordinaire; ses mains étaient décharnées; sa figure n'avait conservé qu'un pâle épiderme : ses yeux,

bien ouverts, erraient au hasard, mais ne semblaient point privés de l'usage de la vue. De la place que j'occupais, je voyais à la fois et la tête immobile de la mère de Napoléon, et la haute tour du Capitole. Quel assemblage de noms ! La grandeur de la chose romaine luttait avec la grandeur d'une femme. Le Capitole et la femme avaient eu la plus étonnante part de puissance dans les créations qui ne sont pas venues de Dieu : et le hasard des révolutions humaines avait fait asseoir la femme à l'ombre du monument romain pour me les présenter ainsi associés, à moi, obscur pèlerin, qui n'avais reçu du ciel et de la fortune que des yeux faciles aux larmes devant ce grand spectacle, et un cœur énergique pour le sentir.

Lorsque ses lèvres se rouvrirent avec effort pour parler, elle prononça le mot de France et le nom de son fils. Jusqu'à ce moment elle avait été une femme ordinaire, une mère chargée d'ans qui demande avec simplicité au voyageur des nouvelles de sa famille absente. Mais après, à ses paroles, à ses gestes, à la miraculeuse énergie qui galvanisa tout à coup ce squelette de femme, je reconnus la mère de Napoléon. Un moment surtout elle me parut sublime. Non, il ne sera jamais donné à un

autre homme d'entendre ce qui fut dit par une femme brisée par l'âge, la douleur, l'exil, et dit avec une fermeté d'accent, un bonheur d'expressions, une vigueur de gestes qu'on admirerait dans une héroïne de vingt ans. Je n'affaiblirai point ses paroles en les écrivant, parce que la froideur de la lettre ferait tort au sublime de l'image, et que d'ailleurs je ne crois pas avoir droit ni mission pour les publier. Si ces paroles ont été prononcées pour demeurer secrètes, je me souviendrai que je les ai entendues à quelques pas du temple où Rome avait placé la statue qui tenait un doigt levé sur ses lèvres.

J'avais besoin de retomber aux familiarités de la conversation, car tout ce que j'entendais d'historique me faisait mal sortant des lèvres de la femme dans le sein de laquelle l'histoire s'incarna. Il me serait impossible de traduire mes impressions lorsqu'elle me parlait de son enfant, lorsqu'elle entrait dans ces minutieux détails de vie privée, d'anecdotes domestiques dont les histoires graves ne parlent pas, et qui pour cela même ont tant de charme. Oh ! il faut que le climat de cette île de Corse bronze l'épiderme de ses enfants et perpétue leur force intelligente jusqu'à l'heure précise de leur mort ; car dans ce corps de femme où le mé-

canisme matériel du mouvement semble s'être arrêté, bouillonne encore tant de sang chaleureux, tant de puissance de facultés morales! Les muscles se sont affaiblis, les nerfs détendus ; la chair se dissout, parce que les ressorts d'organisation physique ne jouent que leur temps donné ; mais c'est merveilleux de voir chez cette femme combien l'esprit est radieux de vigueur sur les ruines de la matière, combien la décrépitude se rajeunit sous la virilité des idées, de la parole, des sensations, des souvenirs. Et en a-t-elle vu, dans sa vie, de ces choses qui brûlent la vie ! A-t-elle souvent tremblé pour des fils, quand tous les boulets de l'Europe étaient lancés contre eux, à l'éternelle bataille impériale de quinze ans ! A-t-elle parcouru l'échelle complète des émotions dévorantes, inouïes jusqu'à elle dans les fastes de la maternité, depuis le coup de canon du sacre impérial, depuis le *Te Deum* de Notre-Dame, jusqu'au *Dies iræ* de Waterloo et de Sainte-Hélène ? L'autre jour encore, il n'y a pas bien longtemps, elle avait mis la plus grande part de ce qui lui restait d'affections sublimes sur le plus beau des enfants des hommes, sur le fils de son fils ; elle, prisonnière sur le Tibre, lui sur le Danube ; elle, envoyant chaque matin ses baisers maternels au roi de

Rome, par le vent qui souffle du Capitole. Il ne lui avait jamais été accordé ce qui réjouit la vieillesse morose des aïeules, d'embrasser une seule fois son petit-fils. On lui parlait de lui quelquefois à l'oreille ; on lui en parlait souvent, et elle tressaillait de joie, la pauvre femme ! Un jour on ne lui en parla plus... C'est elle qui a pu dire alors : « O vous qui passez par ce triste chemin, voyez s'il est une douleur pareille à la mienne ! » Niobé, Rachel, Marie, toutes les mères inconsolables, voilà ses patronnes : et elle n'a pas fléchi sous la douleur ! Plus virile que son fils sur le roc de Sainte-Hélène, elle s'est cramponnée au roc Tarpéïen ; le désespoir ne l'en a pas précipitée ; elle a voulu vivre longtemps, le front chargé de la couronne du malheur ; elle a voulu longtemps lutter avec les fortes ruines qui sont de l'autre côté du mont. La chair s'est éteinte ; mais la vie s'est réfugiée dans l'esprit. Chaque jour le génie rongeur qui va donner son coup de faux à la colonne de Phocas, passe devant la vitre impériale et s'incline. Pour cette femme, l'automne n'a plus de fièvres, le marais Pontins sont à sec. On dirait que Rome entoure de toute sa puissance de conservation la mère qui créa le dernier des demi-dieux.

Je l'écoutais parler sous l'obsession de ces

idées ; elles ne m'arrivaient pas une à une, méthodiquement formulées, mais toutes ensemble, toutes d'un bloc, comme une flamme à mille rayons. Et je me demandais par quelle fatalité heureuse je me trouvais là, le dépositaire des réflexions suprêmes de cette femme ; à quel titre j'étais assis à sa gauche comme un confident, lorsque le pavé de la place grondait sous le tonnerre continuel de tant de brillants équipages qui avaient droit de s'arrêter partout dans Rome, hormis devant le seuil de ce palais. Aussi, après plusieurs heures d'entretien, je regardai ma visite comme excédant les bornes des convenances, et je me levai pour sortir.

— Vous partez déjà ? me dit-elle avec un accent plein de bonté ; vous allez sans doute aux *fonctions* de la semaine-sainte ? — Oui, madame, je vais à la chapelle Sixtine. — Avez-vous vu Fesch ? — Je n'ai pas encore eu cet honneur. — Ah ! je vous recommanderai à Fesch ; vous aurez du plaisir à le connaître ; il vous montrera sa belle galerie de tableaux. Croyez-vous trouver une place à la chapelle Sixtine ? — Je l'espère, en y arrivant un des premiers. — Si vous aviez eu le temps de voir Fesch, il vous aurait fait placer, mais il est un peu malade aujourd'hui ; je crois même qu'il n'ira pas

aux fonctions. — Je me ferai un devoir d'aller chez le cardinal Fesch après les fêtes de Pâques. — Oui, oui, il aura plus de loisir.

Elle me salua de la main; je m'inclinai en balbutiant quelques mots décousus de remercîments. Son secrétaire, officier français de beaucoup d'esprit et de belles manières, M. Robagli, qui était entré vers le milieu de notre conversation, m'accompagna jusqu'à la porte et me dit : — Eh bien! comment l'avez-vous trouvée? Je ne répondis que par les signes expressifs de l'étonnement et de l'admiration.

Délivré d'un bonheur qui m'était devenu cuisant, tant je suis faible pour supporter des crises de ce genre, je remontais lentement, et avec fatigue, la rue du *Corso*. En jetant au hasard les yeux sur l'angle de la rue *delle Murate*, je vis une affiche de spectacle. Elle annonçait la prochaine ouverture du théâtre *di Valle*, et l'opéra l'*Elixir d'amour*, de Donizetti. Pour la première fois de ma vie, je fus insensible à l'annonce d'une première représentation d'un opéra nouveau. C'était un autre spectacle, un autre théâtre qu'il me fallait. Par les rues sineuses qui rayonnent du cirque *agonale*, je me dirigeai vers Saint-Pierre. Le jour était propice aux douleurs d'un grand deuil; Rome portait un crêpe; ses mille cloches étaient muettes;

son peuple courait aux églises, c'était le Vendredi-Saint. Le hasard ne pouvait mieux choisir mon jour : il me fallait toutes les lamentations des prophètes, tous les gémissements de la mélopée hébraïque pour accompagner mes plaintes intérieures. Lorsque j'entrai à Saint-Pierre, un son lugubre de l'orgue répondit à ma pensée; une voix chantait dans la chapelle du chœur, et, dans le cri de latinité sonore qui roula sous les voûtes, je distinguai ce verset mélancolique : *Elle pleure, et personne ne vient pour la consoler !*

LES TOMBEAUX DES SCIPIONS.

Les Tombeaux des Scipions.

Un calessino nous emportait sur la voie Appienne ; nous allions visiter les ruines du cirque d'Antonin Caracalla, propriété actuelle de M. Torlonia, banquier. L'héritage des empereurs romains est tombé dans les caisses de l'agio. Nous avions laissé à notre droite la pyramide de Caïus Sextius ; les catacombes de Saint-Sébastien, les thermes d'Antonin, la basilique de Saint-Paul. Nous traversions une campagne arrosée d'eau bénite et d'eau lustrale ; campagne à double face, comme Janus qui la cultiva, païenne d'un côté, catholique de l'autre. Notre cocher sifflait l'ouverture de *Sémiramis*.

Comme je songeais au spectre de Ninus, le cocher suspendit son ouverture, arrêta ses chevaux; nous nous élançâmes sur la poussière appienne en jetant de tous côtés nos regards pour découvrir le cirque de Caracalla. Nous étions encaissés entre deux murs grisâtres, festonnés de lierre et de pampres; rien n'annonçait la grande ruine impériale, l'opulent domaine du Rotschild romain. « Où donc est le cirque? dis-je au cocher. — Bien loin encore, me répondit-il; je vous fais arrêter ici, parce que j'ai pensé que vous seriez bien aises de visiter les tombeaux des Scipions (*sepolcri de' Scipioni*). »

Bien que la langue italienne soit du latin en putréfaction, elle a toujours un charme, une grâce, une mélodie, une solennité même qui enchantent l'oreille et le cœur, lorsqu'elle tombe d'une bouche romaine dans l'atmosphère de la voie Appia. Nous fûmes subjugués par cette phrase qui s'arrondissait avec cette appellation sonore des *tombeaux des Scipions*. Nous oubliâmes le but de notre course; la grande famille de l'Africain l'emportait sur Caracalla; nous remerciâmes le cocher : il ouvrit à notre gauche un portail délabré; il nous indiqua une allée à suivre, au bout de laquelle s'élève une ferme lézardée qui ressemble plutôt à un re-

paire de bandits qu'au mausolée des Scipions.

Cependant nous ne nous possédions pas de joie. Je disais à mes deux compagnons : « Savez-vous, mes amis, qu'il eût été bien malheureux de quitter Rome sans avoir vu les tombeaux des Scipions! Ces cochers sont des cicérone précieux. Maintenant, quels peuvent être ces Scipions qui sont enterrés là? Est-ce Publius Scipion, mort dans une embuscade avec son frère Cneïus? c'est possible; il est même probable que l'armée aura rapporté d'Espagne leurs corps, et qu'ils auront été déposés ici. Quant à l'Africain, son tombeau est à Literne ; mais son frère Lucius Scipion, qui s'est battu contre un Antiochus, doit reposer ici : nous trouverons sans doute à côté de lui Scipion Nasica, l'inventeur des clepsydres, et Scipion Émilien, qui brûla Carthage. Je crois même avoir lu quelque part que leurs cousins Tiberius et Caïus Gracchus ont été inhumés dans un tombeau de famille. Cela ne m'étonnerait point, car ces deux malheureux tribuns ont été massacrés tout près d'ici. Cette campagne funèbre, où nous sommes, serait alors le seul lot qu'ils auraient retiré de leur loi agraire : quelle leçon! préparons-nous à voir la plus touchante collection de tombeaux qui soit dans l'univers. »

Ainsi parlant, nous étions arrivés devant la porte de la ferme tumulaire. Un être qui ressemblait à une femme nous y attendait ; à côté de ce fantôme sybillin pleurait une jeune fille de quatorze ans, couverte de lambeaux, de haillons, et d'une laideur incomparable. Dès qu'elles surent que *nos excellences* venaient visiter les tombeaux des Scipions, la jeune fille alluma nonchalamment trois petites bougies, en donna une à chacun de nous, et nous fit signe de la suivre dans une espèce de cellier qui n'était pas celui d'Horace ; il n'y avait qu'un tonneau vide, et des instruments de vendange d'une haute antiquité.

« Est-ce bien ici, au moins, le tombeau de la famille des Scipions? demandai-je à notre guide. — Oui, monsieur, me répondit-elle, nous allons y entrer. »

Nous entrâmes, en effet, dans une grotte étroite et fort humide : nous en touchions les parois grasses à droite et à gauche ; le sol était glissant ; nos bougies ne nous donnaient qu'une clarté fort douteuse ; j'interrogeai de nouveau la jeune fille : elle ne me répondit pas. « C'est une grotte de bandits, murmurai-je tout bas à mes deux amis ; nous avons donné dans une embuscade, comme Publius et Cneïus Scipion, en Espagne. La passion de l'antiquité a tou-

jours fait faire des sottises aux voyageurs. Nous sommes perdus ; notre patrie n'aura pas nos os, comme l'a dit Scipion l'Africain, tout exprès pour nous. »

Et nous avancions toujours dans ce boyau souterrain; des ténèbres profondes étaient derrière nous; devant, la voûte s'abaissait toujours; l'eau suintait sur nos têtes. Nous ne comprenions pas cette étrange manie des Scipions, ces hommes si sages, qui rendaient les belles captives à leurs maris, ou qui passaient les nuits à causer astronomie avec Ennius, et qui se faisaient ensuite inhumer à cent pieds sous terre, au lieu d'avoir une belle pyramide de marbre, comme Sextius, ou une tour superbe comme Crassus le Crétois.

« Verrons-nous bientôt les tombeaux? dis-je à la jeune sybille. Elle s'arrêta, en se tournant vers nous ; nos bougies firent étinceler ses grands yeux gris et ses joues empourprées du feu de la fièvre. Elle étendit son bras vers une cavité sombre, et dit d'une voix aigre : — *Ecco un sepolcro di Scipione.* — Quel Scipion? — *Un Scipione!* — Mais lequel des trente? — *Non so.*

Nous penchâmes nos trois bougies sur le lieu désigné ; il n'y avait ni tombeau, ni Scipion. La jeune fille nous dit que le sarcophage était

au Vatican ; elle nous avait montré la place où était le tombeau.

Et elle se remit à marcher. A dix pas plus loin elle s'arrêta de nouveau, en répétant son *Ecco un sepolcro di Scipione.* Nous ne vîmes rien du tout ; elle ajouta, avec le même sang-froid, que le tombeau de cet autre Scipion était à la galerie du Vatican. C'est toujours de cette manière qu'elle nous montra dix ou douze tombeaux absents. Il est vrai que nous découvrions quelquefois sur les murs des lettres hiéroglyphiques, des caractères indéchiffrables, des *cn*, des *coss*, des *sc :* nous surprîmes aussi un monogramme S. P. Q. R. qui se cachait derrière un éboulement ; mais de tombeau, pas l'ombre. Ce souterrain a deux issues, nous en sortîmes sans avoir la douleur de revenir sur nos pas ; nos bougies étaient près de s'éteindre quand nous revîmes la campagne et le jour.

La hideuse mère nous attendait à la porte : elle nous présenta sa main osseuse et brûlée, pantomime éloquente, et, en Italie, toujours comprise des voyageurs ; il était bien cruel de payer une promenade souterraine, et de récompenser une mystification ; il fallut pourtant se résigner. Nous donnâmes trois *pauls ;* ce n'est pas pour les Scipions, dis-je à la mère, c'est pour les trois bougies, qui ne valent pas

trois baïoques. Je m'attendais à une explosion de remercîments.

— Trois *pauls!* s'écrièrent en duo la mère et la fille (et les furies de Virgile n'ont jamais été plus effroyables de colère), trois *pauls!* jamais nous ne montrerons pour ce prix les tombeaux des Scipions! On ne nous fait pas la charité à nous; nous sommes Romaines; les tombeaux des Scipions! trois *pauls!* vous n'avez pas honte, ô étrangers!

—Mais où sont-ils vos tombeaux des Scipions? leur dis-je en riant.

—Ils sont ici, répondit la mère dans tout le délire de la colère; ils sont ici! Oui, c'est écrit dans les livres; tout le monde le sait; vous êtes ignorants comme des étrangers : mais vous ne sortirez pas, vous paierez; voyons, payez moi. Nous ne montrons les tombeaux des Scipions que pour un écu; donnez-moi un écu!

Nous fûmes obligés d'user de violence pour nous frayer un libre passage jusqu'à notre calessino, stationné sur la voie Appia. Notre cocher, qui dissimulait sous un maintien d'insouciance sa complicité dans cette affaire, nous laissa exposés un quart-d'heure aux feux croisés de la mère et de la fille. Elles s'étaient penchées, comme les harpies de Virgile, sur la muraille, et leur duo de malédictions, leurs

anathèmes entremêlés de *pauls* et de Scipions, nous suivirent longtemps sur la grande route. Les chevaux du calessino allaient le pas ; le cocher perfide ne voulait pas nous faire perdre une seule note de cet ouragan de syllabes italiennes , qui soufflait sur nous du tombeau des Scipions.

A notre retour du cirque d'Antonin , il nous fallut nécessairement repasser devant la ferme tumulaire des Scipions. Les deux mégères n'avaient pas quitté leur place ; elles nous avaient aperçus de loin dans notre calèche découverte. Cette fois nous enjoignîmes au cocher de passer au galop sous la batterie des malédictions. Le cocher souriait malignement en affectant de ne pas comprendre notre italien. Nous nous attendions à une grêle de pierres , sur cette même place où tant de martyrs ont été lapidés ; nous fûmes assez heureux pour n'essuyer qu'un feu roulant de *pauli* , de *forestieri* , de *birbanti*, de *Scipioni* et de *sepolcri* , qui ne blessèrent aucun de nous.

Avant cette journée j'avais un culte secret pour la mémoire des Scipions; depuis je ne prononce ce nom qu'en frémissant. Quand je lis la bataille de Zama, ou la ruine de Carthage, ou la continence de l'Africain , je songe toujours aux trois bougies, aux deux sibylles, aux

trois pauls, aux tombeaux absents; je suis même fâché qu'Annibal n'ait pas battu Scipion à Zama; je garde rancune au peuple de Rome, qui n'a pas lapidé le concussionnaire Scipion, lorsqu'au lieu de régler son budget des finances, il proposa aux sénateurs une promenade au Capitole, pour rendre grâces aux dieux immortels, lesquels n'avaient rien à démêler avec les chiffres du budget. C'est ainsi que les haines s'établissent dans le cœur contre les hommes les plus vénérés, les plus illustres. Toutefois je serais désolé que la même cause amenât les mêmes effets pour d'autres voyageurs qui viendront, après moi, courir la voie Appienne, sous la conduite des cochers stationnés sur le *Monte Citorio*, devant la *Curia innocentiana;* ils sont tous payés par les mégères du tombeau des Scipions; à l'exemple des marins qui marquent d'un point, sur la carte, un écueil nouveau qu'ils ont découvert, je signale aux touristes futurs la ferme des sybilles : c'est qu'il y a bien plus qu'une mystification à subir; on affronte une chance très-probable d'éboulement comme aux catacombes. Il serait pénible, en cherchant un tombeau qui n'existe pas, d'être écrasé par la voûte et de creuser le sien.

LE VATICAN.

Le Vatican. — La semaine sainte. — Le Forum.

Il n'est pas aisé, en France, de se faire une idée juste du clergé de Rome ; d'abord cela intéresse fort peu de personnes; ensuite, celles qui peuvent y prendre quelque intérêt, sont forcées de s'en rapporter aux observations contradictoires des voyageurs ; ceux-ci, le plus souvent, n'ont pas pris la peine d'étudier cette classe puissante , qui commence au souverain pontife, et descend par mille échelons au pro-

létaire clérical qui dit sa messe pour avoir du pain, et n'en a que fort peu. En général, on reproche au clergé de Rome son fanatisme intolérant, son amour de la domination, sa cupidité, son ignorance. La philosophie du siècle dernier avait inventé des Romains pour ses tragédies, elle invente aussi des papes, des cardinaux, des prêtres pour ses libelles d'athéïsme et d'impiété; ce n'est pas qu'il n'y eut beaucoup à fronder, avec une certaine justice, mais dans cet immense redressement d'abus qui était la mission des encyclopédistes, il ne fut tenu aucun compte de tout ce qu'il y avait de sublime, de merveilleux, d'incompréhensible autour de cette Rome chrétienne qui se constitua l'héritière de l'autre, et fit bien plus avec une tiare et une croix, pour la civilisation et les arts, que n'avait fait son aînée avec ses aigles et son épée de soldat. Dieu seul peut savoir quelles eussent été les destinées de Rome, depuis dix-huit siècles, entre les mains d'un empereur, ou d'un roi, sous un gouvernement profane, ce que nous savons, nous, c'est que le reliquaire antique a été religieusement gardé; c'est que les nobles traditions d'Auguste et des Antonins ont été recueillies par les papes; c'est que Michel-Ange et Raphaël ont été reçus au Vatican, comme Zénodore et

Apulius sur le mont Palatin. Dans les orgies d'une époque sanglante, ceux qui chantaient : *Allons*

Rebâtir le Capitole
Des débris du Vatican.

auraient détruit le Vatican, c'est incontestable, mais à coup sûr ils n'auraient pas rebâti le Capitole. Eh bien ! Rome chrétienne a mieux fait, elle n'a rien démoli, elle a rebâti le Capitole, et fondé le Vatican ; le Vatican c'est un monde ; le Vatican, c'est comme une planète inconnue, avec sa population de marbre, ses portiques de jaspe, d'agathe, de porphyre, sa basilique prodigieuse, ses fresques incomparables, ses galeries, ses jardins, ses cloîtres, ses terrasses, ses balcons. Si les grands artistes qui ont bâti le palais des Césars, les thermes de Dioclétien, le Panthéon d'Agrippa revenaient au monde, et qu'on leur dît, après leur avoir montré le Vatican : Quels sont, depuis dix-huit siècles, les empereurs ou rois connus qui auraient ainsi continué votre Rome ? Les papes seuls pouvaient faire ce qui a été fait, répondraient les architectes d'Auguste, de Dioclétien, de Titus. En dehors de Rome, qu'est-il arrivé depuis Jésus-Christ ? les hommes se sont

massacrés, les empires se sont suicidés, les monuments ont croulé ; on a inventé la poudre ! lorsqu'il a fallu faire de l'art, on a copié Rome; un art seul a été perfectionné : la guerre, on en a usé avec délices, pendant dix-huit siècles : toutes les chimères qui passent dans la tête de l'homme ont été changées en cartels de nation à nation ; le sang a jailli de toutes les veines de l'univers. Rome seule a conservé sa noble quiétude d'artiste ; sans doute elle a eu ses mauvais jours, ses égarements, ses paroxysmes de persécution, ses heures de fanatisme ; il s'est rencontré des hommes sous la tiare ; mais à travers ces crises de religion, que de nobles et sublimes choses ! que d'admirables créations ! Chez les autres peuples, le sang et le crime sont restés sang et crime ; dans Rome chrétienne, toute période coupable s'est effacée sous un éblouissant rideau de mosaïque, de marbre et de rayons. Rome païenne se déchirait souvent ses propres entrailles, comme Caton; ce n'est pas le Tibre seul qui a *renversé les tombeaux des rois et le temple de Vesta,* le peuple-roi s'associait quelquefois au Tibre ; chaque cité moderne a des crimes de ce genre sur la conscience; les villes les plus civilisées ont démoli, en un jour, des monuments qu'un siècle avait bâtis ; Rome chrétienne est pure de tels excès ; elle a

gardé ses vieux joyaux, comme ses jeunes richesses ; elle a posé la croix sur les temples païens afin de les protéger. Quand elle fut saccagée au quinzième siècle, les Espagnols respectèrent le Panthéon d'Agrippa, parce que le Panthéon s'était fait catholique. Ces magnifiques débris, ces belles ruines qui couvrent le sol de Rome, ce n'est point Rome qui les a faits; il est venu de partout des gens qui tuaient et ravageaient, par plaisir; non point les Goths, les Huns, les saccageurs de Théodoric et d'Attila, ceux-ci ont seulement écaillé les colosses; mais d'autres qui avaient des noms chrétiens, et qu'un prêtre avait baptisés; d'autres qui suivaient un chef d'illustre lignée, un Bourbon, un connétable; un plagiaire d'Attila; que la malédiction des siècles soit sur lui ! il courait le monde, le misérable ! il allait çà et là, avec ses Espagnols et ses lansquenets, race stupide ! il pillait, violait, égorgeait; peu lui importait la nation et le pays, pourvu qu'il tirât des coups de canon, et qu'il bût du sang! Un jour, il eut une fantaisie ; il s'ennuyait le connétable; il se dit : Allons brûler Rome ; j'en aurai pour six mois de plaisir : allons : et il vint camper sur le Tibre ; il ouvrit une tranchée devant Rome, comme devant une ville ordinaire ; il pointa ses couleuvrines contre les saints remparts ; ses

boulets tombaient en pluie sur les portiques, les cirques, les basiliques, les colisées; Rome l'attendait à l'assaut; Rome n'aurait pas été la ville des miracles, si elle l'eût laissé vivre après tant d'affronts soufferts; une balle, la balle la mieux méritée qui ait jamais cassé un front vil, l'étendit mort sur la brèche; son habit blanc lui servit de suaire; il avait bien choisi sa toilette d'assaut. Mon sang marseillais bouillonne d'orgueil, quand je songe que nos vieilles mères phocéennes l'ont chassé à coups de fourche sur leur boulevard, ce connétable de bandits! les voilà ceux qui ont mutilé Rome; elle, la ville deux fois sainte, a toujours eu du respect pour elle; elle n'a fait que soigner ses ruines, ses ossements, sa poussière, et tout à côté des ruines, elle a bâti. Oui, les papes ont eu la soif des richesses, mais l'or de la chrétienté ne s'est pas tout dépensé dans les bacchanales des Borgia; cet or a payé tout le marbre, tout le porphyre qu'on a ciselé dans le monde; il a fait de beaux loisirs, de douces existences à des artistes immortels; il a été prodigué en échange de tous les chefs-d'œuvre accomplis depuis deux mille ans. Les basiliques de Trajan et d'Antonin le Pieux s'étant écroulées, ce sont les pontifes qui les ont rebâties sous d'autres invocations; la basilique

s'est retrouvée dans Saint-Jean de Latran, dans Sainte-Marie-Majeure, dans Saint-Paul, avec ses colonnes de porphyre, et sa charpente de cèdre, dans Saint-Pierre, qui a épuisé Carrare et Paros. C'est l'or de la chrétienté qui a fouillé la villa d'Adrien, ce grand cimetière de statues, la terre du Forum, toute pleine de reliques; le vallon du Capitole au Palatin, et la vase limoneuse du Tibre où se rouillent encore tant de trésors. Les papes ont continué l'œuvre des consuls et des empereurs, ils ont rouvert aux sources des montagnes leurs aqueducs triomphaux; ils en ont soudé les lignes; ils ont creusé mille réservoirs, et fait jaillir mille fontaines; ils ont changé la place Navone en cirque naval, comme une antique Naumachie; ils ont fait tomber la source Pauline du sommet du Janicule, et l'*eau vierge*, du pied du Quirinal, cette eau de Trevi, qui se roule et retentit comme un torrent : jamais la pensée d'un peuple expirant ne fut mieux comprise par un peuple héritier. Rome avait cherché la civilisation sous les Tarquins, elle avait trouvé la tyrannie d'un seul : sous les décemvirs elle avait trouvé la tyrannie de dix : sous la république, la tyrannie de tous. Guerre au-dehors ou au-dedans; guerre de plusieurs siècles, et pour champ de bataille, l'univers connu; ni

le bonheur ni la civilisation ne sont là, Auguste et les Antonins les cherchèrent ailleurs; je ne sais ce qui fût arrivé, si Brutus eût été vainqueur à Philippes, mais assurément nous n'aurions pas eu le panthéon d'Agrippa, cette sublime page d'architecture, qui résume les deux plus hautes pensées d'une époque; elles ont été devinées et recueillies par les papes, ces successeurs d'Antonin le Pieux, Antonin le souverain pontife, Antonin le créateur des monuments; partout, Rome impériale, ou Rome chrétienne, nous crient : la civilisation c'est le culte de la religion et des beaux-arts.

Le Vatican s'est donc montré le digne héritier du Capitole; les papes ont continué les Antonins; Rome chrétienne n'a répudié, dans le legs de sa mère, que le culte des faux dieux. Elle n'a pas brûlé son encens aux pieds des statues divines, mais elle a respectueusement exhumé toute cette mythologie de marbre, et l'a inaugurée dans de nouveaux temples, où l'admiration de l'artiste remplace l'eau lustrale du païen. Les grands dieux de l'Olympe, mutilés au prétoire, par les martyrs, en face de Festus et d'Hiéroclès, ont été reportés en triomphe au Capitole catholique. Jupiter Stator a échangé sa foudre contre les clefs de Saint-Pierre, et les pèlerins ont usé ses pieds de

bronze en les baisant. Rome chrétienne a souvent été ingénieuse, pour s'excuser à ses propres yeux de cette protection qu'elle donnait aux monuments ou aux simulacres de ses anciens persécuteurs; on est attendri aux larmes en lisant une magnifique inscription gravée sur marbre, au Colisée : là, par un subterfuge sublime, Rome papale répond victorieusement à ceux qui l'accuseraient de prendre trop de soin de l'édifice païen ; Clément X leur dit, dans un latin digne du siècle d'Auguste : « Oui, je viens prêter secours aux murs croulants du Colisée ; oui, je veux soutenir ces murs impies qui tombent, de peur qu'elle ne tombe aussi avec eux, la mémoire des martyrs qui ont arrosé de leur sang l'amphithéâtre de Flavien : *ne fortitudinis martyrum excideret memoria.* » Ainsi, la ville sainte et la ville artiste ont satisfait en même temps à leur foi et à leur goût. Si des murs gigantesques de briques montent à la voix des papes, pour étançonner le colosse de Titus, ne croyez pas, au moins, que ce soit par intérêt pour ce monument impie, c'est pour perpétuer à jamais la gloire des chrétiens livrés aux tigres ou aux gladiateurs. En attendant, rassurez-vous, artistes profanes, le Colisée ne s'écroulera pas. Bien plus, les papes ont ouvert à tous ces dieux vaincus une

vaste hôtellerie, tout à côté de la chaire de Saint-Pierre. Le Vatican, c'est l'Olympe et le Ciel; pour arriver au souverain pontife, il faut traverser les appartements des dieux immortels. C'est encore comme au temps antique, où le roi du Latium accueillait Saturne exilé. Junon Lacinienne, Vénus pudique ou impudique, Cérès qui préside aux moissons, le dieu de Claros, l'Amour enfant, la triple Hécate, Pan et Bacchus, ces inventeurs des fêtes libres, toutes les divinités, tous les héros, toute l'Iliade personnifiée règnent au Vatican, par la grâce des vicaires du Christ. Et quelle magnifique hospitalité! quel luxe de portiques! quelle profusion de marbre! que de salles! que d'air! que de lumière! Une vie d'homme se passerait à parcourir cet Olympe. Si toutes ces statues recevaient le feu de Prométhée, elles déborderaient, comme une armée de géants, sur la place de Saint-Pierre. C'est tout un peuple de marbre qui habite le plus silencieux des palais, et le remplit d'un éclat, d'une gloire, d'une majesté qu'aucune cour vivante n'a jamais donnée aux satrapes de l'Orient. Au fond de ces portiques, de ces corridors, de ces galeries, dans un coin reculé de ce labyrinthe de marbre, de jaspe, de porphyre, on trouve une salle dépouillée, et modeste d'humilité chré-

tienne; là est assis un vieillard sur un chaise de bois; c'est le pape; comme un de ces hommes riches et hospitaliers des anciens jours, il a cédé aux étrangers toutes les magnificences de sa maison, et s'est retiré dans la grange avec ses serviteurs.

Il faut avoir le cœur mal fait pour ne pas déposer sur le seuil du Vatican toutes ces mesquines idées que nous donna une éducation nommée philosophique. Les immenses services que les papes ont rendus aux beaux-arts, parlent ici avec tant d'éloquence, qu'on se fait chrétien volontiers, tout en sacrifiant aux Dieux. Pour moi, je fus facile à la conversion; je suis descendu du Belvédère pour entrer à la basilique, lorsque l'heure des offices sonnait; après avoir contemplé l'Apollon isolé à la rotonde du Vatican, j'allais écouter les psaumes de David dans la nef de Saint-Pierre. Au Vatican, l'artiste est aisément chrétien; il se réconcilie de bon cœur avec l'Église; car tous les chefs-d'œuvre qui l'entourent et le ravissent appartiennent à l'Église, et font corps avec elle. Ainsi préoccupé de toutes ces idées, je puis dire que j'entrai à Saint-Pierre sans aucune prévention contre les papes, le clergé, les cérémonies; j'étais prêt au recueillement; j'avais oublié tout ce qu'on a dit et écrit en

France, au siècle dernier, et depuis : je prenais au sérieux la semaine sainte, avec toute la ferveur d'un croyant ; et j'entrai, en répétant comme le centurion : « Celui-là est véritablement le fils de Dieu. »

Cela dit, je puis parler sans crainte d'être taxé d'irréligion et de mauvaise foi.

La basilique de Saint-Pierre a été décrite par tous les voyageurs ; aucun n'a pu en donner une idée juste à ceux qui ne l'ont point vue; c'est toujours ainsi pour les descriptions ; le beau tableau de Giampolo Panini en dit plus sur Saint-Pierre que tous les vers du poëte, la prose du touriste, le récit du pèlerin : ce tableau est au Louvre dans un angle du grand salon, à gauche, en entrant. Placez-vous à six pas, roulez votre main en lorgnette, et regardez-le, vous verrez Saint-Pierre, et vous ne lirez pas madame de Staël. Tous les voyageurs se récrient d'admiration sur ce singulier jeu d'optique, qui ne permet de juger de l'immensité réelle de cet édifice qu'en le visitant dans tous ses détails. Au premier abord, disent-ils tous, Saint-Pierre n'étonne pas ; tout y paraît de proportion ordinaire ; ce n'est qu'en avançant qu'on s'aperçoit de son incomparable grandeur. Cela est malheureusement vrai; c'est la plus sévère critique qu'on puisse faire de cette basilique. Voilà une

étrange méprise d'architecte! bâtir un monument si vaste qu'il paraîtra petit! C'est le contraire, il me semble, qu'on aurait dû tenter. Dans les choses de l'art, la grandeur ne se mesure pas à la toise; les Romains d'Agrippa le savaient bien; aussi le Panthéon, qui serait à peine une chapelle de Saint-Pierre, paraît-il aux yeux de l'artiste plus grand que cette basilique. Est-ce bien la peine d'établir des proportions colossales pour amener un résultat pareil? En entrant au Panthéon, le voyageur se récrie sur la grandeur imposante de cette merveilleuse rotonde; ce n'est qu'en le visitant que le cercle d'architecture nous semble étroit. Dans nos belles églises de France, l'architecte a bâti l'infini; les lignes, les spirales, les voûtes, les piliers, les ogives, tout cela monte, s'enlace, court, serpente, avec des allures indéterminées; tout cela va se perdre dans les nefs lointaines et sombres qui tournent et s'abîment derrière l'autel, sans que les yeux puissent s'arrêter en les suivant. Madame de Staël, qui ne s'est jamais peut-être agenouillée à Notre-Dame de Paris ou de Ronen, nous dit qu'en entrant à Saint-Pierre, sa première pensée fut d'adorer Dieu dans le plus beau de ses temples; cette pensée n'est pas commune à tous les voyageurs; l'étonnement et la curiosité vous

attendent à Saint-Pierre, la pensée religieuse n'arrive que longtemps après, si toutefois elle arrive. On marche de la porte, vers le pilier de droite, pour prendre de l'eau bénite, et l'on oublie l'eau bénite pour admirer les gigantesques enfants qui soutiennent le bénitier; on joue avec ces enfants, on rit de surprise avec eux; on compare ses mains avec les leurs; les joyeux voyageurs s'attroupent et font des plaisanteries sur ces anges; on rit encore, on parle haut; tout est permis à Saint-Pierre, hormis de prier Dieu. Après, on arrive devant les lions de Clément XIII, et chaque visiteur tient au plaisir de fourrer son poing dans la gueule béante du lion éveillé, et de caresser le lion endormi; et chacun dit : Quels lions ! de qui sont ces lions? — Une voix répond : de Canova. On va s'agenouiller devant l'autel, une autre voix dit : Ce baldaquin est haut comme la colonne Vendôme à Paris; alors on ne s'agenouille plus; on dit : C'est impossible ! — Oui, monsieur, comme la colonne Vendôme. — Mais attendez, mais oui, cela se pourrait bien. — Cela est. Un sacristain passe, et vous montre sainte Véronique, on est tout disposé à prier la sainte fille : Cette statue a quarante pieds de haut, dit le sacristain. — Quarante pieds! — Oui, monsieur, et ces cierges de cire jaune que vous voyez là, devinez le

poids de chacun! — Deux livres? — Quinze, monsieur. — C'est étonnant. — Avez-vous vu la chaire de Saint-Pierre? — Pas encore. — La voilà dans le chœur, remarquez bien cette mitre, elle est de votre taille. On va voir la mitre; chemin faisant, on rencontre le mausolée de Paul III, toujours entouré d'Anglais qui regardent amoureusement la statue de la Justice; il y a une histoire sur cette Justice; on vous raconte l'histoire, tout bas, c'est scandaleux. La pensée de mort qui monte de ce sarcophage ne jette personne en recueillement; l'église est pleine de tombeaux, mais ils n'ont rien de lugubre, on s'asseoit devant pour causer et rire. L'autel est entouré d'un triple rang de curieux; personne ne prie; on compte les lampes d'argent qui brûlent sur le tombeau du chef des apôtres; il y en a cent douze; on inscrit ce chiffre sur son album. Le pavé retentit continuellement sous les pieds d'une foule bruyante qui va et vient regardant, s'étonnant, mesurant et vociférant la joie dans tous les dialectes de l'Europe. Cette basilique ressemble plus au temple d'un Dieu, qu'au temple de Dieu.

S'il est un jour de l'année où Saint-Pierre doit inspirer du recueillement, c'est le vendredi saint. Hélas! la cérémonie s'est réfugiée dans l'étroite chapelle du chœur, et le reste

de l'immense église est abandonné aux voyageurs, dont les deux tiers au moins sont Anglais, selon l'usage. Je m'étais fait une joie d'assister à *ténèbres*, dans Saint-Pierre ; je cherchai longtemps le coin obscur où des chantres invisibles psalmodiaient les psaumes de la semaine sainte. Le clergé remplit la chapelle ; une centaine de curieux se pressent contre la grille, et regardent l'orgue : impossible de s'abandonner au touchant esprit de ces poétiques offices. La religion n'est majestueuse que dans les petites églises ; je regrettais ces modestes chapelles, où j'avais entendu, enfant, les lamentations de Jérémie, entrecoupées des lettres mystérieuses de l'alphabet hébreu ; je regrettais le choriste qui chantait le *benedictus* sur un air qui fait pleurer, lorsque l'ombre du soir descendait dans le sanctuaire, et qu'un seul cierge brûlait au candélabre noir. A Saint-Pierre, je ne ressentis rien de mes anciennes émotions; je me mêlai à l'indifférence générale. Les gémissements de l'orgue, les plaintes du prophète, les douleurs de Sion, la désolante histoire de Jérusalem, toute cette épopée solennelle des jours saints courait comme un son vide et prolongé sous les nefs de la basilique, et ne trouvait que des cœurs froids, comme les simulacres sans nombre, assis

sur les tombeaux voisins. Parfois, je croyais me promener à la Bourse de Paris, quand la hausse ou la baisse arrache à la foule des murmures, des cris, des acclamations. A chaque instant une famille anglaise faisait irruption dans la grande nef; vieillards, enfants, dandys, généraux et colonels en uniforme, dames et demoiselles, grooms chargés de pelisses; ils se jetaient tous dans les mains de leurs compatriotes, avec des éclats de rire et de joie, des fracas de bottes, des sifflements gutturaux, des explosions d'amitié britannique, comme on n'en a jamais entendu, dans leurs rencontres à Hyde-Park. Chaleureuse influence du ciel du midi ! les dames s'asseyaient sur les pliants, en tournant le dos à l'autel ; les gentilshommes se renversaient nonchalamment sur l'orteil d'un ange, sur la griffe d'un lion ou le cordon saillant d'un pilastre, comme sur un sofa de boudoir et causaient avec tout le fracas du club, ou lisaient les gazettes du jour, sans se douter que Jérémie se lamentât dans la chapelle du chœur. On aurait dit que tout l'état-major de l'armée anglaise s'était fait un impie devoir de venir insulter au culte catholique, dans la capitale de la chrétienté, le jour même du vendredi saint. C'était un torrent d'épaulettes et de plumes de coq qui roulait de l'autel

au bénitier, et remontait encore, et se mêlait à des flots de pèlerins, de prêtres destitués, de moines échappés du couvent. Si l'on eût demandé à quelque âme candide : Saint-Pierre appartient-il au pape? elle aurait répondu : Non, aux Anglais. Comprenez-vous le bonheur de ces huguenots qui envahissent la basilique pontificale, y tiennent garnison comme dans une colonie, et couvrent de leurs cris la voix de l'orgue, la voix du choriste, les gémissements du prophète roi? Quel vendredi-saint! quelle semaine sainte! je n'ai rien vu, dans ma vie, de plus étrange. Je cherchai dans l'armée qui remplissait l'église, un seul visage qui parût affecté de cette étrange profanation; toutes les figures rayonnaient de joie ; toutes les bouches jetaient des nullités à l'air, toutes les oreilles paraissaient fermées à la cérémonie; c'était un délire universel : la promenade ondulait, comme aux Tuileries, sur douze sillons tracés; pourtant la soirée était belle, au-dehors, à la villa Borghèse, à *Monte-Pincio,* ou même sur la place de Saint-Pierre; mais la *fashion* tenait à honneur de s'étouffer dans l'église, et d'écraser sous le poids de l'orgueil britannique les superstitions papistes du vendredi saint. Enfin je découvris un étranger dont la pensée s'associait à la mienne, il était appuyé contre un pilastre, les yeux dévotement tournés vers

la chapelle, et pâle, abattu, désenchanté : je le reconnus; c'est un homme de bien et de foi, son nom latin a figuré avec un certain éclat parmi les noms des législateurs de la restauration. Lui aussi était venu, dans toute la candeur de ses rêves catholiques, assister en pèlerin aux offices de la semaine sainte; que voyait-il? un *rout* anglais, dans la plus belle et la plus vaste salle de l'univers : la désolation de mon noble compatriote se trahissait dans tous ses mouvements ; il ressemblait à un homme qui vient de perdre sa suprême illusion, et qui désespère de tout. Mes yeux se rencontrèrent avec les siens, au moment où le dernier verset du *Benedictus* tombait comme un anathème sur cette multitude folle et désœuvrée; et je l'entendis répéter avec un sourire amer : *Mon Dieu, illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort, et conduisez leurs pas dans le sentier de la paix* [1].

La mer, dans un jour de tempête, est moins bruyante, sous les falaises de Douvres, que cette foule orageuse, protestante, lorsque le dernier son de l'orgue expire avec le dernier verset dans

[1] *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent*, etc., etc.

la chapelle du chœur ; toute l'Angleterre aristocratique couvre l'escalier immense de l'église, et s'éparpille à droite et à gauche vers les colonnades, où mille équipages stationnent et attendent les opulents étrangers. Insensiblement, la basilique se fait déserte et silencieuse; les prêtres regagnent la sacristie ; les pèlerins circulent avec liberté, font leurs stations pieuses, baisent les pieds de la statue de saint Pierre, et les essuient après avec leurs fronts. Le recueillement arrive quand l'office est terminé ; la foule n'était venue que pour troubler la cérémonie, sous prétexte de la voir : plus de cérémonie, plus d'Angleterre. Le scandale est renvoyé au lendemain ; trève est donnée à Dieu pour vingt-quatre heures ; l'ambassadeur britannique lui fait ce doux loisir. Au reste, l'office du lendemain ne se célèbre qu'avant midi; l'aristocratie voyageuse dort encore dans ses hôtels du *Corso,* de la place du Peuple, de la place d'Espagne. La cérémonie du *Lumen Christi* et de l'eau pascale n'attire qu'un petit nombre de curieux et point de dévots ; le clergé la mène lestement : on bénit aux fonts baptismaux de grands bouquets de fleurs. J'en demandai un à l'abbé qui les garde, il me le refusa ; je lui montrai cinq francs, il me le vendit. Une procession assez peu décente accompagne le *cierge*

pascal de la chapelle baptismale au Chœur, là où va se célébrer la messe du samedi saint : tout cela est froid, et d'une physionomie coutumière et indolente. C'est un drame qui se dénoue sans bruit, sans intérêt. Ce feu nouveau qui vient de se rassurer au phosphore chrétien, est pâle comme une flamme qui va s'éteindre. On dirait que Dieu s'en va, que la religion meurt, que la grande basilique de marbre n'est que la pompeuse tombe où le dernier pape s'apprête à inhumer le Catholicisme agonisant. Je suivais les prières de la messe avec une inquiétude dont je n'aurais pu me rendre compte; j'attendais le *Gloria in excelsis*, ce chant d'exaltation qui dit à l'église de rejeter le linceul de la semaine sainte. et de reprendre la robe de l'épouse : avant qu'il fût entonné je courus sous la colonnade extérieure pour assister au réveil de Rome. La place était inondée de pauvres villageois, bariolés de costumes aux mille couleurs : ils attendaient aussi quelque chose qui allait se passer dans l'air. La ville était silencieuse; le soleil, couvert de nuages gris; à ma gauche, le Vatican ressemblait à un palais désert, à un sépulcre babylonien. Tout à coup la porte de la basilique s'ouvre, et le *Gloria in excelsis* éclate avec le mugissement de l'orgue dans la chapelle du chœur. Aussitôt

la cloche de Saint-Pierre donne le branle à toutes les cloches de la ville sainte ; les gardes pontificaux arborent le gonfanon au grand escalier de la colonnade ; l'artillerie du château Saint-Ange salue le drapeau vénéré : le peuple tombe à genoux et prie. Ce moment est court, mais bien beau : c'est la résurrection de Rome catholique ; et la semaine sainte n'aurait-elle que ce moment à offrir au pèlerin, ce serait assez pour ne pas regretter le voyage. C'est encore un beau spectable le lendemain, lorsque le pape, seul debout sur cent mille chrétiens agenouillés, donne sa bénédiction à la ville et au monde. Cela vaut mieux que la *Luminara* et la *Girandola,* divertissements de bruit, de feux follets, de fumée sulfureuse ; hochets brillants qu'on jette au peuple de la moderne Rome, qui ne demande aujourd'hui au César du Vatican que des feux d'artifice et du pain.

Deux moments dans une semaine, c'est pourtant bien peu ; car je ne prends ici dans les choses du culte que la plus simple et la plus majestueuse expression de leur poésie, que leur chaste et secret parfum, leur intimité touchante, révélée à bien peu d'élus, inaperçue pour la foule. Le reste est si pompeux que je ne l'ai point vu ; j'étais ébloui, j'ai fermé les yeux. Le pape m'a paru sublime, lorsqu'il s'est montré

au balcon de Saint-Pierre, abrité du soleil par un dais de toile. Je n'ai pas osé lever mon regard sur lui, lorsqu'on le portait en triomphe sous les éventails de plumes de paon, avec un grand concours de cardinaux dorés et de brillants hommes d'armes. J'aime mieux la grave mélopée hébraïque des Lamentations que le *Miserere* de la chapelle Sixtine ; les *soprani*, me font pitié. Je n'ai jamais compris la gloire que retire la religion à dresser dans une basse-cour ces scandaleux artistes. Je trouve assez étrange le scrupule religieux qui interdit aux femmes le chant du *Miserere,* pour l'abandonner exclusivement à des hommes qui ne le sont pas. Il est bien triste de penser que le culte romain avec tous ses trésors de poésie cherche son profit dans le scandale et les colifichets : il est vrai que cent mille étrangers accourent de partout pour assister aux fêtes profanes de la semaine sainte, et qu'ils resteraient chez eux, si l'on supprimait le *Miserere*, les *soprani,* les plumes de paon, les lansquenets, le feu d'artifice et la *Luminara ;* Jérémie chanterait dans le désert, et Rome pleurerait comme Jérusalem. Cela est très-vrai, selon les calculs d'administration locale, mais on doit toujours déplorer cette nécessité qui associe les mystères de la foi aux spéculations du négoce : car c'est ainsi

qu'on arrive à la dernière semaine de la religion.

Il y avait un Vatican aussi là-bas, de l'autre côté du Tibre, Rome chrétienne ne s'en souvient plus. Il y avait un palais qui donnait son nom à la colline ; un palais de marbre, tout rempli de statues, tout étincelant de mosaïques, tout illustré de fresques : c'était le Vatican des Césars. A ses pieds, se déroulait aussi une place ombragée d'une forêt de colonnes, avec beaucoup d'obélisques et de fontaines. L'éternité ne semblait pas avoir assez de temps pour jeter bas ce palais, ces colonnes, ces obélisques. En sortant de Saint-Pierre, j'ai couru à ce mont Palatin, le palais est devenu ruine ; j'ai cherché la ruine, elle n'existe plus. Au bas, j'ai cherché le Forum aux cent temples ; c'est comme un grand chemin planté d'arbres rabougris, et couvert d'une poussière grisâtre. Ce sont les monuments tombés en dissolution qui ont fait cette poussière ; il y en a trente pieds de profondeur, tant elle est amoncelée ! Par intervalles, on a creusé des espèces de puits au fond desquels on aperçoit l'antique voie triomphale. Que de couches de terre sur cette voie ! çà et là deux ou trois colonnes sont restées debout, comme quelques soldats survivent à une armée détruite, pour annoncer le désastre à ceux qui

ne voudraient pas y ajouter foi. Eh bien ! après l'office de la semaine sainte, après le *Miserere* de la chapelle Sixtine, après l'invasion anglaise au Vatican, si l'on vient traîner sa mélancolie au Forum, il semble que le temps n'est pas loin où la ruine chrétienne servira de pendant à la ruine impériale, où l'on cherchera Saint-Pierre sur le Vatican, comme on cherche Jupiter sur le Palatin ; que Dieu et les dieux fassent mentir ce présage ! Quel malheur pour moi si je disais vrai ! Hélas ! j'ai déjà vu des compatriotes de lord Elgin qui brisaient à coups de marteau les colonnes extérieures du Panthéon, et le peuple romain, qui vend des légumes sur cette place, les regardait faire et riait. Le culte de la religion et des arts a fleuri dix-huit siècles à Rome ; les portes de l'enfer auraient-elles enfin prévalu contre lui ? L'avenir répondra à nos enfants, et peut-être à nous.

LES ITALIENS DE ROME.

Les Italiens de Rome.

Il n'y a plus de peuple romain, dans le sens antique de ce mot. La politique des papes a dépaysé le Romain dans Rome : elle a mis le *Campidoglio* sur le Capitole et le *Campo-Vaccino* sur le Forum. Presque toutes les vieilles et célèbres dénominations ont disparu ; celles qui subsistent encore forment un contre-sens avec la localité qu'elles désignent. C'est partout la même différence relative qui existe entre le latin et l'italien, Sainte-Marie-Majeure et le Panthéon, un consul et un cardinal, le conclave et le sénat.

Un soir, je me promenais dans cette calme rue Saint-Théodore qui commence au Forum et conduit à l'Arc-de-Janus. J'étais au pied du Palatin ; l'Aventin n'était pas éloigné. J'arrêtai un Romain au passage, et je le priai de m'indiquer le mont Aventin. L'Italien me regarda en répétant, *monte Aventino* de l'air d'un homme qui cherche dans ses souvenirs ; puis il sourit, secoua la tête et me dit que le mont Aventin n'existait pas, et que je voulais sans doute parler de *monte Testaccio* ou *monte Pincio*. J'insistai, il me salua poliment et me quitta.

Je m'approchai d'un vieillard qui était assis sur un banc de pierre devant la petite église Saint-Théodore : il paraissait le doyen de la région Palatine. Je lui fis la même question ; il me pria de répéter le mot *Aventino*. Ah ! *monte Palatino*, me dit-il, le voilà, en me désignant les jardins Farnèse. Non, non, répliquai-je, *monte Aventino*. Il m'affirma que je me trompais, et qu'il n'y avait point de mont Aventin à Rome. Je bornai là mes questions. Peut-être aurais-je toujours obtenu les mêmes réponses au pied de ce mont populaire, si célèbre dans les fastes de la république. Ainsi le peuple de Rome se souvient du mont Palatin, le mont des patriciens et des empereurs. Il a oublié l'Aventin, cette colline qui lui fut sacrée, cette

citadelle où il dictait ses lois aux consuls et au sénat par l'organe de ses tribuns.

J'ai vu quelquefois le peuple de Rome assemblé sur la place Montanara, le dimanche: c'est là qu'il tient ses comices : il est fort gai, sous ses haillons; il rit, il chante, il est heureux. Là un grand nombre de citoyens romains se rasent mutuellement, en plein air, et suspendent le linge de leur toilette aux murailles du théâtre de Marcellus ; ils sont au pied du Capitole et du Palatin ; ils sont assis sur les ruines du *Proscenium*, où *Princeps*, joueur de flûte, s'inclinait devant les applaudissements de la noblesse romaine et de l'empereur. Tout cela ne les touche guère : ces pierres sont mortes pour eux. Des masures lézardées sont greffées sur le théâtre impérial, comme des plantes parasites sur le vigoureux tronc d'un chêne émondé; aux lucarnes flottent des haillons et s'allongent des têtes sibyllines, qui regardent passer le rasoir de main en main, à l'assemblée du peuple-roi. La toilette finie, les plus opulents jettent avec fierté sur leurs épaules le manteau séculaire, meuble de famille, qui, de pièce en pièce, remonte à la toge ; ils sourient à la beauté de leur ciel ; ils respirent avec délices l'air frais qui vient du Tibre voisin ; ils passent sur le sol où s'éleva la porte triom-

phale des murs de Servius, et vont s'agenouiller dévotement à l'église de Sainte-Marie-du-Portique ou de Sainte-Marie-de-la-Consolation.

C'est un peuple fort répulsif au travail, et, sur ce point, il n'a pas dégénéré des républicains ses aïeux. Malheureusement il ne lui est plus donné de désigner la nation du monde qui aura l'honneur de le nourrir. Les magnifiques greniers où s'entassait le blé de la Sicile n'existent plus que par fragments sur la carte de marbres incrustée à l'escalier capitolin. Aussi ce bon peuple a pris bravement son parti; il ne fait rien, et trouve le secret de ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'il se contente de peu, comme le rat d'Horace, *contentus parvo :* la friture le sauve; si la friture n'existait pas, le pape entendrait rugir l'émeute, l'Aventin serait retrouvé, la religion périrait peut-être : à quoi tiennent les grandes choses ! Le lazzarone romain qui veut manger, ne perd pas son temps à lire l'apologue d'Agrippa ; il allonge la main à la porte d'un cardinal. Trois baïoques suffisent à la générosité du cardinal et au besoin de l'indigent. Le lazzarone court au *frigittore,* et il achète son dîner. Repu, il s'abreuve à la première fontaine, les fontaines ne manquent pas ; Trevi désaltérerait l'univers. Après, il se donne un doux sommeil, une sieste

voluptueuse, sur une couche de briques dans le palais des Césars.

Le *frigittore* est le sauveur de Rome ; il mérite une statue au Capitole. Aussi la reconnaissance du peuple entoure éternellement l'autel du *frigittore;* c'est un concert d'hymnes et de bénédictions. Le peuple romain a cessé d'être ingrat ; aujourd'hui il environne d'amour ceux qui se dévouent à son bonheur. Si Camille et Scipion, au lieu de vaincre Brennus et Annibal, s'étaient faits *frigittori* au Forum, ils ne seraient pas morts en exil. Un de ces cuisiniers de carrefour a porté si haut, dans Rome, l'art de la friture populaire, qu'il a mérité le nom de *grand;* c'est la ville éternelle qui le lui a décerné. Son échoppe s'élève sur une petite place dont j'ai oublié le nom, mais que je puis signaler aisément aux voyageurs ; elle est voisine de *Buon Goremo* et de la *Piazza Madama.* Cette merveilleuse échoppe est toute tapissée de sonnets dédiés *al gran frigittore;* c'est le panthéon de la friture : j'ai lu ces sonnets, et je les préfère à ceux de Pétrarque. Tous les poëtes de Rome ont concouru à cette poésie monumentale ; aussi, chaque pièce est empreinte d'un caractère particulier de composition. Jamais roi n'a été loué comme ce *gran frigittore:* on a épuisé en son honneur toutes les formules de l'enthousiasme. Quel-

quefois des improvisateurs passent et achètent du poisson frit qu'ils mangent sur place ; et quand ils sont rassasiés, ils lancent au *gran frigittore* une nuée de sonnets inédits, qui sont recueillis pieusement et placardés, en lettres manuscrites, sur les autels fumants du dieu nourricier. La lecture de ces sonnets donne de l'appétit ; quand on en a lu quelques-uns, il est impossible de passer outre sans goûter le poisson du *gran frigittore*. Un matin, j'en ai déjeuné ; j'ai compris alors l'enthousiasme populaire, et, à mon tour, j'ai composé un sonnet que le *gran frigittore* a daigné accueillir, et qui s'est noyé bientôt dans l'océan poétique de ce temple oléagineux. Cet artiste n'a point de rivaux ; il est roi ; mais les *frigittori* subalternes sont très-nombreux ; ils parfument les rues populeuses qui avoisinent le pont Saint-Ange ; leur feu brûle éternellement ; les femmes des *frigittori* ont continué les vestales ; c'est la seule institution de Numa Pompilius qui n'ait pas dépéri.

Comme il est fort aisé d'aborder ces restaurants si économiques, et qu'ils suffisent à la sobriété du peuple, le peuple, ainsi que je l'ai dit, travaille peu, ou même il ne travaille pas. L'étranger habitué au fracas industriel de nos rues civilisées, s'étonne, à chaque pas, de ce

silence tumulaire qui règne dans les quartiers indigents de Rome. Le seul *Corso* laisse apercevoir quelques velléités de commerce. Aussi je détestais le *Corso*. On ne se croit plus à Rome, lorsqu'on peut lire sur une enseigne : *Madame Desprez, marchande de modes de Paris*. Je cherchai longtemps un chantier pour voir le peuple romain au travail. Enfin je trouvai le *Forum ;* là quelques centaines d'ouvriers faisaient le semblant de travailler aux fouilles. Si les aïeux avaient mis autant de nonchalance à bâtir les monuments que les neveux en mettent à découvrir leurs ruines, le Colisée n'aurait pas dépassé l'entresol. Rien de plaisant à voir comme cette lente procession de travailleurs qui brouettent la terre de la *via Sacra*, pour mettre à nu le chemin triomphal qui menait au Capitole. Ces ouvriers ont une gravité consulaire ; la plupart travaillent drapés de manteaux ou de carricks à trois collets ; ils défilent majestueusement devant l'arc de Septime Sévère, le temple de la Concorde, la colonne de Phocas, la basilique d'Antonin et Faustine, les temples de la Paix et de Vénus et Rome, l'arc de Titus, et vont jeter la terre de déblaiement derrière l'arc de Constantin, où le vent la disperse dans la campagne voisine, la fait tourbillonner dans le gouffre béant du Colisée, et la renvoie aux

mêmes lieux d'où les travailleurs l'ont enlevée à force de bras.

Les siècles et les barbares ont amoncelé tant de poussière sur ce vénérable *Forum*, qu'on aperçoit en quelques endroits le sol de la *via Sacra* comme au fond d'un puits. Cela n'étonne point, lorsqu'on songe que l'immense palais des Césars à quarante colonnades s'est fondu en atomes de sables, et a nivelé, pour ainsi dire, le Forum moderne au Capitole. Je me suis précipité de la roche Tarpéienne sans m'en douter; c'est le Forum, aujourd'hui, qui se précipite sur la roche Tarpéienne. Pour débarrasser la promenade habituelle d'Horace de ces couches de ruines pilées, il faudra beaucoup de travail et d'argent; deux choses difficiles à obtenir de la classe ouvrière et du municipium romain. D'ailleurs, à chaque instant, l'œuvre du déblaiement est interrompue; indépendamment du dimanche, jour de repos incontestable, une énorme quantité de saints, de martyrs et de confesseurs, suspendent les brouettes et les pelles aux arbres étiques du *Campo Vaccino*. J'allais tous les jours aux fouilles, dans l'espoir d'assister à l'heureuse exhumation de quelque statue de Praxitèles, et je trouvais bien souvent le chantier désert. Je m'informais du motif de la cessation des tra-

vaux ; le motif, c'était saint Marc ou sainte Clet, ou l'invention de la sainte Croix, saint Augustin ou saint Jean-Porte-Latine, ou les Rogations.

Dans la semaine de Rome il y a toujours cinq ou six dimanches. Les pauvres ouvriers ne s'en plaignent pas, au contraire ils bénissent une religion qui légitime et sanctifie leur paresse : les aumônes sont toujours là et les *frigittori* aussi. Quelquefois une Romaine en haillons, traînant à la remorque deux enfants affamés, traverse le *Forum* un jour de fête, pour aller savourer une messe à l'*Ara Cœli*, ou à Sainte-Françoise, ou à Saint-Luc, ou à Saint-Joseph, à côté des trois colonnes de Jupiter Tonnant : sur sa route elle rencontre un étranger qui médite sur la chute des empires, tout à coup elle s'improvise mendiante et lui demande la charité dans cette langue italienne inventée pour l'aumône et pour l'amour ; les étrangers sont toujours charitables au *Forum ;* ils éprouvent du bonheur a donner une baïoque à une descendante de Tullie, de Virginie, de Cornélie, qui meurt de faim. Les indigents le savent ; pendant que nous étudions leurs mœurs, eux étudient les nôtres : la générosité du voyageur fait vivre, à Rome, plus de mendiants que la fouille du Forum.

De même que sur cette poussière de ruines s'élèvent encore çà et là de grands et majestueux débris, au-dessus de cette population dégénérée se montrent des hommes qui méritent le nom de Romains. Je ne crois pas qu'en aucune autre ville on puisse rencontrer un plus grand nombre de savants, mais de savants qui soient instruits, chose rare! Les jeunes gens de la bourgeoisie éclairée et de la noblesse sont voués à l'étude avec une ardeur qui fait bien augurer de l'avenir; le clergé renferme dans son sein des hommes d'un mérite éminent et doués de ces qualités brillantes qu'on est étonné de trouver dans une sacristie, lorsqu'on arrive avec certains préjugés que le clergé de la Restauration a légitimés en nous.

J'ai retrouvé au Vatican la science, l'esprit, l'atticisme, les belles et antiques manières, la noble latinité du siècle d'Auguste, et, par-dessus tout, cette tolérance de la vieille Rome qui associait à ses dieux et à son culte tous les dieux et tous les cultes étrangers. Si le fanatisme religieux existe encore dans la politique papale, on peut dire qu'il est éteint dans les hommes et dans les mœurs.

La première fois que j'entrai aux galeries du Vatican, je fus abordé par un cicerone officiel du palais, qui mit son érudition à mon service.

Je n'aime pas les ciceroni, je m'en suis toujours affranchi, je les ai même souvent payés pour ne pas les subir ; ils ont une banalité de propos fluides qui me glace et me fait mal. En entrant à Rome, je pouvais me flatter de connaître cette ville comme si je l'eusse habitée vingt ans; j'aurais défié tous les ciceroni du pays : celui du Vatican était pourtant inévitable, puisqu'il sert de surveillant à l'étranger, par ordonnance du cardinal-gouverneur. Je me résignai donc à supporter son répertoire officiel de démonstrations. Nous traversions rapidement l'immense corridor, toujours désert, qui conduit aux salles, lorsque je m'aperçus que ce corridor si dédaigné était lui-même un magnifique musée tumulaire, et que ses deux murailles étaient toutes couvertes de pieux emblèmes, de peintures naïves, de touchantes épitaphes, mais avec une profusion vraiment étonnante. Par intervalles, je lisais sur les corniches cette inscription : *Monumenta veterum christianorum.* « Excusez-moi, dis-je à mon guide; je voudrais m'arrêter ici quelques minutes, est-ce qu'on ne s'arrête pas ici ordinairement? — Non, monsieur, me répondit-il ; les étrangers ne font pas attention à ces murailles. » Il accompagna ces mots d'un sourire plein de finesse et d'esprit. — Mais ces murail-

les, lui dis-je, sont fort curieuses, il me semble. — Il faudrait une vie entière, monsieur, pour les examiner comme il faut; aussi personne ne les regarde. — Mais vous, pourquoi ne les désignez-vous pas aux étrangers? — Tous les voyageurs sont pressés de courir aux statues et aux tableaux, et je me garde bien de les contrarier : les voyageurs n'ont pas de temps à perdre, à ce qu'ils disent toujours; je connais leurs goûts. »

De prime abord, ce cicerone, sans doute sorti des classes inférieures, me parut avoir un fonds d'esprit à lui. Aux explications du métier, il continua de mêler beaucoup de réflexions ingénieuses, qui certainement n'étaient pas dans son répertoire habituel, puisqu'elles servaient de réponses soudaines aux demandes inattendues que je lui faisais subir. Au bout de quelques heures de visite, cet homme m'avait inspiré le plus vif intérêt : nous causions histoire, et je m'instruisais à ses leçons comme un écolier devant son maître. « De quel pays êtes-vous? lui demandai-je. — Je suis né là, me dit-il en me désignant du haut du Belvéder la rue *Bogro-Nuovo*. — Ah! vous êtes de Rome! — Oui, je suis Romain. — Où avez-vous appris l'histoire! — Ici, devant ces statues et ces tableaux. — Ce sont d'excellents maî-

tres. — Je n'en ai jamais connu d'autres. — Mais la philosophie de l'histoire, qui vous l'a enseignée? — Ma pensée. — Avant de vous remercier, vous me permettrez de vous faire une dernière question. Nous venons de beaucoup parler des empereurs : quel est de tous celui que vous préférez? — C'est Adrien : il n'a manqué à ce grand homme que l'illumination de l'Évangile; il a mis en pratique une morale aussi parfaite qu'un païen pouvait l'avoir ; il a promulgué des lois chrétiennes à force d'être sages ; ses fautes appartiennent à son époque, ses vertus sont à lui. Il a aimé Rome comme une épouse, et les Romains comme ses enfants. Adrien a plus fait pour cette noble ville que tous les Antonins ensemble ; il a voyagé sept ans et partout ; de chaque port de mer il envoyait à Rome des vaisseaux chargés de richesses : sa *villa* impériale est un inépuisable cimetière de trésors. Ce Vatican est plein de la gloire de deux hommes, Pie VII et Adrien. »

En sortant du Vatican, j'écrivis cette réponse; elle me consolait du vieillard qui n'avait jamais entendu parler du mont Aventin. Ce cicerone devint pour moi le représentant d'une classe de Romains tout à fait distincte de ce peuple oisif, indolent et malheureux, qu'on

rencontre sur les places. Plus tard, je me suis introduit dans le séminaire du Vatican ; là j'ai trouvé de jeunes professeurs qui m'ont parlé de Rome dans la langue de Virgile et de Quintilien. Ce fut un beau jour pour moi : nous étions dans la salle des archives; par la croisée ouverte, je voyais le calme jardin du séminaire, avec sa fontaine agreste et ses berceaux d'orangers. La basilique de Saint-Pierre me montrait un de ses flancs prodigieux comme une montagne sculptée ; toute la poésie de la ville éternelle entrait à flots dans cette galerie, où ces jeunes Romains, *gens togata*, me faisaient de délicieux entretiens. Je n'aurai jamais de plus magnifique illusion ; tout, jusqu'au costume de mes savants interlocuteurs, était de l'antique le plus pur. Rome fut un instant rajeunie, à mes yeux, de dix-huit siècles ; je la retrouvai morte le soir sur la place du *grand Frigittore* et au *Corso*, devant la boutique de madame Desprez, marchande de modes de Paris.

ANTIQUITÉS MODERNES.

Antiquités modernes.

Respect éternel à cette noble ville, qui fut l'univers : respect à ses ruines, à son fleuve, à ses monuments, à sa poussière! c'est toujours la ville par excellence; *Urbs*, aujourd'hui, comme autrefois ; elle a mérité la triple couronne qu'elle porte dans ses nouvelles armes ; le blason catholique lui a donné la tiare, emblème de trois existences sublimes, réunies dans le corps d'une seule cité. L'âge antique, le moyen âge, l'âge moderne brillent encore sur elle, et d'un éclat sans rival. Rome est une médaille immense frappée aux coins de tous les consuls,

de tous les empereurs de tous les papes ; elle a pour cordon le mur Aurélien : l'histoire, la philosophie, la politique, sont là, vivantes sur cette terre morte, avec leurs éternelles leçons. Respect à ce vaste cimetière dont le silence retentit encore dans tout l'univers !

Après un drame de sérieuse émotion, l'esprit aime à se reporter sur les choses gaies de la vie ; c'est même un besoin pour beaucoup de gens. A Rome le comique abonde, et c'est fort heureux, je crois. Il n'est pas de ville où le côté grave des choses soit plus voisin du côté bouffon : si cela n'était pas ainsi, on y serait assiégé de cette mélancolie qui n'est pas la *friande* de Montaigne, mais la mélancolie qui serre le cœur. Un jour je m'en revenais du camp prétorien, vaste ruine, perdue dans les vignes et les broussailles, et si bien perdue, que je ne pus la trouver. D'une petite éminence, vers la porte Colline, je me prouvai que je voyais le champ funéraire des vestales; ensuite, un paysan lettré me prouva que je voyais le tombeau des Horaces, et me demanda vingt-deux sous. J'avais subi dans cette course beaucoup de désappointements ; je n'en étais pas fâché. Le ciel était gris, la lumière romaine éteinte ; la chaîne du mont Soracte bordait le mélancolique horizon comme d'un vaste crêpe de deuil ; la campagne

se déroulait, avec sa monotonie lugubre, jusqu'à la tour de Cecilia Metella, se hérissant par intervalles de ses aqueducs brisés, de ses cirques en ruines, de tous ses monuments dévastés qui n'ont plus de forme, plus d'ombrages, plus de nom, toujours marchant au hasard, pour voir des débris mystérieux, des voûtes écroulées, des colonnes enfouies ; toutes ces pages d'histoire pétrifiées, qui pour moi ont plus de sons, de vie, d'éloquence que les pages de Tacite et de Cicéron, j'arrivai au cirque d'Antonin. J'aperçus à quelques pas de là, deux paysans qui creusaient la terre, et trois hommes que je supposai Anglais, parce qu'ils avaient des gants glacés et un habit noir : les Anglais sont les seuls voyageurs qui visitent les ruines en costume de bal. Avec mon indiscrétion de Français, j'eus la fantaisie de me mêler à ce groupe ; j'étais bien aise d'ailleurs de trouver des créatures vivantes dans cette solitude, où tout me parlait de la mort. Je saluai les Anglais, qui ne me rendirent pas mon salut, parce qu'ils étaient absorbés par de graves méditations sur la grandeur et la décadence de l'empire romain. Les deux paysans qui fouillaient la terre parurent contrariés de ma venue, je n'y fis pas attention. Ils travaillaient avec lenteur, et ils tamisaient chaque boisseau de poussière, pour en extraire

des parcelles de reliques. Les Anglais laissaient tomber de leurs lèvres des mots qui avaient une peine infinie à se faire italiens, des mots d'encouragement aux travailleurs. Je compris que j'avais devant moi des savants occupés d'une fouille, et je m'assis sur l'herbe pour suivre les progrès de cette poétique exploitation. La fouille fut heureuse ; je fus ému, en voyant sortir du sein de la terre qui les couvrait depuis vingt siècles, deux amphores brisées, un dieu pénate en terre cuite, un trépied de fer, rongé d'une précieuse rouille, un casque bosselé, et l'avant-bras d'une statue d'enfant. A chaque trouvaille, le savants anglais laissaient éclater une joie grave et méthodique : ils faisaient des dissertations sur la merveille exhumée et prenaient exactement note sur leur album, du jour, de l'heure, du moment où leur zèle éclairé avait rendu au soleil ces saintes reliques du peuple-roi.

Nous accompagnâmes processionnellement ces antiquités jusqu'au calessino ; je pris ma part de ce précieux fardeau ; je portai le Dieu pénate et je le baisai avec dévotion ; nous déposâmes le tout sur une couche de foin, dans un caisson de la voiture, et ce fut avec une vive douleur, qu'au départ du calessino, je me séparai de ces trésors que je ne devais plus

revoir. Quel beau privilége de l'opulence! disais-je en cheminant sur la voie Apienne; voilà de l'or bien employé : avec cinq guinées, ces heureux savants, qui sont riches, contre l'usage des savants, ont acquis un petit musée dont ils sont les parrains et qu'ils montreront orgueilleusement à leurs compatriotes, à leurs amis, à leurs neveux. Cinq guinées! le dieu pénate en terre cuite vaut seul son pesant d'or : c'est le cas d'appliquer à celui-ci, ce que le berger de Virgile disait au sien : *Aureus esto.*

Le même soir je conversai avec un prêtre romain dans le magasin de M. Vescoragli, le plus célèbre antiquaire de la place d'Espagne. Le magasin de M. Vescoragli est un véritable musée, un musée papal; il est peuplé de statues d'un prix fabuleux, c'est toute la mythologie en marbre. Les amateurs d'antiques viennent s'approvisionner là; M. Vescoragli n'est jamais au dépourvu, il a une collection complète de Jupiters avec le *modius*, sans le *modius*, avec l'ombelle, avec la foudre, avec l'aigle, assis, debout, *stator*, tonnant, soucieux, souriant, Olympiens, Crétois, nourris par la chèvre Amalthée, ou buvant le nectar. Il a des Vénus pudiques, ou non; des Vénus à la coquille, à la tortue, au dauphin; des Apollons vainqueurs

de Pithon ou de Vénus; des Bacchus grecs et indiens; un sérail de déesses; un collége de Cupidons. La mythologie a fait Vescoragli millionnaire; c'est le premier savant qu'elle ait enrichi. Je causai donc chez lui avec un prêtre romain; chez Vescoragli, on ne parle qu'antiquités, toute autre conversation ne serait pas reçue, et offenserait la majesté de ses dieux.

— Vous avez donc assisté à une fouille, me disait le prêtre.

— Oui, monsieur, aujourd'hui.

— Au Forum?

— Non, près le cirque de Caracalla.

— Ah! il paraît que M. de Torlonia fait travailler sur ses terres!

— Du tout, ce sont des Anglais qui payaient les travailleurs, et qui ont emporté les trésors.

— Des Anglais! et qu'ont-ils trouvé?

Je fis alors l'inventaire de la fouille. Le prêtre m'écouta, le sourire à la bouche, et me dit :

— A-t-on fouillé profondément?

— Quatre ou cinq pieds.

— Eh! c'est fort heureux! trouver à cinq pieds de profondeur des trésors qui doivent en avoir cinquante par-dessus la tête, dans cette localité, c'est un miracle comme le saint Évangile n'en a pas. Mon cher monsieur, je connais

vos trésors, votre dieu pénate, votre casque, votre bras d'enfant, je les ai vus dimanche dernier, chez un de mes amis qui a une manufacture d'antiquités.

— Possible! monsieur l'abbé?

— Très-possible; je puis vous montrer un atelier clandestin de sculpture, où les ouvriers ne font que des bras cassés au coude, des têtes de dieux, des gorges de déesses, des pieds de satyres, des torses qui n'ont appartenu à personne, des groupes d'Apollons sans bras, embrassant des Vénus sans tête, des Cupidons armés dont il ne reste que l'arc. On a inventé une liqueur dont une seule goutte versée donne soudainement au marbre une honorable vieillesse de mille ans. Il y a çà et là, dans la campagne, au voisinage des ruines, de faux chevriers qui menent paître des brebis maigres, et qui attendent les étrangers : les conducteurs de calessini leur parlent des fouilles merveilleuses qu'on fait chaque jour en creusant quelques pieds sous terre. Les Anglais sont les éternelles victimes de ces mystifications; ils offrent de l'argent aux Tityres couchés sous des hêtres touffus, pour les engager à faire une fouille : les Tityres, qui sont apostés par l'entreprise générale des ruines neuves, savent toujours où il faut piocher. Ils feignent d'a-

bord de s'épuiser en tentatives infructueuses; ils se fondent en sueur, ce qui est fort aisé dans ce climat, ils arrivent même jusqu'au désespoir; enfin ils découvrent le précieux filon, et les étrangers pleurent de joie et donnent de l'or. L'Angleterre est pleine d'antiquités qui sont vieilles de six mois. Les amateurs de numismatique ne sortent jamais aussi de Rome les mains vides; aujourd'hui encore, ici, on bat monnaie à l'effigie de César, d'Adrien, de Titus, d'Héliogabale, de tous les Antonins: c'est de la fausse monnaie qui n'est pas punie de mort. Dernièrement un illustre Allemand se désolait de ne pouvoir trouver un *Othon grand bronze;* il mettait son bonheur dans cette médaille; son existence était empoisonnée par l'éclipse totale de cet *Othon;* on lui en offrait de *petit bronze* par douzaines; c'était le *grand* qu'il poursuivait depuis vingt ans. Il avait fait le voyage de Constantinople, tout exprès pour découvrir ces phénix d'airain; il y avait trouvé tous les empereurs du haut et du bas empire, tous, excepté Othon.

Un fabricant de médailles qui dîne chez Lepri, avait entendu les lamentations de ce malheureux Germain; il fit un *Othon grand bronze* admirable de vérité, puis il le lima, il le tenailla, il le corroda, il le força de vieillir à vue

d'œil ; on aurait dit que tous les chevaux de Théodoric avaient piétiné sur cette médaille. Le fabricant lui-même travaillait d'une telle verve qu'il ne reconnaissait plus son jeune Othon. A la première entrevue chez Lepri, l'Allemand recommença de gémir sur l'introuvable empereur monnayé. Le fabricant l'amena peu à peu à ses fins ; il lui mit entre les mains une boite renfermant une centaine de médailles, l'*Othon grand bronze* s'y entremêlait. De pièce en pièce le savant Germain tomba sur l'objet de sa passion. Achille à Scyros ne bondit pas plus haut en trouvant des armes sous les colifichets du Gynécée. Le voilà ! s'écria-t-il en Allemand ; et il fut suffoqué de bonheur. Alors ce fut un assaut d'amour numismatique entre le fabricant et le Germain. Le fabricant disait qu'il tenait plus à son Othon qu'à la vie, le Germain mettait sa vie et sa fortune aux pieds du fabricant. Enfin, de même qu'Antiochus céda sa chère Stratonice à son fils agonisant d'amour, le philanthropique fabricant, ému aux larmes, cède l'*Othon grand bronze* en échange de deux mille écus romain.

Je quittai le prêtre romain, et je ne pus m'empêcher de sourire en jetant un dernier coup d'œil sur l'olympe de M. Vescoragli : tous ces dieux ne m'inspiraient plus aucun respect ;

c'étaient de véritables faux dieux ; il semblait même qu'ils me regardaient d'un air bénin, comme pour s'excuser d'avoir un instant abusé de ma candeur. En reprenant le chemin de mon hôtel , je passai devant le Panthéon, et je le touchai sur toutes ses faces ; et j'égrenai de l'ongle ses murs de briques, ses colonnes de marbre, pour bien m'assurer que le monument remontait au siècle d'Agrippa. Oh ! non, non, me dis-je à moi-même, voilà bien l'œuvre de Rome puissante ! le ridicule expire devant ce portique impérissable, devant cette majesté des siècles et des beaux-arts. L'Italien fait une médaille, le Romain a fait le Panthéon.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Préface 5
Italie. — I. Gênes 9
— II. Livourne. — La vallée de l'Arno. . . 29
— III. Un dimanche à Florence. — La villa Catalani. — L'Album d'une reine. . 35
L'Atelier de Bartolini. 59
Pise 77
Joachim Murat 109
Florence 123
Une visite à la mère de l'empereur. 169
Les Tombeaux des Scipions 187
Les Italiens de Rome 199
Antiquités modernes 227

L'AME TRANSMISE.

I.

Un jour de noces.

Peu de voyageurs ont visité la maison de Solimène.

Elle était bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans la chaîne du Vésuve. Un vaste bois de pins l'entourait; la façade seule était à découvert. On jouissait là d'un point de vue magnifique : en face le volcan, la mer au bas, Naples au fond du golfe.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce châ-

teau, avait une physionomie originale; l'architecture en était lourde, massive, sans grâce, sans ornement. C'était sans doute une imitation, une réminiscence d'un de ces manoirs féodaux qui abondaient en France. Une tour carrée, à belvédère, dominait l'édifice. On l'apercevait de loin, mêlée aux cimes des pins arrondis en parasol.

Il n'y a que des ruines aujourd'hui sur ce sommet; quelques chevriers s'y arrêtent, ou des artistes voyageurs qui cherchent des sites à peindre. Vers la fin du dix-septième siècle, Solimène y avait établi son observatoire et son atelier. A cette époque, ce château était presque entièrement dévasté et à peu près inhabitable.

Le 10 mai 1646, de longs cris de fête couraient autour de ce château, jaillissaient de toutes ces croisées ouvertes, éclataient dans le bois, avec les mystérieuses symphonies des pins, avec les roulades lascives des vagues qui s'éteignaient sur les récifs d'Ischia. On avait épuisé les fleurs des rosiers et des orangers pour faire serpenter des arabesques rouges et blanches, de la base au sommet du château. Mille banderoles flottaient sur les corniches; le drapeau castillan, hissé sur la grande porte, laissait frissonner au vent son lion et sa tour;

la volupté courait dans l'air avec la poussière lumineuse et transparente du midi, avec les parfums du thym, de l'algue marine, de la mer amoureuse; avec les sons stridents des mandolines, avec les chants des filles napolitaines, qui dansaient la *tarentelle* sur les feuilles sèches et glissantes des pins. L'entraînement du plaisir ébranlait cette radieuse colline, tant dorée par le soleil, tant caressée par les vagues.

L'objet de la fête était un excitant pour les jeunes gens et les jeunes femmes : on venait de bénir le mariage de Stellina, vierge de quinze ans, fille du comte espagnol Las Végas, le maître du château. Elle épousait son cousin germain, Léontio, fils du duc d'Ottayano, jeune homme de dix-huit ans, amoureux comme un écolier, dont un nom seul de femme brûle les joues, brun et fort comme un marin d'Ischia, passionné comme un artiste.

Les dames et les jeunes seigneurs espagnols et napolitains se plaisaient à regarder ces deux enfants époux qui se promenaient dans une allée solitaire, en donnant fort peu d'attention aux jeux et à la fête splendide dont ils étaient les héros. Léontio ne voyait que sa jeune femme, celle qu'il avait tant aimée, tant désirée depuis ce jour où elle ne lui parut plus une sœur, où elle se révéla dans tous ses attraits de jeune

fille, où elle remplit le château, la colline, les bois, de sa grâce de vierge, de son atmosphère d'amour et d'angélique volupté. Léontio la tenait légèrement par la main, puis il la laissait marcher devant lui, et ses lèvres frissonnaient ; un feu brûlait sa langue ; le sang lui tintait au cœur, quand il la caressait ainsi de ses regards cette embaumée création, cette ange si fraîche, si suave, si femme, celle qu'on avait surnommée la belle blonde aux yeux noirs. Quelquefois, en la voyant silencieuse, immobile, rêveuse, il tressaillait comme de peur ; car il lui semblait que Stellina n'était pas une réalité de femme, qu'elle allait lui échapper comme une apparition des bois ou une idée d'artiste, matérialisée un instant. Ce qui lui donnait cette folle terreur, c'était le costume qu'avait revêtu la jeune épouse ; c'était la figure nouvelle, le corps nouveau que ce costume lui donnait ce jour-là. Par un délicieux caprice, elle avait combiné les parures nuptiales de Séville et de Naples : sa robe blanche, à long corsage, à pointe de velours noir, était comme la traduction fidèle des plus gracieuses formes que Dieu ait inventées pour composer la femme. Les fleurs de l'oranger semaient leurs étoiles blanches dans les boucles de sa belle chevelure; son cou nu, d'une pureté pleine de vie et de

fraîcheur, laissait deviner à l'amoureux jeune homme toute la somme de plaisir que la nature avait mise dans ce corps de vierge enfantine. A cet instant même où cette femme était enfin à lui, où il se complaisait à laisser tomber de sa bouche, en les savourant avec lenteur, ces deux mots : *Ma femme!* eh bien, il était craintif et retenu comme un amant, au jour de sa déclaration; il était effrayé de son pouvoir nouveau sur elle, et quand il pensait qu'avec un signe d'époux, et dans un écart de promenade dans l'obscurité du bois, il pouvait s'initier dans tous les pudiques mystères de sa femme, alors le sang lui manquait aux genoux, son cœur se gonflait, une rosée amère desséchait sa langue; si fort et si jeune, il se sentait écrasé par un bonheur aussi pesant que l'infortune. Il s'applaudissait du répit que lui donnait une journée de printemps, toujours si longue avant le tomber de la nuit. Son espoir était de se préparer par un noviciat de quelques heures à cette immense révélation de volupté, à ce tête-à-tête nuptial, dont la seule pensée étreignait sa gorge comme un collier de fer.

Stellina regardait son époux avec un air significatif de résignation douce; mais Léontio ne comprenait pas : il vivait dans un monde nouveau, il avait des larmes aux yeux, des fris-

sons partout; il commençait des mots dont la fin s'évaporait dans sa bouche en des roucoulements sourds. Toujours marchant, silencieux tous deux, ils étaient arrivés sur une pointe de rochers où était bâti un délicieux pavillon de repos, qui commandait la haute mer. C'était une rotonde à colonnade étouffée par des masses de chêne, de myrtes, de tamarins : il y faisait très-sombre, car la verdure était haute et fort épaisse; une eau mélancolique tombait d'un griffon de marbre dans un bassin couvert de larges feuilles stagnantes de nénuphar. C'était le seul bruit qu'on y entendît, et il donnait à rêver. Dans la salle du pavillon, le grand peintre l'Espagnolet, par un caprice d'été, avait peint des fresques lascives et de libertines arabesques, comme un artiste les voit en rêve, quand il s'est endormi avec un désir.

Alors une voix s'éleva, musicale et veloutée, qui fit tressaillir Léontio, comme s'il ne l'eût jamais entendue!

— Ah! mon ami, n'entrons pas; c'est le pavillon interdit aux dames!

— Oh! ma femme, aujourd'hui tout t'est permis, à toi. Viens, reposons-nous; le château est bien éloigné : entends comme les voix de nos amis nous arrivent à peine. On a respecté le mystère de notre promenade. Viens,

Stellina ; viens, ma femme : nous sommes.... seuls....

Ce dernier mot fit pâlir la jeune épouse. Léontio le répéta tout bas.

Il s'assit, entraînant mollement sa femme sur ses genoux.

— Laisse-moi t'embrasser, lui dit-il avec une voix étouffée ; c'est la première fois que je goûte les lèvres d'une femme. Oh! que j'en ai soif!

Stellina poussa un cri effrayant et courut se cacher derrière une colonne. Léontio se leva, mit l'épée à la main, et cria d'une voix de tonnerre :

— Que venez-vous faire ici, vous?

Cette brusque interpellation s'adressait à un moine qui s'était encadré dans un arceau d'entrée, et qui regardait froidement les deux époux.

— Excusez-moi, mon frère, dit le moine : j'allais me retirer quand j'ai vu qu'il y avait indiscrétion ; mais madame m'a tout de suite aperçu. Je fais la quête dans la campagne et je m'arrête toujours un instant ici pour me désaltérer à la fontaine. Mon couvent est à l'Annunciada ; on peut en voir le clocher d'ici. Jeune homme, vous êtes bien prompt à la colère ; que Dieu vous garde de malheur le jour de votre mariage!

— C'est singulier, dit Léontio en souriant, comment savez-vous, mon père, que je me marie aujourd'hui, vous qui n'êtes pas de ce monde?

— Je ne suis pas de ce monde, évangéliquement parlant, mais je suis de la Campagne de Naples, et votre mariage avec madame a fait tant de bruit du Vésuve à la Chartreuse, qu'il en est arrivé quelque chose au jardin de notre couvent.

— Eh bien! dit Stellina, priez Dieu et saint François pour nous! Léontio, donnez quelques ducats au frère quêteur.

— Nous n'acceptons jamais de l'argent dans nos quêtes, ma jeune dame; ma besace est vide aujourd'hui, comme vous voyez; mais je comptais bien la remplir avec quelques miettes de votre festin de noce; j'allais au château dans cette intention : la table du bon riche n'est pas fermée au pauvre Lazare!

—Nous vous accompagnerons, dit vivement Stellina: il se fait tard, on est peut-être inquiet au château.

— Ma compagnie vous sera peut-être importune, dit le moine en baissant les yeux.

— Elle nous portera bonheur, mon père!

Et ils quitttèrent tous trois le pavillon. Léontio triste et muet, Stellina gaie et légère, le

moine avec un air indifférent à tout, comme un stoïcien qui a pris l'insouciance par métier.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une figure fraîche et sereine; il eût été difficile de trouver dans un pli de sa joue, dans une intention de ses regards, la moindre trace d'une passion; c'était la béatitude faite homme. Sa voix était douce et claire comme la voix d'une femme; l'étrangeté de ce timbre avait frappé Léontio et Stellina, Stellina surtout, car Léontio avait entendu les chœurs féminins d'hommes dans la chapelle Sixtine, et il pouvait s'expliquer naturellement la bizarre voix de ce religieux.

En sortant du pavillon, le moine ramassa une épingle d'or tombée des cheveux de Stellina, et la lui rendit gracieusement; la jeune épouse rougit.

Ils arrivèrent au château presque à la nuit. Le seigneur Ottayano était allé au-devant de son fils et de sa belle-fille, pour leur annoncer que Salvator Rosa venait de terminer leurs portraits, et qu'on avait inauguré ces deux tableaux dans leur chambre nuptiale.

— Oh! je vais voir le portrait de ma femme! s'écria Léontio. Mon père, gardez-moi Stellina.

Le moine s'inclina profondément devant le duc.

— Il nous a accompagnés depuis... là-bas, ce bon religieux ! dit Stellina.

Ottayano regarda fixement le moine qui se laissa regarder avec sa bonhomie ordinaire.

— Que venez-vous chercher ici, mon père ? lui demanda le duc.

Le moine fit un signe de quêteur, en montrant sa besace.

— Est-ce que vous êtes muet, mon père ?

— Non, non, répondit le religieux à voix basse, et avec un sourire charmant.

— Quel est votre nom parmi les saints ?

— Spiridione.

— Et parmi les hommes ?

— Dieu le sait.

— Comment ! vous ignorez votre nom ?

— Je l'ai oublié.

Toutes ces réponses du moine étaient faites à demi-voix, d'un air modeste, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt fermés. Ottayano continua cette espèce d'interrogatoire.

— Me tromperais-je, mon frère, je crois vous avoir vu passer tout près du château il y a trois heures environ ; vous suiviez l'allée de pins qui mène à Torre di Greco.

— C'était moi-même ! je venais de voir l'économe de la chartreuse Saint-Martin, et j'avais pris au retour ce chemin, comme le moins long.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, mon père; avez-vous vécu dans le monde?

— Jamais.

— Avez-vous des parents ?

— Aucun.

— Vous seriez donc... ?

— Oui, seigneur.

— Ce n'est pas un crime.

— C'est un bonheur. Je suis tout à Dieu!

Ottayano s'arrêta, comme maîtrisé par une pensée de triste souvenir; il regardait la terre, jouait du bout de sa bottine avec les feuilles tombées, et détachait, d'un doigt distrait, l'écorce écailleuse d'un pin.

— Si vous le permettez, seigneur, dit Spiridione, j'irai me reposer dans vos écuries, il est fort tard; je ne me remettrai en route que demain. Je me confie à la charité de vos valets pour remplir ma besace.

— Oui, oui, dit le duc toujours préoccupé; je leur donnerai mes ordres, je leur prescrirai d'être charitables... Mais est-ce que vous pouvez vous absenter la nuit, mon père?

— Il y a force majeure; d'ailleurs j'ai l'autorisation de mes supérieurs. Quand je suis en quête, je passe souvent la nuit hors du couvent, en été surtout.

— Craignez-vous les bandits?

Spiridione fit un léger sourire.

— Les bandits ! Oh ! ils n'attaquent point les ordres mendiants ; ce serait une triste curée pour eux que ma besace ; je crains les précipices, ma vue est fort basse ; la nuit je n'y vois pas du tout, et le chemin d'ici au village de l'Annunciada est fort mauvais ; il est pire encore du village au couvent, surtout depuis la dernière éruption. Au reste, si ma présence vous gêne, j'irai demander retraite au couvent des Camaldules...

— Oh ! mon père, dit vivement Stellina, comment pouvez-vous penser cela ? Le jour de mon mariage, nous refuserions l'hospitalité à un religieux ! Mais ce serait un crime devant Dieu et les hommes ! Il y a place au château pour tous les fils de saint François ; ils seront toujours les bienvenus, de nuit ou de jour. Venez, venez avec nous, mon père Spiridione ; venez, voulez-vous prendre mon bras ?

Spiridione fit un signe pudique de refus, comme s'il se fût alarmé à l'idée seule de se mettre en contact avec une étoffe de femme.

— Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de vous suivre comme valet indigne.

Ottayano, Stellina et le moine sortirent du bois de pins, et traversèrent l'esplanade du château, tout encombrée d'une foule joyeuse

qui salua d'un long murmure d'admiration la jeune épouse, que son père soucieux tenait par la main.

L'ardent Léontio était encore dans la chambre nuptiale; il y était seul; il n'avait pas permis à son meilleur ami de l'y accompagner, de peur qu'un souffle profane ne se glissât dans cette virginale atmosphère, dans cette alcôve sainte où rayonnait le lit de Stellina. Que de fois l'amoureux jeune homme croisa dévotement ses mains, comme pour une prière mentale, devant le magnifique portrait de sa femme, ce chef-d'œuvre du peintre napolitain! Qu'il avait bien compris cette vierge d'exception, le grand artiste! Ce n'était ni une belle femme, ni une jolie femme que son pinceau avait reproduite, c'était l'idéalisation de l'ange, avec les formes de la vierge, une de ces figures qui ne rappellent aucun besoin, aucune infirmité, aucune misère de notre triste nature. Cette jeune femme peinte n'était pas née de la femme, elle s'était sans doute révélée au monde, une nuit de printemps, comme une émanation parfumée; elle vivait de la vie des fleurs ou des anges. Sous cette chair lumineuse, dorée, transparente, le squelette humain ne se faisait point sentir; l'enivrement d'une exquise volupté vous saisissait devant cette toile, et quand

on la regardait réfléchie dans la grande glace de la chambre, alors, par un jeu singulier d'optique, cette délicieuse figure semblait vivre dans un lointain vaporeux, ces grands yeux noirs étincelaient sous un front pur, sous une chevelure ruisselante d'or; alors l'animation de ce portrait était si complète qu'on se serait pris pour lui d'un véritable amour, d'une passion folle, qu'aucune femme vivante n'aurait pu contenter. Une nuit passée devant ce portrait eût paru le bonheur suprême à quelques-uns de ces jeunes et passionnés Italiens qui ne vivaient que pour les arts et pour les femmes. C'était à s'épuiser d'amour, à se suicider par des excès d'illusions; c'était à se ruer sur cette toile divine, jusqu'à ce que la couleur eût disparu dans une nuit de baisers délirants, de folles extases! Oh! que je suis heureux, s'écria Léontio exalté, ma femme est encore plus belle que cela! et voilà le chevet où elle se réveillera demain!

Il sortit, les joues en feu, pour revoir Stellina. Dans son ivresse, il n'avait pas daigné jeter un seul coup d'œil au portrait qui servait de pendant à celui de sa femme, au sien; c'était encore un admirable ouvrage. Soit modestie, soit oubli, ces deux tableaux n'étaient pas signés du peintre. Sur un angle, au bas, on lisait : *Stellina* et *Léontio*, 10 mai 1646.

Il y avait foule sur l'esplanade du château, quand Léontio y descendit; il découvrit bientôt Stellina, car elle semblait luire avec son auréole de cheveux et de chair rose, dans une constellation des plus jolies femmes napolitaines, l'élite de cette cour voluptueuse d'Espagnols qui avaient transporté dans la *Villa-Réale* les amoureuses traditions de Séville, de Grenade, de Valladolid. La nuit était tombée; mais les cent croisées ouvertes du château versaient des rayons de lumière sur la terrasse, et cette clarté plaisait mieux aux femmes que celle du jour; elles passaient avec une gracieuse nonchalance devant les groupes de jeunes seigneurs, en s'abandonnant à leur admiration; elles marchaient en tournoyant comme une ronde fantastique, appuyant à peine leurs pieds d'enfant sur le pavé de marbre, la tête penchée sur une épaule, avec des ondulations de corps si douces à l'œil, qu'on les ressentait électriquement, comme si on les avait toutes étreintes à la fois. Un murmure musical de voix italiennes s'élevait de cette foule qui ne parlait qu'amour, ne rêvait que plaisir, ne respirait que séduction. Les grands pins qui couronnaient le château, ouvrant à la brise du golfe leurs feuillages d'aiguilles vertes, formaient comme un orchestre aérien de suave et mystérieuse harmonie; des chansons d'amour

sortaient de toutes les allées, où la nuit et les arbres couvraient tant de secrètes extases, tant de groupes égarés. Au bas de la colline la mer semblait rouler des étoiles en fusion ; la ville et le port échangeaient leurs clartés vagabondes ; le vent s'endormait sur le Pausilippe, ce vase immense de parfums, et à son réveil, il secouait partout ses richesses embaumées, comme un navire arrivé de Manille ou de Ceylan. A cette fête napolitaine, le Vésuve s'était chargé du feu d'artifice ; le volcan, comme un officieux voisin, rapetissait sa formidable voix, et simulait une éruption avec une fumée diaphane, une esquisse de laves, une profusion d'innocentes flammes de Bengale qui, par une clarté soudaine, trahissaient toutes les choses secrètes, accomplies dans les pins sur la foi de l'obscurité ; car en ces jours de corruption, en ces climats de fièvre amoureuse, sur cette terre des antiques bacchanales, c'était encore comme aux veillées des fêtes de Vénus : un immense cri d'amour, un irrésistible besoin de volupté, courait dans la foule des adorateurs, tout autour du temple de la déesse, et l'Hymen se voilait les yeux d'un bandeau, pour ne pas voir tant d'infidèles qui reniaient son inutile protection.

Un singulier incident jeta quelque distraction dans tout ce monde, qu'un jour de mariage avait

fanatisé de plaisir ; parmi les valets qui distribuaient les rafraîchissements, on remarqua le moine Spiridione qui dans une attitude de mortification s'était résigné aux fonctions humiliantes de la domesticité. Il passa, d'un air distrait, devant Léontio et Stellina ; le jeune époux l'apostropha gaiement : — Pardon, mon père, quel métier faites-vous donc cette nuit? Je serai forcé d'écrire au saint Père pour vous laver de l'interdiction que votre général va vous lancer un de ces jours. Spiridione s'inclina, comme s'il n'avait pas aperçu Léontio et sa femme.

— Mon fils, lui dit-il avec un accent de candeur touchante et de sainte mélancolie, mon fils, je n'ai jamais été exposé à la tentation du mal, dans ma vie; quel mérite ai-je devant Dieu, si je ne l'ai jamais gravement offensé? Le palme ne se donne qu'à celui qui a combattu, je ne pouvais choisir une occasion meilleure ; tous les piéges de l'enfer sont ici; je veux voir si je suis assez fort pour dormir dans quelques heures du sommeil des forts, si je puis braver avec le secours de la grâce les impurs fantômes des nuits, *noctium phantasmata.*

En achevant sa phrase mystique, il offrit sur un plateau d'argent de l'eau sucrée au cédrat à Léontio et à sa femme.

Les deux époux apaisèrent leur soif ardente

et remercièrent gracieusement leur évangélique échanson. Spiridione continua son service volontaire jusqu'au moment où la cloche sonna le coucher des époux.

On entendait dans le lointain pleurer minuit au clocher de la Chartreuse ; la façade du château s'éteignait, de croisée en croisée; les jeunes filles des campagnes descendaient la colline, en se racontant les toilettes des dames ; les dames et les jeunes seigneurs retournaient à Naples de toute la vitesse de leurs chevaux. Les parents et les intimes avaient été retenus au château ; le calme descendait avec les heures matinales, un silence moral purifiait le bois de pins; après le rire, la joie, les chansons, venait cette sourde mélancolie des nuits, cette tristesse aérienne, bien plus sensible dans les lieux où le marbre semble palpiter encore sous le pied des danseurs, où les fleurs sont tièdes encore du sein de la femme qui les échauffa.

Léontio était aux genoux de son épouse.

Stellina était assise sur un fauteuil dans sa chambre.

Deux lampes de forme antique éclairaient le groupe nuptial. Stellina était belle à faire mourir d'envie ; Léontio tremblait de bonheur. Les portraits semblaient regarder amoureusement leurs originaux.

— Le peintre m'a bien flattée, dit Stellina, pour dire quelque chose d'étranger à sa position.

— Il t'a flattée ! s'écria Léontio. Lui ! et Dieu même ne pourrait peindre une image plus belle que la tienne ; les anges de son paradis sont jaloux de toi, et murmurent contre Dieu : si tu passais dans le cimetière de Chiaïa, les morts frissonneraient sous ta robe ; il t'a flattée, lui, ce peintre impuissant ! ne pouvant te peindre, il s'est résigné à faire un chef-d'œuvre ! Et puis, cette robe, ces dentelles, ce velours, tout cela n'est pas toi ; il a fait des draperies parce qu'il lui était défendu de voir et de peindre ce que mes yeux seuls peuvent voir... Entends-tu, Stellina ?

— Oui, mon ami.

— Donne-moi tes pieds à baiser ; je veux les voir nus ; donne-moi tes beaux cheveux....

— Mon ami, mon ami, tu me fais peur..... Attends... j'ai des frissons ; là... je dois être pâle.....

— Oui... c'est la pâleur des jeunes épouses, c'est le frisson du lit nuptial ; oh ! que tu es belle avec cette pâleur ! Oh ! que je te plains ! tu ne peux pas t'aimer ! Viens, viens, laisse-moi te porter, je sens que ma poitrine se rompt : tiens, tiens, je pleure de joie, oh ! que tu es

belle ! oh ! Dieu ! je vous remercie, je suis l'élu de votre choix ; mon bonheur m'alarme ! que vous ai-je fait pour être si heureux !... Stellina, Stellina, tu parais souffrir.....

— Je te l'ai dit, mon ami, j'ai des frissons... j'ai froid : laisse-moi remettre ma robe.

— Et moi aussi, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai tout. Sais-je bien ce que j'ai ? mon cerveau brûle, mes yeux se vitrent, mes dents s'entrechoquent, il n'y a qu'un remède à cela... nous serons heureux et calmes demain ! oh ! viens.

— Mais que tu es pâle, aussi, toi, Léontio, bien pâle, toi si coloré toujours ! Regarde-toi au miroir, mon ami.

— Un crime, c'est une minute perdue à regarder une autre figure que la tienne. Oh ! viens, viens !

— Tes mains sont glacées, Léontio. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur ! Ah ! il me semble qu'on a parlé dans cette alcôve... Léontio, mon époux, tes joues se creusent, tu souffres.

— Oui, oui, un peu. Ce n'est rien. Ah ! c'est que je te désire tant, Stellina. Oh ! que ton sein est beau comme cela ! Dénoue tes cheveux..... là, bien, laisse-les couler sur ton sein. Ah ! je souffre beaucoup, Stellina : je n'ai plus la force de t'emporter sur mes bras, mes pieds s'en-

gourdissent, ma voix s'affaiblit, et toi aussi, ma femme?

— Mourante, mourante, mon ami, mon époux.

— Grand Dieu ! s'écria Léontio en pleurant, que nous arrive-t-il donc?

Et il tourna tristement ses yeux vers le lit. En ce moment il lui sembla qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcôve et faisait grincer leurs anneaux de fer.

Léontio s'épuisa dans un dernier effort à saisir son épée, mais il retomba sur ses genoux.

— Réponds-moi, dit-il d'une voix éteinte à sa femme, réponds-moi, parle-moi, Stellina, seulement comme je te parle.

Stellina étendit son bras péniblement, et saisit les cheveux du jeune homme; ses lèvres se mouvaient, comme si elle eût tenté inutilement de répondre, comme si elle récitait quelque prière d'agonie. La mort avait déjà jeté son vernis sur ce corps de jeune femme, si beau dans sa nudité.

En ce moment des voix mélodieuses chantaient la sérénade des noces.

— Oh ! oui, oui, chantez, chantez, dit à voix sourde Léontio.

Et des larmes tombèrent sur ses joues de cire.

Les voix chantaient l'air mystique de Palestrina sur ces paroles profanes :

La vague vient de Sorrente
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit;
Comme toi, fille de l'onde,
Belle blonde,
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée :
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes.
Au balcon des corridors,
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu dans de doux rêves,
Sur les grèves
Fuir le flot napolitain;
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies;
Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse;
Aux bras de ton jeune amant
Jouis de l'heure présente,
Séduisante,
Car l'heure à venir nous ment [1].

[1] Ce rhythme, si connu dans notre midi par les vieux cantiques populaires de *Joseph* et de *l'Enfant prodigue*, doit à Palestrina un air plein de charmes et de naïveté.

Léontio étendit sa main vers la croisée, et secoua la tête avec un mélancolique sourire. Stellina reprit ses sens dans un vif accès de douleur.

— Mon ami, murmura-t-elle, nous sommes empoisonnés!

— Ce n'est pas possible! s'écria le jeune homme avec un dernier effort de convulsion; Dieu serait criminel de nous faire mourir ainsi. Moi mourir devant toi morte! aujourd'hui!.... Non, non, la mort n'est pas faite pour nous, pour toi belle et puissante comme la vie!... Ah! je sens que mes entrailles se fondent!

Stellina toucha les mains de Léontio et lui dit d'une voix éteinte :

— Mon ami, embrasse-moi encore une fois.

Ces paroles suprêmes galvanisèrent Léontio. Il se leva et retomba aussitôt sur le corps de sa femme, en l'étreignant avec des doigts convulsifs.

— Non, dit le malheureux époux, non, nous ne mourrons pas, ceci est une épreuve : va, si nous mourions aujourd'hui, Dieu est juste, il nous ressusciterait demain.

Des adieux funèbres se murmurèrent lèvres sur lèvres; les deux mariés roulèrent sur le pavé de marbre. C'étaient deux cadavres nus,

les plus beaux qu'un fossoyeur ait pollués de sa main.

Alors un homme sortit précipitamment de l'alcôve : c'était le moine Spiridione. Il regarda les cadavres avec une expression de joie satisfaite. Il prit l'aiguille d'or de la chevelure de Stellina, et burina un mot sur la poitrine de la jeune fille. Le sang figé servit d'encre ; l'aiguille resta dans la chair ; puis il noua une échelle de corde au balcon de la chambre, descendit sur l'esplanade, et s'enfonça dans le labyrinthe des pins.

II

Transition.

A dix heures du matin, hormis quelques paysans et les valets, personne n'était sortit du château. Toutes les croisées étaient encore fermées; la chaleur s'annonçait déjà sur la plate-forme, une brise bien légère murmurait dans les bois.

Le comte de Las Vegas et sa femme parurent les premiers sur le perron du nord, en négligé du matin; les dames arrivèrent ensuite,

mêlées aux jeunes seigneurs. Toute cette société oisive et heureuse marchait avec nonchalance dans la grande allée de pins ; il y avait sur les figures quelques signes d'abattement et de lassitude.

Un éclat de rire suspendit la promenade et groupa les promeneurs.

C'était le duc de Matalone qui arrivait du château, en faisant retentir le bois de la bruyante expression de sa gaieté.

— Mesdames, dit-il, je viens de passer sous la croisée des deux époux; devinez ce que j'ai vu !

Une curiosité muette l'interrogea vivement par son silence.

— J'ai vu une échelle de corde liée au balcon : nos deux chers enfants se sont enlevés.

— Enlevés ! s'écria-t-on en chœur.

— Oui, enlevés ! poursuivit le duc. A quoi servent les échelles de corde ? Venez donc voir, mesdames ; le trait est original; à la première nuit des noces ! c'est neuf dans l'histoire de l'amour.

La compagnie courut follement, le duc en tête, sous le balcon de la chambre nuptiale. La croisée était large ouverte, l'échelle pendait ; toutes les voix crièrent : *Léontio! Léontio!* La comtesse de Las Vegas appela sa fille avec un

accent d'inquiétude. Aucune voix ne répondit.

— Il faut monter, dit le comte, et frapper à la porte. On courut à l'escalier; la porte de la chambre fut heurtée d'abord avec ménagement, puis secouée avec fureur, puis enfoncée d'un coup de marteau. La chambre fut envahie; je ne vous dirai pas la scène d'effroi qui suivit. Les deux cadavres étaient étendus au grand jour. Les rayons jouaient avec la gorge nue de Stellina; la pauvre fille était déjà verdâtre; chemin faisant, le soleil s'amusait à la pourrir.

On avait emporté mourantes les deux mères; toutes les dames avaient quitté la chambre en poussant de longs cris d'horreur; les seigneurs Las Vegas et d'Ottayano trouvaient dans leur fermeté d'homme assez de courage pour contempler leurs enfants morts. Ils étaient auprès, debout, les bras croisés, des larmes aux yeux, muets, et s'interrogeant quelquefois l'un l'autre par un regard plein d'expression.

Tout à coup le duc d'Ottayano se pencha vivement sur un des cadavres, en disant d'une voix sourde :

— Il y a quelque chose d'écrit à la pointe d'une aiguille; c'est indéchiffrable pour moi... Las Vegas, vous ne pleurez pas, lisez...

Ottayano lut ce mot : VENGÉ!

— Compris! dit froidement Las Vegas.

Ottayano secoua la tête et prononça d'une voix presque inintelligible les deux mots : *C'est lui!*

Puis l'écume jaillit des lèvres de Las Vegas, le sang gonfla les veines de ses tempes; il roidit fortement ses jambes sur le parquet, et s'écria d'une voix sourde :

— Le misérable! il m'a mis en défaut hier! Un instant j'ai cru le reconnaitre, un seul instant! Le fracas de la journée m'a ôté la réflexion!... Il y a vingt ans que je ne l'avais vu!

— Oui, vingt ans! dit Ottayano.... Je le croyais mort...

— Mais il faut nous venger, Ottayano, il le faut... Nous enverrons nos braves au couvent de Torre-di-Greco... N'est-ce pas, Ottayano?

— Inutile! inutile! le bandit n'est plus au couvent à l'heure qu'il est.

— Malédiction de Dieu! il nous échappera!.. Il faut partir sur-le-champ, Ottayano... sur-le-champ... Il faut aller à Naples; il faut aller raconter le crime au duc d'Arcos... C'est aux inquisitionnaires du vice-roi qu'il faut confier la recherche du brigand; les sbires le trouveront, c'est sûr; il aura quitté l'habit religieux... Il s'est jeté peut-être parmi les lazzaroni; peut-être est-il en fuite sur la route de Salerne ou

sur la route de Rome ; il faut que le vice-roi nous serve... Allons à Naples, Ottayano.

— A Naples ! Oui, demain, nous irons à Naples ; mais nous ne pouvons quitter nos femmes aujourd'hui...

— Ah ! oui, oui ! Pauvres mères !

— Le duc de Matalone parlera pour nous au vice-roi ; il s'apprêtait à partir tantôt. Matalone nous servira ; demain nous le rejoindrons à la Villa-Royale.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Allons voir Matalone. Ces pauvres enfants !

Les deux malheureux pères quittèrent cette chambre funèbre à pas lents, et comme à regret. En sortant, Las Vegas montra le lit nuptial à son ami ; des sourires affreux coururent sur leurs lèvres pâles et frissonnantes. Le lit était encore recouvert de sa magnifique étoffe, aux franges flottantes de soie et d'or. Une odeur cadavéreuse courait déjà dans la chambre.

— Ils sont bien morts ! dit Ottayano, et il ferma la porte, appela un de ses valets, et le plaça sur l'escalier comme une sentinelle.

Ils se rendirent, chacun de son côté, auprès de leurs femmes. Elles s'étaient mises au lit avec une fièvre ardente ; elles paraissaient sourdes à toutes les consolations qu'on leur

prodiguait, car le coup terrible était trop récent.

Le convoi funèbre eut lieu à midi. On porta les deux cadavres dans une petite chapelle, au milieu du bois; ils y furent inhumés. Un mois après cependant, Las Vegas fit sculpter à Naples un beau tombeau de marbre blanc, qu'on adossa au mur extérieur de la chapelle; un prêtre le bénit; on exhuma les corps, et ce fut là qu'ils furent déposés. La porte de bronze du tombeau fut scellée; on y grava cette inscription :

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

La grande croisée et la porte de la chambre nuptiale furent murées; on avait jeté deux grands voiles noirs sur les portraits des jeunes époux. L'ameublement resta intact. On ne lava pas même la place où les cadavres furent trouvés gisants; une sueur corrosive, la sueur de la mort et du poison, avait dessiné, pour ainsi dire, la forme des deux corps sur le marbre.

Par ordre du duc d'Arcos on fit de sévères perquisitions dans la ville et la campagne pour découvrir le moine soupçonné du crime. Tout fut donc inutile. Il n'était plus retourné à son couvent, et le lieu qu'il avait choisi pour retraite fut un mystère pour les limiers du vice-roi.

Le souvenir de cette épouvantable nuit laissa dans le château une teinte lugubre, un nuage de consternation, que les jours, en s'écoulant, ne purent effacer. Seulement les deux mères, d'abord inconsolables, et décidées à subir le suicide du désespoir, se résignèrent à vivre; la certitude d'une maternité nouvelle leur avait fait un devoir de se fortifier contre le souvenir d'un grand malheur accompli. Dix mois après, la comtesse de Las Vegas mit au monde une fille qu'elle fit nommer Stellina, et à quinze jours d'intervalle, son amie accoucha d'un nouveau Léontio. Une joie triste et peu confiante en l'avenir environna le berceau de ces nouveau-nés. Ottayano et Las Vegas avaient fait à tout le monde, même aux parents ou intimes, un secret de la grossesse de leurs épouses; la naissance des deux nouveaux enfants fut enveloppée du même mystère. Un prêtre fut introduit clandestinement, et de nuit, par Las Vegas, auprès du berceau, et il les baptisa sans

savoir de quels parents ils étaient nés. Les deux familles poussèrent à l'excès le scrupule des précautions, afin de dérober cette sorte de résurrection à l'invisible ennemi qui calculait si bien ses vengeances, et savait attendre de longues années pour frapper plus à propos. Las Vegas et Ottayano, qu'une épouvantable catastrophe et les craintes vagues de l'avenir dégoûtaient de Naples, formaient le projet de passer en Espagne dès que les deux enfants seraient assez forts pour supporter le voyage. Les deux mères approuvaient fortement ce projet : elles avaient pris le château en horreur.

La fatalité n'avait qu'ébauché son œuvre contre ces deux familles : lorsqu'elle met ses ongles de fer sur quelque victime, cette fatalité, elle la torture longtemps ; enfin elle l'abandonne, mais écorchée vive; puis elle y revient pour ronger le squelette.

Or voici ce qui arriva :

Le 10 juillet 1647, le quatrième jour du règne de Mazaniello, règne d'une semaine, le peuple se précipita au palais du duc de Matalone pour le massacrer ; le duc s'était enfui. Son frère Joseph fut décapité à sa place, car il fallait un membre de cette famille à la vengeance du peuple. On avait appris que le duc avait payé des gens pour assassiner Mazaniello,

et c'était la cause de l'irritation. Les amis du duc de Matalone furent voués au même sort, comme complices; les comtes de Las Vegas et d'Ottayano furent assaillis à Largo di Castello, massacrés et jetés à la mer. Un lazzarone, qui se faisait suivre d'une bande nombreuse et dévouée, avait commandé cette exécution; cet homme inconnu, mais si fidèlement obéi, comme tous ceux qui montrent dans les révoltes une intelligence supérieure, s'adressa aux lazzaroni, ses compagnons, et leur dit d'une voix calme et douce, voix qui contrastait avec la scène d'assassinat qu'il avait provoquée : « Mes amis, la mort de ces deux traîtres ne nous suffit point, il faut monter à leur château pour continuer notre vengeance; le duc de Matalone y a cherché un refuge. Il nous faut le sang de Matalone! Venez avec moi.

Le lazzarone inconnu entraîna cette foule, ivre de sang, vers le chêteau du comte de Las Vegas. On n'y trouva que le concierge Stéphano. Ce domestique assista paisiblement à la dévastation de cette belle résidence. L'événement tragique des deux époux avait fait sur lui une si forte impression qu'il était réduit à un état d'imbécillité. Pendant qu'on ravageait, le lazzarone inconnu marcha droit au tombeau de la chapelle, il ouvrit la porte de bronze,

il enleva les cadavres de Léontio et de Stellina, et du haut de la colline il les jeta aux oiseaux de proie qui volent dans la profonde vallée d'Ottayano. Ce luxe de vengeance parut lui faire plaisir ; car sa figure rayonnait.

Les deux dames et leurs jeunes enfants auraient probablement été les victimes de ces forcenés et de leur chef mystérieux ; mais la destinée leur réservait une autre chance.

Après l'assassinat de Las Vegas et d'Ottayano, le domestique qui les suivait (on le nommait Limerio) courut au château avec précipitation pour apprendre aux deux veuves le sort de leurs infortunés maris, et les arracher d'une demeure où il présumait que les assassins se dirigeraient infailliblement.

Limerio se jeta aux genoux de la comtesse Las Vegas : Sauvez-vous, sauvez-vous, dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre; dans une heure la mort sera dans ce château.

D'autres serviteurs, arrivés de Naples, répandirent l'alarme, confirmèrent le double assassinat de Las Vegas et de son ami. Les deux malheureuses veuves tremblèrent pour leurs enfants. Il fut résolu qu'on abandonnerait sur-le-champ le château pour chercher un asile dans quelque ville du littoral de l'Italie.

Limerio était un marin de Procita ; il savait

conduire une barque à la voile ; il était dévoué aux deux familles. Ce fut à lui que les épouses de Las Vegas et d'Ottayano se confièrent dans cette heure de désespoir. Elles amassèrent à la hâte leurs bijoux, leurs diamants, toutes leurs richesses portatives. Limerio déposa les deux enfants dans un berceau commun, et cette famille fugitive, composée de cinq personnes, le domestique compris, descendit la colline à travers les bois par un sentier détourné, jusqu'à la petite anse d'Ottayano, où était amarrée une vieille barque dépendante du château.

On mit à la voile : le vent était frais et favorable : on s'abandonna au vent. Aux approches de la nuit, le temps tourna à l'orage ; la mer, prodigieusement agitée, tourmentait les deux dames ; les enfants dormaient. Limerio, privé de boussole et ne connaissant pas les parages où la force du vent le poussait, manœuvrait pour ne pas être englouti et pour s'éloigner de la terre. A minuit, la tempête était si horrible qu'il parut impossible à Limerio de se sauver dans sa frêle embarcation.

Pour comble de malheur, une voie d'eau se déclara soudainement, comme si le plancher de la barque eût été percé par une pointe de rocher, en glissant sur quelque récif à fleur d'eau. Les deux pauvres femmes poussèrent des

cris d'effroi, et elles élevèrent sur leurs genoux le berceau de leurs enfants, tandis que l'infatigable Limerio rejetait hors de la barque l'eau qui entrait en abondance. Seul, il était trop faible pour lutter ainsi contre la tempête et la voie d'eau. Une lueur d'espoir se manifesta pourtant ; le vent diminua sensiblement aux premières clartés de l'aube ; la mer parut se remettre au calme ; on apercevait confusément à l'horizon les lignes sombres de la côte ; mais la barque, qui depuis la veille avait été emportée par le vent avec une merveilleuse rapidité, n'avançait plus que fort lentement, car le volume d'eau qui l'envahissait était un fardeau bien lourd, que tous les efforts de Limerio ne pouvaient alléger.

— Nous sommes perdues ! s'écria la comtesse de Las Vegas en jetant un regard d'effroi sur le berceau.

Limerio garda le silence.

L'eau montait toujours par la voie ouverte ; elle était presque au niveau des deux banquettes. La côte se dessinait légèrement et bien loin.

— Qui dois-je sauver ? s'écria Limerio.

— Sauvez nos enfants, répondirent les mères.

— Priez la Sainte Vierge pour nous trois, dit Limerio.

Et il prit le berceau, que la voie d'eau atteignait déjà ; il le déposa sur la mer tout à fait calme, le dirigeant d'une main et nageant de l'autre.

La barque était submergée. Limerio tourna la tête un moment, et ne vit plus que la flamme verte de l'antenne.

Limerio nagea trois heures avant de toucher la côte ; il avait maintenu le berceau dans un parfait équilibre. Les enfants, que leurs mères avaient allaités sur la barque pour la dernière fois, s'étaient rendormis sur leur lit flottant. Limerio, épuisé de fatigue et frissonnant de fièvre, venait enfin de les déposer sur la côte d'Ostie, presque aux portes d'un couvent de religieuses clairistes.

Deux frères quêteurs s'emparèrent du berceau et donnèrent des secours à Limerio agonisant. Une hospitalité généreuse lui fut donnée dans une petite maison de campagne qui dépendait du couvent.

Par devoir ou par curiosité, le podestat vint, quelques heures après, faire son enquête sur le naufrage. Limerio était au lit. L'homme de loi l'accabla de questions. L'honnête serviteur répondit d'abord avec vérité aux questions qu'il jugeait insignifiantes. Ainsi il déclina son nom et ceux de Stellina et de Léontio ; puis, crai-

gnant de compromettre l'avenir de ces deux enfants que de terribles ennemis avaient sans doute intérêt à détruire, il improvisa une fable ; il dit qu'il était un pêcheur de Civita-Vecchia, que, la nuit dernière, il avait recueilli dans sa barque, d'un vaisseau naufragé, ces deux enfants avec leurs mères. Les détails qu'il donna ensuite étaient véritables, ceux mêmes qu'on a lus.

Le podestat promit d'écrire, le jour même, au cardinal Albrucci pour l'instruire du dévouement évangélique de Limerio et solliciter une récompense, mais le pauvre serviteur se débattait déjà sous les premières atteintes d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Trois jours d'émotions et d'intolérables fatigues lui avaient porté un coup de mort. Il ne se releva plus du lit hospitalier où le quêteur de Sainte-Claire l'avait déposé tout tremblant de l'humidité des vagues. Limerio mourut dans un accès de délire, où il révéla d'étranges choses, des choses qui furent bien mystérieuses à ceux qui les entendirent. A travers l'incohérence des songes récités par Limerio agonisant se glissait souvent quelque incident vrai des tragiques histoires du château de Las Vegas.

Les deux enfants, la jeune Stellina, le jeune Léontio, furent placés par les frères quêteurs sous la protection du couvent.

III

A Rome.

Le 2 novembre 1663, un jeune artiste dessinait un mélancolique paysage de ruines, au milieu des Thermes d'Antonin; auprès de lui, une jeune fille blonde, assise sur un chapiteau, travaillait à un ouvrage de broderie. Ils paraissaient de même âge l'un et l'autre : dix-huit ans environ. Leur costume n'annonçait pas l'aisance; ils étaient tout entiers à leurs travaux, comme si leur pain du jour en eût dépendu.

Une cloche sonna lentement au campanile de l'église des saints Nérée et Achilée.

Le jeune homme tressaillit et laissa tomber son crayon.

— Cette cloche m'a fait peur, dit-il d'une voix sourde. Stellina, est-ce déjà l'*Angelus* du soir ?

— Non, mon frère, ce sont les derniers glas de la fête des morts. Nous n'avons pas récité un seul *Miserere*.

— En quelle intention l'aurions-nous récité, ma sœur ? dit le jeune homme avec un sourire triste.

— Pour les pauvres âmes du Purgatoire.

— Tu as raison, Stellina. Si les âmes de notre père et de notre mère sont en souffrance, tu les aurais soulagées peut-être avec tes prières, toi, Stellina, toi si pure, si angélique ! Écoute, ma sœur, il me semble que nous perdons nos habitudes pieuses, nos pratiques dévotes, à mesure que nous avançons en âge. Il y a trois ans que nous avons quitté cette bonne maison hospitalière de Sainte-Claire, où nous avons été élevés si chrétiennement ; et cela me fait peur à penser combien depuis nous avons pris de goûts mondains, moi surtout, ma sœur, moi ; car tu ne fais, toi, que ma volonté. Tes vertus t'appartiennent, tes fautes sont à moi. Aujourd'hui,

par exemple, n'est-ce pas un crime devant Dieu et les hommes d'avoir laissé passer la fête sans avoir récité les sept psaumes dans quelque coin d'église ? On dirait que nous sommes conduits par un esprit malin.

La jeune fille se rapprocha vivement de son frère avec une convulsion nerveuse, et ses grands yeux noirs se détachèrent d'une manière effrayante sur la pâleur de son visage.

— Allons à l'église, dit-elle, j'ai besoin de prier. Viens, mon frère, quittons ces ruines, elles sont trop tristes pour nous.

Léontio écoutait sa sœur, les yeux attachés sur elle : il semblait que cette voix, pleine de notes mélodieuses, l'arrachait momentanément à quelque pensée habituelle d'horrible mélancolie. Stellina ne parlait plus, et Léontio la regardait encore de l'air d'un homme qui écoute. Aux paroles de Stellina avait succédé un étrange silence ; le vent d'automne tourmentait la forêt de lichen et de lierre incrustée sur les colossales voûtes des thermes ; et à chaque secousse du vent dans les plantes pariétaires, il en tombait une grêle de mosaïques. Par intervalles, revenait un calme de désolation : le ciel se plombait de nuages dans toute l'étendue de la voie Appia. Depuis le pied du Palatin jusqu'au tombeau de la fille de Crassus, on ne distinguait pas un seul

être vivant. Cet immense désert ressemblait au cimetière de quelque monde où l'on aurait bouleversé les cyprès et les tombeaux.

Ce deuil incomparable qui attriste cette partie de la campagne de Rome agissait sans doute sur l'imagination nerveuse de Léontio ; il s'abandonnait avec une sorte de joie à l'impression désolante du paysage ; il se prenait subitement de dégoût pour le dessin qu'il avait commencé, et cherchait dans la plaine quelque point de vue nouveau : c'était tantôt la ligne triomphale et brisée des aqueducs, tantôt la muraille noire et crénelée de la vieille enceinte aurélienne, ou bien un tronçon de colonne granitique, ornement du vestibule des thermes, aujourd'hui gisant sur un lit de violettes, de marguerites blanches et de gazon. Stellina ne brodait plus; elle était immobile, les yeux fixes et sans regard déterminé : on aurait cru voir la statue de la Pudeur exhumée des ruines. La cloche de l'église voisine sonna une seconde fois, et la jeune fille se leva vivement, comme si elle s'arrachait d'un rêve pénible.

— Viens, mon frère, viens, murmura-t-elle tout bas, allons prier.

Léontio reprit son manteau brun et usé ; il jeta sur les épaules de Stellina une mantille rouge, et il se dirigea lentement vers la porte

des thermes. La vieille femme qui leur ouvrit cette porte secoua tristement la tête en les voyant passer, et les recommanda, dans une courte prière, à la Sainte Vierge. Ils étaient livides et convulsifs comme des agonisants.

Les portes de l'église se fermaient quand ils parurent devant le porche. Léontio put distinguer encore les treize cierges de cire jaune qui brûlaient autour d'un catafalque noir semé de larmes blanches.

— Vous arrivez trop tard, lui dit le sacristain, on vient de faire la dernière absoute.

Léontio glissa une petite pièce d'argent dans la main du sacristain.

— C'est pour une messe de morts, dit-il.

Le sacristain ouvrit un registre déposé sur une petite table a l'entrée de l'église.

— En quelle intention faut-il célébrer cette messe? demanda-t-il à Léontio.

— Pour les âmes de notre père et de notre mère.

— Quels noms faut-il écrire?

Léontio ne répondit pas.

— Les noms de votre père et de votre mère, poursuivit le sacristain; les noms de baptême seulement. Le prêtre les prononce au *Memento*..... Vous les avez oubliés?

— Oui, répondit Léontio avec un soupir

étouffé. Stellina s'appuyait sur une des petites colonnes du porche et pleurait.

— Pauvres enfants, dit le sacristain ; que les patrons de notre église intercèdent pour vous ! Nous vous dirons une messe de morts.

Et il offrit de l'eau bénite à Léontio, et ferma la porte de l'église.

Léontio se serra étroitement dans son manteau, fit signe à Stellina de le suivre, et s'avança d'un pas rapide sur la voie Appienne.

Ils laissèrent à gauche la masure lépreuse qui recouvre les tombeaux des Scipions, et plus loin cette campagne inculte où s'étend l'immense ellipse de ruines qui furent le cirque de Caracalla, et ils arrivèrent aux limites de Rome aurélienne, au pied de cette tour tumulaire qui a éternisé le plus grand deuil paternel dont la ville de Rome ait été témoin.

Le jour baissait en tournant à l'orage ; le vent d'est s'engouffrait dans la tour de Cécilia Métella, et la remplissait d'une harmonie lugubre comme la mélopée des funérailles antiques ; les touffes larges et profondes du lierre éternel qui domine le tombeau comme une couronne de deuil, laissaient tomber des plaintes à chaque rafale. Parfois on aurait dit que toutes les têtes saillantes de taureaux incrustées sur la frise, mugissaient comme les grandes

victimes de Clitumne devant la hache du sacrificateur. Le vent qui tonnait sur cette campagne en se heurtant aux ruines, avait toutes les paroles, toutes les voix, tous les cris de la désolation : chaque ruine lui donnait sa pensée. Ce vent jaillissait en mille coups de foudre de toutes les arches des aqueducs, de tous les portiques du cirque d'Antonin; il courait sur la voie Appia, et creusait les dalles avec un bruit de chariots; il se brisait dans les créneaux des murailles aurélienne, en imitant les clameurs des barbares de Théodoric : pas un éclat de ce vent solennel qui ne rappelât une grande chose éteinte, une chute de colosse, une lamentation de l'univers.

Léontio s'abandonnait avec ivresse aux embrassements de cette puissance invisible de l'air qui lui parlait une langue si bien comprise de son cœur.

— Ah! on respire ici, n'est-ce pas, ma sœur? On ne souffre pas seul ici, on souffre avec tout ce qui a souffert; on pleure avec tout ce qui a pleuré. Oh! comme ce deuil est large! toutes les larmes qui ont coulé ici, tenues par Dieu en réserve, changeraient la voie Appienne en torrent. Je puis sourire enfin, cela me donne un peu de joie.

Et il se mit à examiner avec attention la

tour sépulcrale de Cécilia Métella. En ce moment, des feuilles de lierre arrachées par le vent, tombaient à flots comme des larmes sur la touchante inscription du tombeau.

— Pauvre fille! et surtout pauvre père! dit Léontio; qu'elle doit avoir été grande, la douleur qui s'est exprimée avec tant de simplicité!

CÆCILIÆ Q. CRETICI. F. METELLÆ CRASSI.

Rien de plus! et combien de générations se sont attendries là-devant!... Écoute, Stellina, on est bien ici, n'est-ce pas? Ce tombeau est vide, choisissons-le pour notre maison.

— Avec toi, mon frère, un tombeau est un palais.

— Bonne sœur! j'ai pris Rome en dégoût; personne ne me ressemble dans cette ville; je suis là, dans la rue Saint-Théodore, comme un homme venu de l'autre monde; les petits enfants ont peur de moi, quand je les regarde; notre voisinage est mauvais; ailleurs il ne vaudrait guère mieux : tous les quartiers de Rome se ressemblent; on n'y voit partout que des femmes folles de leur corps, et ma sœur ne doit vivre que dans une atmosphère d'anges, ou bien loin des hommes.

— O mon frère, dit Stellina, avec une voix

si touchante et qui ressemblait si peu à une voix humaine qu'on aurait cru entendre sortir du sépulcre la plainte de l'ombre de Cécilia, ô mon frère, je ne vis que par toi; je ne vois que toi dans le monde; je n'entends rien de ce qui se dit autour de nous; ta parole est la seule qui aille à mon oreille; mon horizon est la bordure de ton manteau; si je prie Dieu, c'est parce que tu le pries; si je travaille, c'est pour t'imiter; si je marche, c'est pour suivre tes pas. Je suis bien triste, Léontio; eh bien! si je te voyais rire, je rirais. Mon corps n'est que l'ombre du tien, ma vie est un reflet de ta vie. Quand je prononce ton nom, je voudrais que les syllabes de ce nom fussent éternelles, tant je les savoure avec plaisir; je t'appelle mon frère, parce que je ne crois pas qu'il y ait un nom plus doux; si tu en sais un plus doux, apprends-le-moi. Je n'ai jamais regardé en face d'autre visage que le tien, je ne soupçonne l'existence d'autres créatures humaines que par le bruit qu'elles font en passant auprès de nous. O mon frère, qu'as-tu besoin de me demander des conseils! Veux-tu vivre, je vivrai; veux-tu mourir, je meurs; maison ou tombeau, tout me sera le ciel sur la terre, pourvu que j'entende ta voix, bien près de ma voix.

— Ange de Dieu, céleste enfant, dit Léontio exalté, oh ! je t'embrasserais avec délices, si les caresses, même fraternelles, étaient permises devant un tombeau! Non, non, tu ne sais pas combien j'ai besoin du baume de ta parole, car j'ai des chagrins, j'ai des douleurs que nul homme ne connaît, et qui font mon visage pâle, qui glacent ma langue, qui brûlent la racine de mes cheveux; des douleurs si incompréhensibles que parfois je me secoue avec violence comme pour m'arracher d'un rêve étouffant; car de pareils tisons de cerveau ne tombent que dans les rêves des mauvais sommeils. Un jour, j'avais fait un ami; tu ne sais pas ce que c'est qu'un ami.... c'est un homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres hommes; je me promenais avec lui sur la place solaire de l'Arc des Orfèvres, tout près de notre maison; oh ! comme je souffrais ce soir-là ! Je voulus m'épancher ; je lui contai mes peines, il ne me comprit pas ; je m'efforçai de lui expliquer la nature étrange de ces idées qui me bouleversaient ; eh bien ! sais-tu ce que fit cet ami ? il éclata de rire et me traita de fou. Oh ! je ne tuerai jamais personne, car cet ami est sorti vivant de mes mains ! il vit, ce grand sage ! il vit, il est heureux, ou fait semblant de l'être ; il se promène habillé de velours, et la main sur

un pommeau d'épée, tous les dimanches après vêpres, devant Saint-Théodore ; il fait des sonnets sur les beaux yeux des dames ; il dîne tous les jours chez un cardinal; il passe la mauvaise saison à Villa Pamphili.... Que Dieu lui donne une heureuse fin ! il mourra sans s'être douté un instant qu'il a vécu. Moi, je suis ravi de lui avoir infligé la vie ; je l'aurais mis trop à l'aise en le tuant. Depuis, j'ai gardé mes secrets, c'est un saint trésor qui est en moi ; crois-tu que je doive le confier à ma sœur?

Stellina serra les mains de son frère, et se recueillit pour écouter.

Léontio fit courir ses doigts dans les touffes noires et bouclées de ses cheveux, et appuya vivement sa large main brune contre son front; ses yeux noirs se mouillèrent de quelques larmes. A l'agitation de sa poitrine nue, il était aisé de voir qu'un grand effort se faisait en lui, et qu'il éprouvait une peine insurmontable à traduire avec la parole ce qu'il avait pensé tant de fois, enfin il parla.

— Ce ne sont pas des douleurs ordinaires que je vais conter, ma sœur. Nous ne devons avoir, nous, que des maux de prédilection ; ne sommes-nous pas les bien-aimés du malheur? Notre vie ressemble-t-elle à une autre vie? Nous ne savons ni ce que nous avons été, ni ce

que nous sommes. Bien bas placés dans les différentes espèces d'hommes, il y a pourtant au fond de nous une fierté naturelle qui dément notre abjecte condition ; nous sommes pauvres, non pas comme ces malheureux qui font espalier de haillons sur la place Montanara, c'est un autre genre de misère que la nôtre ; nos mains droites ne se sont jamais allongées devant la porte d'un cardinal ; nos bouches n'ont jamais murmuré cette psalmodie dolente qui fait violence à l'aumône ou provoque le refus. Nous mangeons du travail de nos mains, mais notre travail est mal payé. J'ai longtemps cherché dans Rome un être vivant qui laissât supposer dans son regard et par son extérieur quelque ressemblance de position avec la mienne ; j'ai vu bien des misérables, mais ils m'ont paru tous résignés, tous prenant leur indigence en gaieté, comme chose due ; ce que je n'ai jamais remarqué sur les visages souffrants, c'est une de ces contractions rapides, un de ces coups d'œil vers le ciel, qui partent du cœur, comme une accusation contre Dieu. Si j'avais surpris une seule fois un homme en peine flagrante, en conviction de malheur, je lui aurais tendu la main ; il m'aurait compris, nous nous serions associés pour faire notre vie, avec moins de poids sur le cœur. Un jour, je vis à la grille de l'église de

Saint-Geerges, un hommes assis qui pleurait ; il faut se méfier des pleurs, ce n'est bien souvent que de l'eau pure ; je demandai avec intérêt à cet homme le motif de son désespoir ; il avait perdu son enfant. Perdre un enfant, c'est une douleur de la vie, douleur admise dans la langue humaine, douleur classée, et qui a un nom ; aussi la marche à suivre est toute simple pour se débarrasser de ces douleurs-là ; elles ont leurs phases, leur progression, leur décroissement. Le lendemain je rencontrai devant Saint-Paul ce père désolé ; il ne pleurait plus ; au carnaval je le revis ; il courait avec les masques, en habit d'arlequin. J'ai donc reconnu que mon être s'isolait complétement des autres êtres, que mes chagrins n'avaient pas de mot qui les traduisît aux hommes, que dans cette grande ville qui a tant gémi, dans cette ville rongée jusqu'au squelette par toutes les plaies de l'univers, dans cette Rome toute lézardée à force de convulsions, jamais un habitant ne me comprendrait, et qu'il était inutile de me mêler au vulgaire, pour échanger des mots et des sons qui ne seraient jamais dans le sens de l'idée qui m'absorbe tout entier. Ainsi je me suis réfugié dans ma solitude : j'ai quelquefois ressenti un mouvement de fierté, en pensant que j'avais inventé une souffrance,

que j'avais créé un malheur. Qui suis-je donc?

Ce que je suis! oh! assieds-toi, assieds-toi, Stellina, là, sur cette frise; les ruines sont nos fauteuils, à nous....

Ce que je suis! oh! si tu pouvais parler en ce moment, ombre de jeune fille qui voltiges autour de nous! ce que je suis, Stellina! un homme comme un autre homme? impossible! je ne me suis jamais assis à leurs banquets; je n'ai jamais fait de libations avec eux, je ne connais ni leurs théâtres, ni leurs jeux, ni leurs plaisirs, ni leurs douleurs, ni leur folle confiance, ni leur désespoir. La ville qu'ils habitent m'étouffe comme une prison. Je me suis retiré à la lisière, là où commence le grand chemin des tombeaux. Là, je me sens dans mon domaine; j'aime les tombeaux, non point ceux où le ver a quelque chose encore à faire, mais les tombeaux qui sont eux-mêmes devenus squelettes; et, gloire soit à Rome, ce luxe funéraire ne lui manque pas! Ville désolée qui porte partout les insignes du néant; qui s'appuie d'un côté sur le tombeau d'Adrien, de l'autre sur cette tour de Cécilia, comme une vieille reine débauchée sur deux favoris. Oui, j'aime les tombeaux comme on aime sa maison natale; je les aime, non parce que je dois y rentrer un jour, mais...

— Mon frère ! s'écria Stellina.

— Parce qu'il me semble que j'en suis sorti !

Stellina s'était jetée dans les bras de Léontio, en disant d'une voix sourde : J'avais deviné ! Le jeune homme la serrait sur sa poitrine, baisait sa bouche, son front, ses cheveux, avec un délire qui n'avait rien de fraternel. Des paroles s'échangeaient entre eux ; mais la tempête les couvrait de sa voix. Une nuit horrible était déjà tombée. Quelques rares éclairs illuminaient par intervalles la tour de Cécilia et la ligne de remparts ; tout le reste de la campagne gardait alors une teinte livide. La cloche de Saint-Paul sonnait l'office du soir, et les sons portés par le vent semblaient tourbillonner dans la tour vide, comme si ses pierres eussent été d'airain. Les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés : un éclair éblouissant les fit tressaillir ; Léontio se leva vivement, car il lui sembla un instant que la sainteté de leur entretien était violée ; l'éclair vif et large avait illuminé les bas-reliefs de marbre : des figures de femmes éplorées, de suppliants, de sacrificateurs, s'étaient animées à la lueur du météore, et l'on eût dit qu'un cortége de funérailles s'avançait vers le tombeau.

Tu le vois, s'écria Léontio, les mains vers le ciel, tu le vois, Stellina ; l'enfer est irrité

contre moi ; j'ai violé mon secret ; j'ai trahi une confidence de la tombe, et.... j'ai plus fait que cela!.... J'ai eu une idée!.... une idée affreuse! Oh ! l'excès du malheur nous conseille quelquefois la consolation du crime ! Stellina, j'allais oublier que tu étais.... Viens, viens, ma sœur, ma sœur, ma bonne sœur! Viens, rapprochons-nous des demeures de l'homme ; viens, ce lieu est maudit!

Ils descendirent le petit tertre de gazon sur lequel est bâtie la tour ; Léontio tenait la jeune fille par la main, et lui disait, en marchant sur la voie Appienne :

— Cette idée épouvantable que je ne suis pas né comme un autre homme, que ma vie me vient de la tombe, que j'appartiens à une classe d'êtres intermédiaires entre l'homme et le démon, cette idée de désespoir me reste là fixée au front et domine toutes mes autres idées. La nuit je fais des rêves affreux, des rêves qui troublent bien souvent ton sommeil, ma pauvre sœur, car souvent je t'ai trouvée au chevet de mon lit, la lampe rallumée et ta belle figure toute luisante de sueur ; tu devais avoir entendu ces épouvantables mugissements qui me réveillent moi-même lorsque je me sens étouffé par mon rêve habituel. Il me semble alors que je suis inhumé bien profondément, cloué dans

une bière; enveloppé à l'étroit de langes comme une momie; je respire une odeur d'herbes grasses, de suaire, de cierges éteints; je sens se glisser, sur ma poitrine, à travers les langes, quelque chose de rampant et de glacé qui me pique comme la pointe d'une épée; j'entends bien au-dessus pleurer le vent, dans de hautes herbes, avec des chants d'église, et des coups de bêche sur des fosses. Une teinte blafarde tombe autour de moi comme un éclair d'orage qui ne s'évapore pas. Oh! ce que je vois alors est si affreux qu'aucune langue n'a de mots pour le dire, aucune oreille assez de force pour l'écouter. Je roidis mes bras pour rompre mon étroit suaire; je m'épuise à prendre de l'élan pour me lever; mais j'ai comme un carcan de fer aux pieds et au cou, à force de convulsions, je parviens à faire un mouvement, mon front se brise contre une voûte plate et gluante sous laquelle je suis écrasé. Et j'ai le sentiment de mon existence, je me rends raison de mon état, j'éprouve la faim, je brûle de soif; je contracte mes lèvres pour tâcher de saisir quelques racines terreuses qui pendent, pour humecter ma langue en feu à l'humidité de la voûte. Je ne saisis rien; je m'efforce à pleurer afin de boire mes larmes, mon œil reste sec. Je m'essaie à la résignation, mais je

n'arrive qu'au désespoir. C'est par une violente crise de désespoir que je me délivre ; tout mon cœur se roidit. Après bien des râles et des sanglots étouffés, un cri sort de ma poitrine et me réveille, et il me faut du temps encore pour me convaincre que l'horrible rêve est fini. Que me veut donc ce rêve ? Quel pacte ai-je fait avec lui? C'est ce rêve familier qui m'a fait prendre en horreur la seule consolation offerte par le ciel au malheur, le sommeil. N'est-ce pas injuste, qu'après une journée désolante, on retrouve dans le remède du sommeil des mensonges plus déchirants que les maux réels? Mais qui a donc fait ce monde ? Oh ! cela me pousserait au blasphème !

— Mon frère ! mon frère ! s'cria Stellina tout en pleurs, calme-toi, ne parle plus ; ta main brûle, tu es malade...

— Non, non, je veux tout te dire ce soir, tout ; après je ne te parlerai plus de moi... Écoute, écoute encore, et surtout tâche de me comprendre ; je te demande plus que de l'intelligence, je veux de la divination. Nous sommes du même sang ; notre organisation, à coup sûr, est la même ; tu vas me dire si tu me comprends.

Souvent, dans ma vie, il m'est arrivé, toi étant assise à côté de moi, ou moi te donnant

le bras en nous promenant, il m'est arrivé d'être bouleversé par une pensée singulière ; dans la position relative des objets extérieurs à nous, dans la combinaison accidentelle de nos mouvements, de nos gestes, de nos regards, sous tel aspect du ciel, telle forme de nuages, telle ondulation de montagnes, telle couleur du jour, je crois soudainement me rappeler qu'à une époque inconnue de ma vie, les mêmes choses, les mêmes aspects, les mêmes sensations m'ont été offerts, sans qu'il y manquât un seul accident. Alors il m'est donné de voir mon souvenir en tableau réel. Il est vrai que cette impression est fugitive, qu'à peine reçue, elle s'évapore : mais l'ébranlement qui la suit est si fort que je ne puis me croire victime d'une illusion, et d'ailleurs peu de jours s'écoulent sans que cette secousse d'imagination ne soit renouvelée. Tu te rappelles la noce du seigneur Corsini, tu sais que je cédai à ta curiosité, et qu'en descendant des vêpres de San-Pietro-in-Montorio, nous entrâmes dans le jardin du noble époux pour voir la fête...

— Oui, oui, je me souviens de ce jour, dit Stellina. Oh ! que tu étais pâle en rentrant le soir à la maison !

— Tu vas voir, ma sœur. Le jardin Corsini était illuminé ; la nuit était belle et embaumée

de citronniers ; les pins chantaient sur le flanc du Janicule ; il y avait du plaisir et du bonheur dans l'air ; je croyais habiter un autre monde. Nous nous promenions sous une treille, et à l'écart de la foule ; nous nous efforcions d'être heureux, à bien peu de frais, avec les parfums de la colline, la musique lointaine de la noce, et le doux bruit des cascades. Je n'étais jamais entré dans le jardin Corsini, je n'avais jamais vu de ce côté ni Rome, ni le Janicule, ni les touffes de pins, ni les allées de citronniers. Eh bien ! il se passa tout à coup dans l'air, dans le jardin, dans les reflets des lumières du bal sur la terrasse de marbre, dans l'accord de la musique, du chant et des eaux, il se passa quelque chose de mystérieux souvenir qui me cloua par les pieds sur le gazon où je marchais. Je te regardai, et tes yeux étaient dans les miens ; c'est la seconde fois de ta vie que tu m'as donné ce regard ; c'est la seconde fois que j'ai vu ainsi ta figure, doucement penchée en arrière, comme pour attendre un baiser d'époux ; c'est la seconde fois que nous nous sommes arrêtés ainsi tous deux, quand les étoiles luisaient, quand les citronniers embaumaient l'air, quand on dansait sur le marbre, quand les vitres d'un palais renvoyaient le feu des lustres sur l'écorce des pins, quand une

volupté irritante s'exhalait des robes de la femme, quand le cœur fondait l'amour, et qu'un mystère de passion langoureuse se révélait dans toutes les voix de la nuit. C'est la seconde fois, Stellina, que j'ai vu ce tableau, ou, pour mieux dire, je ne l'ai pas vu, je l'ai revu... Mais la première? la première? Oh! voilà l'abîme... Mais bien sûr, ce n'est pas dans ma vie d'aujourd'hui, dans ma vie de mes dix-huit ans!

Ma sœur, ces pensées, ce délire, cette fièvre, ces révélations, tout cela me tue; c'est de la folie peut-être, et je suis assez raisonnable quelquefois pour le croire; mais, folie ou non, que m'importe, si une pareille maladie est mortelle! Ne crois pas, au moins, que je redoute la mort; la mort sera peut-être le commencement de ma vie! Je me regarde comme un homme qui se serait fait une habitude de mourir. Mais je ne suis pas seul, ma pauvre enfant! je veux vivre, puisqu'on appelle vivre ce que je fais; je veux pourvoir à tes besoins, comme un père, ma bonne sœur! Tu as besoin de moi, eh bien! Stellina, je me guérirai. C'est l'air de Rome qui m'empoisonne; rien de plus triste que la douleur de cette ville, si ce n'est sa gaieté. Moi, si impressionnable aux objets extérieurs, j'ai besoin, sans doute, de vivre

sous un ciel plus riant dans quelque résidence gaie et radieuse, comme on en trouve tant sur les bords de la mer. Il me faut la mer; on dit qu'à Naples elle est bleue et belle à rafraîchir le sang d'un damné; allons à Naples; j'ai idée que nous serons heureux dans quelque cabane d'Ischia, sous quelque treille du Pausilippe. Demain j'irai voir Salvator Rosa, le Napolitain; il aime les artistes ou paraît les aimer; je lui demanderai des conseils, il m'en donnera, cela coûte si peu. Le trajet est court; notre voyage sera bientôt arrangé. Y consens-tu, ma sœur? veux-tu aller à Naples?

Stellina embrassa Léontio.

— Nous partirons! dit Léontio; c'est Dieu, sans doute, qui m'inspire ce projet.

Ils étaient arrivés devant la porte de leur maison. C'était une rue bien solitaire; toutes les lumières étaient déjà éteintes dans le quartier; on ne distinguait que la lueur d'une lampe à travers les vitraux de Saint-Théodore; on n'entendait que le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue, sur la lisière du Campo-Vaccino.

IV

Salvator Rosa.

Par une triste matinée d'automne, Léontio sortit de la rue Saint-Théodore et traversa le Tibre dans une de ces petites barques qui étaient amarrées aux colonnes du temple de Vesta. Il gravit lentement le mont Janicule, et, parvenu au sommet, il entra dans l'église *San-Pietro-in-Montorio* pour entendre la messe. Le pauvre jeune homme, exilé du monde, aimait à se réfugier en Dieu. Il s'agenouilla

devant le tableau de *la Transfiguration*, de Raphaël, et le radieux chef-d'œuvre lui donna un peu de ce calme, un peu de cette sérénité douce que les beaux-arts portent avec eux. Léontio se comparait au jeune possédé du tableau, à cet enfant livide et torturé par l'esprit malin, et il levait les yeux au sommet de la montagne pour rafraîchir son visage à cette resplendissante atmosphère où flottent les élus du Seigneur, à ce nuage céleste et limpide, doux à l'œil comme le crépuscule du ciel. Il sortit de l'église et s'assit sur une pierre de la plate-forme ; il se sentait serein et léger, comme s'il était descendu du Thabor. La ville éternelle qui s'étendait sous lui avait emprunté au soleil levant une teinte jaune comme les feuilles tombées ; teinte d'harmonieuse mélancolie, qui n'avait rien de lugubre, la seule peut-être qui soit supportable aux yeux de l'homme tourmenté : car elle n'a pas les rayons éblouissants et ironiques du bonheur, ni la sombre désolation qui conseille le désespoir.

Léontio était sur le point de renoncer à sa visite. Cette Rome, dont il avait tant médit la veille, lui apparaissait aujourd'hui avec cette majesté tranquille dont le parfum est une consolation. Elle avait bien souffert, cette reine des reines, cette Rome consulaire, cette Rome

impériale, et pas une plainte ne s'élevait de son sein tout mutilé. Cité païenne ou sainte, ointe d'eau lustrale ou d'eau bénite, elle montrait la double palme du stoïcisme et du martyre. Qu'elle était belle ainsi, vue du Janicule, cette consolatrice des affligés! Toujours en deuil comme Rachel et Niobé, toujours inconsolable, parce qu'ils sont morts, ses glorieux enfants, qui furent plus nombreux que les étoiles du ciel; et pourtant quelle magnifique tolérance au cœur de la cité meurtrie! Des mains chrétiennes ont prêté secours aux murailles croulantes du Colisée; les fils des martyrs ont replacé pieusement au Capitole la statue du Dieu, rougie encore du sang de leurs pères. Une main pacifique protége la pyramide de Caïus Sextius et les catacombes voisines de Saint-Sébastien. Les ombres des consuls s'entretiennent avec les ombres des saints; les colonnes triomphales fraternisent avec les clochers, les obélisques avec les dômes, les louves nourricières avec la croix. Léontio, à la veille de quitter Rome, s'avoua qu'il aimait cette ville; il reconnut que toute plainte, tout malheur, d'imagination surtout, devait se taire et se résigner devant la capitale des ruines, la souveraine des tombeaux. Il avait déjà fait quelques pas pour descendre du Janicule,

lorsqu'il s'arrêta brusquement devant le regard d'un inconnu assis sous l'*Acqua Paola*.

C'était un homme vêtu magnifiquement ; ses doigts étincelaient de rubis et d'émeraudes ; la soie, le velours, la dentelle, les pierreries, se combinaient sur sa personne avec un véritable goût d'artiste; il portait une épée au fourreau de vermeil. Sa tête était plus remarquable encore que son costume de prince. Il y avait des muscles sur son visage pour tout exprimer; ses yeux flamboyaient de génie; ses lèvres avaient la contraction dédaigneuse de l'ironie perpétuelle; sa couronne de cheveux noirs donnait à sa physionomie un caractère sombre et menaçant.

— Vous paraissez bien triste, jeune homme, dit l'inconnu à Léontio; avez-vous perdu votre maîtresse ?

Cette demande fut faite d'un ton si vif, si leste et avec un organe si impératif, que Léontio se crut obligé de répondre.

— Seigneur, dit-il, je vous remercie de l'intérêt obligeant que vous me portez sans me connaître. Malheureusement je n'ai rien à répondre à votre excellence.

— Mon ami, dit vivement l'inconnu, je ne suis pas noble et ne me soucie point de l'être ; je suis ton égal ; parle-moi sans crainte ni ré-

serve : as-tu besoin d'un service? veux-tu de l'argent? Ta figure me plaît: tu as dans l'œil le feu de l'artiste; ta joue est pâle, non de souffrance, car tu es fort, mais de pensée, car tu es nerveux. Confie-toi à moi; voyons, parle : je veux t'obliger.

— Mais à qui suis-je redevable de tant de bonté gracieuse?

— T'ai-je demandé ton nom pour te rendre un service? pourquoi me demandes-tu le mien? Mais je respecte ton scrupule; tu dois être candide et bon. Je suis Salvator Rosa. Maintenant acceptes-tu mes offres?

A ce nom, Leontio s'inclina de respect.

— Maître, dit-il avec émotion, c'est Dieu sans doute qui m'a conduit par la main devant vous : je vous cherchais. Je sais que vous êtes obligeant pour les artistes. Je suis peintre par goût et par métier; ma sœur et moi nous vivons du pinceau; je travaille pour le seigneur Corsini, dont on voit d'ici le palais. Un besoin de voyage se fait sentir en moi. Rome est la seule ville que je connaisse; car je ne compte pas Ostie, où je suis né, si je suis né quelque part. Je veux voir Naples et la mer; c'est plus qu'un désir : c'est un besoin. Mon existence, qui appartient à ma sœur, est peut-être attachée à ce voyage. Vous, maître, qui êtes Na-

politain, vous me donnerez des conseils et des instructions : c'est tout ce que je réclame de votre bonté. J'ai de l'argent assez pour vivre, si c'est vivre, ce que je fais.

Salvator Rosa regardait fixement Léontio sans lui répondre, et Léontio, en attendant la réponse, écrivait le nom de Stellina, du bout du doigt, sur la nappe d'eau claire et unie de la fontaine de Paul. Salvator ne cessait de considérer le visage de Léontio que pour lever ses yeux au ciel, comme pour se rendre compte d'un souvenir confus.

— Quel est ton nom? lui demanda-t-il d'un air soucieux.

— Léontio. (*Et il sourit.*)

— Léontio! Oui, je crois que c'est bien cela. Mais il y a tant de Léontio! Et ton nom de famille?

(*Après un soupir.*) — Toujours Léontio.

— Où demeures-tu à Rome?

— Rue Saint-Théodore, vis-à-vis l'église.

— Te souviens-tu de m'avoir vu, Léontio, avant cette rencontre?

— Jamais.

— Eh bien! moi, je t'ai vu, mais il y a bien longtemps. Où? je n'en sais rien; tous mes souvenirs se confondent. Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans! (*Salvator baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir.*) Oh! je t'ai vu, je t'ai vu! Tu as une sœur, dis-tu? Comment se nomme-t-elle?

— Stellina.

(*Salvator fit un mouvement de surprise.*)

— Est-ce bien ta sœur?

— Mais oui.

— Ta femme peut-être, ta maîtresse...

(*Léontio lança un regard terrible à Salvator.*)

—Oh! ne t'offense pas de ma demande, mon jeune ami; je ne l'ai pas faite par un caprice de curiosité. Le nom de ta sœur me frappe, je l'ai entendu dans ma vie, je crois même l'avoir écrit; mais il me semble qu'elle n'était pas la sœur de l'autre. Ma mémoire me trahit, je ne sais plus où j'en suis. Elle est brune, ta sœur, n'est-ce pas, avec des yeux...

— Non, ma sœur est blonde.

—Oui, oui, oui, blonde avec des yeux noirs, une figure d'ange.

(*Léontio se tut et pâlit.*)

— Ma foi! je suis complétement désorienté, mon cher Léontio; je perds la piste de mes souvenirs. Il est vrai que j'ai une vie si pleine qu'il n'y a pas de place pour tout dans ma tête. C'est une confusion d'objets... Tu es bien pâle, Léontio; souffres-tu?

— Non.

—Ta figure se décompose, ce n'est plus celle d'un être vivant. Oh! laisse-moi prendre au vol cette expression de terreur, ce reflet de l'autre monde. (*Il déroula une feuille de papier et saisit son crayon.*) Je ne te demande qu'une minute; jamais je ne retrouverai ce bonheur de modèle. (*Il dessina.*) Il y a dans ce cœur une pensée d'enfer. Je ne me doutais pas de rencontrer mon fantôme à l'Acqua Paola. Tous ces Italiens ont un rire éternel sur les lèvres. Enfin j'en ai trouvé un, sérieux comme Satan. J'aurais donné trente écus d'or pour cette séance. Tiens regarde mon croquis, Léontio. Je vais t'immortaliser. Remercie le hasard. Voilà ta tête, je vais la prêter à mon spectre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor. Mon tableau représente le moment où tu sors du tombeau....

— Assassin ! s'écria Léontio d'une voix tonnante, tais-toi, ou je te tue d'un coup de poignard.

Salvator Rosa demeura interdit; il se laissa arracher le croquis de la tête de Samuel, que Léontio déchira brutalement. Revenu de sa surprise, le peintre riait aux éclats, et rappelait Léontio ; mais le malheureux jeune homme descendait la pente rapide du Janicule avec tant

de précipitation, qu'on eût dit qu'une pensée de désespoir le poussait au Tibre.

Léontio reparut devant sa sœur, tout haletant de sa course et de son émotion. — As-tu vu Salvator Rosa? demanda-t-elle. — Oui. — T'a-t-il bien reçu? — Oui. — Il t'a donné de bons conseils? — Oui. — Partons-nous pour Naples? — Oui. — Et quand? — Demain.

Quatre jours après, Léontio entrait avec Stellina dans la modeste hôtellerie de la *Lyre d'Apollon*, sur la place des Pins, à Naples.

V

La Chartreuse Saint-Martin.

Naples est une ville qui peut donner à l'étranger tout ce que l'étranger lui demande; cette Venise de la Méditerranée est folle ou sérieuse comme sa sœur de l'Adriatique; elle a du fracas et du silence, des fleurs et des laves, de l'ombre et du soleil, des rues de palais et des rues de tombeaux, des montagnes décharnées et des îles toutes rouges d'oranges, toutes dorées de cédrats. A Naples, le malheur ressem-

ble au bonheur du reste de la terre; à Naples, le bonheur vaut mieux que son nom. A Naples, l'homme qui peut dire : Je suis heureux, fait envie à Dieu même. Un jour de caprice, la nature voulut faire un paysage complet; elle dessina mollement des collines; elle arrondit un golfe gracieux, elle le remplit des plus belles vagues que la mer ait azurées; elle fit flotter sur ces vagues, des îles de fleurs et de palmiers; elle fit monter en amphithéâtre les bois de pins, les treilles aux larges pampres de vignes, les touffes de citronniers, les acacias aux diaphanes ombrages, les arbres de Grenade et de Judée qui mêlent leurs teintes rouges aux jasmins du Guadalquivir; la nature fit Naples, Misène, Sorrente, le Pausilippe, Ischia. Un démon en fut jaloux; il jeta le Vésuve devant la cité voluptueuse; et Naples accepta le volcan, comme le complément philosophique du paysage. Le volcan résume en lui toute la sagesse des poëtes latins ; c'est lui qui crie par la voix de son cratère : — O vous qui vivez, cueillez le jour comme une fleur; la fleur dure peu; jouissez-en quand elle est fraiche : mortels, usez de la vie, la vie n'est faite que de peu de jours; aimez et riez aujourd'hui ; demain il vous faudra passer le Styx.

Plus d'espoir de vie heureuse au monde, quand on ne l'a pas au moins entrevue à Naples.

Léontio, qui s'était exilé de Rome, trouva quelque ombre de quiétude sous la treille du Pausilippe. Il s'occupait de son art avec délices ; la peinture devint pour lui plus qu'une distraction, ce fut une véritable volupté d'artiste. Le soir, accompagné de la rêveuse Stellina, il allait étudier ces admirables teintes d'horizon, ces mobiles reflets de colonnes sur les vagues, ces fantastiques embrasements de forêts marines, ces sommets rayonnants au-dessus des vallons déjà sombres, tout cet ensemble de flottante et vaporeuse lumière qui accompagne le soleil de la mer à son couchant. Il s'en revenait ensuite à son humble hôtellerie, avec des idées moins tristes, et une provision de sérénité pour le sommeil de sa nuit. Mais l'ardent jeune homme rapportait aussi de sa promenade un mystérieux besoin d'amour, dont il s'expliquait trop bien la cause secrète. Tous ses regards n'avaient pas été donnés aux paysages du golfe ; il s'était réservé des distractions pour des accessoires délicieux qui le poursuivaient encore à travers le faubourg de Chiaïa. Il avait vu passer sur les chaloupes de gracieuses et souples images, de fraîches figures aux cheveux flottants, de doux nuages de satin et de soie ; apparitions enchanteresses qui se mêlaient avec tant de bonheur à l'éclat limpide du golfe, à la molle langueur

des collines dorées, aux lits de gazon baignés par la vague, aux grottes secrètes du promontoire lointain. Rentré chez lui, il s'asseyait comme un homme brisé par la fatigue; il n'était qu'épuisé de désirs. Alors Stellina posait la lampe sur une table, et avec l'innocent abandon d'une sœur, elle enlaçait la tête de Léontio dans ses bras nus, et collait ses lèvres sur son front.

— Ma sœur, lui disait quelquefois Léontio, tes caresses me font mal, le soir, à la clarté de cette lampe. Je n'ose, moi, t'embrasser que le jour; laisse-moi seul, Stellina, j'ai trop besoin de me rappeler que tu es ma sœur. C'est une idée douce, n'est-ce pas? Eh bien! elle me tue.....

La jeune fille rougissait; elle ne trouvait aucun mot pour répondre; Léontio la regardait sortir et n'avait pas la force de la rappeler; il écoutait avec une sorte de volupté criminelle le bruit des pas de sa sœur; une faible cloison la séparait de lui; il prêtait l'oreille à la psalmodie touchante de sa prière du soir, au frôlement de sa robe tombée, au murmure du lit mollement pressé par la jeune fille, à son dernier baiser sur l'image de la madone. Léontio ouvrait la croisée pour rafraîchir ses lèvres à la brise nocturne de la mer; mais la brise, chargée d'amour et de parfums, ne

lui apportait que tentation et délire. S'il s'endormait un instant, c'était sa sœur qu'il voyait en rêve; sa sœur plus belle que la plus belle Napolitaine ; sa sœur assise au bord de la mer, comme une amante au rendez-vous, et l'appelant par son nom, avec une voix languissante d'amour. Léontio se réveillait en sursaut, et se jetait à genoux pour demander pardon à Dieu de l'inceste qu'il n'avait pas commis.

Un matin, après avoir combattu les fantômes de la nuit, il dit à Stellina de le suivre. Il voulait se purifier à l'air béni de la montagne des Chartreux; c'était le jour des Rogations, fête pleine de poésie et de grâce.

Ils arrivèrent avant le lever du soleil à cette magnifique Chartreuse que la piété de Charles d'Anjou a élevée à la gloire de saint Bruno. La cérémonie de la bénédiction allait commencer. Rien n'était consolant et beau comme ce cloître aux colonnes de marbre dans le doux éclat des rayons d'un matin printanier. Les grandes et sublimes figures peintes par l'Espagnolet semblaient vivre et jouir dans ce parvis du ciel. Léontio pleurait de joie; la volupté de la religion lui donnait de pures extases. On ouvrit les portes de l'église à deux battants; toutes les harmonies

de la montagne, tous les parfums du golfe, tous les rayons du soleil levant entrèrent à flots sous les nefs de la Chartreuse. Le religieux célébrant s'avança sous le portique, et il bénit les fruits de la campagne, il bénit la ville et la mer.

Léontio ravi de bonheur s'écria : — Quelle demeure délicieuse!

— *Transeuntibus*[1] ! dit une voix claire et lente derrière Léontio.

— C'est un mot bien profond, s'il est vrai, dit tout bas le jeune homme, et il suivit dans une chapelle écartée et déserte le chartreux qui avait prononcé le mystérieux *transeuntibus*.

Le religieux se retourna au bruit des pas de Léontio; en ce moment des gerbes de rayons illuminaient les figures de Léontio et de sa sœur.

Léontio ne voulait que satisfaire sa curiosité; il avait vu le visage du chartreux, et il lui demandait sa bénédiction. Le religieux croisa vivement ses bras sur sa poitrine, puis les leva vers la voûte, en les secouant, comme avec des convulsions nerveuses; sa figure devint pâle; Ressuscités! s'écria-t-il d'une voix

[1] Pour ceux qui passent.

si forte qu'elle eût fait scandale dans l'église, si elle n'eût été couverte par le chœur des Litanies des Saints.

— *Ressuscités!* dit Léontio, en frissonnant, qui?

— Toi, elle, vous deux.

— Que dites-vous, mon père?

— D'où sortez-vous, fantômes? c'est ici la maison de Dieu; les spectres doivent s'arrêter sur le seuil.

— Mon père, mon père, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma sœur!

— Elle, ta sœur! vous avez donc divorcé dans l'enfer?

— Oh! mon père, grâce pour nous; bénissez-nous.

— Que je bénisse les fantômes de Léontio et de Stellina!.....

— Il nous connaît! il nous connaît! O mystère de mort!

— Oui, mystère! Mystère pour toi, mystère pour moi; eh bien! nous l'éclaircirons. Que vous soyez morts ou vivants, il faut que tout s'explique. Écoutez : Voyez-vous cette crête qui s'abaisse devant le Vésuve! Voyez-vous cette touffe de grands pins qui sort d'une ruine, là-bas, de l'autre côté du golfe; c'est Ottayano. Ce soir vous vous y rendrez à six

heures, et vous m'y attendrez. Si je vous y trouve, c'est une preuve que vous êtes vivants et ressuscités; alors..... j'aurai des devoirs à remplir..... Si vous manquez à ce rendez-vous, je rentre à la Chartreuse, et je n'en sors plus. On a les yeux sur moi; partez.

Léontio et Stellina descendirent lentement de la Chartreuse, muets et abattus; on aurait dit que la foudre était tombée sur eux, en leur rendant une vie stupide. De temps en temps, Léontio laissait tomber nonchalamment de ses lèvres ces mots : *Ce soir..... a six heures; Ottayano.*

Le fracas de Naples lui fit du bien cette fois; en rentrant dans la ville il retrouva quelque énergie; il releva fièrement sa tête, qui s'était courbée depuis le cri du chartreux. — Ma sœur, dit-il, il faut aller jusqu'au bout du mystère; prenons quelque nourriture et un peu de repos; partons ensuite pour Ottayano le plus tôt possible. Je veux y arriver bien avant l'heure du rendez-vous.

Le printemps donnait une de ses délicieuses soirées aux fraîches collines qui couronnent la vallée d'Ottayano. La mer obliquement éclairée par le soleil avait un calme vif et doré; la verdure des îles se balançait au souffle du soir; le Pausilippe riait au golfe; la ville jetait ses

clameurs gaies et sonores ; le flot et la côte semblaient s'amollir de langueur amoureuse devant les orangers de Sorrente : Ischia rayonnait de vagues à paillettes d'or et d'arbres illuminés; Procita échangeait avec elle des parfums et des chants. Naples, la sirène lascive, n'avait pas assez de son amphithéâtre pour s'étendre voluptueusement au soleil ; elle envoyait ses mille barques sur son golfe, sur ses plages, sur ses promontoires. L'air était tout palpitant de vie, et parlait une langue d'amour, en agitant les voiles, les cordages, les banderoles, les pavillons ; le Vésuve paraissait attendri de cette joie de la nature ; une légère fumée aux teintes de l'iris et de la rose s'élançait mollement du cratère. C'était comme l'emblème d'un remords presque éteint dans le cœur d'un homme heureux.

— Parle-moi, mon frère, disait la jeune fille à Léontio ; est-ce que cette belle soirée ne te réconcilie pas avec la vie ? sais-tu qu'il est doux de vivre ici, que l'air y est bien léger, que tout ce qu'on y respire, tout ce qu'on y voit ressemble au bonheur ! n'est-ce pas, Léontio ?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela ressemble au bonheur ; mais tourne tes yeux ; le vois-tu là ce mont qui menace et qui brûle ? Oui, oui,

fie-toi au bonheur : ce n'est pas l'ange de Tobie qui veille sur nous, c'est un spectre ; quand il nous garde contre un mal, c'est pour nous réserver pis. Fille oublieuse ! enfant ! Mais ne sais-tu pas pourquoi nous venons ici ? crois-tu que ce soit pour y jouir, contempler, vivre d'extase, boire les parfums de cet air, comme cet heureux oiseau qui chante sur nos têtes ? Ne sens-tu pas l'immensité de cette dérision que la fortune nous crie par toutes les voix du bonheur ? oublies-tu qu'il manque un acteur à cet éblouissant spectacle ; un acteur, noir comme le cratère de ce volcan, et qui tantôt, en arrivant ici, éclipsera notre soleil comme le crêpe d'un ouragan. Pauvre Stellina ! elle s'abandonnait à l'extase ! je sais me tenir en garde, moi, contre ce mensonge qui nous entoure. En m'asseyant ici, sous ce pin, je n'ai encore rien vu de ce qui t'a ébloui, toi ; Naples, son golfe, ses îles, son port, ses collines, je les abandonne à d'autres yeux que les miens, à des yeux qui n'ont point de larmes ; ce que j'ai vu et bien vu, le voilà : c'est ce château en ruines ; il y a dans ces murailles détruites quelque mystère de mort qui empoisonne cet air, ces pins, ces îles, ces vagues. Qu'est-il devenu, le maître de ce domaine ? A lui aussi cette mer était belle, ce ciel lumineux, cette

atmosphère voluptueuse ; il n'y a pas toujours eu de l'herbe dans les fentes de cette terrasse ; ce marbre a palpité sans doute sous l'ivresse d'un bal d'été ; que de figures de femmes se sont épanouies à ces balcons qui croulent ! et tout cela, ma sœur, a passé comme cette ombre de fumée qui glisse sur la Somma. Les ruines restent ; oh ! les ruines restent toujours ; la vie est dans elles ; les ruines ne meurent pas.

(*Après une pause :*) Il tarde bien, cet homme, de paraître ! est-ce que je me serais trompé ? ne serait-ce pas ici le lieu qu'il m'a désigné ?

Pendant que Léontio faisait cette réflexion, en jetant ses yeux autour de lui pour s'assurer de l'exacte désignation des localités, un vieillard sortit d'une porte qui s'ouvrait au pied d'une tour. Son costume annonçait la plus grande misère, et pourtant à sa démarche, à sa coiffure, au genre même de ses haillons, il paraissait appartenir à une classe au-dessus des paysans de la campagne de Naples. C'était comme un fantôme de concierge, couvert des insignes en lambeaux d'une domesticité opulente. Il fit quelques pas sur la terrasse, les bras en croix sur la poitrine, la tête tantôt basse, tantôt relevée en arrière, comme s'il

eût regardé le zénith. Puis, s'arrêtant tout à coup sous un balcon lézardé, il tira des larges basques de son pourpoint une petite mandoline sans cordes, et chanta d'une voix chevrotante ce couplet :

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes.
Au balcon des corridors
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Le vieillard essuya ses yeux pleins de larmes avec le bois de sa mandoline, et continua sa promenade sur la terrasse, les bras croisés, tantôt regardant la terre, tantôt le ciel. Il n'apercevait pas les deux jeunes étrangers qui s'avançaient pour lui parler.

— Excusez-moi, mon père, si je vous suis importun, dit Léontio, en s'adressant au vieillard ; est-ce bien Ottayano qu'on nomme cette partie de la montagne ?

Le vieillard s'arrêta tout frissonnant, comme si une voix l'eût réveillé en sursaut ; il fixa sur Léontio et Stellina des regards égarés ; ses bras retombèrent lourdement, sa poitrine se gonfla ; les veines de son cou se teignirent de

noir; un souffle bruyant murmura dans sa gorge et dans ses narines; puis sa figure s'épanouit dans un accès de gaieté délirante, et il s'écria d'une voix tonnante :—Stellina! Léontio! ah! mon bon Dieu! ah! je le savais bien que vous n'étiez pas morts! non, les anges ne meurent pas; mes honnêtes enfants! mes jeunes maîtres! et d'où venez-vous? Oh! que vos habits sont laids! Stellina, qu'avez-vous fait de la robe espagnole qui vous allait si bien? On danse, on danse partout: c'est le jour de votre mariage; vous êtes bien pâle à la noce, jeune épouse; prends garde au moine, beau mari; le voilà! le voilà! on t'empoisonne, Léontio!

— Oh! s'écria Léontio étouffé par une émotion non ressentie encore; oh! suis-je éveillé, Stellina! ma sœur, ma sœur, secoue-moi, secoue-moi, mords ma main, brise mon front avec un caillou, je veux me réveiller!

Stellina poussait des cris sourds et embrassait son frère.

C'était comme un horrible trio de fous: le vieillard riait des lèvres, les yeux fixes et vitrés; Léontio, la chevelure secouée par l'agitation continuelle de sa tête, et voilant à demi son pâle visage; Stellina, se collant à la poitrine nue et brune de Léontio, et l'inondant de pleurs.

— Impossible! impossible! s'écria Léontio, la réalité a menti; c'est une infâme trahison! tu es un bandit de comédie, vieillard! on t'a aposté ici pour faire ton jeu; laisse-moi, Stellina, laisse-moi le tuer d'un coup de poignard.

Le poignard étincelait dans la main nerveuse de Léontio, et l'écume tombait de ses lèvres verdâtres. Le vieillard n'eut pas la moindre émotion; il ne recula pas, il n'étendit point ses bras pour parer le coup; un calme sourire de bonheur glissa sur sa figure; ce fut Léontio qui recula.

— Mes bons enfants, dit le vieillard avec un accent mélancolique, oh! combien je vous ai pleurés! les larmes ont brûlé mes yeux. Vous revenez d'un long voyage, n'est-ce pas? Venez vite; vos nobles parents vous attendent. Voyez comme le château s'est paré pour vous recevoir. C'est moi qui ai arboré sur cette tour le pavillon de Léon et de Castille: comme il fait bien au vent ce pavillon! Avez-vous vu la chambre nuptiale? Oh! elle donne du plaisir!... Il y a les deux plus beaux cadavres...

— Tais-toi, tais-toi, génie d'enfer! s'écria Léontio. Mais que me veut ce spectre de vieillard? Fantôme, rentre dans ta tour. Viens, Stellina; descendons à la ville... J'ai peur.

— Je ne vous quitte plus, mes jeunes maîtres, je vous suis partout ; ne me refusez pas la grâce de mourir auprès de vous.

— Va-t'en, va-t'en ! tu te feras tuer...

— Ah ! vous êtes bien ingrat, Léontio. C'est moi qui ai cousu de mes mains votre suaire...

Stellina n'eut que le temps de détourner le coup de poignard ; il glissa sur le bras du malheureux insensé, et le sang jaillit sur ses haillons.

— Mon frère ! mon frère ! tu te fais assassin! O mon Dieu ! veille sur sa raison !

Le vieillard ne remarqua ni le coup de poignard, ni le sang qui coulait sur son bras. Léontio s'était un peu calmé à la vue du sang ; il s'approcha du vieillard avec intérêt pour visiter sa blessure, et en lui parlant avec douceur.

Le vieillard repoussa de la main la main de Léontio ; une rougeur écarlate resplendit sur ses joues ridées ; des éclairs jaillirent de l'azur orageux de ses yeux. — Non ! non ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, non ! vous n'êtes pas mes jeunes maîtres ! Ils sont morts, et bien morts ; j'ai senti, moi, l'odeur de leurs cadavres quand ils pourrissaient au soleil. Vous êtes deux spectres sortis de l'enfer avec les figures

de Léontio et de Stellina. Oh! qu'ils ressemblent bien à des spectres, surtout celui-ci ! Oh! quelle odeur de soufre ils portent avec eux ! Partez, Satan, démons! Frère Gandolfo, viens dire les prières de l'exorcisme ! Oh ! l'enfer ! Comme ils grincent des dents ! Léontio crache des lézards ! Fantômes ! fantômes ! hors d'ici ! Oh ! elle est belle celle-là ; mais voyez ses cheveux : ce sont des couleuvres ; sa langue est une flamme d'arsenic ! Las Vegas ! Ottayano ! venez lapider ces fantômes qui ont volé la chair de vos enfants ! San Stefano vous fournira les pierres. On les a empoisonnés vos enfants ; c'est le bourgeois Marco Théona, en habit de moine, qui a versé le poison. Il a bien fait le moine Marco. N'est-ce pas Las Vegas qui, par jalousie, a mutilé Théona, le jour même où Théona épousait sa belle Romaine ? J'ai été témoin du crime, moi. Le moine s'est vengé. Théona s'est vengé : crime pour crime. Théona n'était pas de sang noble, lui ! on l'a traité comme un pourceau : Théona s'est vengé, il a bien fait. Bravo, Théona!

Et le vieillard marchait d'un pas précipité vers les ruines, les bras levés au ciel, en criant : *Bravo, Théona !*

Un autre acteur arrivait.

C'était le chartreux en habit de paysan ; il

montait lentement le petit sentier, et se dirigeait vers Léontio.

— Suivez-moi, dit-il d'un air mystérieux.

Le chartreux marcha vers les ruines du pas résolu d'un homme qui sait où il va. Il traversa une petite cour toute jonchée de pierres et de broussailles ; il entra dans un vestibule plein de décombres, où paraissait suspendu l'escalier qui conduisait aux appartements supérieurs. Les premières marches en avaient été détruites ; il suppléa aux marches écroulées en amassant des pierres sous les débris de l'escalier, avec l'aide de Léontio. Stellina eut de la peine à les suivre sur ces degrés mouvants et improvisés. Enfin elle atteignit la rampe, qui tremblait sous les mains convulsives de Léontio. Les trois acteurs de cette scène, parvenus au premier étage, traversèrent une galerie dévastée, dont les fresques avaient presque entièrement disparu. On lisait sur les murs d'atroces injures contre les Espagnols ; elles paraissaient écrites avec du sang. Au bout de la galerie était une porte murée ; l'étranger s'arrêta devant et tira des plis de son manteau un énorme instrument de fer.

Une brèche assez large fut faite en un instant. L'obscurité régnait dans cette salle, dont la fenêtre avait été murée comme la porte.

L'inconnu entra le premier et démolit le mur bâti contre les volets.

— Entrez, dit-il à Léontio ; il fait grand jour maintenant ! Et il laissa tomber son marteau de fer. Léontio, Stellina, reconnaissez-vous cette chambre ?

Stellina était mourante ; elle s'assit sur un fauteuil, et ne répondit pas.—Comment voulez-vous que je la reconnaisse ? répondit vivement Léontio ; je ne suis jamais venu à Naples, et cette salle est fermée depuis bien longtemps.

— Eh bien ! dit froidement l'inconnu, c'est votre chambre nuptiale, c'est la chambre où vous êtes morts.

— Ah ! quand ce rêve finira-t-il ? murmura tout bas Stellina. Léontio était au désespoir, et regardait autour de lui avec des yeux effrayants.

— Il s'est commis un crime, dit-il, oui, un crime ; ce marbre l'atteste ; ce marbre a bu du sang ou la sueur d'une double agonie ! On reconnaît là les traces de deux cadavres.

— Oui, tu dis vrai, Léontio, c'est ici où tu as été empoisonné, toi et ton épouse : voilà la trace du cadavre de Stellina, voilà la trace du tien. Ces deux flambeaux ont éclairé ta dernière nuit ; ces habits sont les tiens ; ces robes sont celles de ta femme ; vous pouvez les revêtir : ils iront à votre taille ; voilà ton épée,

dont la poignée d'argent figure la lettre L. Reconnais ton chiffre, Léontio. Voilà le lit nuptial ; tu n'y as jamais dormi, jeune époux !

— Songe d'enfer, s'écria Léontio au comble du délire ; sainte Vierge, à mon secours ! Est-ce qu'il ne me semble pas maintenant que je reconnais cette chambre ? Ce souvenir a été fugitif comme l'éclair, mais j'ai eu le temps de le saisir, Stellina !...

—Viens, viens, mon frère ; sortons, sortons, ou je meurs ici, oui, j'y meurs !...

— Pour la seconde fois, dit l'inconnu avec un grand calme.

Jamais figure d'homme n'exprimera le mouvement intérieur de Léontio à cette réponse poignante de sang-froid.

L'inconnu continua.

— Jeunes gens, ce n'est rien encore ; vous êtes ici en mon pouvoir, vous n'en sortirez qu'après avoir tout vu. Je vous épouvante, n'est-ce pas ? Il faut que tu sois bien lâche, non pas toi, faible femme, mais, toi qui as déjà le regard de l'homme, et qui parais en avoir le cœur ; regarde si j'ai l'air de trembler, moi, Léontio ! Regarde ma figure, elle est sereine, mes doigts n'ont pas de convulsions, mon pouls est calme ! Je suis dans un lieu où tout me rappelle une épouvantable nuit, une nuit

comme les étoiles n'en éclaireront plus; eh bien! je suis à mon aise. Et portant, lorsque je vous vois tous deux là, devant moi, devant ces portraits, devant ces vêtements de noces, je suis moins sûr de mon existence que de votre mort. Pour moi, vous êtes deux horribles fantômes échappés du tombeau, afin de troubler ma vie. Tu dis que tu crois rêver, Léontio! et moi je ne puis pas même me rassurer avec cette idée du songe, car je n'ai pas ton imagination folle, moi. Je me rends fort bien compte de mon état; je sais que tout est réalité dans ce que je vois, et ce que je vois, je ne le comprends pas. Léontio, il y a dix-huit ans passés que je me suis enfermé dans la chartreuse Saint-Martin; là, je ne me suis occupé que de Dieu et de toi. Ce que le monde a fait dans ce temps, je l'ignore et m'en soucie fort peu; je n'ai pensé qu'à ce que j'ai fait, et surtout à ce qui m'a été fait. J'ai cherché dans le calme d'une chartreuse une distraction à mes souvenirs, un remède à mes maux, un pardon à mes... fautes. Après dix-huit ans, je touchais à la guérison. Je t'ai vu hier, toi et ta femme!... Que maudit soit le jour d'hier! C'est le démon du fort Saint-Elme qui vous a conduits par la main à la chartreuse! Mes dix-huit ans de résignation sont perdus! Il faut que je me mette

à la piste d'une énigme, et si j'en trouve le mot, il faut que ma main soit esclave d'un ancien serment fait sur la tombe de ma femme! il faut que je ramasse cette aiguille d'or, et qu'avec sa pointe j'écrive, pour la seconde fois, un mot sur la poitrine d'un cadavre. Tout cela n'est pas bien clair pour toi, Léontio ; mais ces murs me comprennent, ces marbres tremblent en m'écoutant, les rideaux de cette alcôve frissonnent. Oh! Dieu m'en est témoin ; si je forme un vœu à cette heure, c'est que ta chair ne soit point de la chair, c'est que la chair de ta femme ne soit pas une chair de femme; soyez spectres tous deux pour me rendre innocent. Rassure-moi, Léontio ; n'est-ce pas que tu viens de sortir de la tombe? Te souviens-tu d'avoir vécu au soleil? Non, non, ton corps n'est que l'apparence d'un corps, n'est-ce pas? Laisse-moi toucher les cheveux de ta femme...

— Misérable ! je t'étrangle, si ton regard seulement souille ma sœur!

— Oh! ne t'alarme pas, Léontio ; ma main ne peut rien sur une femme : elle est froide comme celle d'une statue! Si le cœur d'une femme pouvait palpiter sous ma main, nous ne serions pas ici occupés à nous servir d'épouvantail mutuel.

— Oh ! s'écria Léontio, voyons, qu'as-tu à me dire encore ? Ma sœur a besoin de repos; délivre-nous de toi et de ton attirail de mort; je suis las de t'écouter ; voici bientôt la nuit...

— Ah ! tu es las de m'écouter ! dit l'inconnu avec un aigre sourire ; ce n'est pas du sang de fantôme qui coule dans tes veines ! tu n'as pas la froideur du tombeau, bouillant jeune homme ; tant pis ! Eh bien ! si tu n'écoutes pas, regarde !

Et il arracha lestement les voiles noirs qui couvraient les deux portraits ; on aurait dit qu'ils avaient été peints la veille : ils étaient frappants de ressemblance, de formes, de taille, avec Léontio et Stellina.

— Pour compléter la ressemblance, ajouta l'inconnu, ramassez vos habits de noce et revêtez-les.

Stellina se leva, fit le signe de la croix et retomba sans connaissance sur le fauteuil ; le cri de l'effroi s'arrêta entre les lèvres béantes de Léontio. Les doigts de sa main gauche se crispaient dans les larges touffes de ses cheveux. Il s'évanouit.

VI

Le Tombeau.

Stellina était revenue de son évanouissement; assise sur le marbre, elle avait posé sur ses genoux la tête de Léontio, et la couvrait de larmes. Léontio semblait dormir; sa respiration s'entrecoupait de soupirs et de cris sourds; c'était une léthargie, sans doute, pleine de rêves pénibles. Stellina n'osait interrompre ce mauvais sommeil qui, du moins, était une sorte de trève, une apparence de repos.

La lune était réfléchie dans une glace de la chambre, et semblait regarder le groupe fraternel tout illuminé de ses mélancoliques rayons. Cette triste veillée s'éclairait ainsi au flambeau du soleil des ruines. La jeune fille, protectrice du sommeil de Léontio, avait trouvé, dans cette fonction si douce, un courage bien au-dessus de sa faiblesse ordinaire. En reprenant ses sens, elle n'avait plus revu le chartreux ; et quoiqu'elle craignit, à chaque instant, de le voir entrer, elle se trouvait presque heureuse d'être délivrée de la présence de cet homme mystérieux. Léontio fit un léger mouvement de tête, et ouvrit les yeux ; la figure penchée de Stellina qui le regardait lui rendit un peu de force au cœur.

— Où sommes-nous? s'écria-t-il d'un air égaré ; dis, Stellina, où sommes-nous ?

— Tu es auprès de moi, mon frère, répondit la jeune fille, avec une voix plus harmonieuse que le son de la lyre qui endort les douleurs.

La voix de la femme a été notée pour embaumer la souffrance; la voix de la femme est un écho du ciel.

Léontio baisa les mains de Stellina, en versant d'abondantes larmes ; tout à coup, il jeta de rapides regards autour de lui, et dit d'une voix

basse et tremblante : Où est-il, le spectre de la chartreuse? sommes-nous seuls?

— Oui, oui, mon frère; il y a déjà trois heures que je garde ton sommeil, et personne n'est plus entré ici. J'ai entendu deux voix là-bas, sur la terrasse; une de ces voix m'est connue, c'est celle du chartreux; l'autre, je ne l'ai jamais entendue; elle est forte, brusque et hautaine. Si j'avais pu t'abandonner un seul instant, je me serais rapprochée de la croisée ouverte, pour écouter leur conversation; de cette place, je n'ai pu entendre que des mots sans suite; nos noms étaient souvent prononcés par ces deux hommes. Il y a bien longtemps qu'ils sont partis, du moins je le présume, car je n'ai plus entendu que le souffle de ton sommeil.

Léontio marcha vers la croisée, et regarda la campagne. Pas un être vivant n'animait ce désert; la brise était suave à respirer; l'aube blanchisssait déjà la cime des grands pins; on entrevoyait quelques barques qui cinglaient d'Ischia vers Misène; l'alouette lançait à l'air des notes claires, veloutées, joyeuses; c'était la seule voix qu'on entendit sur le sommet silencieux d'Ottayano. Stellina, qui s'abandonnait avec sa légèreté de jeune fille aux douces impressions du moment, aussi oublieuse du

passé qu'imprévoyante du plus proche avenir, Stellina disait à Léontio : — Mon frère, ce charme de l'aube me fait un plaisir doux comme une de tes caresses ; je n'ai jamais vu la nature si belle. Dans la maison où nous avons passé notre enfance, j'ai vu la mer bien des fois ; mais cette mer était triste, et la montagne mélancolique. A Rome, je n'ai jamais joui de la fraîcheur de l'aube, que dans notre rue de Saint-Théodore : de notre croisée on voyait des ruines noires, de vieux murs de briques, et de pauvres gens qui allaient au travail avant le soleil, pour se faire la journée plus longue. Ici, regarde comme tout est beau ; respire comme tout est parfumé. Oh ! viens, oublions tout, descendons là, dans ce bois ; allons voir lever le soleil, au bord de cette montagne qui s'avance vers la mer. Viens, mon frère, cela te fera du bien.

Léontio, la tête encore bouleversée, se laissa entraîner par Stellina. Ils descendirent l'escalier en ruines, et arrivèrent sur l'esplanade.

Ils marchaient au hasard, silencieux et craintifs ; au moindre bruit, Léontio saisissait son poignard, et la flamme lui montait au visage. Il y avait assez de clarté déjà pour distinguer tous les objets voisins.

Un massif de cyprès frappa Léontio ; voici

un tombeau, dit-il; les tombeaux nous poursuivent! C'est un sarcophage abandonné depuis longtemps, car il est tout couvert de lierre et de hautes herbes; c'est un bel effet de paysage!

Il s'avança, et coupa avec son poignard les arêtes du lierre collé contre la porte du tombeau. Voici des lettres, c'est une épitaphe sans doute; j'aime les épitaphes; je veux lire celle-ci; voyons si....

Il ne put achever; ses cheveux se hérissèrent d'horreur; d'un signe il appela Stellina restée un peu en arrière; elle suivit l'indication du doigt de Léontio.

Le jeune homme prononça lentement et d'une voix sourde les mots de l'épitaphe.

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instants dans un silence de stupéfaction.

Le désespoir donna à Léontio un accès de force, de courage et de fureur; il ouvrit la porte du tombeau, et vit deux places de cadavre...

— Vide! s'écria-t-il... Mais, regarde, regarde, Stellina, ces deux médaillons de marbre; re-

connais-tu ces profils? y a-t-il deux profils comme le tien au monde? Mon Dieu, mon Dieu, descends, parle-moi sur la montagne, comme à Moïse, ou je meurs fou!

La jeune fille s'était agenouillée sur le gazon et priait, un chapelet à la main.

Tout à coup, il se fit une révolution sur la figure de Léontio. Ses traits rayonnèrent, comme de bonheur, ses yeux s'éclairèrent de joie.

Eh bien, oui! s'écria-t-il, j'accepte l'épitaphe! Merci, tombeau! merci, révélation de la tombe! Oui, oui, Stellina, ce jour n'est pas un jour de mort; cette aube est le rayon matinal de ma vie! Ces cyprès sont des myrtes! ces lettres funèbres étincellent d'or! Stellina, Stellina, lève-toi, lève-toi! tu n'es plus ma sœur; Léontio n'est plus ton frère; je suis ton amant! ton époux! Oh! je le savais bien, Stellina; Dieu ne m'aurait pas mis au cœur une passion criminelle! Oui, oui, je suis fantôme, je suis ressuscité, je suis une exception dans la nature; tant mieux! Que m'importe de vivre d'une vie de mort, si je puis aimer Stellina comme une amante; je suis prêt à tuer celui qui viendrait m'expliquer ce mystère en me rendant une vie et une sœur! Je veux être mort et ton époux, plutôt que ton frère et vivant.

Et il entraînait Stellina vers la grande allée

de pins ; la jeune fille pleurait de joie ; jamais elle n'avait vu Léontio dans cette auréole de bonheur : elle, toujours si soumise à son frère, écoutant sa voix comme la voix de Dieu, elle s'abandonnait à des caresses de flamme, sans crainte ni remords. Bien loin de dissuader Léontio d'une erreur qui consolait l'inconsolable jeune homme, elle n'ouvrit la bouche que pour mettre le comble à sa joie. Oui, oui, mon frère...., mon ami, mon Léontio, oui c'est Dieu qui t'inspire ; c'est Dieu qui nous a conduits ici par la main. Eh ! je le sentais bien, aussi, que je ne t'aimais pas de l'amour incestueux d'une sœur ; oh ! je t'aimais bien mieux ! Combien de fois une parole d'amour s'est arrêtée sur mes lèvres ! Et ce matin, quand tu dormais sur mes genoux ! tu ne sais pas combien de caresses d'amante tu as reçues sur le front ; c'est ce qui t'a rendu la vie, Léontio, mon frère, mon ami.....

— Ton époux ! ton époux ! Notre contrat de mariage est écrit sur le bronze ! Dieu lui-même a semé du lierre sur ce registre nuptial, afin qu'aucun doigt profane ne pût l'effacer. Tiens, crois-tu que ces baisers dont je te brûle soient des baisers de cadavre ! Adieu, Naples ! adieu le monde ! adieu tout ! Viens, Stellina.

Et ils étaient entrés dans ce pavillon du bout

de l'allée, le même où l'autre Léontio et l'autre Stellina furent surpris par le moine empoisonneur..... On n'entendit plus que le murmure de la fontaine voisine, le chant de la brise dans les aliziers, et le son des molles vagues expirantes sur le rivage.

Le soleil était bien haut sur l'horizon quand les deux époux de la mort quittèrent le pavillon nuptial ; Léontio, serein comme un ange du ciel ; Stellina, langoureusement suspendue au bras de son ami. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre, et ne s'apercevaient pas qu'un étranger faisait mine de leur barrer le passage de l'allée.

— Mon ami, rentrons dans le bois, dit Stellina ; voici encore quelque mauvaise nouvelle qui nous arrive.

— Oh ! maintenant, mon amie, je défie bien l'enfer de m'épouvanter ; tu es ma femme, cela me suffit ; tout le reste m'est indifférent.

Il considéra avec attention l'inconnu de l'allée, et s'arrêta brusquement.

— Non, dit-il, non, mes yeux ne me trompent point : c'est Salvator Rosa !

— Oui, vous m'avez reconnu, répondit le grand artiste en se rapprochant ; et c'est vous que je cherche. A notre première entrevue, vous étiez sans nom, et vous me traitiez d'excel-

lence ; aujourd'hui, c'est le plébéien Salvator Rosa qui salue le duc d'Ottayano.

Léontio gardait le silence, ne comprenant rien à ce début. Salvator continua :

— J'aime les aventures, moi ; j'aime les hommes de passion orageuse ; je me fais souvent conter des histoires par ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup joui, beaucoup souffert. Ma vie est la plus fabuleuse des vies ; j'aime les gens qui me ressemblent. Je vous ai suivi pas à pas depuis le jour de notre rencontre au Janicule. Le lendemain je me rendis à votre maison de la rue Saint-Théodore ; on me dit que vous étiez parti pour Naples ; j'avais quelques affaires de famille à régler à Naples, je pris donc le même chemin que vous. Un vif intérêt, une curiosité singulière, m'attachaient à votre existence. A force d'interroger mes souvenirs, je me rappelai que je fus un jour appelé là, dans ce château, pour peindre deux époux qui portaient le même nom que vous et madame. J'appris ensuite que cette noce avait fini par un empoisonnement. Je ne crois pas, moi, aux choses surnaturelles, bien que mon imagination soit folle à volonté ; je ne pus admettre que c'était votre figure qui avait passé sous mon pinceau ; il fallait donc qu'un autre enfant fût né de la même mère. Mais à qui m'adresser pour

me conduire dans un labyrinthe de conjectures? Tous les maîtres de ce château étaient morts de mort violente ou naturelle ; il ne restait de deux familles qu'un concierge fou. Il me vint à l'idée que si deux enfants nouveaux étaient nés après la mort des premiers , à coup sûr un prêtre les avait baptisés sous le même nom que leurs frère et sœur : c'est l'ordinaire consolation des parents malheureux. Après trois jours de recherches dans les églises de Naples, j'ai enfin découvert un vieux franciscain qui s'est souvenu d'avoir donné le baptême à deux enfants, dans une maison éloignée de la ville, et d'y avoir été conduit avec un mystère qui semblait être une précaution contre un ennemi acharné. Le fransciscain m'a ajouté qu'il se rappelait fort bien toutes les circonstances de cet événement, car il avait été rémunéré de son œuvre avec une grande libéralité. — Bien plus , a-t-il dit , je me souviens que la petite fille Stellina avait au bas de sa poitrine une légère empreinte écarlate qui figurait une aiguille d'or , comme celles que les femmes portent aux cheveux...

Léontio poussa un cri de joie, se précipita au cou de Salvator Rosa et le tint longtemps étroitement embrassé. — Oui , oui, s'écria-t-il , c'est vrai! c'est vrai! Homme du ciel, tu me rends la vie!

Stellina pleurait d'attendrissement. Salvator continua :

— Mes pas étaient attachés aux vôtres, comme je vous l'ai dit : hier soir, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé là, sur cette esplanade, avec deux domestiques ; je vous appelai à haute voix par votre nom, et personne ne répondait; enfin un homme est sorti de ces ruines, j'ai couru à lui, et lui a tremblé en me reconnaissant : c'était Marco Théona ! J'avais longtemps vécu avec lui dans les Abruzzes, moi, peintre de paysages, et lui, bandit. Un grand malheur, le désespoir, la vengeance, avaient jeté Théona dans les Abruzzes; il était toujours sur la route de Naples à Rome comme un chasseur à la piste qui attend le gibier qu'on lui a désigné. J'ai usé de mon ascendant sur Théona pour lui arracher des secrets, car je savais que son histoire se liait à celle de vos familles; je l'ai menacé de le livrer aux sbires, il a parlé. — Allons à Naples, m'a-t-il dit; ce n'est qu'à Naples que je puis vous indiquer la retraite de Léontio et de Stellina. Nous sommes descendus de la montagne. A Portici, nous avons pris une barque; sur le point d'aborder, Théona m'a dit : Vos deux protégés sont peut-être morts; vous les trouverez dans les ruines d'Ottayano; il y a tout auprès un tombeau vide, avec leurs noms gravés ; vous n'aurez pas

beaucoup de peine pour les ensevelir. Quant à moi, mon malheureux destin est accompli!... Et il s'est jeté à la mer. Au lieu de deux cadavres à ensevelir, j'ai trouvé deux époux à embrasser. Venez prendre vos vêtements de noces.

— Ah! dit Léontio en baisant les mains du grand artiste, je n'aurais pas cru que le bonheur fût si léger! Quel jour que celui-ci! Où puis-je voir finir un aussi beau jour?

— Où il a commencé! dit Salvator. Demain vous viendrez à ma maison du Pausilippe; là, je vous expliquerai tout; aujourd'hui nous restons à votre château, duc d'Ottayano; mes domestiques ont songé à tous nos besoins. Dans une heure, vous serez mariés à l'église de Resina, et ce soir.....

Le soir, dans la chambre nuptiale, tout illuminée, le duc et la duchesse d'Ottayano, revêtus des habits de leurs frère et sœur, recevaient les félicitations de Salvator Rosa et de sa famille; puis les flambeaux s'éteignirent, une seule lampe d'argent à quatre rayons éclaira mollement la chambre. De brûlantes paroles d'amour s'échangèrent encore auprès de ce lit, couvert de la riche étoffe aux franges d'or; mais cette fois les époux y dormirent.

Le lendemain, Léontio dit à sa femme : Mon frère et ta sœur sont morts indignement ici;

Dieu ne pouvait pas les ressusciter : mais Dieu est juste, il a fait tout ce qu'il était en sa puissance de faire, il les a ressuscités en nous.

HERCULANUM.

OU

L'ORGIE ROMAINE.

Ils étaient mille, tous de race militaire et patricienne,
qui avaient suivi Titus en Judée;
hommes de débauche, et grands contempteurs de vertu.

AMM. MARC.

Herculanum.

La première éruption connue du Vésuve eut lieu sous le règne de Titus, l'an de J. - C. 79 ; elle détruisit Herculanum.

Jeunes contemporains, poétique auditoire!
Sourds aux bruits de la rue, écoutez une histoire
Dont nulle bouche encor n'a fait ses entretiens,
Mystère qui remonte à l'ère des chrétiens :
Aux secrets de là-haut toujours ce qui se lie,
Quoique empreint de raison, ressemble à la folie;
Or écoutez ce chant de plaisir et d'horreur!
Titus régnait, Titus le divin empereur,

Qui porte un nom si beau parmi les rois d'élite ;
Titus, le destructeur du peuple israëlite ;
Lui qui brûla Sion, et s'en revint suivi
Des enfants de Juda, des enfants de Lévi.
Le monde était tranquille, et la paix était faite,
Le triomphe volait sur son chemin de fête ;
L'empire s'endormait dans un bruyant repos ;
Le soldat se fit homme ; on ploya les drapeaux ;
Prévoyant, cette fois, une trop longue attente,
Le vieux centurion brûla ses pieus de tente ;
On éleva partout des autels à Vénus,
Et le prêtre ferma le temple de Janus.

Rome la belliqueuse avait brisé sa lance ;
Alors, vinrent des jours de splendide opulence,
De somnolent bonheur, de suaves ennuis,
Des jours de volupté, de parfums, et des nuits
Telles que la Bacchante, aux aguets sous les treilles,
Dans les fêtes de Pan n'en vit point de pareilles.
L'homme était fort et brun ; dans ses festins si lents
Il exerçait sa faim sur des mets succulents ;
A ses triclinium, remplis d'amis intimes,
Il découpait les corps des laineuses victimes,
Comme aux repas d'Homère, où la main des héros
Sur la table de chêne allongeait deux taureaux.
La femme, avec son œil, l'œil céleste des Gaules,
Sa chevelure d'or ruisselante aux épaules,
Sa gorge de statue et son air sibyllin,
Et son beau corps trahi par sa robe de lin,
La femme ressemblait aux nymphes d'Arcadie.

Qui dans un cœur de Faune allumaient l'incendie ;
Et l'on voyait courir tout Rome aux jeux du soir,
Où pour se faire aimer, elle venait s'asseoir.
L'or abondait : Titus vainqueur en Palestine
De retour pour calmer la légion mutine,
Et réjouir longtemps sa grande nation,
Morcela les trésors du temple de Sion.
Un jour, il fit jeter aux petillantes flammes
Le cèdre de Moïse orné de riches lames,
Les coupes d'Aaron, tous les vases d'or fin,
L'arche que protégeait l'aile du Séraphin,
Tous ces riches métaux qui, sous le saint portique,
Brillaient selon la loi gravée au Lévitique.
Le fondeur souilla tout de ses profanes mains,
Et de l'or du vrai Dieu fit des écus romains.
Cette fois, nul fléau ne vint de la nuée
Pour accorder vengeance à l'Arche polluée ;
Il fut long et complet le sacrilége, eh bien !
L'impunité régna partout, Dieu ne fit rien !

Et l'été vint ; l'été, saison des douces fêtes,
L'été que salua le cri de leurs poëtes ;
La litière volante, et la mule au pied sûr,
Emportèrent de Rome aux blancs rochers d'Anxur,
Tous ces hommes heureux qu'en odes sibyllines
Parthénope appelait sur ses belles collines ;
Le rameur, sur son banc, transportait ces colons
A l'autre bord du golfe, à ces tièdes vallons
Où deux cités, deux sœurs, l'une à l'autre groupée,
L'une fille d'Hercule et l'autre de Pompée,

Aspirant la fraîcheur sous le Vésuve ami,
Allongeaient leurs pieds blancs sur le flot endormi.

Celui qui les créa, ces deux villes éteintes,
Les colora partout d'harmonieuses teintes;
L'artiste ingénieux y jeta mollement
L'arabesque sans fin d'un songe heureux qui ment.
Les fêtes du dieu Pan, les courses des Ménades,
Les choses de Vénus au front des colonnades;
Les nymphes accourant à la danse du soir,
Sans effleurer le sol, blondes sur un fond noir;
Les roses et les fruits qu'effleurait aux corbeilles
L'aile des papillons ou le dard des abeilles;
Pour ces villes d'amour l'azur fut prodigué,
Tout, jusqu'à leurs tombeaux, était riant et gai,
Comme dans Sybaris, autre ville odorante
Qui dort au bruit des flots du golfe de Tarente.

Un jour de cet été, jour que le vieux destin
Avait caché longtemps à tout Napolitain,
Un jour, Herculanum, sur la rive sonore,
Ne fit qu'un sommeil court et vit lever l'aurore :
Le riche Pollion, arrivé le matin
Dans sa villa de marbre, illustrait un festin;
Sa table se courbait sur sa fraîche terrasse,
Et mille conviés, Romains de noble race,
Célébraient ce grand jour où l'Hébreu fut vaincu,
Où sa voix, en pleurant, dit : Sion a vécu!
On avait disposé sous la main du convive
Le lierre toujours frais avec sa feuille vive;

Le vin se reflétait sur les tempes en feu,
En desséchant les fleurs, les fleurs qui durent peu;
Mais l'Archipel voisin envoyait jusqu'aux frises
Les parfums voyageurs sur les ailes des brises,
Et le doux vent du soir, tout le jour attendu,
Enflait le tissu rouge aux colonnes tendu.
Heure d'orgie! alors la volupté circule
Sous les pins embaumés de la ville d'Hercule;
L'esclave a dénoué le blanc voile du sein;
Le convive amoureux, levé sur son coussin,
Désignant aux lambris de suaves peintures,
Aux filles de Sion enlève leurs ceintures,
Et Pollion le riche, élu roi du festin,
Pour les exciter mieux, leur dit ce chant latin :

Enfants! que la coupe soit prête!
De roses couronnons le vin;
Amis, buvons le vin de Crète
A Titus, l'empereur divin!
Que jusqu'à la dernière goutte
La patère se vide toute;
Tendez la patère à l'enfant.
Selon la coutume latine,
Au vainqueur de la Palestine,
A Titus, le dieu triomphant!

Amis, le falerne ruisselle
Dans les celliers de ma villa;
Portez-nous l'amphore que scelle
Le cachet vierge de Sylla;

Buvons aussi ce vieux falerne
Au vainqueur de l'hydre de Lerne,
Protecteur de notre cité :
Il faut que cette nuit décide
Qui de nous est digne d'Alcide,
Qui de nous l'a ressuscité !

Aux épaules de nos maîtresses
Nous qui jetons des bras nerveux,
Qui faisons ruisseler leurs tresses
Ainsi qu'un torrent de cheveux ;
Nous dont l'allure libertine
Fait rougir la vierge latine
Qui passe devant les censeurs,
Qui savons tout ce qu'on exprime
De vif plaisir et de doux crime
Avec nos filles et nos sœurs ;

Montrons aux sœurs des Juifs rebelles
Qu'en notre pouvoir nous tenons,
A ces filles brunes et belles,
Des Romains dignes de leurs noms !
Depuis nos mères les Sabines,
Jamais de plus de concubines
Nous n'avons jonché nos coussins ;
Embrassons de toutes nos âmes
La femme sur un lit de femmes ;
Que nos lèvres brûlent leurs seins !

Loin d'ici la pudeur et les grâces décentes,
Vertus qui font notre dédain ;

Flétrissons à la fois de caresses puissantes
Ces fraîches roses du Jourdain !
Le vin brûlant se mêle au feu de notre veine,
Les parfums montrent des rescifs,
Notre beau lit d'ivoire embaume de verveine :
Tout excite aux baisers lascifs.
Venez toutes ici, venez, femmes exquises,
Vos doux maîtres sont amoureux ;
Au prix de notre sang nous vous avons conquises,
Pleurez bien pour nous rendre heureux.
Oh ! les pleurs valent mieux que le fade sourire,
Filles au visage abattu ;
Écoutez donc ces mots que l'on ne peut écrire
Et qui font rougir la vertu :
Aux conseils importuns de vos sages matrones
La volupté seule répond,
Et nos lits avec vous sont plus beaux que les trônes
Des rois de la Perse et du Pont.

Un vif éclair blanchit la sonore terrasse
Où Pollion chantait sur le mode d'Horace ;
Un vieil esclave hébreu qu'on ne connaissait pas,
Entrait avec l'éclair dans le lieu du repas.
Sa face de bélier avait un teint livide ;
Il frappa d'un doigt fort sur une amphore vide,
Selon l'usage antique, et cet étrange son
Suspendit le vers libre et donna le frisson.
Hommes heureux, dit-il, savez-vous que la nue
A revêtu, ce soir, une forme inconnue ?
Que l'ardente vapeur qu'exhale votre sol

Comme un pin lumineux s'élève en parasol?
Voyez cette colonne au feuillage d'acanthe,
S'agiter convulsive, ainsi qu'une Bacchante :
Le falerne a donc mis sur vos yeux un bandeau?
La cendre tombe ici comme une trombe d'eau;
Sur ce marbre disjoint, tel qu'un navire à l'anse,
En mouvements légers votre lit se balance.
Entendez-vous ces cris de vieillards et d'enfants!
Tout le vallon est plein d'atomes étouffants.
Herculanum se meurt! la plaine est une étuve;
Cette ville s'asseoit sur l'orteil du Vésuve;
Vos marbres ont craqué; la flamme va sortir,
Elle va vous brûler sous vos pourpres de Tyr!

Que nous veut ce vieux Faune à la voix de Cassandre,
Avec son noir sayon tout constellé de cendre?
Dit Pollion. Amis, que l'esclave africain
Nous verse le massique; il faut boire à Vulcain!

Que d'autres fleurs ceignent nos tempes!
Bravons le feu sous ces abris;
Esclaves, suspendez les lampes
Aux chaînes d'or de ces lambris;
Pour soleil de nos chastes scènes
Il nous faut ces lampes obscènes
Qui parent ma salle de bain;
C'est l'œuvre des eunuques perses;
Je les achetai cent sesterces,
De Clymodore le Thébain.

Et les voix du dehors criaient : La mer écume;
Voici les temps prédits par la vierge de Cume;
La mer brûle; les rocs fondent comme du miel;
Pas un rayon de jour; pas une étoile au ciel!
Dieux grands! Dieux immortels! c'est notre heure der-
Les pins sont secoués ainsi qu'une crinière; [nière;
Le Vésuve indigné rugit comme un lion;
N'offense pas les Dieux, écoute, ô Pollion!

Divins Faunes aux pieds de chèvres,
O vous qui pouvez tout oser,
Prêtez-nous ce feu de vos lèvres
Qui s'accroît dans un long baiser!
S'il nous faut subir la mort pâle,
Mourons comme Sardanapale,
Ce sage du bel Orient;
Pour mourir au milieu des flammes,
Il nous faut un bûcher de femmes :
Nous y monterons en riant!

Et les voix : Fuyez donc, fuyez, la lave approche!
Nos pas laissent partout l'empreinte sur la roche!
— Viens ici, nautonnier; tourne ton bec d'airain;
Prends ces trente écus d'or : voguons au lac Lucrin.
—Voici, voici le feu! — c'est un fleuve qui roule;
—Dieux! le temple d'Isis! voyez comme il s'écroule!
—Oh! si je puis revoir le soleil radieux
Demain, je sacrifie une hécatombe aux Dieux!

Que maudit soit le Romain lâche
Qui baise l'autel de la peur !
Tressons-nous des couronnes d'ache :
Elles dissipent la vapeur.
Gloire, gloire au père Liée !
Que la pudeur soit oubliée,
Jetons la tunique aux cent plis ;
Dans notre débauche nocturne
Jetons aux flots toge et cothurne ;
Nous voilà nus, broyons nos lits !

Et les voix : La mer monte et la terre s'abaisse ;
—Tout le sol disparaît sous une cendre épaisse.
—Quoi ! les temples aussi dans l'abîme s'en vont !
A quoi pensent les Dieux ! — la montagne se fond !
—Hercule est contre nous—fuyons d'un pas agile,
Allons sous le laurier du tombeau de Virgile,
C'est un arbre sauveur. — Comme la terre bout !
— Nous n'aurons pas demain une maison debout!

Quand on est mille à boire ensemble,
Dans la vapeur d'un gai repas,
Étendus sur des lits, il semble
Que la terre ne tremble pas !
Approche donc, livide esclave,
Va remplir ma coupe de lave ;
Je veux boire ce vin d'enfer.
Buvons tous ce vin du Cocyte,

Sachons quels désirs il excite
Dans une poitrine de fer.

Pollion, hâte-toi; du pied de la colline
Tu peux gagner encor les galères de Pline;
Sors avec tes amis... Non, ne sors pas; le flot
Embrassant ton palais en a fait un îlot;
Tes poutres ont craqué; la campagne est si noire
Qu'on ne voit plus Misène et son haut promontoire;
Tout est mort; ouvre-moi, je suis un soldat, seul
Je t'apporte ton aigle, elle est dans un linceul.

A toi donc, divin fils d'Alcmène
Protecteur de ces légions;
Je donne cette aigle romaine
Qui brilla sur mes légions;
Et meurs content! que le feu tombe,
Ce lit me servira de tombe;
C'était l'espoir qui me suivait.
Viens, oh! viens fille d'Idumée,
Viens, et que ta joue embaumée
Soit, à moi, mon dernier chevet.

Ici finit le chant : de la haute solive
La lampe s'écroula, pleine de jus d'olive;
Et tout fut fait; un cri de vive l'empereur
Domina d'autres cris d'amour et de terreur;
On entendit encor les caresses dernières
Murmurant sur le cou des belles prisonnières.
Et la cendre massive étouffa dans leurs lits

Ces mille conviés sur l'heure ensevelis :
Tout disparut... Après l'épouvantable scène,
Un nautonnier craintif venu du cap Misène,
Laissant flotter sa voile abandonnée au vent,
Sur Herculanum mort vit un Hébreu vivant!

A bord du *Sully*, Juin 1834.

VARIÉTÉS.

VAN-DYCK

AU PALAIS BRIGNOLE.

La ville de Gênes s'était levée avec le soleil de ses plus beaux jours pour assister au mariage du comte Brignole. La darse faisait silence ; le môle était désert devant la fontaine de Saint-Christophe ; les galères dormaient dans les eaux calmes et bleues qui reflètent, en le brisant, le péristyle du palais Doria. Tout le bruit s'était réfugié dans la via San-Luca ; toute la foule amoncelée dans le voisinage *dei Banchi* se dirigeait vers *San-Lorenzo*, la cathédrale, en

inondant les rues étroites et tortueuses qui étouffent cette magnificence gothique, écartelée de marbre noir et blanc.

Les Génoises sont belles, mais la comtesse Brignole était plus belle qu'une Génoise ; elle avait dix-huit ans ; on n'a jamais vu de plus beaux cheveux noirs que les siens sur un front aussi pur, un plus beau teint sur un visage plus angélique : elle était citée en Italie, à une époque où l'Italie avait tant de femmes à donner en modèle aux artistes ses enfants. Le comte Brignole, l'allié des Durazzo et des Doria-Tursi, avait fait bâtir dans la strada Balbi un palais digne de l'adorable femme qu'il épousait.

L'église de Saint-Laurent resplendissait de lumières ; toute la noblesse, sortie de ses palais de marbre, inondait la grande nef et le sanctuaire ; la bourgeoisie opulente s'entassait dans les nefs latérales ; la populace curieuse se pressait sur l'étroit parvis, sous le porche et à toutes les issues. Personne n'était venu là pour prier ; la reine de la fête religieuse se nommait la comtesse Brignole ; il était difficile de l'entrevoir agenouillée devant l'autel ; mais quand elle se levait, et que, rejetant son voile en arrière, elle se retournait un seul instant vers les nefs, alors un murmure d'admiration montait aux voûtes avec les notes du chant grégorien,

et l'on ne savait plus si la foule adressait un hymne de louanges à la comtesse, ou à la Vierge de l'Assomption. C'était le quinze du mois d'août.

On remarquait aussi, à quelques pas devant la rampe du sanctuaire, un jeune homme d'une figure, d'un regard et d'une pose de corps extraordinaires; il n'était habillé ni comme un seigneur, ni comme un bourgeois, ni comme un marchand. Il avait inventé son costume tout d'une pièce, soie et velours noir; son visage était pâle; une moustache déliée noircissait sa lèvre; une barbe pointue tombait de son menton. Il ne s'agenouillait pas, il ne priait pas, il ne s'asseyait jamais. Il regardait la belle comtesse avec des yeux d'une mystérieuse expression, il la regardait toujours. Il était immobile, appuyé contre un pilier; et si quelques vives émotions tourmentaient son âme, rien ne transpirait au dehors : à le voir ainsi posé, on l'aurait pris pour un portrait en pied tombé de son cadre et incrusté sur un pilier de Saint-Laurent. Ce jeune homme était le peintre Antoine Van-Dyck.

Il ne parut s'animer qu'au moment où les bannières et les guidons des confréries descendirent du sanctuaire dans la grande nef, et que la statue d'argent de la Vierge, portée par

quatre marins de la galère Doria, traversa la foule, comme si elle eût glissé sur les têtes. Après la cérémonie du mariage, la procession commença. La comtesse Brignole marchait après la Vierge ; son époux la suivait d'un air singulièrement orgueilleux. Le noble comte était dépourvu de cette spirituelle intelligence que la nature donne à tous les Italiens. Quand il passa devant le peintre Van-Dyck, le grand artiste dit au comte Pallavicini : « *Ma vie pour un quart d'heure de cet homme !* » Personne n'entendit ces paroles ; elles se perdirent dans un énergique *Salve regina* que le peuple entonnait avec furie, en brûlant de ses regards la comtesse Brignole qui faisait des largesses aux bassins de tous les couvents.

Van-Dyck se mêla au noble cortége et descendit avec la procession vers le faubourg de Saint-Pierre-d'Arena. C'était au tomber du jour ; le soleil s'inclinait sur les belles eaux du golfe Ligurien ; les collines resplendissaient d'une douce lumière ; les cloches sonnaient à toute volée ; les vaisseaux saluaient de leur artillerie les deux vierges triomphantes ; les banderoles flottaient à la brise ; le genêt et l'encens parfumaient l'air, et lorsque de tous ces bruits joyeux, de tous ces parfums de mer et de collines, de tout ce frémissement de bannières, s'élançait en

chœur l'*Ave maris stella,* Van-Dyck sentait des larmes sur ses joues et des frissons partout. Le palais Doria ouvrit ses portes au clergé de Saint-Laurent. L'*Ave maris stella* éclata sous les colonnades qui s'avancent sur l'eau ; l'hymne virginale fut répétée à bord de toutes les galères voisines ; il semblait que le ciel, la terre, la mer saluaient d'un chœur immense la jeune épouse qui étincelait comme un astre sous le portique de marbre du beau palais Doria.

Van-Dyck sortit des rangs et monta aux jardins solitaires qui s'élèvent en amphithéâtre derrière le palais, du côté de la statue du Géant. Là, il se recueillit pour penser à ce qu'il avait à faire. Il aimait la comtesse, non d'un amour vulgaire, mais d'une passion d'artiste ; il l'aimait depuis deux ans ; il avait vu éclore cette belle fleur dans les nymphées du palais Tursi, au milieu des fontaines et des citronniers. Le peintre n'avait rien à offrir à ces familles génoises, plus opulentes que des rois ; il n'avait ni palais de marbre, ni galions dans le port ; il s'était donc tenu à l'écart, avec le secret de son amour. Un seul homme avait reçu ses confidences, le comte Pallavicini, noble et généreux seigneur ; il aurait donné sa fortune à Van-Dyck ; mais son palais et sa villa magnifique l'avaient ruiné complétement.

La fête, le chant, les cloches, la foule avaient pu distraire Van-Dyck. Maintenant, isolé dans la vigne des Doria, il supportait tout le poids brûlant de sa passion. Il regardait la mer, spectacle sublime qui attriste souvent et ne console jamais; il regardait la superbe Gênes, assise au soleil sur ses montagnes, chantant sa joie avec les cloches aériennes, associant, sur la même colline, le couvent austère et la villa pleine de profanes voluptés. Van-Dyck fermait ses yeux et frappait son front. Alors une brise lui apportait la mélodie lointaine de la procession; refrain expirant, léger, purifié dans l'espace, et doux à son oreille comme une parole italienne exhalée des lèvres de l'adorable comtesse Brignole. Van-Dyck, la poitrine brisée, se leva vivement, et saisit son épée qu'il avait suspendue à la feuille d'un aloès.

Il descendit du sommet de ce magnifique jardin, escarpé comme une pyramide; il traversa le pont jeté sur la rue, de la treille au palais, et entra dans la galerie où il avait laissé le comte Pallavicini. La galerie était déserte. Van-Dyck ne daigna regarder ni les fresques nationales de Perino di Vaga, ni les statues de Philippe Carlone; il suivit les traces de la procession sur une route de fleurs. Le clergé de Saint-Laurent était depuis longtemps rentré à la cathé-

drale ; la foule était remontée aux maisons ; des groupes encore nombreux s'entretenaient du mariage du jour sur la place de l'Annonciade. Van-Dyck, en la traversant, entendit prononcer le nom de la comtesse, et exalter sa beauté avec cet enthousiasme bruyant et contagieux qui éclate dans toutes les conversations en plein air chez les peuples du Midi. Il ne s'arrêta pas : la nuit tombait ; il se glissa timidement dans la strada Balbi, et une dernière et terrible émotion faillit l'étouffer, lorsqu'il aperçut le palais Durazzo illuminé, pavoisé, bordé de belles dames à toutes ses terrasses et au balcon de ses deux pavillons aériens. Le bal avait commencé après la procession, le délire de la danse ébranlait déjà ce magnifique palais, montagne de marbre toute brodée à jour, toute festonnée, toute pleine d'escaliers agiles et de sublimes colonnades. Van-Dick s'appuya sur le mur du palais Sera, et demeura comme anéanti dans la contemplation. Il souffrait de cette douleur d'artiste, qu'aucun signe, aucun mot, aucune langue ne peuvent exprimer ; de cette douleur si cruellement inventée par la nature, afin de punir les hommes d'élite des dons supérieurs qu'ils en ont reçus, et qui leur sont si follement enviés par la foule stupide qui ne souffre pas.

Il sortit de sa cuisante rêverie en apercevant,

à la lueur des torches, le comte Pallavicini qui descendait le grand escalier; il prit vivement son bras et l'entraîna dans la petite rue de San-Ciro. Parle-moi de cette femme; dis-moi, l'as-tu vue?

— Je viens de danser avec elle, dit froidement Pallavicini.

— Donne-moi ta main que je la baise; elle a touché sa main.

— Artiste, tu es fou.

— Je suis au désespoir.

— Le temps te guérira.

— Jamais.

— Il m'a bien guéri, moi! j'ai perdu bien plus qu'une femme; j'ai perdu deux palais...

— Oh! je donnerais toute la strada Balbi pour un baiser de cet ange!

— Si la strada Balbi t'appartenait, tu ferais tes réflexions.

— Je donnerais ma vie.

— C'est plus aisé. Mais voyons, que veux-tu faire? Cette femme est mariée...

— Pas encore.

— Comment, pas encore? J'ai signé son contrat de mariage.

— Pas encore, te dis-je!

— Ah! j'entends!... Eh bien! voilà dix heures qui sonnent à Saint-Charles; dans deux heures elle sera mariée...

— Ah! oui! malédiction à ce compte stupide! Eh! que fait-il, lui?

— Lui! il fait le mari; il suit sa femme dans tous les quadrilles; il la dévore des yeux; il lui dit des mots à l'oreille; il regarde à sa montre à chaque minute; il a fait avancer d'une demi-heure la pendule du grand salon du bal; il est heureux, il est fou.

— Et la femme?

— La femme danse; elle est ravie de danser; elle sort du couvent; elle danserait toute la nuit et tout le lendemain...

— Paraît-elle avoir de l'amour pour son....

— Elle danse, te dis-je: quand une jeune femme danse, elle ne pense qu'à elle, à sa toilette et à son danseur.

— Folle!... Et c'est pour ces êtres-là que nous nous consumons, que nous incendions nos poitrines, que nous perdons nos âmes, que nous brisons nos corps!... Et puis elles viennent nous dire qu'elles aiment mieux que nous!... Atroce dérision!... Leur amour d'amante n'est que de l'amour-propre; leur amour d'épouse, qu'une conspiration de toilette; leur amour de mère, qu'un instinct commun de la nature... Oh! je déraisonne; ma tête brûle; soutiens-moi, ou je me brise le front sur ce pavé.

— Mon pauvre ami!

— Oh ! j'ai là clouée au front une idée intolérable ! une idée qui est un tison , une idée que je ne puis éteindre !... Dans deux heures...

— Écoute, parlons d'autre chose... As-tu vu la marine d'Arazzi qu'on vient de recevoir à la villa Scoglietto ?...

— Non... Arazzi fait des marines ?... Dans deux heures ! un homme...

— Il n'excelle pas dans les marines...

— Il n'excelle dans rien...

— Ah ! voilà de l'injustice d'artiste ! Sa *Bataille du palais Doria* est un chef-d'œuvre.

— Son coloris est faux... Entends-tu ? entends-tu ? la musique ne joue plus ; le bal est fini... Viens, rentrons à la strada Balbi...

— C'est un intermède !... on ne peut pas toujours danser ; en ce moment on se repose ; on dansera jusqu'au jour...

— Oui, les autres ; mais elle ?...

— Elle... elle aussi , peut-être... Comment trouves-tu les fresques de *Perino di Vaga ?...* Aimes-tu ce talent ?...

— Non... c'est commun, c'est grossier d'exécution... Eh bien ! la musique ne reprend pas... C'est fini ! c'est fini !...

— Cela va recommencer... Je veux te faire un cadeau... le dernier tableau qui me reste... c'est une Vierge de Giordano...

— Viens, allons au palais Durazzo.

— Que dis-tu de Giordano?

— Un barbouilleur... un peintre de galères... Garde ton tableau... Mon Dieu! quelle horrible journée!... L'église, l'encens, les fleurs! l'*Ave maris stella,* la mer, la prière, les folies, le bal, l'amour, l'amour inexorable! C'est un jour chauffé avec les flammes de l'enfer pour moi; pour les autres, embaumé par les roses du paradis... Allons chez Durazzo... Viens.

Ils remontèrent la petite rue escarpée de San-Ciro, et ils s'assirent sur un bloc de marbre qu'on travaillait pour le palais Serra. La musique du bal retentissait de nouveau; mais il y avait sur les terrasses moins de bruit. moins de foule, moins de joie.

— C'est l'agonie du bal, dit Van-Dyck d'une voix sourde; c'est la mienne aussi...

Il se leva vivement.

— Tiens, regarde là.... ; regarde ces quatre croisées que l'on ferme... Sais-tu quelle est cette chambre?... Je le sais, moi! C'est la chambre du maître!... Comte Pallavicini, êtes-vous mon ami?

— Ton amitié, c'est tout ce qui me reste de ma fortune; j'y tiens.

— Eh bien! écoute : la nuit court, l'heure brûle; le sang gonfle mon cœur; je vais mourir,

si tu ne m'assistes. Monte au palais Durazzo, demande à parler au comte en secret, qu'il soit au salon ou dans sa chambre, debout ou levé. Tu lui diras que l'ennemi de son père, le marquis de Gippino l'attend au puits de la vallée du Lerbino, avec son épée et son poignard; que Gippino se rend en toute hâte à Florence, et ne s'arrête qu'un instant sous les remparts de Gênes pour ce duel à mort : qu'un refus sera une infamie pour lui; un retard, une lâcheté. Va, va! les lumières s'éteignent, les femmes accompagnent la comtesse au lit nuptial; point de réponse, va.

— J'y vais, dit froidement Pallavicini.

Le comte Brignole recevait les adieux de quelques jeunes seigneurs ses intimes lorsqu'il vit entrer mystérieusement Pallavicini qui lui fit un signe du doigt. Ils se retirèrent à l'écart dans un de ces pavillons qui dominent la rue. Pallavicini prit un air grave, et dit au comte :

— Connaissez-vous le marquis Gippino?

— Je ne le connais pas, dit le comte; mais je sais qu'une haine mortelle a régné entre mon père et lui.

— Son fils vous attend au puits de la vallée du Lerbino; il m'a pris pour son second; avant que vos amis ne s'éloignent tous, choisissez le vôtre.

Le comte Brignole demeura muet.

— Comte Brignole, ma parole est-elle assez claire ?

— Je ne refuse pas satisfaction à un Gippino; je la lui donnerai demain.

— Demain votre ennemi sera sur la route de Florence, et il publiera partout votre déshonneur.

— Voilà un singulier moment pour un cartel ! Eh bien ! soit; je lui demande une heure....

Et il se dirigeait vers sa chambre; la camériste de la comtesse venait d'en sortir, le sourire aux lèvres.

— Une heure ! dit Pallavicini en l'arrêtant; je n'ai pas le pouvoir de vous donner une minute de répit; nous avons déjà même perdu beaucoup de temps....

— Mais au moins le temps d'embrasser ma femme....

— Rien; le temps de prendre vos armes, voilà tout; chaque minute qui s'écoule ôte un grain d'or à votre blason.

— Voilà une tyrannie inconcevable ! Je reconnais bien là les Gippino, tels que mon père me les a dépeints cent fois. Voici mon épée.

Il se retourna vers le groupe d'amis qu'il venait de quitter, et dit :

—San-Gallo, je vous prie de m'accompagner jusqu'à l'église de la Consolation.

— Vous allez faire votre prière bien loin avant de vous coucher, dit San-Gallo en riant.

— C'est ainsi, répliqua froidement le comte; voulez-vous m'accompagner?

San-Gallo, comprenant à demi l'affaire, ne répondit plus et marcha vers l'escalier.

Les trois acteurs de cette scène descendirent à la rue et marchèrent silencieusement jusqu'à la poterne; là, ils trouvèrent un homme enveloppé d'un manteau qui paraissait les attendre.

— C'est notre champion, sans doute, dit le comte Brignole.

— C'est lui, répondit Pallavicini.

— Vous connaissez donc Gippino?

— Nullement; il m'a rencontré dans la strada Balbi; il m'a demandé si j'étais noble; il m'a expliqué son affaire; j'ai accepté.

— Vous avez bien fait; au moins, avec vous, nous n'aurons pas à craindre de guet-apens.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Merci.

On entra dans la campagne; Van-Dyck marchait le premier, en avant d'une vingtaine de pas : il s'arrêta dans un petit bois de tamarins, dont les sombres rameaux augmentaient encore l'obscurité de la nuit.

— C'est donc ici, comte Gippino, que vous inaugurez votre champ-clos avec ceux de ma noble maison.

Van-Dick mit l'épée à la main et ne répondit pas.

— Je vous préviens, continua Brignole, que je vais me défendre vigoureusement, car je ne veux pas faire une veuve la première nuit de mes noces.

Van-Dick bondit sur le terrain et se mit en garde. Les deux adversaires croisèrent aussitôt le fer. Le combat ne fut pas long; Van-Dick reçut un violent coup d'épée dans le bras droit; faible de constitution et déjà prédisposé aux atteintes de la phthysie qui le consuma jeune encore, épuisé d'ailleurs par toutes les angoisses de ce terrible jour, il tomba de faiblesse sur le gazon. — Je vais vous envoyer un chirurgien, dit froidement le comte Brignole; et il partit avec San-Gallo.

Pallavicini prodiguait ses soins au malheureux artiste blessé.

— Mon ami, lui dit Van-Dick, j'ai assez d'argent pour racheter ton palais et ta villa : je te le donne. Cours après cet homme, et bats-toi avec lui; tu seras plus heureux que moi, tu le tueras.

— Ton sang coule, il faut que j'arrête ton sang : calme-toi!

— Laisse-le couler, mon sang ; laisse-moi mourir... Sais-tu bien qu'il va rentrer en triomphe dans son palais; que des pleurs de joie, que des caresses de feu l'attendent là-bas; que le paradis va s'ouvrir pour lui, l'enfer pour moi ? Va, te dis-je, atteins cet homme avant qu'il soit aux remparts !

Calme-toi, calme-toi ! te dis-je : demain nous recommencerons. Lasse-moi te panser.

— Ah ! tu as peur !

— Allons ! voilà qu'il m'insulte maintenant !

— Eh bien ! je vais courir après lui, moi... laisse... laisse... je vais... Malédiction !

Il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, le jour commençait à poindre sur la crête des Apennins. — Quel horrible songe ! Ce furent ses premiers mots.

Il promena dans la campagne des regards effarés, et baisa les mains de Pallavicini en les arrosant de larmes ; puis, désignant du doigt le gazon ensanglanté, il sourit avec amertume, et leva les yeux au ciel avec une expression que les grandes âmes seules savent donner à leur visage dans les heures de désespoir consommé.

— Te sens-tu assez fort pour rentrer en ville ? dit Pallavicini.

— Oui... mais que faire en ville mainte-

nant?... Tout est perdu... Regarde comme le soleil se lève riant! comme la nature est joyeuse! J'ai entendu chanter l'alouette ce matin dans un rêve... Dieu nous fait toujours de ces ironies-là... Que lui importe mon malheur, à la nature?... Si elle prenait son crêpe noir à chaque être qui souffre, ce serait un deuil éternel... C'est bien! c'est bien! habille-toi d'azur et d'or, beau ciel d'Italie; cela réjouit la misère de tes enfants.

— Je crois que nous pourrions rentrer, observa tranquillement Pallavicini.

— Oh! toi, tu est de marbre, comme la villa que tu as fait bâtir... As-tu aimé quelquefois?

— Cent fois; mais de ta force, jamais.

— As-tu aimé des femmes qui t'ont montré de l'amour, et se sont mariées avec d'autres?

— Certainement.

— Eh bien! qu'as-tu fait alors.

— Je me suis consolé.

— Tiens, c'est singulier; ta parole me calme. Donne-moi ta main que je la serre, tu me fais du bien.

— Vive Dieu! te voilà en convalescence! Prends mon bras, et gagnons la ville en nous promenant. Écoute : la comtesse Bri...

— Oh! ne prononce point son nom!

— Soit, la comtesse est belle, belle à ravir, c'est vrai ; elle a un teint rose transparent, des yeux lumineux et azurés comme le golfe de Gênes, des lèvres de corail, des dents de perles, un cou d'ivoire, des épaules sculptées avec amour, une taille, oh ! une taille ! Je ne connais qu'une femme qui ait une taille comme celle-là : c'est la Vénus de ton ami Titien de Venise. Quant à son esprit, à ses qualités du cœur et de l'âme, tu ne m'en as jamais parlé : je vois que tu t'en soucies fort peu. Ainsi, donne-moi vingt-quatre heures, je te donne une autre comtesse Brignole.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi ! impossible !

— Impossible ! je veux te donner mieux que la comtesse Brignole... Moi, j'ai perdu mon palais; qu'on m'en donne un plus beau, et je me console tout de suite, foi de grand seigneur !... Bon !... tu souris; nous allons mieux. Laisse de côté ces alouettes qui chantent, et la nature qui se moque de toi; parle raison. Mon ami, toutes les comtesses d'Italie ne valent pas le sang qui vient de sortir de tes veines d'artiste...

— Mais voyons, de quelle autre femme veux-tu parler ?

— Bénie soit *Notre-Dame-du-Remède*, qui demeure dans la rue où nous allons entrer !

nous sommes guéris! Ah! tu t'intéresses déjà à une autre femme!...

— C'est curiosité pure...

— J'entends... Eh! mon Dieu! l'amour d'un artiste n'est, je crois, qu'une curiosité délirante. Si la Vénus de la villa Adriani était enfouie à mille pieds sous terre, tu te ferais fossoyeur au grand soleil pour l'exhumer, la voir et l'embrasser le premier...

— C'est vrai.

— Vous êtes des hommes maîtrisés par vos sens; aussi votre inconstance est passée en proverbe; vous vous faites un musée de maîtresses, comme un cabinet de tableaux; c'est votre métier, vous étudiez la nature; vous ne voyez qu'un beau modèle là où un autre homme verrait l'objet idéal et rêvé d'une platonique et immortelle passion. Eh bien! je veux te donner un modèle qui ferait se draper de jalousie la Vénus Aphrodite dans son bain.

— Son nom?

— Tu le sauras demain. Aujourd'hui guéris ta fièvre, et dors.

En causant ainsi, les deux amis étaient arrivés à la porte de leur maison, sur la place de l'Annonciade, par des rues détournées. La ville était encore plongée dans le sommeil. Un chirurgien fut appelé; il trouva la blessure fort

légère, malgré la grande abondance de sang répandu. Il ne conseilla pour régime que vingt-quatre heures de repos.

Le lendemain, à midi, un domestique, à la livrée des Brignole, porteur d'une missive, entrait dans l'appartement de Van-Dick. Pallavicini habillait l'artiste, qui était encore faible et bien pâle. Le comte Brignole priait Van-Dick de se rendre à son palais.

— Voilà un étrange incident, dit le peintre : que me veut le comte?... Il ne me connaît pas, il ne m'a jamais vu.

— Il faut aller voir, dit Pallavicini. Veux-tu que je t'accompagne?

— Certainement, je n'irai pas seul;... c'est quelque piége infernal. Le comte s'est douté de quelque chose... Oh! vite, vite, au palais Durazzo.

— C'est bien fâcheux; je crains une rechute pour toi; tu vas la revoir, et...

— Elle, la revoir! Jamais! jamais! Je verrai le comte; je n'ai besoin de voir que le comte... Oh! la revoir! J'expirerais devant elle de honte, de jalousie, de désespoir... Viens...

— Tu n'es pas assez calme pour brusquer ainsi cette visite... Nous devrions attendre demain ou ce soir...

— Pas une minute de plus...

— Hélas! nous voilà retombés.

— Oh! tu ne me connais pas! C'est fini, te dis-je; ce n'est plus qu'un souvenir, un rêve pénible... Allons à Durazzo.

— Allons!

Van-Dick s'était habillé magnifiquement; mais l'éclat de son costume ne pouvait dissimuler sur sa figure sa souffrance et son agitation; il était horriblement pâle, et sa démarche, qu'il s'efforçait de rendre hardie, était chancelante comme celle d'un convalescent. Il avait enfoncé la main de son bras blessé dans un crevé du pourpoint, comme par contenance; il s'appuyait de l'autre sur la rampe de marbre de l'escalier du palais. Pallavicini le suivait en soupirant.

Il fut introduit dans la galerie où le comte ne se fit pas attendre.

— Seigneur Van-Dick, dit-il en courant vers lui, veuillez bien excuser mon indiscrétion: j'ai appris que vous étiez de retour dans notre ville; je n'avais pas eu l'honneur de vous y connaître à votre premier séjour; aussi me suis-je empressé de vous offrir cette fois mon amitié et mon palais. Durazzo est l'hôtellerie des grands artistes, n'est-ce pas, comte Pallavicini?

Van-Dick s'inclina et ne répondit rien : il était bouleversé.

— Je vous prie de prendre un fauteuil, messieurs, continua le maître du palais, j'ai à vous parler d'une petite affaire, à vous, seigneur Van-Dick. Je me suis marié avant-hier; sans fatuité, je puis dire que c'est un mariage d'inclination; je veux que notre intimité se forme sous des auspices dignes de votre talent et de ma fortune; je veux que vous fassiez le portrait de ma femme. Quand même je couvrirais votre toile de sequins, je serais toujours votre obligé.

Van-Dick s'inclina de nouveau. Ce silence fut interprété comme timidité d'artiste en face d'un grand seigneur.

— Quel jour le modèle pourra-t-il se mettre à votre disposition?

— Aujourd'hui, je suis prêt, répondit Van-Dick d'une voix éteinte.

— Vous êtes charmant, seigneur artiste; vous allez au-devant de mes vœux. Vous trouverez dans mon atelier des toiles toutes prêtes; je veux un portrait en pied, comme celui de la marquise de Velletri, que vous avez peint et qui est un chef-d'œuvre, comme tout ce que vous faites... Ah! dites-moi, comte Pallavicini, comment avez-vous laissé notre champion du Lerbino? Donnez-moi de ses nouvelles.

— Il est parti ce matin pour Florence.

— C'est un spadassin payé par les Gippini; j'ai su cela. Mes ennemis ont voulu me faire assassiner le jour de mes noces; c'était bien imaginé. Messeigneurs, soyez assez bons pour m'attendre ici un *momentino;* je vais vous amener ma femme.

Et il rentra dans ses appartements.

Van-Dick et Pallavicini se regardèrent quelque temps sans parler.

— Un bon conseil, Van-Dick, le veux-tu?

— Oui.

— Pars.

— Impossible! Que dirait le comte?

— Que t'importe?

— Il me croira fou.

— Dans un quart-d'heure tu le seras tout à fait.

— Je m'abandonne à mon destin.

— Mais songe que tu es blessé, que ta main ne peut manier le pinceau.

— Je peindrai de la main gauche.

— Tu es pâle, tu souffres, tu es agonisant; tu vas périr à l'œuvre...

— Tant mieux.

La porte s'ouvrit, et la comtesse entra.

On aurait dit qu'elle illuminait la galerie des rayons de son éblouissante beauté. Pallavicini

lui-même réprima une exclamation de surprise qui lui était arrachée, car il ne l'avait jamais vue si belle. Elle portait une robe de soie noire brochée : ses épaules et ses bras étaient à découvert, et l'étoffe faisait merveilleusement ressortir leur blancheur lumineuse. Elle salua d'un sourire céleste les deux étrangers; et, s'adressant à Van-Dick, elle lui dit avec une grâce incomparable :

— Maître, je suis à vos ordres; c'est bien de l'honneur pour moi de poser devant vous.

— Passons à l'atelier, dit le comte Brignole; le seigneur Van-Dick choisira ses palettes, ses toiles et ses pinceaux.

Les quatre acteurs de cette scène entrèrent dans l'atelier, qui était contigu à la galerie.

— Maintenant, poursuivit le comte, vous êtes chez vous; nous permettez-vous de rester?

Van-Dick n'appartenait plus à la terre, il ne répondit pas ; mais Pallavicini, prenant en pitié l'amour de son ami, dit avec le plus grand sang-froid au comte : Je connais Van-Dick : il faut le mettre à l'aise ; il n'aime pas peindre devant témoins; sortons.

La comtesse et Van-Dick restèrent seuls dans l'atelier.

— Je ne connais rien de beau comme votre

portrait de la marquise de Velletri, dit la comtesse d'un ton familier, comme pour engager lestement la conversation.

— Je ferai tous mes efforts pour mériter votre approbation, répondit timidement le peintre.

— Elle vous est acquise d'avance. Je ne la connais pas la marquise de Velletri; est-elle bien?

— Je ne l'ai jamais vue, madame...

— Comment! vous avez fait son portrait.

— Ah! la marquise... Excusez-moi, madame; je suis tout à ma palette, à mes couleurs... Elle est assez bien, je crois.

— Il paraît que vous oubliez facilement vos modèles... Oh! vous allez me peindre assise! je n'aime pas cette pose; je veux être debout, riante, et une fleur à la main. Cette robe vous plaît-elle?

— Non, madame.

— Ah! vous la trouvez trop sombre peut-être?

— J'aime mieux celle que vous portiez l'an dernier, à la fête du palais Doria.

— Vous étiez au palais Doria le jour des Rogations? Ah! je ne vous ai pas vu.

— J'ai eu l'honneur de danser avec vous, de vous parler... Il paraît que vous oubliez aussi facilement vos danseurs que moi mes modèles...

— C'est charmant! j'ai eu tant de danseurs, moi.

— Et moi tant de modèles.

— Vous êtes piqué, seigneur Van-Dick; excusez une plaisanterie... Mais si nous causons toujours, mon portrait n'avancera pas.

— Votre portrait est fini, madame.

— Fini! vous n'avez pas donné un seul coup de pinceau!

— Fini depuis un an. Nous pouvons sortir.

Van-Dick se leva, salua la comtesse et marcha vers la porte.

— Sérieusement, vous sortez? dit la comtesse.

— Je sors, et vous me permettrez d'emporter la clef de l'atelier; je veux rentrer ce soir pour mettre la dernière main à votre portrait.

— Faudra-t-il que je pose?

— C'est inutile : le portrait est fait.

— Quand me donnerez-vous le mot de cette énigme?

— Demain.

— Dois-je en parler à mon mari?

— Comme vous voudrez.

— Je n'en dirai rien.

— Ce sera mieux.

Van-Dick ferma la porte de l'atelier à dou-

ble tour, et alla rejoindre, sur la terrasse, le comte Pallavicini.

— Voilà une première séance bien courte, dit Brignole.

— Je viendrai ce soir faire la dernière, répondit le peintre.

— C'est vraiment d'une merveilleuse facilité.

Van-Dick et Pallavicini sortirent du palais : et quand ils eurent dépassé l'église Saint-Charles, Pallavicini interrogea brusquement son ami.

— Voyons, comment te trouves-tu ?

— Guéri.

— Complétement ?

— Il ne me manque plus que le remède dont tu m'as parlé.

— Tu l'auras !

— Une folle échappée du couvent ! une étourdie qui vous tue à chaque mot ! deux jours de mariage, et les allures d'une coquette de quarante ans !

— Bien, bien ! mais il faut persister dans cette conversion...

— Oh ! sois tranquille... Comment nommes-tu cette personne dont tu m'as tant parlé ?

— Ce soir nous la verrons, je te le promets...

— A ce soir donc ; attends-moi devant

Saint-Charles à sept heures ; j'ai une affaire à terminer.

Van-Dick courut chez lui, et détacha du mur de son alcôve un tableau sans cadre et voilé : c'était le portrait en pied de la comtesse Brignole qu'il avait peint de souvenir, magnifique chef-d'œuvre, exécuté dans le délire d'une ardente passion ; seulement on s'apercevait que la main si ferme de l'artiste avait tremblé sur le sein de l'adorable femme, et que l'émotion de l'amant avait trahi la vigueur ordinaire de son pinceau.

Van-Dick s'enveloppa de cette toile comme d'un vêtement, jeta son manteau par-dessus, et retourna au palais Durazzo. Il traversa hardiment la galerie sans se faire annoncer, ouvrit l'atelier, et plaça dans un cadre le portrait de la comtesse ; puis, appelant un domestique, il lui dit : — Annoncez à M. le comte que le portrait de sa femme est terminé. Et il sortit.

Quelques jours après, il épousait la fille de lord Ruthwen, comte de Gorée ; mariage qu'il improvisa, grâce aux actives et intelligentes négociations de Pallavicini. Mais le pauvre artiste avait été blessé au cœur : il mourut de phthysie à l'âge de quarante ans. Les femmes ont tué beaucoup d'artistes, et les artistes n'ont jamais tué de femmes.

Telle est l'histoire qui m'a été contée un jour au palais Durazzo, à Gênes, devant le portrait de la comtesse Brignole, peint par Van-Dick.

Chapitre des Albums.

L'album est en vogue en Italie; partout il vous arrête au passage, et sollicite une inspiration. Heureusement le pays est fécond en idées, en noms harmonieux, en poétiques souvenirs. Il est plus aisé d'écrire cent vers sur un album d'Italie qu'un quatrain ailleurs. On m'a fait bien souvent l'honneur de me demander quelques rimes improvisées, sur la terre classique des improvisateurs; j'ai été assez heureux quelquefois, non pas pour réussir, mais pour ne

pas rester court en chemin ; c'est tout ce qu'on peut demander. En transcrivant sur ce livre quelques-unes de ces poésies, celles que je me suis rappelées, ou dont quelques personnes avaient bien voulu garder copie, j'aurais pu revoir et beaucoup corriger ; j'ai mieux aimé les livrer à l'impression avec leurs défauts originels. J'imposais toujours une condition aux propriétaires des albums : celle de m'indiquer eux-mêmes le sujet de mes vers : j'étais bien sûr, d'ailleurs que ce choix, que je laissais à leur disposition, ne roulerait que sur l'Italie. Florence, Rome, Naples ; ou sur des souvenirs de l'Empire et de Napoléon ; c'est-à-dire, la mine la plus riche et la plus facile à exploiter pour un poëte. Dans le premier volume, j'ai déjà inséré les poésies que j'ai écrites sur l'album de madame de Lipona.

ARRIVÉE A FLORENCE.

SUR L'ALBUM DE MADAME MARINI.

Dans mes secrets ennuis, je l'ai tant appelée
Cette molle rivière et sa fraîche vallée,
Paysages si beaux, et tant de fois dépeints;
Ces collines d'azur que parfument les pins,
Et ce village étrusque où rayonne la tuile,
Où s'abrite au soleil l'arbre qui donne l'huile,
Où le pieux vallon caressé par le vent
M'apporte l'*Angelus* des cloches du couvent!

Et Florence était là! sur son fleuve endormie,
J'ai voulu l'embrasser comme une tendre amie,

Et mes lèvres en feu frissonnaient de plaisir,
Comme si de ma main j'allais pour la saisir.
Des montagnes d'azur lui servaient de ceinture;
Elle me déroulait sa noble architecture;
L'Arno devant sa porte, avec de joyeux sons,
Saluait des grands-ducs les larges écussons :
Pour la bien caresser, la rivière était lente;
Que de tours couronnaient sa tête étincelante!
Quelle douce lumière, impossible aux crayons,
Enveloppait ses murs d'un tissu de rayons!
Du sommet de sa tour, avec sa voix ardente,
La Giotto m'envoyait le nom sacré du Dante;
Il me semblait revoir, sur les clochers lointains,
Les spectres lumineux des sculpteurs florentins,
Et du Brunoleschi, le magique fantôme
Debout, comme un géant, sur la croix de son dôme.
Bientôt la nuit tomba; sur les marbres noircis,
Je vins m'asseoir aux lieux où Dante s'est assis;
Indigne pèlerin, je crus que cette pierre
Donnerait un instant la force à ma paupière,
Afin de mieux la voir avec mes faibles yeux,
La tour que fit Giotto pour soutenir les cieux!

EMPOLI [1].

A MADEMOISELLE AMÉLIE DESAINT ***.

Empoli, doux rivage
Aux riantes maisons,
Beau fleuve, tiède plage
De fleurs et de gazons :

[1] Délicieux village à quelques lieues de Florence ; toutes les jeunes filles y travaillent aux chapeaux de paille.

Sur tes molles collines
Chantent avec le vent
Les douces mandolines,
Les cloches du couvent.

C'est toi qui nous l'annonce
Cette ville, ta sœur,
Que la bouche prononce
Avec tant de douceur;
Empoli, quand on foule
Ton bienheureux gazon,
Florence se déroule
Et luit à l'horizon.

Dans ta vive auréole
D'azur et de gaîté,
Le jour léger s'envole
Comme un songe d'été;
Toujours on s'y réveille
Sur un riant chemin;
Le bonheur de la veille
Renaît le lendemain.

Aux chants de la folie,
Tressez, dans ces vallons,
La paille d'Italie,
Filles aux cheveux blonds;

Devant la fraîche place
Qui vous voit réunir,
Le voyageur qui passe
Emporte un souvenir.

FLORENCE.

A MON AMI ADOLPHE STURLER, PEINTRE D'HISTOIRE.

Viens, mon nouvel ami, viens, Français de Florence.
Dans la belle cité guide mon ignorance;
Viens, tu me parleras, en de doux entretiens,
Des tableaux incrustés sous les dômes chrétiens,
Des barons florentins du pieux moyen âge
Allant vers la Syrie en saint pèlerinage,
Et dont les angles noirs de ces larges maisons
Étalent aux passants les illustres blasons.

Cite-moi les grands-ducs et leurs nobles aïeules
Arborant l'écu d'or aux cinq tourteaux de gueules,
Et, le long du beau fleuve à leur sceptre soumis,
Conviant au travail tous les peintres amis.
Viens, le ciel est superbe, et Florence la reine
Nous enlace tous deux de ses bras de sirène;
Retournons à ce cloître aux tranquilles arceaux,
Où la jeune peinture essaya ses pinceaux,
A l'église où l'on voit, au doux éclat des cierges,
Dans son cadre naïf la première des vierges;
Ce tableau que Florence, aux jours des arts naissants,
Apportait en triomphe avec des flots d'encens
Au pieux muséum, touchante galerie
Que bénit de son nom la nouvelle Marie!

Ainsi je te parlais, un jour, un pur matin,
Où nous foulions tous deux le pavé florentin,
Où de l'Arno chéri l'onde mélodieuse
Partageait devant moi la cité radieuse;
Eh bien! en ce moment où l'on m'a ramené,
Tout ému du voyage, aux lieux où je suis né,
Où mon pays m'appelle, où l'amitié m'invite,
Dans ce passé brillant qui s'écoula si vite,
Je me replonge encore avec de tels élans,
Qu'ils me rendraient heureux, si je vivais mille ans*

* L'église de Santa-Maria-Novella, où l'on voit la vierge de Cimabué.

C'est beaucoup dans la vie, où toujours l'ennui som-
Sur le plus vif azur jette ses masses d'ombre ; [bre
Oh ! c'est beaucoup pour moi qu'un souvenir pareil
Coloré de tant d'or, de soie et de soleil ;
Beau songe de printemps ! images infinies
Qui me suivent encore avec leurs harmonies,
Leurs colonnes, leur ciel, leurs dômes, leurs tableaux,
[eaux ;
Leurs grands pins dans les bois, leurs reflets sur les
Enigme du bonheur qu'on cherche et qu'on devine,
Lorsqu'on tient dans ses bras Florence la divine !

Ami, bien qu'aujourd'hui citoyen d'autres lieux,
Ne crois point que mon cœur se soit fait oublieux ;
Il n'est pas de matin où je n'embrasse encore
La ville que partout tant de grâce décore.
Rappelle-toi le jour que tu serrais ma main,
Moi, partant si joyeux pour le pays romain ;
Vers le soir, descendu de ma lente berline,
Piéton, je gravissais une haute colline ;
On découvrait de là celle que nous aimons,
Florence, ses jardins, sa ceinture de monts,
Sa couronne de tours, sa rivière azurée,
Et ses dômes chrétiens d'éternelle durée.
J'allais à Rome enfin ! Depuis mes jeunes ans,
Rome m'avait ému de rêves séduisants ;
Les lettres de son nom, dès l'enfance première,
Rayonnaient à mes yeux d'une vive lumière :
Quand je lisais ce nom, un parfum de plaisir
Du livre bien aimé montait pour me saisir.

Qui l'eût dit ? Ce jour-là, dans ma marche indécise,
Je contemplais Florence à l'horizon assise ;
J'avançais en arrière, et j'avais oublié
A quel but éclatant mon pas était lié.
Sur le chemin de Rome, adossé contre un arbre,
Je vis s'évanouir le blanc clocher de marbre,
La tour du palais vieux, le dôme aérien,
Et la douleur me prit quand je ne vis plus rien.
Dans tous les souvenirs de mon pèlerinage,
Aujourd'hui c'est encor Florence qui surnage ;
Toujours je les revois ces hauts murs éternels
Que gardent deux géants, colosses fraternels ;
Le vieux palais moresque, avec sa colonnade
Que bâtit un génie arrivé de Grenade ;
Avec sa vaste place où l'on croit voir, rêvant,
Le marbre ciselé s'insurger tout vivant.
De bronze et de granit prodigieux mélange !
Là, Jean le Bolonais lutte avec Michel-Ange ;
Un Dieu, grand comme un Dieu, roulant son char ma-
Jette des flots d'écume à ces tritons d'airain ; [rin,
Là, le haut piédestal de l'équestre statue ;
Là, Persée élevant une tête abattue ;
Le soldat ravisseur des filles des Sabins ;
Colosses, tous rivaux des colosses thébains ;
Ornements éternels, précieuses reliques,
Exposés sans péril sur les places publiques ;
Car le sage Toscan, même aux jours malheureux,
Les sauva de l'insulte : il a veillé sur eux.
Toujours je me promène en esprit dans ce rêve,
Sur l'autre grande place où le dôme s'élève.

Où le Dante s'assit, où son nom est gravé;
Où, d'un immense poids, écrasant le pavé,
La montagne de marbre, aux lumineux atomes,
Le dôme aérien s'asseoit sur quatre dômes,
Près de la tour sublime, horloge des saints lieux,
Que Giotto cisela comme un pilier des cieux!
O des beaux-arts chéris, tendre nourricière!
Florence, en te quittant, j'ai gardé ta poussière;
Devant ton seuil de marbre, à tes portes d'airain,
Je n'ai pas secoué mes pieds de pèlerin;
La poudre recueillie en courant sur tes dalles,
Elle sera toujours empreinte à mes sandales;
Noble poussière d'or! elle vient des tombeaux
Qu'un vieux temple a couverts de ses marbres si [beaux;
Panthéon du génie, asile où la croix sainte
Garde tous les grands noms dans une même enceinte[1];
Elle vient du Musée où Raphaël est roi,
Où l'Europe, à genoux, a passé comme moi;
Elle vient de la rue, où, la flamme au visage,
Saint George le guerrier vous arrête au passage;
Elle vient de partout, des cloîtres recueillis
Que cinq siècles éteints n'ont point encore vieillis,
Des ponts, du pied des tours, des fraîches promenades
Sur le gazon du fleuve, et sous les colonnades;
Des palais où Strozzi faisait luire aux passants
Son colossal écu, chargé de trois croissants;
Elle vient de partout, car la cité chérie,
Florence tout entière est une galerie;

[1] Église de Santa-Croce.

Et, comme en un jardin, on court sur son pavé
Que le fer a poli, que le fleuve a lavé.
Oh! pour moi la peinture était là tout entière;
C'était l'art dégagé de la lourde matière,
L'art qui doit tout à l'âme et ne dit rien aux sens,
L'art, tel qu'il se montra dans les cloîtres naissants,
Lorsqu'au champ du repos, Pise la chevalière
Appelait autrefois la peinture écolière,
Et que l'art virginal se mit à voyager
Sur les pas conducteurs de Giotto le berger!

En écrivant ces vers, poëte cénobite,
Dans l'ermitage frais, la maison que j'habite,
Qui domine la mer, cet humide lien
Mariant mon rivage au sol italien,
Je vois venir de Naple, à l'anse accoutumée,
Une barque à vapeur couverte de fumée;
On dirait, en voyant ce nuage léger,
Qu'elle a pris le Vésuve à bord pour passager :
Alors, jetant mes yeux à l'horizon immense,
Avec tous ses décors mon rêve recommence,
Et m'allume le sang; surtout le lendemain,
Quand l'agile bateau, reprenant son chemin,
Vers les golfes toscans tourne sa belle proue,
Fait écumer le port sous sa bruyante roue,
S'ombrage de sa tente, et glissant sur les eaux,
Emprunte à la vapeur les ailes des oiseaux.
Oh! c'est alors, ami, que je dis en moi-même :
« Qu'il est aisé de voir ce beau pays que j'aime!
« Si je l'avais voulu, dès demain, vers le soir,

« Sous un arbre toscan je pouvais donc m'asseoir !
« Être encore une fois au rendez-vous de l'heure,
« Devant le palais vieux, quand son horloge pleure,
« Et retrouver encor ta famille d'amis
« Dans ce retour prochain que je leur ai promis ! »
Oh ! levons-nous, partons ; la route m'est connue ;
Revoyons l'atelier de la bacchante nue ;
Le Phidias nouveau, peut-être cette fois,
N'aura pas oublié de lui donner la voix ;
Puissant Bartolini, gloire et reconnaissance
A la ville des fleurs qui te donna naissance !
Il faut revoir au fond de son calme jardin
L'artiste aux blonds cheveux, la femme paladin,
Qui, traduisant le feu de sa vive paupière,
Fait un poëme en marbre et brode sur la pierre[1] !
Revoyons-les encore une fois ces palais
Qui s'ouvrirent un soir à l'obscur Marseillais ;
Ces salons où l'exil vous couvre de ses voiles,
Astres impériaux, lumineuses étoiles,
Pléïade qui rendis mon visage serein,
Lorsque devant l'Arno je passai pèlerin !
Oh ! s'il est une place encore à tant de fêtes,
Une ! pour le dernier des voyageurs poëtes,
Qu'elle me soit rendue ! Ah ! c'est que j'aime tant
La musique qui court sur un marbre éclatant,
L'orchestre italien, la Pergola, théâtre [bâtre !
Plein de femmes aux grands yeux noirs, au cou d'al-

Mademoiselle Fauveau.

Les peintres florentins n'ont rien vu de si beau;
On dirait que le soir, sortis de leur tombeau,
Ils viennent exposer à nos tardifs éloges;
Leurs modèles vivants dans le cadre des loges,
Et ces bals parfumés, pleins d'harmonieux bruits,
Qui rendent un soleil aux éclatantes nuits,
Ces bals, dans ces palais que le fleuve caresse,
Ces bals d'enivrement, où l'heure enchanteresse
Est si prompte, qu'il semble, au précoce matin,
Que le soleil se couche à l'horizon latin;
Car tout ce qui fait joie au pauvre cœur de l'homme,
Toutes les voluptés que toute lèvre nomme,
Abondent à la fête; il passe sous nos yeux
Un congrès opulent de quadrilles joyeux;
L'Europe voyageuse au rendez-vous arrive
Devant le tiède Arno pour danser sur sa rive :
Alors, si la croisée, entr'ouverte un instant,
Vous révèle au dehors un rayon éclatant,
On s'étreint de bonheur, car la fête se lie
Aux montagnes, aux bois, au nom de l'Italie,
A la villa qui dort sous les pins arrondis,
A ces jardins toscans, terrestre paradis,
Où l'Arno poétique enivra de son onde
Tout ce qui fut génie et grand sur ce bas monde.

Le rivage natal ne m'a point engourdi;
Pour l'art je suis toujours l'artiste du Midi :
De ton bel horizon l'étoile fortunée
Me rappelle à ces lieux où la peinture est née;
Cette étoile aidera mes souvenirs récents;

A la terre de Dieu je porte mon encens;
Je n'ai pas mis au feu mon bâton de voyage;
Mon pied ne faiblit point sous la torpeur de l'âge;
Le ciel est magnifique, et la brise d'été
M'apporte de la mer mille cris de gaîté.
Il faut voir, s'il est vrai, qu'une fois en ma vie,
Éveillé, j'ai couru sur ces bords que j'envie,
Ou si ce n'est qu'un rêve éclatant et vermeil
Qui m'a montré Florence un jour de doux sommeil!

LE SAULE

DE SAINTE-HÉLÈNE.

A MADEMOISELLE FLAMINIA T***.

Il dort dans son île lointaine
Cet Empereur toujours vivant;
Il dort au bruit de sa fontaine.
Aux plaintes des flots et du vent;
Voilant le marbre de sa tombe,
Un saule se lève et retombe

Sur Napoléon endormi ;
Et dans ces plages ignorées
Répand ses feuilles éplorées,
Comme les larmes d'un ami.

Sous l'arbre à la tige flottante
Où l'oiseau funèbre s'abat,
Il dort, comme sous une tente
La veille d'un jour de combat ;
Lorsqu'un aigle fond de son aire,
Lorsque le fracas du tonnerre
Roule de la montagne au port,
On croit que, la flamme à la bouche,
Il va s'élancer de sa couche
Pour livrer bataille à la mort.

Le soir, du haut de la colline,
Sur le funèbre monument,
On voit le saule qui s'incline
Pour l'embrasser comme un amant ;
On entend la plainte touchante
Que l'arbre funèbre lui chante
Pour consoler ses longs ennuis ;
C'est une élégie inconnue
Qui tombe sur la pierre nue,
Avec le murmure des nuits.

Pour lui raconter sous la terre
Sa vieille gloire de quinze ans,
Il n'a qu'un arbre solitaire,
Le dernier de ses courtisans.

De tant de guirlandes de fête
Qu'un monde jeta sur sa tête
Que lui reste-t-il aujourd'hui?
Un saule sur la roche dure,
C'est l'arc triomphal de verdure
Que le temps a laissé pour lui!

Visitant sa triste demeure,
Nos marins, le front découvert,
Du saule échevelé qui pleure
Se partagent un rameau vert;
Et plus confiants aux étoiles,
A la brise ils ouvrent les voiles,
Sûrs de revoir leurs beaux climats.
Car on dit que ce saint feuillage
Donne au navire un doux mouillage
Et porte bonheur à ses mâts.

LE LAC DE BOLSENA.

A MADEMOISELLE ***.

Après les Apennins, lorsqu'on descend des nues,
Qu'on a fait ses adieux au doux pays toscan,
Qu'on est las de fouler ces grandes roches nues
Toutes noires encor des flammes d'un volcan.

Oh! que j'aime à te voir aux régions nouvelles
Beau lac que le soleil a choisi pour miroir;
En toi que de fraîcheur, soit que tu te révèles
Dans les feux du matin ou les brumes du soir.

C'est comme un vif plaisir après les ennuis sombres;
Après le désert nu, c'est la terre de miel;
C'est la clarté du jour après les noires ombres,
Après le désespoir c'est le rayon du ciel.

ANTONIO GASPERONI.

Un soir j'étais entré à Terracine en chantant les vers du voyage d'Horace sur l'air de la marche de *Fra Diavolo;* j'avais trouvé un aubergiste désolé par la famine comme tous ses confrères des grandes routes ; je lui avais demandé de me servir des contes de voleurs en guise de dîner ; sa mémoire était vide comme son hotel garni ; il n'avait rien à me conter. Quoi ! me dis-je en moi-même, la sécurité prosaïque est donc acquise à ce territoire ! on peut donc s'y promener, comme de Paris à Rouen ,

une bourse à la main, sans trouver un pistolet qui vous la demande? Fra Diavolo est mort sans postérité! Ainsi s'éteignent les grandes dynasties! Que deviendront ces pauvres Anglais qui ont jeté aux bandits des marais Pontins plus d'or qu'il n'en faut pour les dessécher? ces Anglais qui comptent sur les émotions tragiques de la grande route; qui, dans leur budget du voyage d'Italie, se votent d'avance le chapitre des arrestations; qui, fortifient une chaise de poste comme une demi-lune, et braquent des pierriers de brick sur les créneaux des lanternes? Grâce à notre saint père le pape, les épouses et les filles des huguenots n'auront plus d'attaques de nerfs sur la voie Appia; les dragons pontificaux ont fait l'exorcisme à coups de sabre; les démons de la montagne se sont convertis en temps pascal; dans les défilés de Terracine, minuit est une heure comme une autre; les douze coups qui sonnent à la montre du lord ne sont plus l'ouverture d'un drame nocturne. Voyez donc à quoi en sont réduits maintenant les hommes d'émotions! L'autre nuit, le noble lord S***, après un simulacre de souper à Terracine, a jeté deux de ses piqueurs en avant sur la route; il les avait déguisés en bandits d'après les dessins de Robert; en pleine campagne romaine, le noble Anglais

a été arrêté par ses piqueurs, qui ne savaient juste de la langue italienne que les cinq mots sacramentels de l'arrestation. Vingt coups de feu à poudre ont été échangés : malheureusement une balle, qui s'était glissée par distraction dramatique dans un pistolet du lord, a traversé la cuisse d'un piqueur ; l'autre, s'effrayant du sérieux inattendu de l'affaire, s'est jeté à la nage dans un marais Pontin, desséché par le dernier pape ; il s'y serait noyé sans l'intervention d'une patrouille pontificale qui lui a sauvé la vie pour le fusiller. Le généreux lord a couru au-devant des dragons pour leur expliquer la plaisanterie en anglais, le brigadier romain était un Français de notre ex-garde qui était furieux contre les Anglais, et qui en cherchait un à manger depuis le camp de Boulogne ; après vingt ans de service pontifical, il avait oublié le français et n'avait pas appris l'italien. Ne concevant pas qu'un voyageur osât prendre chaudement la défense des bandits qui l'arrêtaient, et entrevoyant là-dessous quelque chose qui ressemblait à de la complicité, il a fait garrotter le noble lord, qui lui criait toute la grammaire de Vénéroni avec un accent d'acier anglais. Le piqueur blessé, le piqueur sauvé des eaux et leur noble maître ont été renfermés dans une grange sous la

garde de deux sentinelles. Au jour, l'Anglais a écrit à son ambassadeur et au commissaire-général de police, le cardinal Somaglia. L'ambassadeur était allé voir les fouilles à la villa Adriani : c'est le cardinal qui, dans sa bienveillance pour les citoyens britanniques, a seul arrangé l'affaire à l'amiable : il s'est contenté d'exiger du lord voyageur un don volontaire destiné à payer la belle statue colossale de saint Paul, du sculpteur Torwalsen. Le piqueur a subi l'amputation.

Voilà les marais Pontins pacifiés. C'est bien. Passons du côté de Viterbe.

Une idée vous frappe à Viterbe : un jour de suspension de travail, c'est-à-dire tous les jours à peu près, cinq mille Viterbois se promènent fièrement, drapés de manteaux séculaires, en attendant qu'il plaise à Notre-Dame de Viterbe de leur envoyer du pain. Le plus grand nombre demande hardiment l'aumône, dès qu'il se présente quelqu'un de mine à la donner : ils sont tous prosternés devant une baïoque. Le voyageur qui raisonne sur les périls de la route, d'après la pauvreté du pays, est bien excusable si, en partant de Viterbe, il soigne l'amorce de ses pistolets. D'ailleurs, aux portes de la ville s'élève une montagne célèbre qui cache dans la brume sa forêt formidable semée

d'arbres caverneux et de croix sanglantes. Ici point de dragons pontificaux ; la garnison de Viterbe se compose de quatre spectres militaires, et d'un cardinal absent. Eh bien ! on sort de la ville dans une berline aussi paresseuse qu'une diligence française, on gravit la montagne bien avant le rayon de l'aube, on passe devant une double fantasmagorie d'arbres tragiquement posés ; on arrive au sommet de la montagne, où les brigands qui peuvent vous arrêter sont de complicité avec les nuages, et nul être vivant n'apparaît sur cet antique cimetière de voyageurs : et l'on arrive sain et sauf à Ronciglione, après six heures d'innocente promenade sur les domaines de l'Ambigu-Comique et de la Gaieté. C'est à faire désespérer du crime !

Un seul instant j'ai élevé quelques doutes sur la moralité actuelle des Viterbois. C'était au lever du soleil, et sur le versant méridional de la montagne. Mes compagnons de voyage me firent remarquer, à droite, dans une éclaircie rocailleuse de la forêt, cinq hommes armés de fusils ; ils contemplaient notre berline avec une immobilité méditative de convoitise. A n'envisager que la partie artistique de cette rencontre, ces hommes posaient admirablement pour le paysage. C'était comme l'original

vivant du tableau des chasseurs de Salvator Rosa. A ma demande, notre postillon florentin avait répondu : « Ce sont des chasseurs ; » et sans doute il disait vrai : mais ces hommes, partis chasseurs de la ville, pouvaient s'improviser bandits le lendemain, dans la forêt de Viterbe, à la vue d'une berline. Que risquaient-ils à changer ainsi subitement de profession ! Ils avaient en main les outils du métier ; la solitude du lieu était une mauvaise conseillère à l'oreille de cinq chasseurs drapés de haillons et courant après un gibier fabuleux. Honneur à la probité viterboise ! Elle sera désormais proverbiale pour moi. Ces hommes nous tournèrent le dos, et descendirent par un sentier rude dans cette plaine où dorment les eaux mélancoliques du lac de Vico.

J'étais donc sur le point de quitter l'Italie sans avoir vu face de brigand ; c'était pour moi une race éteinte, une autre mythologie morte sur la terre des fictions. Il m'était pourtant réservé de voir le dernier des bandits, comme Cooper a vu le dernier des Mohicans.

A Civita-Vecchia, nous étions assis à table d'hôte, et chacun causait pour tromper son appétit. J'avais demandé vingt fois un mets quelconque dans tous les idiomes de l'état romain, rien n'arrivait ; je demandai la carte à

payer, la carte arriva ; elle ne mentionnait que le prix. Je payai six pauls le droit d'avoir attendu mon dîner, la serviette sur les genoux. Le maître de l'auberge me dit que toutes les provisions avaient été enlevées par quinze familles anglaises qui envahissaient la maison. Je le priai de me donner une chambre et un lit ; le dernier lit disponible venait d'être livré à un amiral et son équipage. « Alors je vais me promener dans votre ville, dis-je à l'aubergiste : Qu'y a-t-il à voir à Civita-Vecchia ? — Rien du tout, monsieur ; à moins que vous n'obteniez la permission de visiter la citadelle ; là, vous verrez le fameux Antonio Gasperoni, le bandit de Terracine et des marais Pontins. — Eh! que ne disiez-vous cela plutôt ! A qui faut-il s'adresser pour cette permission ? — Allez chez votre consul, il vous obtiendra cela. — »

En un instant j'obtins ma carte d'entrée, et un officier du pape pour m'accompagner.

La citadelle de Civita-Vecchia a été bâtie par Michel-Ange, qui était ingénieur aussi, parce qu'il était tout ; elle est du style de ses fresques et de ses statues ; elle est signée sur toutes ses pierres ; ce sont des bastions largement assis, puissants à dévorer la mer ; des murailles de diamant. La citadelle se défend

elle-même ; elle n'a ni soldat, ni canons, et n'oppose à ses ennemis que l'écusson pontifical incrusté sur la porte : cela tient lieu de batteries et de garnison.

Chemin faisant, l'officier qui m'accompagnait me parlait d'Antonio Gasperoni et de ses quarante-cinq assassinats. « Il y a de quoi frémir, monsieur, me disait-il, quand on se trouve en présence de ce terrible bandit. Il a ravagé pendant dix-sept ans la campagne romaine. Voici le plus effrayant de ses crimes ; écoutez, monsieur :

« Sur la route de Naples, il arrêta la chaise de poste d'un Anglais qui voyageait avec sa fille ; il prit tout l'or de l'Anglais ; ne lui fit aucun mal, et le laissa partir ; mais il retint sa fille en son pouvoir ; c'était une jeune personne extrêmement belle. Gasperoni l'emporta dans ses montagnes. Le malheureux père, en arrivant à Rome, mit à prix la tête du brigand. La fierté de Gasperoni se révolta contre cette prétention aristocratique du lord : un simple citoyen anglais mettre à prix la tête d'un chef illustre qui avait déclaré la guerre aux papes et livré vingt batailles rangées aux dragons pontificaux ! C'était une insolence qui blessait l'orgueil du brigand. Un matin, l'Anglais reçut à Rome un coffret à son adresse ; il s'empressa

de l'ouvrir ; le malheureux père y trouva la tête de sa fille ! »

A ce dénoûment, je reculai dix pas ; j'eus même quelque regret d'être entré dans la citadelle ; le monument de Michel-Ange n'était plus à mes yeux qu'une ménagerie de tigres. Cependant la curiosité l'emporta sur mes impressions d'horreur ; je me fis ouvrir la terrible porte du bagne.

Une muraille percée de vingt cabanons était à ma gauche : j'avais à droite de longues croisées ouvertes sur une cour ; dans cette galerie, vingt brigands se promenaient; ils s'arrêtèrent tout court à mon entrée. Je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée que j'avais ainsi arrêté la bande de Gasperoni. Ils me saluèrent poliment, ce qui me rassura un peu, car je n'étais pas fort à mon aise au milieu de ces redoutables galériens. Je me hâtai de demander Antonio Gasperoni ; toutes les mains me le désignèrent ; il était debout, et encadré dans la porte de son cabanon. Il ne daigna pas s'avancer vers moi ; il se contenta de me saluer d'un air de bonté calme. La conversation était difficile à établir sur le pied des ménagements; je l'entamai par une question insignifiante, en donnant à mon organe plus de hardiesse que je n'en avais au cœur. — Eh bien ! Gas-

peroni, lui dis-je, vous trouvez-vous bien ici ?

— On est toujours mal quand on n'est pas libre, me répondit-il en haussant les épaules, Ce mouvement lui était habituel.

— Vous vous êtes donc laissé prendre par les dragons ?...

— Moi! jamais personne ne m'aurait pris ; je me suis rendu avec toute ma troupe. Le saint-père m'avait promis la liberté ; il ne m'a donné que la vie : le saint-père a manqué à sa parole.

L'officier, mon cicérone, me tira à part dans un angle de la galerie, et me dit : « Je vais vous expliquer, monsieur, comment tout cela s'est passé. Gasperoni était ennuyé de la vie qu'il menait depuis quinze ans. Un jour il fut se confesser à un curé de village, et lui fit part de son désir d'abandonner le métier de bandit. Le prêtre lui promit d'écrire au saint-père pour qu'il lui fût accordé sa grâce et le droit de rentrer dans la société. Gasperoni ajouta pour condition expresse de comprendre aussi ses compagnons dans la faveur demandée pour lui. Les négociations furent donc entamées. Notre gouvernement avait un grand intérêt à se débarrasser de ces bandits ; ils désolaient la route de Naples, assassinaient les voyageurs, frappaient des contributions, commettaient

mille excès. On leur envoyait des soldats ; mais les soldats buvaient avec eux, au lieu de se battre. Les paysans prenaient d'ailleurs parti pour les bandits contre les soldats, parce qu'ils recevaient toujours une petite part du butin pris aux voyageurs. Les seuls dragons pontificaux n'entendaient pas raillerie ; mais les montagnes servaient d'abri aux brigands contre ces terribles cavaliers. Aussi on ne balança pas de traiter avec Gasperoni par l'entremise du curé. Voici la décision qui fut rapportée au chef de bande par son confesseur : Le saint-père accorde la vie à Gasperoni ; que le pécheur s'empresse de faire acte de soumission chrétienne, et tout lui sera pardonné ; mais il faut d'abord qu'il se constitue prisonnier, avec sa bande, dans la citadelle de Civita-Vecchia. Le rusé Gasperoni balança longtemps ; le curé usa de son influence : on dit même qu'il lui promit d'intercéder plus efficacement, et d'obtenir un pardon entier s'il obéissait au saint-père, et qu'à coup sûr les portes de la prison se rouvriraient pour lui, dès qu'il y serait entré en chrétien respectueux et soumis. Gasperoni, obsédé par le prêtre, et toujours plus fatigué de sa vie criminelle, consentit enfin à se livrer. Ses compagnons, depuis longtemps habitués à lui obéir, le suivirent gaiement dans

sa prison. Depuis quelques années, ils attendent leur grâce ; mais je pense qu'on ne la leur accordera jamais. D'ailleurs, le saint-père a donné ce qu'il a promis ; il s'en tiendra là : ce sont des hommes trop dangereux. »

Je m'avançai de nouveau vers Gasperoni, qui n'avait pas changé de position. Il ne ressemble nullement aux brigands de nos théâtres des boulevards. Il a une figure douce, des traits fort réguliers et un sourire aimable et spirituel ; ses cheveux sont noirs et plats, longs par derrière, et noués négligemment avec une ficelle. Il raconte avec bonhomie; sa phrase est indolente ; il est sobre de gestes, à l'inverse des Italiens, qui les prodiguent ; mais lorsqu'une question hardie lui arrache une réponse à laquelle il répugne, alors seulement l'homme supérieur se trahit ; son visage se fait menaçant, son œil orageux, sa lèvre convulsive; son langage vif, saccadé, pittoresque : on reconnaît le brigand aux quarante-cinq assassinats.

— Quel est votre véritable nom ? lui dis-je. On m'a dit que vous vous nommiez Barbonne ?

— C'est mon surnom dans la montagne ; mon nom est Antonio Gasperoni.

— Vous vous êtes fait une bien grande réputation ; on parle de vous en Italie comme de Catilina, de Spartacus, et d'autres de vos com-

patriotes illustres qui avaient déclaré la guerre à Rome...

(Il sourit et s'inclina modestement.)

— Quel motif, Gasperoni, vous a jeté dans cette profession ?

— Une rixe, à Naples.

— Une rixe ! c'est bien peu de chose ; c'est un motif bien léger pour rompre avec la société.

— Oui ; mais dans la rixe, je tuai mon ennemi.

— Ah ! c'est différent. Combien de temps avez-vous exercé votre profession ?

— Dix-sept ans.

— Avez-vous des blessures ?

— Partout.

— Vous vous êtes donc battu bien souvent ?

— Oh ! bien souvent, oui, bien souvent.

— Avec les soldats du pape ?

— Les soldats, non (il fit un geste de pitié) ; avec les dragons.

— On m'a parlé de votre aventure de la cabane des charbonniers (un éclair brilla dans ses yeux, et son visage devint sombre). Pourriez-vous avoir la bonté de me conter cette histoire ? je vous serai reconnaissant.

Toute la bande nous entoura, pour écouter le terrible récit de la bouche de son chef.

— Ils étaient dix-sept, dit Gasperoni ; dix-sept, les charbonniers ; ils m'avaient vendu aux soldats du pape. Moi, je les croyais mes amis : nous mangions et buvions tranquillement dans leur cabane. Je n'avais point placé de sentinelle ; grande faute, monsieur ; mais je m'étais toujours dit : Ces charbonniers sont de braves gens. Vous allez voir. Au milieu de la nuit, j'entends le pas des soldats ; mon oreille connaissait ce pas d'une lieue. — Trahis ! trahis ! mes camarades ! Nous sautons sur nos armes. Les papalins étaient à vingt pas de la cabane ; nous n'étions que douze, ils étaient trente. Nous nous fîmes jour à grands coups de fusil ; j'en tuai quatre pour ma part ; je fus blessé au bras, là ; regardez la cicatrice. Les papalins nous laissèrent passer ; ils n'en prirent pas un seul des nôtres ; ils n'en tuèrent point. Les papalins tirent fort mal le coup de fusil. S'il y avait eu des dragons, nous étions perdus. Ce n'est rien encore ; écoutez. Trois jours après, dans la nuit, nous descendons de la montagne ; je conduis ma troupe à la cabane des charbonniers. Ils dormaient, les misérables ! Une voix du dedans crie : — Qui frappe à la porte ? — Ouvrez, nous répondons ; ouvrez à vos amis les soldats. Un charbonnier crie : — N'ouvrez pas : c'est Gasperoni ! Moi, j'enfonce la porte

d'un coup de crosse de fusil. Nous entrons l'écume à la bouche ; nous massacrons tout. C'était juste, n'est-ce pas? Il fallait bien tous les tuer, ces bandits, pour leur trahison! Après, je compte les cadavres ; il n'y en avait que quatorze ! Je fouille la cabane, je regarde partout; rien : trois s'étaient échappés : moitié de vengeance ! J'avais des pleurs de rage sur les joues. Oh! je les trouverai! je les trouverai ! criai-je a mes camarades. J'aurais couru toute l'Italie pour les trouver ! Deux ans après, un soir, nous entrâmes pour boire dans une petite cabane isolée, près de la mer. Nous étions en connaissance de l'endroit. Il y avait des paysants assis autour d'une table. J'ai bon œil pour découvrir l'ennemi : j'aperçus nos trois charbonniers cachés dans un coin. Ah ! que je fus content ! — Les voila enfin ! me dis-je. Ici, ici, vous ; approchez, qu'on voie votre visage. Vous avez peur? Ils étaient tremblants et pâles, les trois bandits ! Il y a bien longtemps que je vous cherche, leur dis-je en riant comme cela. Ils se jetèrent a mes pieds pour me demander grâce. Je fis un signe à mon homme d'exécution ; il leur tira trois coups de pistolet à bout portant. Pour moi, je ne verse le sang que dans le combat ; hors du combat, je n'ai jamais tué personne, pas même ces mi-

sérables charbonniers qui m'avaient vendu.

Tous les brigards attestèrent le fait d'un signe de tête et de la main ; c'était un certificat de moralité en pantomime donné à leur respectable chef.

— On conte partout dans le monde bien des choses de vous, lui dis-je.....

— Oui, oui, je sais, je sais ; on vous dira cent fables....

— La fille de cet Anglais qui mit votre tête à prix....

— Ce n'est pas vrai, dit-il en m'interrompant avec vivacité ; je n'ai jamais fait tuer des femmes.

— Vous en avez pourtant amené quelquefois dans vos montagnes ?

Cette question le fit sourire, et il prit la pose d'un fat à bonnes fortunes qui se tait d'un air de réserve, pour laisser à son silence l'interprétation qu'on voudra bien lui donner.

— Vous devez peut-être regretter cette vie indépendante que vous avez quittée de votre plein gré. Si le saint-père vous donnait votre grâce, que feriez-vous de votre liberté ?

— Je serais honnête homme ; j'irais à Naples, et je travaillerais.

— Cela vous serait difficile, Gasperoni ; vous avez des habitudes...

— Non, non, monsieur; la vie des montagnes m'ennuie. Je l'ai faite dix-sept ans ; j'étais jeune, et la fatigue m'était agréable ; mais je vieillis, je souffre de mes blessures, j'ai besoin de repos.

— Répondriez-vous de tous vos camarades?

— De tous !

— Est-il ici celui qui était votre.... homme d'exécution, celui qui tuait pour votre compte ?

— Oui, le voilà !

Un serpent glissé dans ma main ne m'aurait pas donné plus d'effroi. Ce hideux bourreau était juste à ma gauche, et pressait mon bras de son bras. Tout entier jusque-là aux paroles de Gasperoni, je n'avais pas remarqué l'exécuteur de ses hautes-œuvres. Il ne quitte jamais son maître ; il veille et dort à ses côtés, comme sur la montagne, comme s'il attendait encore au cachot quelque ordre irrévocable d'exécution. Rien de plus horrible à voir parmi les êtres; la stupidité du crime est empreinte sur sa longue, maigre et pâle figure ; son œil est recouvert de l'épiderme cadavéreux de l'œil de l'orfraie; une contraction habituelle de faux sourire court sur ses joues; mais son regard est glacé de sérieux. Pendant que je l'examinais, lui, considérait avec une attention étrange les boutons de mon habit, comme s'il

n'avait pu se lasser de les compter lentement. « Comment t'appelles-tu ? lui dis-je pour le distraire de son singulier examen. Il resta courbé ; son regard ne prit pas la peine de remonter au mien, ses lèvres ne parurent pas se desserrer, sa poitrine rauque répondit : *Géronimo.* — C'est donc toi, lui dis-je, qui étais le bourreau ? — Oui, monsieur (toujours l'œil sur mes boutons). — Et en as-tu beaucoup tué, Géronimo ? — Eh ! oui ! toutes les fois qu'on m'a dit : *Tue!* (amazza!) — Je te défie bien d'obtenir ta grâce du saint père, toi ! »

Un bruyant éclat de rire de toute la bande accueillit ma réflexion. Géronimo fit un signe d'insouciance, et poursuivit le compte des boutons de mon habit.

Je m'adressai à la compagnie. — Il paraît, leur dis-je, que vous êtes fort gais, et que vous ne maigrissez pas en prison ?

Un bandit, qui avait un ventre énorme, chose rare chez les bandits, me répondit que le saint-pére les nourrissait fort bien. Nous mangeons du poisson, de la viande, de bons légumes, me dit-il, de tout ce que nous voulons : nous avons chacun par jour une paie de deux pauls (22 sous).

— Mais vous êtes plus heureux ici que la moitié de l'Italie, que tous les mendiants des

états romains ! Comment ! on vous donne deux pauls par jour ?

— Oui, monsieur, répondit Gasperoni ; c'est une bonne politique du gouvernement. Ceux qui font notre métier, ou qui le feront, savent qu'en se constituant prisonniers, ils mangent bien, dorment dans de bons lits et sont bien payés : on ne trouve pas toujours cela dans la vie des montagnes. Cela peut engager à se livrer quand on est dégoûté de courir sur les grandes routes. Et puis il y a les gratifications des voyageurs.

— Allons, je suis charmé que vous soyez tous heureux.

Mon guide me confirma tout ce qui venait de m'être dit sur la générosité du pape.

Avant de sortir de ce repaire, j'examinai long-temps et en détail la bande de Gasperoni. Il n'y a pas une figure à peindre, le chef et son bourreau exceptés ; ils ont des faces si bourgeoises, si prosaïques, qu'on les prendrait pour des honnêtes gens victimes d'une méprise de police. J'ignore s'ils ont jamais porté le costume pittoresque que les artistes donnent aux bandits napolitains ; leur vêtement de bagne est celui des ouvriers italiens : les pantalons gris, les vestes brunes, les bas bleus, détruisent toute la poésie de leur profession. Ils n'avaient au-

cune de ces poses pittoresques qu'on admire dans les lithographies; ils contemplaient, sans la moindre expression de souvenir, le ciel lumineux, l'atmosphère romaine, le doux soleil de printemps qui dorait les arcades, et se glissait, comme un ami de la montagne, sous la voûte du cabanon. La mer, qui chantait au pied de la citadelle, ne les jetait pas en rêverie; ils paraissaient indifférents à tout, mais sans abattement, sans émotion visible d'espoir ou de désespoir; ils fumaient, le sourire sur les lèvres, les bras croisés, le front épanoui. Telle est la bande qui a désolé quinze ans les marais Pontins, qui a fait trembler les soldats du pape, livré bataille aux dragons, et dépouillé tant de riches Anglais, ces éternels contribuables de la voie appienne. Probablement ils mourront dans la citadelle, en attendant leur grâce, et avec eux s'éteindra la dernière des bandes. Nous verrons bien encore quelques cas isolés de maraudeurs entre Viterbe et Ronciglione, entre Rome et Terracine, mais plus d'agglomération organisée de bandits, ayant chef, uniforme et drapeau. C'est un bonheur pour l'humanité voyageuse, un malheur pour les artistes. La campagne de Rome sans les bandits, c'est le désert de Syrie sans caravanes. Ainsi partout meurt la pauvre poésie, étouffée par la morale

et la civilisation. L'Orient nous restait encore; hélas! voilà que les Turcs s'habillent de redingotes bleues; le fade Bavarois recueille l'héritage de Périclès, et le sultan porte des bottes à l'écuyère, et se coiffe d'un castor fin de Paris.

LES ADEPTES

DE L'IMMORTALITÉ.

Il fut un moment, dans la vie de l'Europe, où l'homme ne douta de rien. On venait de découvrir une puissance dans un grain de salpêtre et de charbon. La science s'avançait dans le chemin du ciel, le télescope à la main; la boussole avait été trouvée, avec ses utiles et mystérieux secrets. Un jour, sur les places publiques de Gênes, de Venise, de Florence, une nouvelle tomba, auprès de laquelle toutes les nouvelles que la renommée a publiées depuis

ne sont que des contes d'enfants : on annonça qu'un monde avait été découvert par un Italien; un monde de l'autre côté des mers, un monde avec une nature toute colossale, avec des arbres, des hommes, des animaux inconnus. Il est difficile d'apprécier aujourd'hui l'ébranlement qui fut donné aux imaginations italiennes par ces révélations inattendues. Tous les esprits étaient en délire; les jours fabuleux des Titans semblaient vouloir se faire historiques ; on allait escalader les cieux; on cherchait Ossa et Pélion. Dieu se mettait à la portée des intelligences; il n'y avait plus de secrets dans la machine de l'univers. Les alchimistes arrivaient avec leur explication : on avait enfin le mot de cette énigme qui retentit dans les vents, dans les bois, dans les mers ; on avait pris Dieu sur le fait.

Ce fut une époque d'orgueil, de folie, d'athéïsme et de débauches. La foi même du clergé romain en fut ébranlée : c'était peu de Luther et Calvin ; voilà que le télescope donnait raison à Galilée et à Copernic. Copernic avait écrit : « Si nous avions des instruments, nous verrions les phases de Vénus, comme celles de la lune. » L'illustre astronome, après avoir écrit cette vérité, n'avait pas eu le courage de la soutenir; il publia son livre et mourut le lendemain,

pour s'éviter des embarras et des persécutions. Les instruments ayant été découverts, on aperçut les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les satellites des planètes, ou moins nombreuses, selon leur éloignement du soleil. Tout cela semblait porter atteinte a quelques passages des livres saints qui n'avaient pas prévu Galilée et Copernic. L'Amérique arrivait ensuite pour tourmenter le premier chapitre de la Genèse. Les uns s'alarmaient de la révolution inévitable que ces choses allaient soulever dans les idées ; le plus grand nombre se laissa maîtriser par le démon de la superbe, se souciant fort peu que les portes de l'enfer prévalussent contre le Vatican, et trouvant, au contraire, dans ce désordre intellectuel du moment, une excitation de plus à mener joyeuse vie; fermant l'oreille aux terreurs du démon, puisque l'enfer était mis en problème par la découverte de l'Amérique, et qu'après tout, s'il existait, on saurait bien découvrir un secret d'alchimiste pour éteindre ses flammes, ou y vivre à l'aise éternellement.

Les hommes oisifs et opulents qui s'entretenaient des merveilles qu'ils avaient vues, ou que leur père leur avaient racontées, se persuadèrent aisément que le monde était sur la voie d'une ère nouvelle, et que chaque jour

devait enfanter son prodige. Les plus exaltés ne doutèrent point que, de découvertes en découvertes, on arriverait nécessairement à quelque chose de mieux que l'extinction des flammes de l'enfer, c'est-à-dire à l'immortalité du corps. Ils se disaient qu'à coup sûr la nature avait un secret qui devait à jamais abolir la mort sur la terre, et que tous les efforts de la science et de l'imagination devaient tendre à lui arracher son secret, bien plus important que l'invention de l'Amérique, de l'anneau de Saturne et de la poudre à canon. On organisa donc des plans pour tuer la mort.

Un comte de Bolsena qui jouissait d'immenses revenus, et qui se désolait à l'idée de les perdre en mourant, se mit à la tête d'une société clandestine qui ne cherchait pas la pierre philosophale, mais l'immortalité. Cette secte se réunissait dans un château de la grande île du lac de Bolsena. Cette résidence est aujourd'hui détruite, ou du moins il n'en reste que les ruines. L'île des adeptes se révèle encore au voyageur des Apennins, lorsqu'il a laissé à sa droite le village de *San-Lorenzo-Nuovo*, et qu'il découvre le magnifique lac de Bolsena, autrefois cratère d'un volcan.

Le comte de Bolsena, l'allié d'Americo-Vespucci, s'était promis, lui aussi, de faire une

découverte plus utile à l'humanité que la conquête d'un monde nouveau. Il était dans la force de l'âge, et il était presque certain de ne pas être surpris en traître par la mort, avant d'avoir trouvé le secret de lui échapper. Les adeptes se réunissaient sur le lac, sous sa présidence, toutes les fois que l'un d'eux avait une communication à faire à la société. On écoutait gravement; on discutait sur le procédé d'immortalité trouvé par l'adepte ; on ne se livrait aux expériences que sur l'avis unanime qu'il y avait chance de réussir. Alors on prenait un vieillard agonisant, on lui imposait le remède de la vie éternelle, et le vieillard mourait le lendemain.

La société ne se décourageait pas. Après la mort du vieillard, on constatait unanimement que l'expérience était mauvaise et le procédé vicieux. Cela étant admis, on recommençait à se plonger dans les calculs ; on étudiait les simples, on en exprimait des sucs, on combinait les poisons et les plantes alimentaires, afin de neutraliser le principe de mort par la vigueur de l'élément de vie : on cueillait la ciguë avec la main gauche, la droite sur le dos, par un sombre clair de lune du mois de mars; on prononçait tout bas le mot ineffable, le mot qui brûle le papier lorsqu'on l'écrit, ou la lèvre

qui le laisse échapper; on chantait en chœur le verset du psalmiste : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum,* mais à rebours, en remontant du dernier mot au premier; horrible sacrilége qui réjouit l'enfer et met le démon à la disposition de l'homme, dans les hautes combinaisons magiques. On épuisait la science de la nécromancie. Les adeptes dépérissaient à vue d'œil, brûlés par la flamme des veilles; ils mouraient avec des regrets inconnus aux autres hommes, parce qu'ils pensaient qu'une heure d'existence de plus, les eût initiés, peut-être, au grand arcane qui devait donner à leurs heureux confrères des corps immortels.

Pour combler le vide de ses rangs dégarnis, la société se recrutait de nouveaux membres; mais elle n'admettait dans son sein que des hommes énergiquement organisés, et dont l'indomptable courage avait triomphé des formidables épreuves de la réception. La société ne voulait pas donner asile dans son sein à des lâches qui se seraient fait de l'initiation un rempart assuré contre la mort; elle ne donnait le titre d'adeptes qu'à ceux qu'elle avait jugés dignes de l'immortalité par le mépris qu'ils témoignaient de la vie. Aux solennelles épreuves, le cœur faillissait souvent au plus brave; le récipiendaire

était introduit, les yeux bandés, dans des souterrains sur lesquels mugissaient les vagues du lac de Bolsena; il entendait des bruits, des voix, des murmures, des gémissements, qui ne lui rappelaient rien de connu; l'eau du lac suintait à travers le mince plafond, et l'inondait bientôt d'une pluie glacée, comme s'il eût été roulé par un torrent; il entendait mugir sur sa tête la roue d'un moulin, suspendue sur l'écume d'un gouffre, avec les bruits de ferrailles et de battants rouillés d'une large écluse emportée par la violence des eaux. Si le récipiendaire criait *merci*, deux bras vigoureux le saisissaient; on lui faisait boire un narcotique, et à son réveil, il se trouvait, seul, bien loin de Bolsena, sur une crête sauvage des Apennins. La cérémonie de l'initiation n'était pas toujours la même. On disposait l'épreuve d'après le caractère connu de l'adepte futur. Quelquefois on le plaçait, par une nuit sombre, sur le piédestal naturel de granit qui dominait la haute cascade de Bighi. Recommandation expresse lui était charitablement faite de ne pas avancer d'un pouce, quelque chose qu'il entendît. Une forte écluse contenait dans son lit supérieur les eaux calmes de la cataracte. Au signal donné, l'écluse s'ouvrait, et le profond silence de la nuit était soudainement brisé par le fracas épouvantable des

ondes qui tombaient à pic dans le gouffre. Un de ces malheureux éprouvés, oubliant la recommandation, bondit de terreur sur l'étroit piédestal, et roula jusqu'au fond de l'abîme. On lui fit des funérailles magnifiques, et il fut reçu adepte de l'immortalité après sa mort : le diplôme posthume fut déposé dans son tombeau.

Un jour, dans la salle des séances, entra un adepte qui jouissait d'une grande considération. On le nommait le Viterbois. La société comptait beaucoup sur lui pour le succès de l'œuvre. Il n'avait encore rien inventé, mais on affirmait qu'il n'était pas homme à donner quelque chose au hasard, et que sa première expérience serait un triomphe. Son apparition excita un grand intérêt cette fois, parce qu'il était nu, et qu'il portait à la saignée du bras gauche un ruban rouge ponceau. Un adepte, qui entrait ainsi dans le lieu ordinaire des séances solennelles, avait une importante communication à faire à la société. Un grand silence se fit. L'adepte détacha son ruban rouge, et le président lui accorda la parole.

Le secret de la vie était enfin trouvé ; aux premières phrases de l'orateur, la société applaudit d'enthousiasme ; dès ce moment, c'en était fait de la mort ; elle n'existait plus ; l'adepte de Viterbe avait mis le pied sur le spectre hideux.

Malheureusement, l'inventeur de l'immortalité demandait douze ou quinze ans pour faire jouir ses confrères du triomphe de sa découverte. Les uns répondirent que lorsqu'il s'agissait d'éternité, il ne fallait pas s'arrêter à si peu de chose, d'autres firent observer qu'il était fâcheux que le bénéfice de la découverte fût perdu pour les adeptes qui mourraient avant le jour de l'expérience. On répondit à ceux-là que la société s'engageait à découvrir un mode de résurrection applicable aux confrères ensevelis dans ces quinze ans. Le plus difficile étant obtenu, le reste était un jeu.

La société résolut de s'armer de patience; on décida que les recommandations de l'adepte viterbois seraient suivies exactement, et que, dès ce jour, tout confrère était dispensé de songer à de nouvelles expériences, puisque le procédé nouveau avait toutes les garanties de réussite que le scepticisme le plus méticuleux pouvait exiger.

D'abord, l'adepte viterbois avait demandé une petite fille de trois ans et un garçon de quatre, tous deux aussi beaux que peuvent l'être des enfants de cet âge. Les adeptes étaient puissants et riches, et vivaient dans un pays placé en dehors de toute domination. Ils trouvèrent sans peine les enfants demandés. On les

enleva clandestinement dans la campagne de Bolsena. C'était la première condition du succès. La petite fille reçut le nom de *Vita*, le garçon celui de *Raggio*, rayon. Ils furent enfermés séparément dans deux jardins clos de hautes murailles, mais remplis d'agréments, et dans lesquels on avait eu soin de ménager tout ce qui peut contribuer au développement du corps et à la santé. C'étaient deux prisons délicieuses, avec des pelouses vertes, de beaux massifs d'orangers, des bassins d'eaux vives; le paradis terrestre n'avait rien de mieux.

Les adeptes s'engagèrent par serment, toujours d'après l'injonction du Viterbois, de veiller, chacun à leur tour, sur Vita et Raggio. Ce service de surveillance fut régulièrement organisé. Il s'agissait d'épier tous les mouvements des enfants, sans jamais se montrer à eux, et de déposer leur nourriture sur un lieu apparent, la nuit, pendant leur sommeil. Chaque soir, les surveillants de garde devaient faire leur rapport au président de la société.

Vita et Raggio étaient plus jeunes encore que le Viterbois ne l'exigeait; ils avaient cet âge qui n'apporte à l'avenir aucune image du passé; leur vie n'était pas commencée lorqu'ils entrèrent dans le jardin qui devait si longtemps leur servir de prison. En avançant en

âge, leurs souvenirs devaient s'arrêter à ces pelouses sur lesquelles ils essayèrent leurs premiers pas. Ces deux êtres n'avaient donc point appartenu au monde, ils n'avaient vu que des arbres, des fleurs, des oiseaux, et jamais un visage humain. Les gardiens qui épiaient tous les mouvements, faisaient une étude curieuse de l'espèce humaine. Vita et Raggio, séparés l'un de l'autre par une haute muraille, s'essayaient à la vie par des habitudes, des mouvements à peu près identiques; on aurait cru quelquefois qu'ils se copiaient, comme s'ils avaient pu se voir. Ils se réveillaient aux mêmes heures; ils jouaient sur la pelouse, imitaient le chant des oiseaux, se plongeaient dans le bassin, dont la fraîcheur matinale les faisait frissonner et rire aux éclats. Puis ils mangeaient gaiement les provisions du jour, sans avoir l'air de s'inquiéter de l'invisible providence qui apprêtait leurs festins; rarement on les surprenait dans une attitude méditative. Lorsqu'une teinte sombre tombait sur leurs calmes et gais visages, ils ne tardaient pas de s'étendre sur le gazon et de s'endormir. Le besoin de sommeil les rendait rêveurs et mélancoliques. Ils regardaient souvent le soleil à midi d'un œil fixe; ils lui souriaient comme au seul ami qui les visitait dans leur

solitude, et lui chantaient en reconnaissance l'hymne harmonieux que leur avaient appris les alouettes et les rossignols.

L'adepte de Viterbe habitait un château dans le voisinage de Monterosi; il venait régulièrement, tous les sept jours, à l'île de Bolsena, pour lire les rapports des gardiens et observer lui-même, par la secrète lucarne, les progrès des deux enfants. Le jour de cette visite, les adeptes se réunissaient; on entourait le Viterbois, on le pressait de questions. Lui, conservait un calme imperturbable, et répondait à ses confrères en termes d'oracles. Quelques vieillards, intéressés à une très-prochaine solution de l'expérience, ayant demandé à l'inventeur s'il n'était pas possible de l'avancer de quelques années, le Viterbois répondit :

« Le cep de Monterosi a bourgeonné à la lune nouvelle; laissez jaunir le pampre et cueillir la grappe encore trois fois; le cep de Monterosi aime le bitume qui vient du lac de Vico; le lac de Vico est l'œil vitré par où regardent ceux qui habitent les lieux profonds. Il faut porter l'eau du torrent de La Paglia aux vendanges de Vico. Le torrent est à sec; laissez tomber les pluies sur les maremmes. Nos enfants sont beaux; Vita, ma fille, est dorée comme l'étoile Ibis quand elle se lève

sur le cône sombre de Radicoffani. Raggio, mon fils, est brun, comme notre premier père. Laissez bourgeonner trois fois le cep de Monterosi. »

Il n'y avait rien à répondre à ces paroles; on s'inclinait de respect, chacun les admirait dans son cœur, et les vieillards se résignaient; il en mourut deux avant que le cep de Monterosi eût bourgeonné trois fois. On écrivit sur leur tombeau : *Dormiunt et expectant.*

Trois ans après, à la saison des vendanges, au coup de minuit, un homme sonnait la cloche du pèlerin à la porte du chateau du comte de Bolsena : c'était l'adepte de Viterbe. Le comte l'attendait; il courut au-devant de lui, et l'introduisit dans la grande salle. Les deux adeptes s'assirent sur le balcon.

Le château de Bolsena est aujourd'hui en ruines; mais on peut juger encore de son ancienne beauté et de son admirable position. Il était flanqué de hautes tours et ceint de murs comme une citadelle. Il s'élevait sur le point culminant du bourg de Bolsena, dominait la magnifique campagne qu'un horizon circulaire de montagne étreint de toutes parts; et du balcon du château l'œil embrassait la vaste étendue du lac, les îles et les bois d'oliviers qui le couronnent. Aujourd'hui, une tour

est seule debout ; et du milieu des décombres amoncelés pendent des touffes de saxifrages et des rameaux de figuiers.

Le comte de Bolsena, plein de respect, comme tous les adeptes, pour la haute science du Viterbois, n'osait l'interroger ; il attendait en silence la première de ses paroles, pour la recueillir pieusement.

— La vendange est faite sur les coteaux de Monterosi, dit le Viterbois ; comment se portent mes enfants ?

— Ils jouissent d'une santé merveilleuse, répondit le comte.

— La lune se lève pâle et largement échancrée sur les chênes de San-Lorenzo. L'île du Mystère semble flotter sur le lac comme une tombe de marbre noir ; c'est l'heure où mes enfants dorment. La nuit est bonne ; nous aurons un beau soleil demain. Les adeptes sont-ils prévenus ?

— Oui, frère. Mes domestiques ont couru à cheval sur tous les rayons.

— C'est bien. Les enfants de la veuve se réjouiront, le mystère va s'accomplir. Entendez-vous ces plaintes qui courent sur les grèves du lac ? c'est la Mort qui se plaint, parce qu'elle sait qu'elle va mourir.

Les deux adeptes gardèrent quelque temps

un morne silence pour écouter les plaintes de la Mort. Le vent du lac pleurait dans les figuiers sauvages et les tamaris.

— Frère de Bolsena, dit l'homme de Viterbe, la barque sera-t-elle prête avant le jour?

— Avant l'aube.

— Oh ! bien avant l'aube. Il faut veiller, et nous garder du sommeil. A cette heure, la Mort, qui se voit perdue, cueille tous les pavots du cimetière, et les secoue sur nos yeux. J'ai entendu un éclat de rire et des craquements de squelette ; j'ai vu l'ombre d'une faux sur cette muraille ; frère de Bolsena, nous sommes obsédés de piéges ; c'est moi qui vous le dis : tenons nos yeux fixes, et ne succombons pas à la tentation du sommeil.

Les deux adeptes se secouèrent vivement pour ne pas s'endormir.

— Frère de Bolsena, poursuivit le Viterbois, que ferez-vous de la vie, quand vous en aurez une éternité dans votre corps ?

— Je prendrai pour maîtresse la blonde Virgilia, et je la rendrai immortelle, comme moi.

— Après ?

— Après.... je voyagerai.

— Où ?

— Partout.

— Après ?

— Je me retirerai dans mon château de Bolsena ; j'aurai des maîtresses ; je boirai du vin de ma vigne de Montefiascone ; je conterai mes voyages à mes amis.

— Après ?

— Je recommencerai.

— Et quand vous aurez recommencé ?

— Eh bien ! je verrai, je réfléchirai....

— C'est qu'une éternité est bien longue, frère de Bolsena. Me promettez-vous de ne jamais chercher un autre secret pour retrouver la mort ?

— Oh ! certainement, je vous le promets ; je vous le jure par notre société.

— C'est bien.

— Et vous, frère de Viterbe, comment comptez-vous employer votre temps d'éternité ?

Le frère mystérieux se leva ; ses yeux noirs étincelèrent ; son front se sillonna de rides verticales ; il étendit la main gauche vers l'île du Mystère, et il dit d'une voix solennelle : Moïse conduisit les Hébreux à la terre promise ; et il mourut avant d'y entrer. Moïse avait péché ; c'était bien. Il faut toujours qu'un libérateur se sacrifie pour le salut de ses enfants... Après une pause, il ajouta : celui qui se sert du glaive doit périr par le glaive ; cela est écrit.

Le comte de Bolsena, impie, libertin et ignorant, ne comprit rien à ces citations, il se contenta de s'incliner.

A l'heure convenue, les deux illuminés montèrent sur leur barque, et le vent de terre les poussa vers l'île en fort peu de temps. De plusieurs points opposés du rivage, d'autres barques avaient amené les adeptes. Ils se réunirent tous dans la salle commune, où le plus grand silence régnait. La nuit était encore obscure. Le frère de Viterbe, après s'être assuré que le jeune Raggio dormait dans la cabane de son jardin, fit enlever sans bruit la cloison masquée, qui avait été pratiquée au bas du mur qui séparait les deux jardins. Cette opération terminée, ordre fut donné de garder le silence, et d'attendre le jour.

Vita entrait dans sa quinzième année; Raggio ne comptait que deux ans de plus. Mais la vie naturelle qu'ils menaient avait développé si heureusement leurs corps, qu'ils paraissaient plus robustes qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. C'étaient véritablement deux êtres d'exception.

Ils se réveillèrent aux chants des oiseaux, selon leur usage; chaque jardin n'était pas fort étendu, ils s'aperçurent presque simultanément qu'une brèche avait été pratiquée au

mur. Cela les fit rire aux éclats; puis, tout à coup, ils s'effrayèrent de cette nouveauté. Raggio, plus hardi, s'avança lentement, et avec précaution, vers l'ouverture, et regarda dans l'autre jardin. La jeune fille poussa un cri d'effroi devant cette apparition; Raggio resta immobile, les yeux fixés sur Vita.

Le mot curiosité n'a pas un assez énergique synonyme qui puisse peindre le sentiment qui bouleversa ces deux êtres, l'un à l'autre ainsi révélés. Ils prononçaient des mots qui ne correspondent à aucune langue humaine, mais qui, pour eux, étaient la traduction d'une idée. Ils restaient à leur place, n'osant avancer d'un pas, de peur de faire envoler comme un oiseau, et sans retour, cette figure dont la vue leur causait tant de joie, de terreur, d'étonnement, de plaisir. Le jeune homme essaya d'entrer en conversation, en fredonnant de ces airs qu'il avait appris à l'école des fauvettes; la jeune fille lui répondit sur le même ton, et ils durent reconnaître en ce moment qu'ils appartenaient à la même espèce d'êtres, malgré quelques différences bien évidentes de leurs individus. Ils se sourirent alors mutuellement; et cette grâce souveraine, que le sourire répand sur les jeunes visages, agissait à leur insu, et les rapprocha. Raggio franchit, avec

une grande délicatesse de mouvements, l'ouverture du mur mitoyen, et il posa le pied sur le domaine de Vita. A cet instant, son ouïe, son odorat, ses yeux, fonctionnaient ensemble avec une merveilleuse excitation; c'était comme la subtile bête fauve qui change de cage, et juge, par tous ses sens, de la sécurité de sa nouvelle prison. La jeune fille recula quelques pas timidement; Raggio lui tendit la main, la fascina de son sourire continuel, de ses doux regards; il chantait aussi, et jamais le rossignol ne fit résonner d'une plus tendre mélodie les hauts peupliers de Bolsena. Un petit ruisseau les séparait; Raggio allait le franchir d'un pas; et la jeune fille, par un instinct indéfinissable, voyant Raggio si près d'elle, s'enveloppa de sa longue chevelure noire comme d'un vêtement; la rougeur colora, pour la première fois, ses joues d'un brun doré.

Les adeptes étaient demeurés dans la salle commune. Le Viterbois et le comte de Bolsena assistaient seuls, par la lucarne de l'observatoire, à cette première scène, et ne perdaient pas un geste, un mouvement, une pose de Raggio et de Vita. — La voyez-vous, mon Ève? dit le Viterbois; elle est innocente et elle se voile; la faute de sa mère lui a légué la pudeur. — Mais où donc a-t-elle lu l'histoire

d'Ève ? dit Bolsena. — La nature lui a mis cette histoire dans le cœur ; Vita l'a lue en dormant. Oh ! les livres saints sont si vrais ! si Ève n'eût pas succombé, ses fils ne seraient pas morts. Il faut retrouver le sang de notre première mère, et nous vivrons.

Le comte s'inclina, comme après toutes les énigmes du Viterbois.

Raggio avait franchi le ruisseau ; une de ses mains était dans la main de Vita, et de l'autre il écartait le voile de cheveux qui couvrait la figure et le sein de la jeune fille. Vita riait et n'opposait qu'une faible résistance. Ils avaient bien des choses à dire ; mais ils ne tiraient de leurs poitrines que des sons inarticulés ou des roulades de rossignols. Vita, la première, eut une idée ; et à la joie qui rayonna sur son visage, on s'apercevait qu'elle était ravie d'avoir trouvé quelque chose qui n'était pas un sentiment d'impossible communication. Elle entraîna Raggio, avec un mouvement de tête qui signifiait : *Viens*, et le conduisit au buffet de verdure, où l'on déposait ses aliments pendant la nuit ; elle lui fit signe d'en manger : Raggio ne fit point de façons et mangea. La jeune fille bondit de joie, battit des mains, chanta des gammes de fauvette, en voyant Raggio qui mangeait comme elle. Ils s'assirent côte à côte,

et prirent joyeusement leur repas du matin. Jamais les deux sauvages n'avaient fait un meilleur déjeuner. Après s'être désaltérés à la fontaine, ils se jetèrent à la nage dans le bassin, et folâtrèrent comme des tritons.

— L'heure du mystère va sonner, dit le Viterbois d'une voix sourde; le mystère va s'accomplir. Dites au frère servant d'apporter le broc de vin de Monterosi, et ma coupe de plomb.

L'ordre transmis fut exécuté à l'instant. Le comte de Bolsena regarda son frère de Viterbe; en ce moment l'adepte fanatique paraissait agité de crises nerveuses; ses lèvres étaient convulsives; le râle sortait de sa poitrine; il ressemblait à l'agonisant que le délire met en face d'une épouvantable vision.

Raggio et Vita, sortis du bassin, couraient ensemble sur la pelouse, comme deux enfants. Vita, légère comme l'oiseau, ne s'arrêtait que pour cueillir une fleur, qu'elle liait dans un nœud de sa chevelure, et se montrait, ainsi parée, à Raggio, plus triomphante avec sa fleur, qu'une coquette avec une touffe de rubis. Raggio avait cessé subitement de la poursuivre à travers le labyrinthe des arbres du jardin; la gaieté du jeune homme avait fait place à de mélancoliques expressions de regard. Il contemplait Vita; puis il se recueillait en lui-même,

comme pour se rappeler, dans un passé qui n'existait pas, de vagues et mystérieux souvenirs qui ne venaient sans doute que de ses rêves. Il éprouvait un irrésistible entraînement qui le poussait vers la jeune fille, et pourtant un sentiment contraire le retenait malgré lui. Vita s'approchait alors, et divisant sur son front ses cheveux humides, laissant tomber sa tête sur une de ses épaules, et roucoulant des gammes amoureuses, elle semblait lui dire : Eh bien ! est-ce que tu es fâché! Raggio, la joue en feu, la poitrine haletante, les yeux mouillés de larmes, en proie à des sensations inconnues, prenait les mains de la jeune fille, et semblait lui demander pardon de ne plus se montrer à elle tel qu'aux premiers instants de leur entrevue; ils ne se comprenaient pas; ils échangeaient des signes et des sons, qui n'ont de valeur qu'après les longues habitudes de la vie commune. Mais, en eux, se dévoloppait, avec une prodigieuse rapidité, une passion qui n'a pas besoin de langue pour se faire intelligente ; Raggio, surtout, avait oublié son jardin, ses fleurs chéries, ses oiseaux amis ; il considérait Vita avec une attention muette, et ses lèvres frissonnaient. Vita prit un air sérieux et se troubla ; des larmes coulèrent sur ses joues; c'était la première fois que Raggio voyait cou-

ler des larmes, et cette vue le fit pleurer aussi. Un instinct inexplicable poussa les lèvres de Raggio vers ce visage de femme, comme pour cueillir ces perles brillantes qui argentaient cette figure déjà tant aimée; ses jambes faiblirent, parce que tout son sang refluait à sa tête; il se laissa tomber langoureusement sur le lit de gazon; Vita poussa un cri, et s'assit brusquement à côté de lui : on aurait dit qu'alarmée de son état, elle lui offrait ses consolations. Des paroles inintelligibles, mais qui tiraient un sens clair de la circonstance, s'échangèrent entre ces amants de la nature. Vita n'avait plus de larmes sur ses joues, et Raggio ne pleurait plus.....

— L'heure terrible sonne, dit le Viterbois; frère de Bolsena, prenez ce papier, vous le lirez après ma mort.

Le comte s'inclina.

L'adepte de Viterbe ouvrit aussitôt une porte secrète, entra furtivement dans le jardin, et tirant de sa ceinture un long poignard, il en frappa trois fois Vita et Raggio.

Puis il se frappa courageusement lui-même, et tomba mort sur le gazon.

Tous les adeptes accoururent sur le lieu de la catastrophe, en manifestant beaucoup de surprise, mais aucune pitié : le fanatisme ne

connaît pas la pitié. Les regards étaient tournés vers le comte de Bolsena, qui avait reçu les dernières confidences du Viterbois. — Frères, dit le comte, écoutez la lecture du billet que notre glorieux adepte martyr vient de me remettre avant de mourir. Ce papier est le diplôme de notre immortalité à tous. Écoutez :

« Mêlez quelques gouttes du sang de Vita et de Raggio au vin versé dans ma coupe de plomb, et buvez tous, en disant : *Immortalité.* »

L'horrible libation fut faite à la ronde. Ce fut un jour d'orgie, et une nuit de délirants excès. On but à Satan, on insulta Dieu, on maudit les anges. Les vieillards se montrèrent plus insolents que les jeunes adeptes, tant était grande leur joie de ressaisir la vie à ses derniers jours. Jamais plus éclatante folie ne traversa le monde ; car s'il est quelque chose qui puisse atténuer l'horreur de pareilles atrocités, c'est que la raison des adeptes était aliénée, et que l'île de Bolsena ne comptait que des fous et des fanatiques furieux. Ils s'étaient endormis, triomphants, ivres d'orgueil et d'immortalité, ils se réveillèrent avec toutes les joies de la veille ; le monde leur appartenait. Avant de se séparer, les adeptes résolurent de se réunir une dernière fois, afin d'adopter, en commun, un plan de vie immortelle, dans une solen-

nelle délibération. Le doyen de la société devait présider la réunion suprême; les adeptes prirent place sur leurs siéges; on attendait le président; il ne paraissait pas; il avait sans doute prolongé son sommeil; on ouvrit les rideaux de son alcôve : il était mort.

UBIQUITÉ

DE L'ANGLETERRE.

Lorsque l'Angleterre se fit protestante, elle embrassa le catholicisme de la domination; son île devint un astre qui rayonna sur les mers et les continents.

Le vers de Virgile a cessé d'avoir raison; les Bretons ne sont plus séparés du reste de l'univers; on les rencontre partout : comme le flot qui baigne Liverpool, Douvres, Brighton, est le même flot qui va couper en deux la

Nouvelle Zélande, tournoyer dans l'archipel des îles Sandwich, s'échauffer aux Philippines, ou se glacer à la baie de Baffin; les Anglais sont autorisés à se croire partout chez eux; partout ils trouvent leur compatriote l'Océan, vieille divinité ossianique qui les a endormis au berceau, qui les protége de sa ceinture, les enrichit de ses dons, les réjouit de son calme ou de sa fureur. Le positif vient ensuite en aide à l'imagination; à quelque terre lointaine et inconnue où le vent les pousse, ils ont toujours, à fond de cale, une provision de léopards, avec la devise : *Dieu et mon droit*, et ils clouent leur blason sur le premier arbre du rivage, ou sur un quartier de roc à défaut d'arbre, afin de constater l'acte de propriété; le cessionnaire est la nature; Saint-James, l'acquéreur; le notaire, Dieu. Il y a quelques années, une île sortit de la Méditerranée comme une orange; cette île n'appartenait à personne; le roi de Naples prétendit se l'adjuger, attendu qu'elle gisait dans les gouttes d'eau qui lui appartiennent : l'Angleterre intervint, en soutenant que l'île improvisée par la mer était une fille naturelle de l'île de Malte, et qu'elle rentrait ainsi de droit sous le pavillon de la métropole. On allait plaider la cause, je ne sais devant quel tribunal. Pendant que les avocats

préparaient leurs dossiers à Naples et à Londres, l'île retomba au fond de la mer. La nature se permet rarement des plaisanteries contre l'Angleterre, mais il faut convenir qu'elle les choisit bien, quand elle en fait. Ce n'était pas, au moins, que l'Angleterre se souciât de cet îlot; elle voulait seulement consacrer son droit de propriété éventuelle sur toutes les îles ou les continents que notre planète peut produire à l'avenir.

Londres est le séminaire de l'univers; l'Angleterre tient dans sa main les lignes croisées parallèles à l'équateur ou au méridien de Greenwich, comme une araignée au centre de sa toile; chaque secousse retentit à Westminster. Cook avait bien raison de se croire chez lui, lorsqu'il disait dans les eaux de Bligh : *Amis, nous passons sous la grande arche du pont de Londres;* il y avait pourtant tout le diamètre du globe entre deux. Depuis Cook, l'arche s'est singulièrement élargie. Je ne m'étonne point que le successeur de Tamerlan ait demandé à Victor Jaquemont si la France est un pays où l'on parle anglais. On s'est récrié de surprise en apprenant qu'une Anglaise fait élection de domicile sous un cèdre du Liban, et une autre dans le tombeau de Moïse, lequel n'a jamais été enterré. Le Liban est à nos portes, là n'est

pas la merveille. Parcourez en imagination le Pannipul, le Kithul, les deux versants de l'Himalâya, vous trouverez de riches Anglais, domiciliés d'étage en étage sur les montagnes, comme si ces montagnes étaient des maisons de Regent's-Street. Dans la terre de Diemen, cette vaste et orageuse solitude, il y a trois journaux où l'on fait des *Premiers-Diemen* et des sociétés savantes, où l'on travaille pour le bonheur de l'humanité polaire ; dans les villes indiennes de la Compagnie, on joue des drames indous, avec des sentences de Confucius et les incarnations de Brama ; ces drames sont tirés du théâtre indou, antérieur de quatre mille ans à Shakspeare, et traduit en anglais par M. Wilson. Vous allez à Calcutta, vous trouvez assis sur le trône du grand Mogol un Anglais, lord William Bentinck ; il a une petite maison montée sur le pied de six mille serviteurs, et d'une escorte de deux régiments, cavaliers et fantassins.

L'autre soir, aux Italiens, j'ai failli m'évanouir en voyant entrer ce même William Bentinck, qui vient de Calcutta pour entendre Lablache et Grisi. Cela nous étonne, nous, Parisiens, qui prenons des airs de Humboldt en revenant du Hâvre. Dans la naïveté de mes souvenirs, j'aimais quelquefois à me représen-

ter Otahiti, ou la nouvelle Cythère, dans sa pure et virginale atmosphère des beaux jours de Bougainville et Cook. Je suivais souvent, en esprit, ces agiles gondoles, où les amants se parlaient d'amour, avec une ceinture de pampres verts, comme nos pères de l'Éden. La nouvelle Cythère est un comptoir anglais ; il y a des restaurateurs à la carte sous les ombrages d'Amathonte ; on a établi un club sous le palmier de Cypris ; dans les boudoirs de Gnide, on jure en anglais. A vingt-deux degrés de l'autre côté de l'équateur, dans la même mer, à Owihée, ce ne sont plus les sauvages qui poignardent les matelots de *l'Endeavour,* ce sont les matelots qui rossent les sauvages. Cook rirait bien s'il voyait la plage où il a été assassiné ; on y a bâti un Vauxhall. Zône torride, zône tempérée, zône glaciale, tout climat convient aux Anglais. Deux malheureux matelots hollandais, échappés d'un naufrage dans les mers polaires du nord, gagnèrent une île en sautant de glaçons en glaçons ; mourants de fatigue, ils s'assirent sur le rivage, au pied d'une croix : c'était l'ile des Croix ; ils lurent sur un écriteau de fer-blanc, cloué au bois, cette pompeuse phrase : *Prise de possession de l'île des Croix, au nom de Georges IV, roi d'Angleterre, de France, et de tous les pays*

situés au nord de la baie de Baffin. C'est accablant!

Les particuliers imitent les allures excentriques du gouvernement. Les voyageurs anglais sont les pensionnaires de toutes les tables d'hôte de l'univers : en France, c'est l'individu qui voyage; en Angleterre, c'est la famille. J'ai rencontré sur les paquebots de la Méditerranée un amiral anglais qui courait le monde depuis sept ans, escorté de sa maison de Peccadilly ; à son départ de Londres, il n'avait que deux enfants, le voyage lui en avait donné cinq autres, nés sur cinq points différents, à Smyrne, à Constantinople, au Caire, à Venise, en pleine mer. Cet excellent amiral me racontait ses aventures domestiques avec une admirable simplicité, non pas dans l'intention vaniteuse de m'apprendre quelque chose de surprenant, mais par forme de conversation oiseuse entre passagers. Aussi les Anglais ont-ils imposé au monde entier leurs mœurs, leurs habitudes, leur cuisine ; à Rome, à Naples, comme au Caire, comme à Constantinople, on trouve l'*English fashion*. Les auberges ont des enseignes anglaises et un domestique de Londres : on prend le thé partout ; partout on trouve les vingt-cinq sauces ou coulis qui accompagnent les viandes anglaises ; les Français sont obligés de se mettre à la

suite de leurs chers voisins : heureusement, les Français s'accommodent de tout.

Si les Anglais ne gâtent pas la cuisine, ils gâtent le paysage, et c'est un tort. Les Anglais visitent les ruines, comme ils visitent tout, avec un flegme qui pourrait passer pour de l'ignorance, si l'on ne connaissait leur amour pour les beaux-arts, eux qui les payent si bien. A Calcutta, à Bombay, à Delhy, au Diemen, à l'île des Croix, les Anglais sont convenablement placés ; mais une famille des leurs dans l'arène du Colysée, ou sur l'épine d'un cirque, dépare le monument. Un jour, j'arrivai seul, devant les temples de Poestum, afin de jouir de l'aspect de ces ruines, bien plus belles encore de leur isolement. Je trouvai dans le premier temple une famille anglaise à table sur un chapiteau ; les domestiques, la serviette sur le bras ; le Champagne au frais, dans un buisson, sans eau. Trois colonnes m'avaient dérobé la berline et le fourgon ; les chevaux mangeaient l'avoine dans une cuve de sacrifice. Je repris le chemin de Naples tout de suite ; je revins le lendemain, une autre famille avait pris la place de la première à la table du chapiteau ; on m'a dit que c'était ainsi tous les jours. Je ne m'étonne pas qu'il n'y ait plus de roses à Poestum.

M. Alberti, voyageur de Venise, me contait

un jour quelque chose de plus étonnant. Il était dans la haute Égypte, et cherchait la presqu'île Méroé, ce berceau des gymnosophistes, à ce que dit Hérodote, fabuliste et historien. Alberti n'avait pas de notions bien exactes pour découvrir cette presqu'île mystérieuse qui s'est dévoilée à Caillaud. On sait que le Nil, en descendant des hauteurs où coule le Tacaze, se replie sur lui-même, et forme ainsi cette presqu'île, où l'on trouve quarante pyramides de briques, comme celles de Saccarah ; des caisses de momie, à verres, et des scarabées sacrés. Ces trésors tentent un savant. Alberti arriva par un beau soir, sur le rivage replié du Nil ; là, il se souvint de Caillaud, et remonta le fleuve, en cherchant les quarante pyramides, comme on chercherait une aiguille tombée dans le sable du désert. Il était seul, et il se disait à lui-même : Que je suis heureux ! je vais donc fouler un sol vierge de pas humains pendant des siècles ! je vais voir le berceau des gymnosophistes, les ruines d'une ville aimée par Hérodote ! je vais contempler ces merveilles, seul ! Alberti avait avec lui cinq Arabes ; mais un savant qui voyage avec des Arabes se croit toujours seul. Il avançait donc, dans son enthousiasme italien, respirant avec délices cette atmosphère de solitude, si douce à l'âme du

voyageur. Tout à coup il aperçut, adossée au flanc d'une pyramide, une famille complète d'Anglais ; rien n'y manquait : les grooms avaient chaussé les bottes au revers luisant, les dames regardaient les pyramides, le lorgnon à la main, et s'abritaient du soleil tropical, avec leurs ombrelles de soie ; les hommes étaient en grand costume d'Opéra : ils effleuraient une caisse de momies du bout de leurs gants glacés ; deux nourrices allaitaient les enfants ; les chevaux mangeaient ça et là le peu d'herbe qu'avaient laissé les gymnosophistes. C'était un tableau d'Hyde-Parck encadré dans la presqu'île de Méroé. Alberti rentra au désert bien abattu.

Un jour viendra, peut-être, où le voyageur ira visiter l'Angleterre pour ne pas rencontrer d'Anglais.

COMME ON S'INSTRUIT

EN VOYAGEANT.

Le *Sully* revenait de Naples, et entrait en rade de Livourne; la mer, qui avait été mauvaise depuis *Môle* de Gaëte, s'était radoucie au lever du soleil. Tous les passagers garnissaient le pont, pour admirer la ville italienne, la plage unie et basse qui court vers la tour de *San-Pietro-Agrado*, les montagnes lointaines de la Toscane et les hauteurs de *Montenero*.

Trois voyageurs, plus indolents ou plus fatigués que les autres, sans doute, n'avaient pas encore quitté le lit étroit de leur cabine; celui qui écrit ces lignes était du nombre; les deux autres ne lui étaient connus que par le numéro de leur couchette; le garçon du paquebot ne les appelait d'ailleurs que N. 1 et N. 2.

Ces deux messieurs, remis du mal de mer, s'estimaient fort heureux d'avoir recouvert l'usage de la parole, et ils échangeaient de leurs couches superposées, une foule de réflexions, beaucoup plus amusantes pour moi que le spectacle de Livourne et de la mer.

N. 1. Croyez-vous que nous séjournerons a Livourne ?

N. 2..... Mais..... vingt-quatre heures, je crois.....

N. 1. Connaissez-vous Livourne?

N. 2. Oui..... j'y ai fait quelques affaires; nous avons une maison à Livourne.

N. 1. Ah ! je dois la connaître cette maison... je connais toute la place.

N. 2. Vous faites des affaires avec Livourne?

N. 1. Un peu.... nous faisons des vins..... Il y a deux heures que j'ai demandé un verre de madère..... garçon !

N. 2. Et moi une orange.... les garçons arrangent les colis sur le pont.....

N. 1. Nous arriverons à Marseille après demain, à dix heures.....

N. 2. Dix, onze heures, oui.... Vous venez de Naples, vous ?

N. 1. Oui.....

N. 2. Moi, j'ai pris le bateau à Civita-Vecchia; je viens de Rome....

N. 1. Êtes-vous content de votre tournée à Rome ?

N. 2. Comme ça..... on m'a donné quelques commissions ; j'ai vendu quelques pièces de Bordeaux.... une misère.....Rome est une mauvaise place.

N. 1. Je me suis bien ennuyé, moi, à Rome ; je n'ai pas fait un denier d'affaires.....

N. 2. Où logiez-vous ?

N. 1. A la *Torretta*, près Saint-Augustin. Et vous ?

N. 2. A la *Locanda* de Luigi, rue des Marchands-de-Chapelets.

N. 1. Ah ! tout près Saint-Pierre.

N. 2. Oui, il n'y a que le pont de..... de..... Comment appelez-vous ce pont?

N. 1. Je sais, je sais, un pont..... sur la rivière..... le pont, où il y a des anges de marbre.....

N. 2. Justement; je n'avais que ce pont à traverser... j'allais tous les jours à Saint-Pierre.

N. 1. C'est tout ce qu'il y a de plus beau à Rome..... Avez-vous vu les anges du bénitier ?

N. 2. Tous les jours ; des anges grands comme vous, avec des doigts comme mes poings....

N. 1. Avez-vous vu les lions du tombeau de... du pape... d'un pape?...

N. 2. Ces lions ! je leur ai mis ma main dans la gueule cent fois.

N. 1. Quels lions?

N. 2. Oh!

N. 1. Et la mort ?...

N. 2. Quelle mort ?

N. 1. La mort du tombeau, là-bas, de l'autre côté, à gauche, par-dessus les orgues...

N. 2. Ah! la mort qui est dorée... vingt fois je l'ai vue... et la statue de femme... vous savez... cette femme que les Anglais...

N. 1. Sainte Véronique ?...

N. 2. Non... Ah ! çà ! sainte Véronique est celle qui a un mouchoir à la main?...

N. 1. Un mouchoir comme un drapeau blanc ?....

N. 2. Oui, je vous parle d'une femme couchée, derrière le maître-autel...

N. 1. Ah! j'y suis ; on lui a mis une chemise de tôle, à cause des Anglais; le sacristain vous

ôte la tôle pour une pièce de vingt-quatre sous....

N. 2. Je n'ai donné que quinze sous, moi...

N. 1. On donne ce qu'on veut... Ah! comment trouvez-vous ces Anglais?

N. 2. Si j'étais le pape, je leur dirais : Ou conduisez-vous comme il faut dans mon église, ou bien, sortez... Je ne puis pas souffrir les Anglais, moi.

N. 1. Ah! ils ont fait bien du mal à la France!

Sur ces débris Albion nous défie,
Mais le destin et les flots sont changeants.

N. 2. Où mangiez-vous à Rome?

N. 1. Je mangeais... Comment appelez-vous cette rue où il y a un ours peint?

N. 2. La rue de l'Ours.

N. 1. Justement..... je mangeais rue de l'Ours, chez Constantini : on y est bien. Avec deux pauls nous avions la soupe au parmesan, des lentilles, de la morue aux herbes, un civet de bon lièvre....

N. 2. Ah! le lièvre est bon à Rome!...

N. 1. Des épinards, une cuisse de poulet et de la pâtisserie.... Vingt-deux sous; un petit vin aigre, mais bon.

N. 2. Moi, je mangeais chez Gippini, sur la place Vendôme.

N. 1. A Paris?

N. 2. Non, à Rome; nous appelions place Vendôme, cette place où l'on prend les lettres, poste restante...

N. 1. Ah! où il y a une colonne comme celle de chez nous...

N. 2. C'est-à-dire qu'elle est en marbre, et la nôtre en bronze; rien que ça...

N. 1. Oui; eh bien! le soir, elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Je la voyais tous les soirs, en sortant du café du Lys-d'Or, au coin, vous savez....

N. 2. Je vois ça d'ici, au coin du Cours, près Merle, le libraire...

N. 1. Tiens, vous avez connu Merle?

N. 2. Beaucoup; c'est un bon enfant.

N. 1. Oui; un Français...

N. 2. Eh! il s'appelle Merle!

N. 1. Que de farces nous avons faites ensemble!....

N. 2. Ah!

N. 1. Comment appelez-vous ce village, à trois ou quatre lieues de Rome?... ce village... j'ai son nom sur les lèvres... On passe devant ce grand édifice...

N. 2. Le Capitole...

N. 1. Non.... oui; on passe bien devant le Capitole, mais après, vous descendez.... Cela me rappelle que j'ai oublié de prendre les commissions de M. Asquier....

N. 2. Je connais beaucoup M. Asquier; il demeure près cette belle place, où il y a l'escalier de marbre, la fontaine qui est faite comme une barque...

N. 1. Oui, oui, près le séminaire de la Propagande... Je lui écrirai de Livourne, à M. Asquier... Après, vous descendez sur un long chemin; il y a des arcs-de-triomphe...

N. 2. Il y en a deux.

N. 1. Plus que ça....

N. 2. Je n'en ai vu que deux... ou trois, tout au plus.

N. 1. Mettez quatre...

N. 2. Je ne crois pas... Attendez, nous pouvons les compter.... Un en descendant du Capitole; un, en voilà un. Un autre près de cette église...

N. 1. Ça ne fait rien... trois ou quatre... Vous avez devant vous cet édifice où les chrétiens se battaient avec les rhinocéros....

N. 2. En bien comptant, il y en a quatre; nous oublions celui de là-bas, là-bas, où il y a des tas de briques...

N. 1. Oui, il y en a quatre..... Quand vous

avez passé devant ce théâtre païen, vous prenez le grand chemin à gauche...

N. 2. J'y suis; il y a de la poussière...

N. 1. Beaucoup de poussière... Marchez toujours; vous trouvez une église avec un obélisque de Luxor...

N. 2. Et l'escalier qu'on monte à genoux.... l'avez-vous monté, cet escalier?

N. 1. Non... passez encore; suivez la route, marchez toujours; vous sortez de la ville..... bien... marchez encore..... bon.... Vous trouvez un village; comment appelez-vous ce village?

N. 2. Attendez...

N. 1. Il y a une fête le jour de Pâques....

N. 2. Je sais, je sais.... on danse... avec des orangers... et des pins...

N. 1. Beaucoup de pins; vous connaissez l'endroit... eh bien! c'est là où nous avons déjeuné avec Merle, le libraire; on nous donna du lait et de l'agneau pascal; avec trente-trois sous, nous avons fait un déjeûner de dieux. Trois pauls.

N. 2. J'entends remuer là-dessus; la douane arrive...

N. 1. Où descendez-vous à Livourne?

N. 2. A la *Quercia reale*.

N. 1. Moi à l'*Aigle noir*, près le canal.

N. 2. Vous n'êtes pas tenté d'aller faire une petite course jusqu'à Pise?

N. 1. Je connais Pise.

N. 2. Moi, aussi... la *Torre torta.*

N. 1. Ah! superbe!... C'est un tremblement de terre qui l'a courbée cette tour.

N. 2. Connaissez-vous Florence?

N. 1. Oui... ville triste.

N. 2. Très-triste.... Avez-vous vu tailler la pierre dure à Florence?

N. 1. Parbleu! cent fois; c'est bien beau! Connaissez-vous la fabrique de porcelaine?

N. 2. Sans doute; on y travaille très-bien.

N. 1. Comment appelez-vous ce village où l'on fait les chapeaux de paille?

N. 2. Attendez, oui, je sais; un joli village, avec une fontaine... Nous y avons déjeuné.... Une grande auberge... avec des poules... Comment diable s'appelle ce village?...

N. 1. Enfin, le nom n'y fait rien.... je crois que c'est Boboli...

N. 2. Oui... non... un mot comme ça...

N. 1. Boboli, oui, oui, Boboli; ce sont les paysannes de Boboli qui font les chapeaux de paille; elles ont des doigts fins comme des fuseaux.

N. 2. Et elles gagnent deux, trois, quatre francs par jour; il y en a de fort jolies.

N. 1. Comment donc! de très-jolies; les femmes sont bien, généralement, en Italie; aimez-vous les Napolitaines?

N. 2. Les Napolitaines... elles ont de beaux yeux, mais elles sont maigres, avec une peau brune...

N. 1. Oui, mais quelles femmes!

N. 2. Ah!

N. 1. Des démons!

N. 2. On s'amuse bien à Naples.

N. 1. Oui, assez; il y fait bien chaud.

N. 2. En été surtout.

N. 1. Au mois d'août.

N. 2. Êtes-vous monté au Vésuve?

N. 1. Une fois, une seule fois... j'y pris un rhume épouvantable; il faisait un vent, un vent, ah!... je restai quinze jours au lit de l'affaire; on me saigna.

N. 2. Moi, je n'ai jamais eu le temps d'y monter... Ah! si! un jour, avec trois ou quatre amis, nous avions fait une partie de campagne au Vésuve; c'était un dimanche; voilà que mon correspondant me fait dire de passer au comptoir pour régler un compte de cordes de Naples; il y avait eu une erreur; nous étions en différence de trente-cinq écus... Ma foi! je dis, trente-cinq écus, c'est bon à gagner, et ce n'est pas bon à perdre. Je fus chez mon corres-

pondant, qui demeure rue Saint-Philippe, devant l'église, une vilaine église; vous la connaissez?...

N. 1. Oui; oh! les églises ne sont pas belles à Naples... excepté celle où l'on fait le miracle de ce saint, vous savez?...

N. 2. Saint Février.

N. 1. Justement! quelle bêtise! On vous a raconté l'histoire de ce général français qui entra, et leur dit : Canaille...

N. 2. Oui, oui... Ah! çà.... qu'est-ce que je disais donc, avant cela?....

N. 1. Vous parliez du sang de ce saint...

N. 2. Non, non... oui, pour revenir, j'allai chez mon correspondant. Attendez, je vais vous dire son nom... C'est un Livournais... Micali! Micali; il a une jolie femme, le coquin! une brune, avec des yeux grands comme ça....

N. 1. Et vous... eh?...

N. 2. Oh! non, non!... Elle me faisait bien des mines quand j'arrivais chez elle; quelquefois elle me disait : *Non c'è Micali, non c'è Micali;* vous comprenez?

N. 1. Tiens, parfaitement. J'ai gardé deux ans un maître d'italien, à Paris; trois francs le cachet.

N. 2. Moi, je n'ai jamais appris... Je ne le parle cependant pas, je ne le parle pas comme

le français, mais je me fais comprendre.

N. 1. C'est une langue si aisée.

N. 2. Mais je ne dis pas cela; aisée, quand on sait l'espagnol.

N. 1. Oh! c'est presque la même chose; *Senor*, en espagnol; en italien, *Signor*.

N. 2. Moi, je connais l'espagnol d'enfance; ma mère était de Bayonne, et mon père de Perpignan... M. Micali me dit : Eh bien! si nous avons fait une erreur, nous la réparerons : au fond, c'est un honnête homme... Nous prîmes la plume, et nous chiffrâmes... Un compte de trois ans, monsieur!

N. 1. Ah! il ne faut pas laisser vieillir les comptes!

N. 2. Je sais bien; mais que voulez-vous!... Bref, nous arrangeâmes pour trente-deux écus... Je perdis seize ou dix-sept francs... Tiens, je me souviens que nous fûmes voir cette fameuse grotte des chiens, ce jour-là; je payai la voiture.

N. 1. Ah! vous avez vu la grotte des chiens?

N. 2. Parbleu! oui. J'ai pour principe, en voyage, de tout voir... Ah! cette grotte!

N. 1. Vous aviez un chien?

N. 2. Oui, le chien de l'auberge, *Flora*, une belle chienne. Elle fut a l'agonie.

N. 1. Elle ne mourut pas?

N. 2. Grâce à moi; mais elle souffrit, la pauvre bête; ah!

N. 1. Le nôtre est mort sur la place. Un beau chien, *Pluto*... Ah çà! connaît-on pourquoi cette grotte fait mourir les chiens?

N. 2. Oui; ça s'explique facilement... Voyez-vous : il y a dans la grotte... C'est un médecin qui m'a expliqué cela, M. Vascagli, un jeune homme qui fait bien ses affaires à Naples; il gagne de douze à quinze mille francs par an : c'est comme le double à Paris. Il y a dans la grotte un air volcanique, une vapeur qui étouffe les hommes. Maintenant, approchez un chien.... M. Vascagli nous disait.... Il parle français comme vous et moi. Son père était au service des Français, pendant le règne de Murat. Il nous disait donc, le fils...

N. 1. Ah! voici la douane!... elle monte à bord. J'entends la voix du capitaine; nous allons débarquer... Pressons-nous un peu, on va faire l'appel... Dites-moi, où mangez-vous à Livourne?

N. 2. *Al Giardinetto.*

N. 1. Je connais... dans la grande rue... il y a une treille et un jardin... à droite; on y est bien. Où prenez-vous d'habitude votre café?

N. 2. Au café Américain... première rue, à droite, vous savez... une tasse, deux sous!...

Montons, montons sur le pont : j'entends le capitaine qui se dispute avec la santé.

N. 1. Cette santé nous tourmente bien en Italie depuis quelque temps.

N. 2. Ah! mon Dieu! il faut être fou pour voyager.

N. 1. Ou bien être forcé par ses affaires, comme nous.

N. 2. Oh! les affaires avant tout. Moi, je voyage encore deux ans, non, trois ans, et après je me retire dans le Puy-de-Dôme, pour faire l'éducation de mes enfants.

N. 1. Montons; le garçon appelle nos numéros.

LA NORMA

AU CARLO-FELICE.

Le *Sully* rentrait en France, venant de Naples; il y avait à bord cent trente passagers, les trois quarts Anglais, selon l'usage; la mer n'avait pas été bonne depuis Gaëte; nous avions fait a Civita-Vecchia trois jours de relâche; nous en étions partis avec une tempête, parce qu'un paquebot a d'impérieuses échéances à subir; il faut qu'il arrive à tout prix au jour

de décade révolue. La vapeur a été inventée pour cela. Nous étions en retard extraordinaire, et le capitaine Armand disait qu'il lui était impossible de toucher à Gênes, ce qui jetait la société voyageuse dans une sorte de tristesse; Gênes est une ville qu'on veut toujours revoir.

La mer s'était calmée; le golfe de Gênes où nous entrions était uni comme un miroir; la matinée annonçait un jour magnifique; voyageurs et voyageuses montèrent sur le pont pour jouir après la tourmente; on couvrit de fleurs la dunette; on déploya la tente sur le pont; la brise de terre rendit à nos dames le courage, la fraîcheur et l'appétit; la conversation s'anima; elle roulait sur cette Italie que nous quittions, et où chacun de nous avait laissé des amis nouveaux, des souvenirs tout frais, et tant de reconnaissance pour tant d'émotions qui nous vibraient encore au cœur. On parla musique, surtout, on parla de la *Rosmonda d'Inghilterre* de Donizetti, l'opéra de la dernière saison à Florence; on parla de la jeune et mélodieuse Persiani, la digne fille de Tacchinardi; mais par-dessus tout de l'opéra de Bellini, la *Norma;* quelques-uns d'entre nous l'avaient vue; mais tous, nous avions entendu dans le monde, à Naples, à Rome, à Florence, à Bologne, les morceaux favoris de l'œuvre à la mode. Il n'est

pas une Italienne du bon ton qui ne chantât la cavatine de *Casta Diva*, soit pour sa jouissance égoïste, soit pour les plaisirs du salon; on savait que la *Norma* se jouait à Gênes; il y aurait eu bien du bonheur de descendre à terre, ce jour-là, de s'asseoir au *Carlo-Felice*, de donner à ses loges un public supplémentaire tombé du *Sully*, et de rapporter en France les derniers chants de la prêtresse des Druides. Gênes était en face de nous; le paquebot courait déjà devant son faubourg, qui se déroule, comme un admirable décor d'Opéra, entres les rives du golfe et la bordure des Apennins.

A neuf heures, nous étions au port. La superbe ville nageait dans la lumière vaporeuse d'un matin de printemps; tous les clochers sonnaient des messes, tous les couvents, étagés sur les montagnes, chantaient leurs offices au milieu des villas amoureuses encore endormies; les fumées du chantier s'élevaient sur le môle, et flottaient comme des nuages d'azur entre les cordages des vaisseaux; le *Sully* animait la tristesse du port génois, en l'agitant des derniers battements de ses puissantes ailes, en le couvrant de son magnifique drapeau tricolore, que le vent des Apennins avait reconnu.

Le capitaine se jeta dans un canot, et nous promit un prompt retour ; notre sort allait se

décider dans les bureaux de l'administration; nous allions bientôt savoir s'il fallait continuer notre route sans avoir baisé le pavé de la *strada Balbi,* ou si la prochaine nuit nous donnerait le doux sommeil de l'hôtellerie génoise, après les voluptés de la *Norma.*

Attente d'une heure! Les passagers couvraient le pont; tous les yeux étaient tournés vers l'escalier de la fontaine de Saint-Christophe, pour épier le premier élan du canot qui devait nous ramener le capitaine avec ou sans la *Norma.* Les Anglais faisaient des paris.

Enfin le bienheureux canot prit la direction du *Sully;* nous cherchions à deviner dans la pose du capitaine la nature du message dont il était porteur. L'impatience se perdait en conjectures. Il a les bras croisés, mauvais signe! — Non, c'est preuve de satisfaction! — Il est sérieux. — Les capitaines sont toujours sérieux. — Le canot de la douane ne le suit pas. — Cela ne prouve rien. — Cela prouve que nous ne descendons pas à terre. — Voilà le canot de la douane! — C'est un bateau pêcheur. — Je reconnais le préposé à sa bandoulière.

— Non, c'est un douanier qui va visiter ce trois-mâts.

— Que voyez-vous, monsieur, avec votre lorgnette?

— Rien du tout.

— Tout est perdu! le capitaine a fait signe au timonier que nous partions.

Le capitaine était impassible; il monta gravement l'échelle du *Sully*. On se précipita autour de lui, comme autour d'un géneral, le matin d'une bataille; un grand silence se fit. Le capitaine, debout sur un banc, dit d'une voix tonnante : *Messieurs*, (tous les cœurs palpitèrent) *messieurs, nous passons la journée à Gênes, et ce soir, je vous invite tous à la Norma*

Dix salves d'applaudissements couvrirent cette proclamation, la plus belle qui ait retenti en Ligurie, depuis le passage de Masséna. On porta le capitaine en triomphe de la poupe à la proue; des dames se permirent même de l'embrasser, dans leur enthousiasme pour les Druides. En un instant, le *Sully* fut entouré de canots, comme le vaisseau de Robinson; chaque passager s'y laissait tomber avec tant de rapidité, qu'on eût dit que le *Carlo-Felice* ouvrait ses bureaux à dix heures du matin. La colonie voyageuse inonda bientôt la solitaire *strada Balbi;* on courut au *cartello;* là étaient écrits, en lettres colossales, ces mots : *Oggi, alle otto : la Norma del maestro Bellini.* Les Anglais prirent leur dictionnaire de poche, et firent une version.

Tous les passagers furent exacts au rendez-vous du *cartello;* le *Sully* avait transbordé sa colonie devant le péristyle du *Carlo-Felice;* en tête rayonnait la figure méridionale du capitaine; il était digne de prendre part à la fête italienne; il adore la musique avec toute la passion délirante et fougueuse d'un Marseillais.

Le *Carlo-Felice* est le plus beau théâtre de l'Italie, après le *San-Carlo* de Naples et *la Scala* de Milan. Ce n'est pas un théâtre provisoire comme on en bâtit quelquefois chez nous pour le drame et l'opéra; provisoire qui, d'ailleurs, est éternel. Six colonnes cannelées de marbre blanc parent son péristyle; il est entouré de galeries à arcades de granit d'un style sévère; les murs n'ont d'autre ornement que des bas-reliefs isolés sur la frise, et représentant des jeux antiques, des courses de chars. L'ensemble du monument est si grandiose, que des yeux exercés peuvent seuls en saisir les fautes assez nombreuses de détail. L'intérieur est admirable de majestueuse simplicité; c'est bien là un salle de drame lyrique : point de colonnes, point d'angles, point de frises, point de corniches; rien de heurté, de saillant, de contourné, rien de ce qui peut briser, égarer, fausser les sons de l'orchestre et de la voix.

La musique court dans l'immense ellipse, sans trouver en route une feuille d'acanthe qui la gêne. Six rangs superposés de loges s'arrondissent gracieusement, avec les contours les plus purs et les plus déliés. La scène est aussi vaste que celle de notre Opéra; on la dirait pavée de marbre, tant elle est travaillée avec le génie de la solidité. Les décors peuvent remonter sans se replier, tout d'une pièce, aux voûtes supérieures. Les escaliers de communication, les corridors, les vomitoires, sont dans les larges et belles proportions antiques; le foyer est délicieux; il sert souvent de salle d'harmonie et de bal. Toutes les loges ont, du côté opposé du corridor, leurs cabinets de toilette ou de conversation: ce sont les antichambres des loges. Le rideau d'avant-scène n'irait pas à notre goût, ce qui n'empêche qu'il ne soit fort gracieux et fort amusant sous l'ennui de l'entr'acte. *Vert-Vert* et *l'Entr'acte* n'ont pas encore traversé le golfe de Gênes: ce rideau en tient momentanément lieu. C'est un tableau d'une dimension prodigieuse représentant l'églogue de Silène. Le vieillard chante ses hymnes divins dans une riante forêt d'Arcadie, et il a pour auditoire un cortége de nymphes, de faunes, de satyres, d'égipans et de bergers. La bucolique latine ne pouvait être

traduite avec plus de charme, de fraîcheur et d'imagination.

Ce rideau se leva, et découvrit une magnifique décoration représentant la forêt sacrée d'Erminsul. Les Italiens excellent dans les décors. Le célèbre San-Quirico a fondé une école qui possède ses secrets d'optique, de perspective, d'effets de tons et de couleurs. La *Norma* commençait; les Druides chantaient un chœur sous l'arbre du gui de l'an neuf ; c'est un chœur ravissant d'expression religieuse. Toujours Bellini vous saisit dès les premières notes, vous place sur une escarpolette musicale, et vous balance avec tant de voluptueux abandon, qu'on se laisse aller aux ondulations de cette gracieuse mélodie, comme aux vagues molles du golfe voisin. Aucune secousse ne fait bondir l'orchestre; c'est un fleuve de notes limpides, d'accords suaves, qui coule avec un divin murmure de voix aériennes et de timbre d'or. Bellini donne à la volupté une teinte de mélancolie, à la douleur un parfum de sérénité; on a des larmes pour ses larmes, et encore des larmes pour ses joies. Ce soir-là, je descendais d'un bâtiment; j'avais à l'épiderme du cœur le froissement du roulis, et ce malaise qu'on rapporte toujours de la mer. Quel baume qu'un pareille musique pour les orga-

nisations nerveuses qui ont adopté les musiciens pour leurs médecins ! Le balancement de la céleste harmonie me fit oublier la tribulation du tangage : c'était la gondole vénitienne après les secousses de la berline des Apennins.

A peine l'ai-je entrevue, *la Norma*. Je n'ai pu que l'embrasser au vol, dans un relais de voyage; mais la verrais-je cent fois, comme j'ai vu *Robert*, jamais les impressions qui m'attendent n'égaleront, toutes ensemble, les délices de cette première représentation au *Carlo-Felice*. Madame Schütz jouait la *Norma ;* je l'avais entendue à l'Odéon et, je crois aussi, aux Italiens, sous le règne de Pasta. Depuis, elle a bien grandi de talent ; c'est une âme pleine d'intelligence et de feu : sa belle voix est bien posée, bien fraîche, sûre de tous ses effets dans ses élans d'audace. Elle ravit le théâtre avec la touchante cavatine, *Casta Diva !* Les loges même avaient fait silence ; au parterre, toutes les poitrines s'inclinaient en avant vers l'actrice qui chantait; par intervalles, il s'en exhalait un vaporeux murmure d'admiration impatiente. Le chant fini, l'enthousiasme italien éclata sous toutes les formes d'expression ; il y eut des cris d'extase, des soupirs étouffés, des roucoulements de joie, des prières d'actions de grâce à mains jointes, des tonnerres sans fin d'applaudisse-

ments. C'était un faisceau de reconnaissance que le parterre envoyait à Bellini, à l'actrice, à l'orchestre. Heureux le peuple qui se donne de telles émotions! L'hymne de guerre, chanté ensuite par les Druides, me parut d'une facture originale, et surtout inattendue : le cri *guerra! guerra !* que je lisais sur le *libretto*, m'annonçait une explosion terrible, un fracas précipité d'instruments et de voix, une sorte de *Marseillaise* druidique : il n'en est point ainsi : c'est un chant de guerre empreint d'une harmonie sauvage qui court avec une certaine légèreté d'accords, et ne donne ni secousses brusques, ni entraînement. Bellini a réservé tous les trésors de l'excitation pour le trio final du premier acte ; là, l'escarpolette se brise, et l'orchestre vous lance à cent pieds du sol. C'est une situation parfaitement amenée : c'est Pollion qui se trouve placé entre deux amantes rivales, Adalgisa et Norma. Le trio éclate comme un volcan ; la jalousie, l'amour, le désespoir, se serrent, se heurtent, se déchirent, et bondissent avec une furie de passion, qui s'affadirait sous des mots que la seule langue de l'orchestre peut parler. Je ne connais que le trio de *Robert* et celui de *Guillaume Tell* qui n'aient rien à redouter au parallèle du trio de la *Norma*, si toutefois le final divin de *Robert* peut être comparé à quel-

que chose. Un jour, le parterre des Italiens sera sans doute appelé à entendre le chef-d'œuvre de Bellini ; il se lèvera spontanément d'enthousiasme pour saluer ce trio sublime; le duo d'*I Puritani* n'en est que le reflet.

Des chœurs ravissants, de beaux duos, de délicieux morceaux d'ensemble, tout cela, magnifiquement accompagné d'une délicieuse orchestration, vous amène d'extase en extase à la péripétie. Cette scène finale est la même que la grande scène du second acte de *la Vestale :* c'est une prêtresse coupable, condamnée et voilée de noir; le grand-prêtre, seulement, n'est pas farouche comme le ministre de Vesta ; les chœurs sacerdotaux ne rugissent pas l'anathème : ce sont des effets tout différents. On n'est pas frappé de terreur, on s'abandonne à une pitié douce ; on pleure ; le théâtre entier pleure ; je n'ai jamais vu plus d'attendrissement devant une catastrophe dramatique ; et il n'y a pas de sang, de poignard, de poison, de cris d'agonie : ce sont des scènes simples et pathétiques que l'orchestre accompagne en pleurant, avec des notes créées pour Norma ; c'est un mélancolique et déchirant *dies iræ* dont tous les accords brisent l'âme, mouillent les yeux, brûlent le visage d'émotion. Dans ce flot d'harmonie dolente éclate par intervalle

une plainte sublime qui tinte et meurt comme un son de glas, et mêle ses dernières vibrations au funèbre chœur des Druides. Une désolation calme et religieuse environne cette scène, comme un crêpe diaphane semé de quelques fleurs. Le pardon est à côté du crime, la grâce à côté de la mort, le baume consolant à côté du désespoir. Ainsi s'éteint le drame, ainsi Norma tombe aux genoux du prêtre paternel, au milieu d'une plaintive atmosphère de deuil. Quand le rideau descend, tous les visages sont humides; on regarde avec tristesse l'orchestre muet; on écoute encore les chants expirés; l'âme est tant émue, que les mains oublient d'applaudir.

Quel souvenir de rêve le lendemain, lorsqu'appuyé sur le balcon du *Sully*, on aperçoit les côtes de France, la tête toute pleine encore des lamentations de *Norma!*

FIN.

TABLE.

L'Ame Transmise.
— I. Un jour de noces 7
— II. Transition. 32
— III. A Rome 47
— IV. Salvator Rosa. 67
— V. La Chartreuse Saint Martin. 78
— VI. Le Tombeau. 100
Herculanum 111
Variétés.
Van-Dyck au palais Brignole. 131
Chapitre des Albums 161
Antonio Gasperoni. 184
Les Adeptes de l'immortalité. 205
Ubiquité de l'Angleterre 231
Comme on s'instruit en voyageant 241
La Norma au Carlo-Felice 255

PQ
2364
M2S4

Méry, Joseph

Scènes de la vie itallienne

DATE ORDERED
FEB. 2, 1971

NO. OF COPIES
1

PQ
2364
M2S4

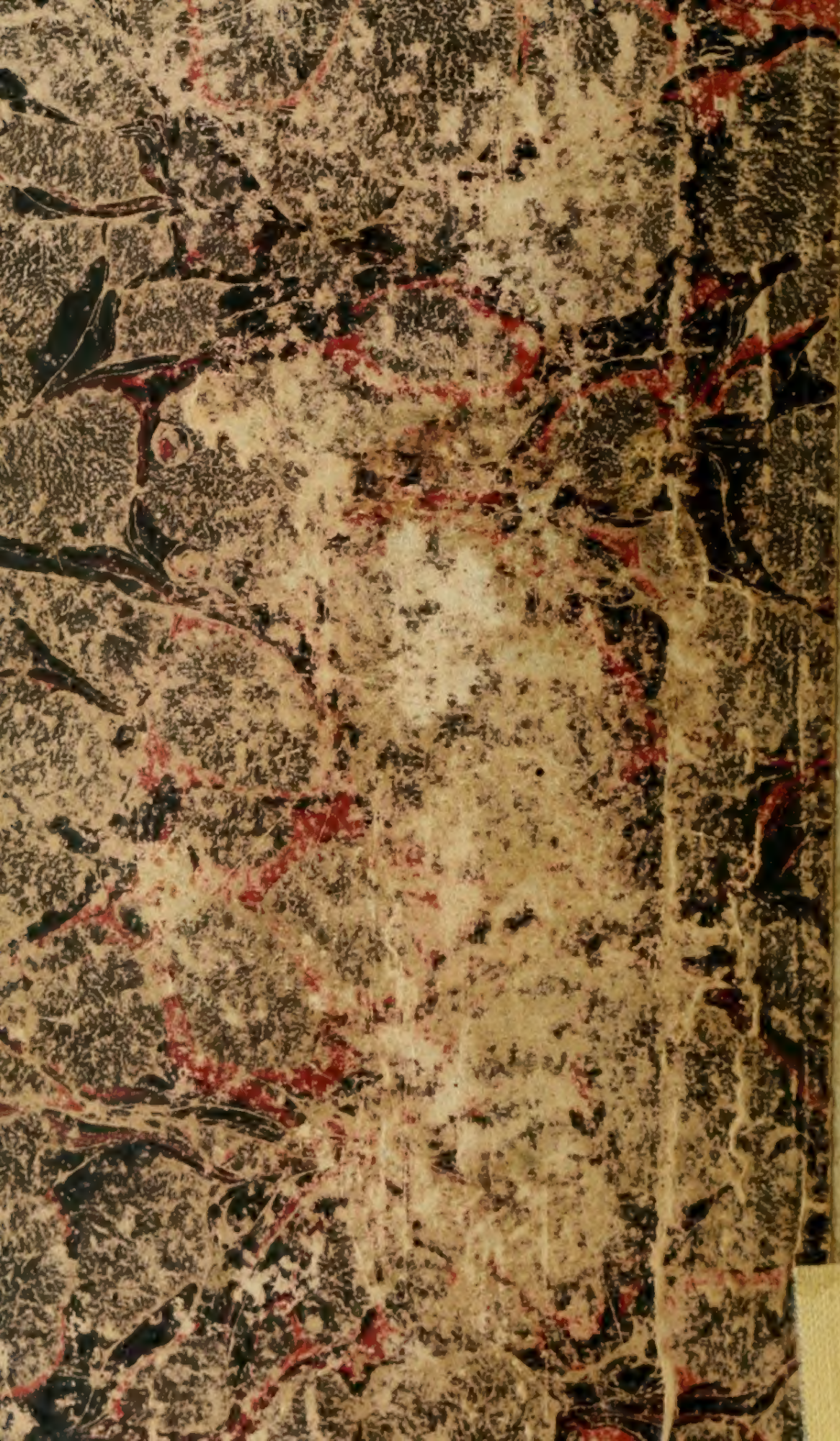
PRICE
L 15.000

CAT. NO./ITEM NO.
LIBRI 296

C | U.C. | N | INN

NO. OF PIECES

COST

TE PROCESSED

NIVERSITY OF TORONTO LIBRARY